

Nº 662

HEMEROTECA MUNICIPAL

Número del registro 1270

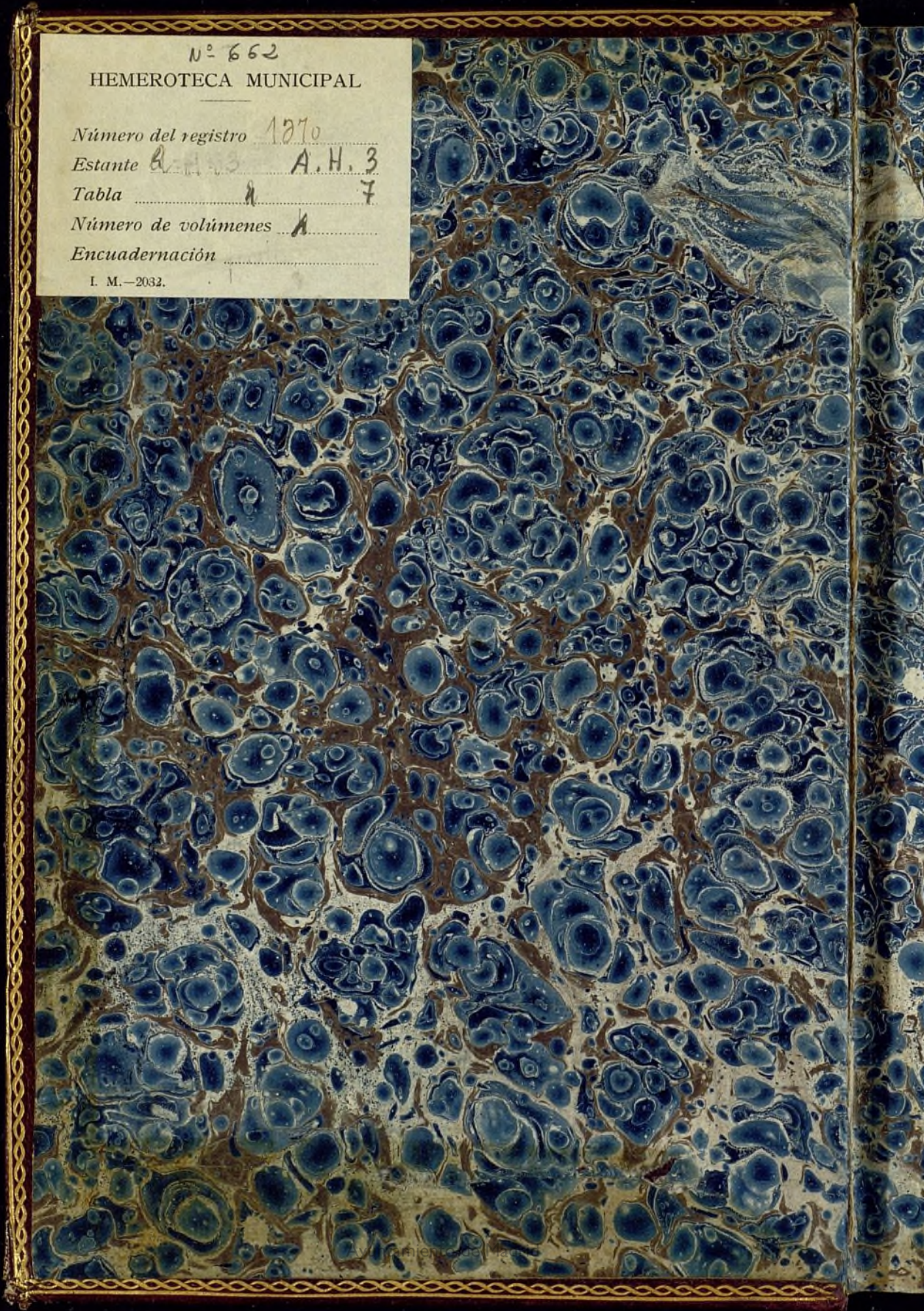
Estante A.H. 3

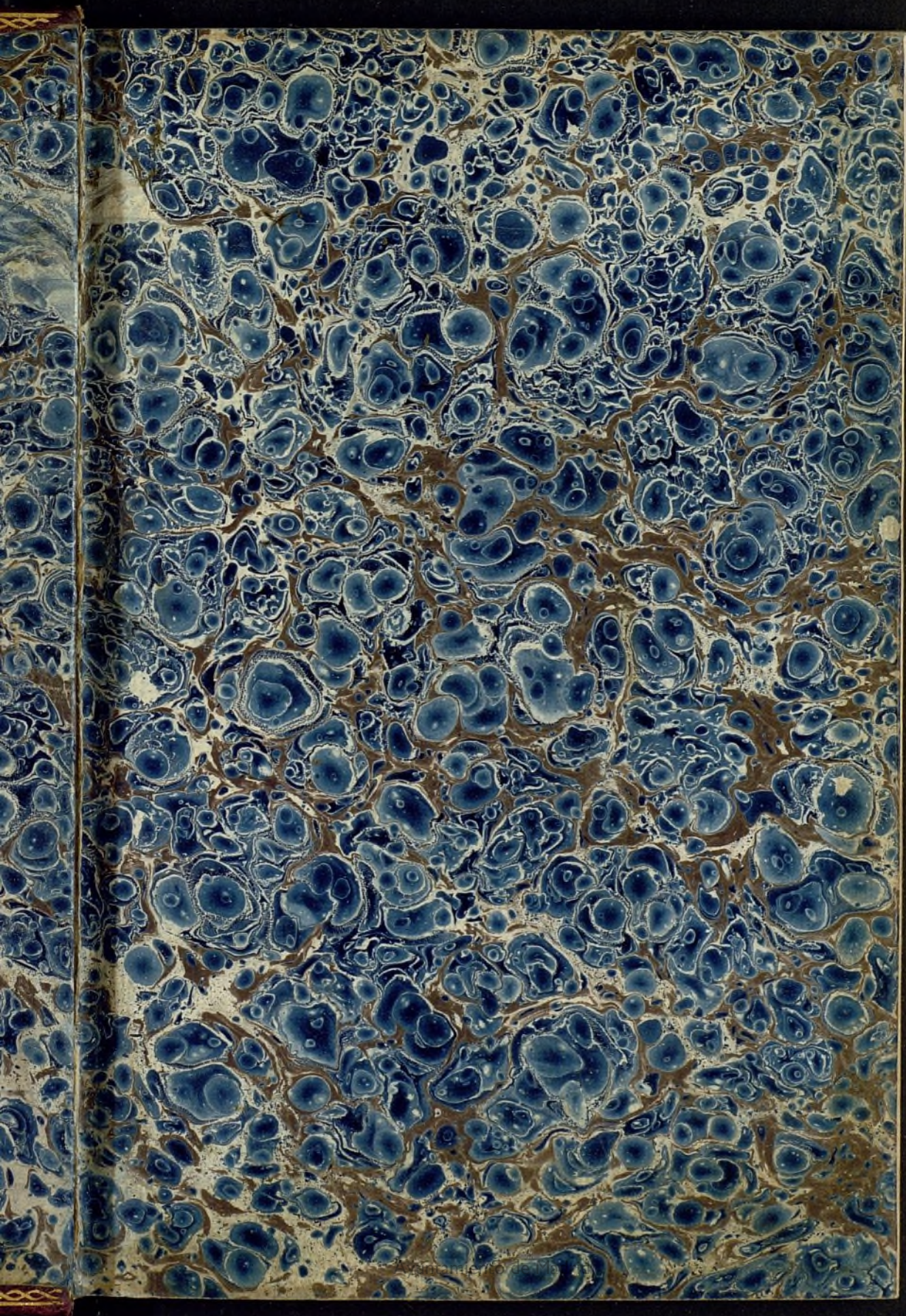
Tabla A 7

Número de volúmenes A

Encuadernación

I. M. - 2032.





IAM
SERVICIO DE
MICROFILMACIÓN
26 JUL 2006
DOCUMENTO
MICROFILMADO

MEMOIRE DES SALONS



MERCURE

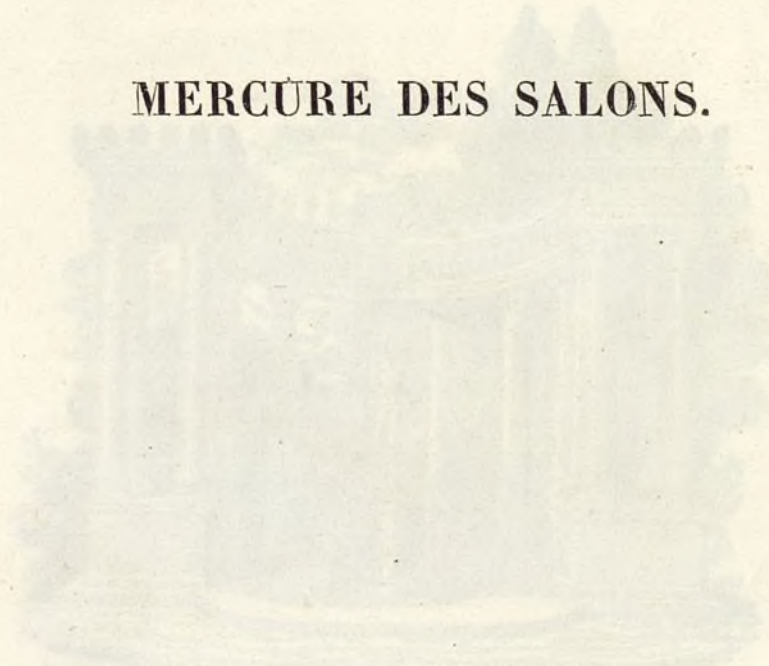
DES SALONS,

REVUE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE.

Album des Modes

PREMIÈRE VOLUME.

MERCURE DES SALONS.



IMPRIMERIE DE CH. DESVIGNES

10, RUE DE LA HARPE, 10

MERCURE DES SALONS

IMPRIMERIE DE CH. DEZAUCHE,
FAUBOURG MONTMARTRE, N. 4.

MERCURE

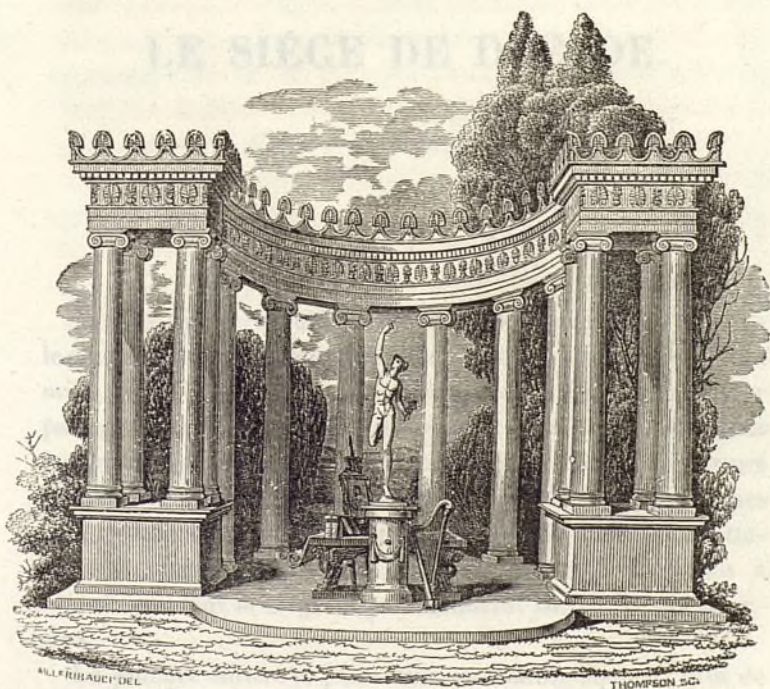


DES SALONS,

REVUE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE.

Album des Modes.

DEUXIÈME VOLUME.



PARIS.

BOULEVART DES ITALIENS, N° 2 L.



MERCURE

DES SALONS

REVUE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

Album des Mémoires

DEUXIÈME VOLUME



PARIS

BOULEVARD DES FILLES-DU-CALVAIRE, N. 15



MERCURE

DES SALONS.

LE SIÈGE DE DRESDE.

Demain matin, à huit heures, il y a aura juste deux ans que le général Mouton, comte de Lobau, sortit de Dresde avec douze mille hommes et vingt-quatre pièces de canon, pour se frayer passage à travers les monts de Misnie. Nos têtes allemandes étaient toutes atteintes d'un vertige de gloire : dans tous les cœurs battait un désir de guerre, et chaque main saisissait des armes inaccoutumées, non plus pour se défendre, mais pour attaquer et venger par la mort l'offense de la patrie. J'étais à Dresde pendant le siège et je n'oublierai jamais ce qui m'arriva.

La journée entière se passa dans un sombre silence, gros de pressentimens : devant les portes, tout fut tranquille, pas un coup ne fut tiré. Tard dans la soirée, vers dix heures environ, je me glissai dans un café sur le vieux marché, où, dans une petite

chambre retirée, quelques amis unis par l'espoir et l'amour de la patrie, s'assemblaient cachés aux yeux de nos dominateurs. C'est là qu'on foulait aux pieds les bulletins mensongers; c'est là qu'on se parlait avec véracité et qu'on se réjouissait des batailles de la Katzbach, d'Ulm et de celle de Leipzig qui prépara notre délivrance. En passant devant le palais de Bruhl, où demeurait le maréchal Gouvion Saint-Cyr, j'avais été frappé de la vive clarté répandue dans les salons, ainsi que du mouvement qui avait lieu dans le vestibule. Je fis part de cet observation à mes amis et nous commencions à nous livrer à mille conjectures, lorsqu'un nouveau venu arriva hors d'haleine. — « On tient un grand conseil de guerre chez le maréchal, nous dit-il. Le général Mouton va tenter un passage avec douze mille hommes et vingt-quatre pièces de canon. La sortie aura lieu demain au point du jour. On discuta long-temps, et l'on convint que cette attaque pouvait devenir fatale aux français, vu la vigilance des assiégeans, et qu'elle amenerait peut-être la fin de nos angoisses. » Nous nous séparâmes.

— Comment, me dis-je, en gagnant vers minuit ma demeure, comment se fait-il que notre ami ait pu connaître si promptement la décision du conseil de guerre? — Mais bientôt j'entendis un bruit sourd qui retentissait sur le pavé dans le silence de la nuit. Des pièces de canons et des caissons de poudre dont les roues étaient soigneusement entourées de foin, passèrent devant moi, se dirigeant lentement vers le pont de l'Elbe. — La nouvelle était cependant vraie, me dis-je. Je suivis le convoi, et j'arrivai jusqu'au milieu du pont, où une arche qu'on avait fait sauter, avait été remplacée par des madriers de bois. De chaque côté s'élevaient de hautes palissades. Je m'appuyai contre le prapet du pont, pour n'être pas remarqué. Tout-à-coup, il me sembla qu'une des palissades s'agitait çà et là, se baissant vers moi et qu'il en sortait des paroles confuses. L'épaisseur des ténèbres de cette nuit orageuse ne me laissait rien distinguer, mais lorsque l'artillerie eut passé et qu'un silence profond remplaça le lugubre roulement des canons, lors-

qu'un léger murmure se fit entendre auprès de moi, et qu'un des lourds madriers se souleva sous mes pas, un froid glacial se répandit dans mes veines et dans l'horreur que j'éprouvais, je demeurai immobile et comme cloué à la place que j'occupais. Un vent froid s'éleva, et chassant les masses noires qui se déployaient au-dessus des montagnes, laissa briller quelques pâles rayons de la lune à travers les déchirures des nuages. J'aperçus alors, non loin de moi, la figure d'un vieillard de haute taille, la tête couverte de longs cheveux blancs, qui rejoignaient une barbe grise. Il portait un manteau court et étroit et son bras nu soutenait un long bâton blanc qu'il étendait au dessus du fleuve. Il me sembla que c'était lui qui murmurait et qui se plaignait ainsi. Au même instant, des armes brillèrent à l'extrémité du pont, et des pas mesurés se firent entendre. Un bataillon français traversa le pont dans le plus profond silence. Le vieillard commença alors une chanson plaintive et tendit son bonnet comme pour quêter une aumône.

— Voilà Saint-Pierre qui veut pêcher dit un grenadier. Un des soldats qui marchait dans le rang suivant s'arrêta en disant : — Eh bien! moi pêcheur, je l'aiderai à pêcher! et il jeta une pièce de monnaie dans le bonnet du vieillard qui le remercia par une sorte de hurlement. Plusieurs officiers et plusieurs soldats lui jetèrent en silence leur aumône, et chaque fois il les remercia par ce hurlement singulier. Enfin un officier que je reconnus pour le comte Lobau, accourut si près du vieux mendiant que je craignis de le voir fouler aux pieds du coursier écumant du général. Le comte Lobau se tourna vivement vers un adjudant et lui demanda d'une voix brusque, en raffermissant sur sa tête son chapeau vacillant : qui est cet homme? Les cavaliers qui le suivaient s'arrêtèrent subitement, et un vieux sapeur barbu qui marchait hors des rangs, sa hache sur l'épaule, répondit d'un air insouciant : — C'est un pauvre maniaque bien connu ici, on l'appelle Saint-Pierre le pêcheur.

Le convoi continua de défiler, non pas joyeusement et au milieu des saillies grivoises que faisaient entendre les soldats

français dans leurs marches, mais dans un sombre découragement. Dès que le premier bruit des pas s'éteignit; dès que le dernier éclat des armes se fut effacé dans l'ombre, le vieillard se tourna lentement, et leva son bâton avec dignité, comme s'il eût voulu commander aux flots agités du fleuve, qui murmuraient d'une voix toujours plus puissante. Je crus de nouveau entendre parler près de moi. — Michaël Popowixz! Michaël Popowixz.... ne vois-tu pas le fanal? criait-on d'en bas en langue russe.

Le vieillard murmura quelques paroles, il semblait prier; tout-à-coup il s'écria à haute voix : Agafia! et au même instant son visage fut éclairé d'une clarté soudaine qui s'élevait au delà de l'Elbe. De hautes colonnes de flammes montaient en tourbillons vers la cime des monts de Misnie, et leur éclat se reflétait en longues lignes flamboyantes dans les eaux agitées du fleuve. Bientôt le bruit de l'eau qui frappe l'eau se fit entendre sous l'arche, il devint de plus en plus distinct, et une figure incertaine saillit et grimpa avec peine le long d'un pilier: puis elle s'élança avec une agilité merveilleuse par dessus le parapet, Agafia! s'écria encore une fois le vieillard! — Jeune fille! au nom du ciel! Dorothée, quoi!.... m'écriai-je à mon tour; mais au même moment, je me sentis étreint et entraîné avec force.

— Pour l'amour de Jésus, garde le silence, cher Anselme, ou tu es mort, murmura la petite, qui se tenait devant moi, tremblante et grelottant de froid. Ses longs cheveux noirs d'où l'onde ruisselait, pendaient sur son cou, et ses vêtemens mouillés étaient étroitement plaqués autour de sa taille svelte et légère. Elle se laissa tomber, accablée de fatigue et dit à voix basse : Ah! il fait si froid là-bas.... ne dis rien Anselme, il nous faudrait mourir.

La clarté des feux frappait son visage, et je n'en pouvais douter, c'était bien Dorothée, la jolie villageoise qui, après avoir vu périr son père, avait abandonné son hameau dévasté, pour venir se réfugier chez mon hôte. — Le malheur l'a frappée de stupidité, me disait souvent celui-ci; c'est dommage, car ce

serait une bonne créature. En effet, elle ne disait jamais que des choses confuses, et un sourire insignifiant était sans cesse placé sur ses lèvres. Chaque matin, elle m'apportait du café dans ma chambre et j'avais souvent remarqué que sa taille, que son teint, que la douceur de sa peau ne pouvaient appartenir à une paysanne. — Eh! mon cher monsieur Anselme, me disait mon hôte, Dorothée n'est pas non plus une paysanne, c'est la fille d'un fermier, et une fille de Saxe encore! — En voyant à mes pieds la petite, inondée, tremblante et presque inanimée, je me hâtai de me dépouiller de mon manteau et de l'en couvrir.

— Réchauffe-toi, ma chère Dorothée, lui dis-je à voix basse; tu expirerais de froid! — Mais que faisais-tu dans ce fleuve glacé?

— Silence! répondit la petite en écartant le collet du manteau qui était tombé sur son visage, et en ramenant avec son petit doigt sur ses tempes, ses cheveux noirs que l'eau faisait dresser.

— Silence! viens sur ce banc de pierre. Mon père parle avec Saint-André, et ne nous entend pas.

Je l'entraînai vers le banc, saisi par cette scène merveilleuse, frappé de ravissement et de terreur. J'attirai vers moi la jeune fille, elle s'assit sans façon sur mes genoux, et passa ses bras autour de mon cou; je sentais l'eau froide et pénétrante dégoutter de sa chevelure sur mon sein et sur mon visage, mais en même temps je sentais tout mon sang bouillonner d'ardeur et de désir.

— Anselme, murmurait la petite, tu es bon et plein de douceur. Quand tu chantes, ta voix va à mon âme et tes regards sont bien tendres; tu ne me trahiras pas. D'ailleurs qui t'apporterait ton café le matin? — Ecoute! bientôt quand vous serez tous affamés, quand personne ne voudra plus te nourrir, je viendrai toute seule, la nuit auprès de toi pour que tout le monde l'ignore, et je te cuirai dans ton âtre de belles pirogues, bien blanches et bien tendres.....

— J'ai de la fine fleur de farine cachée dans ma chambre.

— Et nous mangerons des gâteaux de noces, et de beaux gâteaux dorés.

La jeune fille se mit à rire, puis elle pleura amèrement : Ah! comme à Moskou, dit-elle. — O! mon Alexis, mon Alexis!... nage doucement; viens à moi sur les flots, ta fiancée fidèle t'y attend.... que nous serons heureux, balancés ensemble!... Tu me réchaufferas par tes baisers.

Elle abaissa sa petite tête, et ses gémissemens diminuèrent graduellement; elle respira à plus longs traits et sembla se bercer dans ses soupirs. Je regardai le vieillard, il comptait avec son bâton les feux qui apparaissaient sur les montagnes et qui se multipliaient sans cesse d'avantage.

Neuf, dix.... encore.... allons courage.... Hâtez-vous, mes amis, ils approchent... n'entendez-vous pas leurs chevaux?... Ah! ce sont eux.

Pendant que le vieillard parlait ainsi, les montagnes s'éclairaient de plus en plus et les fanaux qu'on y avait allumés formaient un horizon de lumière.

— Au secours, Saint-André! au secours! murmura la petite dans son assoupissement; puis elle se releva convulsivement, et me serrant fortement avec son bras gauche, elle me dit à l'oreille : Anselme, j'aime mieux te tuer! et je vis un couteau briller dans sa main droite.

— Malheureuse! m'écriai-je en reculant avec effroi.

— Non, je ne puis, dit-elle, mais maintenant tu es perdu.

— Agafia! lui cria le vieillard, avec qui parles-tu? veux-tu donc nous faire fusiller? Avant que j'eusse tourné la tête, il se trouva près de moi et levant à deux mains son bâton, il le laissa tomber si vigoureusement, qu'il m'eût infailliblement brisé le crâne, si Agafia ne se fut jetée sur lui, et ne l'eût tiré en arrière. Le bâton vola en éclat sur le pavé, et le vieillard tomba sur ses genoux.

— Allons! allons! cria-t-on de toutes parts en français. Je n'eus que le temps de me jeter de côté, pour n'être pas broyé sous les roues des canons et des caissons qui arrivaient au grand

trot des chevaux. C'était le corps d'armée du général Lobau qui avait été forcé de se replier. Les français avaient trouvé tous les passages des montagnes gardés par les Russes. On disait dans Dresde que les Russes avaient été informés de la marche du comte Lobau, au moyen de fanaux placés de distance en distance par les soins des espions qu'ils avaient dans la ville.

Le lendemain, Dorothée ne m'apporta pas mon café. Mon hôte pâle de terreur, vint me trouver, et m'annonça qu'il avait vu la jeune fille et le vieux mendiant sortir de la maison du maréchal Gouvion Saint-Cyr, escortés par une garde nombreuse. On les avait conduits au delà du pont de l'Elbe....

On sait comment fini le siège de Dresde. Le comte Lobau partagea le sort du maréchal Saint-Cyr. Il fut envoyé prisonnier en Hongrie, d'où il ne revint qu'en 1814.

(Contes fantastiques d'Hoffman.)



LES CONSOLATIONS.

POÉSIES.

Il vient d'être lancé dans le monde, sous le titre de *Consolations*, un petit volume de vers. Ce livre est attribué à M. de Sainte-Beuve, que les poésies de Joseph Delorme, publiées il y a environ un an, ont placé à la tête des sectateurs de M. Victor Hugo. La pièce suivante, quoique l'une des moins extraordinaires du nouveau recueil, suffira pour prouver que le nom de M. Sainte-Beuve mérite d'être inscrit entre ceux de l'auteur d'*Hernani* et de M. de Musset, ce jeune chanfre de la lune, *œil du ciel borgne*.

J'arrive de bien loin, et demain je repars :
J'admire d'un coup d'œil le fleuve et les remparts ;
La haute cathédrale et sa flèche élançée ;
Mais rien ne me tient tant ici que la pensée
De ma jeune cousine, hélas ! et de savoir
Que je suis si près d'elle, et de n'oser la voir.
Autrefois je la vis ; c'était dans ma famille ;
Sa mère l'amena ; toute petite fille,
Blonde et rose, et causeuse et pleine de raison,
Chez sa grand'mère aveugle ; autour de la maison
Nous aimions à courir sur la verte pelouse ;
Elle avait bien quatre ans, moi j'en avais bien douze :

Alors mille douceurs charmaient nos entretiens.
Ses blonds cheveux alors voltigeaient dans les miens,
Et les nombreux baisers de sa bouche naïve
M'allumaient à la joue une flamme plus vive ;
Elle disait souvent que j'étais son mari,
Et mon cœur s'en troublait, bien que j'eusse souri.
Sur le bord de la mer où sont les coquillages,
Aux bois où sont les fleurs au milieu des feuillages,
Je lui donnais la main, et nous allions devant,
Elle jasant toujours, et moi déjà rêvant :
Rêves d'or ! bonheur d'ange ! — O jeune fille aimée !
Ces rapides lueurs n'étaient qu'ombre et fumée.
Ta mère est repartie au bout de quelques mois,
Et je ne t'ai depuis vue une seule fois :
Ta grand'mère a heurté sur sa pierre fatale,
Et moi, je suis sorti de ma ville natale ;
J'ai pleuré, j'ai souffert, et l'âge m'est venu ;
J'ai perdu la fraîcheur et le rire ingénu,
Et les vertus aussi de ma pieuse enfance ;
Ton frêle souvenir m'a laissé sans défense ;
Et tandis que croissant en sagesse, en beauté,
A l'ombre, loin de moi, ta verte puberté,
Sous les yeux de ta mère, est lentement éclose,
Et qu'un espoir charmant sur ta tête repose,
J'ai voulu trop connaître, et mes jours sont détruits ;
De l'arbre avant le temps, j'ai fait tomber les fruits ;
J'ai mis la hache au cœur, et j'en sens la blessure ;
Et tout ce qui console une âme et la rassure,
Et lui rend le soleil quand l'orage est passé,
Redouble encor l'ardeur de mon mal insensé.
Toi-même, que je crois si bonne sous tes charmes,
Toi, dont un seul regard doit sécher tant de larmes,
Quand un hasard m'envoie à ta porte m'asseoir ;
Passant si près de toi, j'ai peur de te revoir ;
Car si tu me voyais, si ton âme incertaine,
S'interrogeant long-temps, ne retrouvait qu'à peine
Dans ces traits sillonnés, sur ce front nuageux,

Cet ami d'autrefois, compagnon de tes jeux ;
 Si de moi tu perdais, venant à me connaître,
 Le souvenir doré que tu gardes peut-être,
 Si voulant ressaisir dans tes yeux bleux monillés
 L'image et la couleur de mes jours envolés ;
 J'y rencontrais l'oubli serein et sans nuage ;
 Si ta bouche n'avait pour moi que ce langage
 Poli, froid, et qui dit au cœur de se fermer, ...
 Ou si tu m'étais douce, et si j'allais t'aimer ! ...

Et sans savoir comment, tout rêvant de la sorte,
 Je me trouvais déjà dans ta rue, à ta porte ;
 — Et je monte. Ta mère en entrant me reçoit ;
 Je me nomme ; on s'embrasse avec pleurs ; on s'assoit ;
 Et de ton père alors, de tes frères que j'aime,
 Nous parlons, mais de toi... Je n'osais, quand toi-même
 Brusquement tu parus, ne me sachant pas là,
 Et mon air étranger un moment te troubla.
 Je te vis ; c'étaient bien tes cheveux, ton visage,
 Ta candeur ; je m'étais seulement trompé d'âge ;
 Je t'avais cru quinze ans, tu ne les avais pas ;
 L'enfance au front de lis guidait encore tes pas ;
 Tu courais non voilée, et le cœur sans mystère ;
 Tu ne sus à mon nom que rougir et te taire,
 Confuse, un peu sauvage et prête à te cacher ;
 Et quand j'eus obtenu qu'on te fit approcher,
 Que j'eus saisi ta main, et que je l'eus serrée,
 Tu me remercias, et te crus honorée.
 O bien digne, en effet, de respect et d'honneur,
 Jeune fille sans tache ; enfant chère au Seigneur,
 Digne qu'un cœur souillé t'envie et te révère ;
 Tu suis le vrai sentier. Oh ! marche et persévère ;
 Ton enfance paisible est à ses derniers soirs ;
 Un autre âge se lève avec d'autres devoirs ;
 Remplis-les saintement, reste timide encore,
 Humble, naïve et bonne, afin que l'on t'honore.
 Rien qu'à te voir ainsi, j'ai honte et repentir,

Et je pleure sur moi ; — demain il faut partir.
Mais quand je reviendrai (peut-être dans l'année),
Quand , l'œil humide , émue et de pudeur ornée ,
Un souffle harmonieux gémira dans ta voix ;
Et que nous causerons longuement d'autrefois !
Oh ! que , meilleur alors , lavé de mes souillures ,
Je rouvre un peu mon âme à des voluptés pures ,
Et que je puisse au moins toucher , sans les ternir ,
Ces jours frais et vermeils où luit ton souvenir !



DÉTAILS SUR LE CÉLÈBRE GOETH.

Il faut se contenter à Weimar de saisir à la dérobée, dans les conversations, quelques données sur la vie et sur les habitudes de Goëthe; car il est lui-même presque invisible. Il ne va plus dans le monde, et cependant tous les étrangers briguent l'honneur de l'approcher; on en a vu qui, traversant Weimar en chaise de poste, et ne connaissant personne qui pût les présenter à Goëthe, lui écrivaient à la hâte un billet pour lui demander une entrevue, et commandaient tout à la fois leurs chevaux de poste. Presque tous les jours des demandes semblables se reproduisent sous des formes diverses; Goëthe s'en impatiente, et ces importunités lui causent, dit-on, de fréquens accès de colère; mais rarement il refuse de vous accorder une entrevue, soit complaisance et bonté de sa part, soit que l'encens et les hommages conservent leur empire, même sur un génie de sa trempe.

Les Français sont loin d'être reçus avec prédilection par Goëthe; quoiqu'il écrive notre langue avec pureté, et qu'il la prononce avec peu d'accent, il n'aime pas à s'en servir dans la conversation, et nos compatriotes ont souvent de la peine à se faire admettre chez lui. Il voulut bien me recevoir quelques jours après mon arrivée, et depuis j'ai été assez heureux pour

le rencontrer chez son fils. Il serait difficile de trouver un vieillard de quatre-vingt-un ans aussi bien conservé que Goëthe. La prodigieuse activité de son esprit n'a point fatigué son corps, qui fut cependant mis autrefois à l'épreuve, dit-on, par plus d'un excès de jeunesse. Sa taille élevée, la régularité frappante de ses traits, son port imposant et noble, et les proportions pour ainsi dire athlétiques de son corps semblent ne point avoir souffert des atteintes de l'âge; il se tient droit comme un jeune homme de dix-huit ans; aucune infirmité apparente n'afflige ses vieux jours, et les rides de son visage indiqueraient à peine un homme de soixante ans.

Il y a dans son maintien et dans sa physionomie quelque chose de froid et de réservé, qui ajoutait encore à l'émotion que j'éprouvais en me trouvant seul auprès de lui. Mais bientôt je m'aperçus qu'il régnait dans ses discours une bienveillance, et même une expression de bonhomie qui me rassurèrent, et qui peu à peu me firent revenir de ce saisissement si excusable et si naturel que l'on éprouve, lorsqu'on se voit pour la première fois à côté d'un homme pareil.

Rarement Goëthe se décide, dans les entrevues qu'il accorde aux étrangers, à déployer un peu les ressources de son génie; on est fâché de voir que ses heures *d'audience* ne soient pour son esprit que des heures de repos et peut-être d'ennui; on est fâché surtout de ne le voir aborder que des sujets de conversation qui, dans la bouche d'un homme ordinaire, paraîtraient intéressans, mais qui ne sont que des lieux communs pour un Goëthe. On dit que cette réserve extrême disparaît toujours en faveur des étrangers qui arrivent à Weimar précédés par une réputation littéraire. Elle n'existe, du reste, à ce point que depuis quelques années; Goëthe a cru devoir s'imposer cette gêne pour prévenir les suites désagréables dont le menaçait l'abandon qui le distinguait autrefois, et l'on m'assure que plusieurs voyageurs anglais y ont principalement contribué par l'indiscrétion qu'ils ont eue de publier dans les journaux des fragmens inexacts de leurs conversations avec lui.

Le genre de vie que mène aujourd'hui Goëthe porte l'empreinte de cette vigueur d'esprit et de corps qu'il a conservée jusqu'à présent. Avec une fraîcheur et une activité d'esprit que quatre-vingts années d'une vie laborieuse n'ont point encore usées, il sait mettre à profit tous les momens de la journée. Dès six heures du matin il est à l'ouvrage, et il ne se permet aucune interruption jusqu'à l'heure de midi. Dans ces longues matinées il écrit des lettres, il compose, il revoit ses œuvres complètes, dont une nouvelle édition paraît en ce moment, il met en ordre sa correspondance avec Schiller, dont les premiers volumes ont été publiés depuis quelques mois. A midi les étrangers sont admis; après son dîner il réunit habituellement chez lui, jusque vers quatre ou cinq heures, le petit nombre d'élus qui ont le bonheur de vivre dans son intimité. Les soirées de Goëthe sont consacrées à la lecture; il lit avec une prodigieuse rapidité, qui ne serait qu'un défaut, s'il n'y joignait une mémoire étonnante et une facilité extraordinaire d'analyse.

La grande-duchesse douairière vient le voir régulièrement une fois par semaine, avec la princesse sa petite-fille; elle reste auprès de lui plusieurs heures, qu'elle est bien digne de passer dans la société d'un tel homme. La grande-duchesse régnante fait également à Goëthe de fréquentes visites. Cet hommage, rendu par la souveraine au plus illustre de ses sujets, honore l'une, ce me semble, autant qu'il est flatteur pour l'autre.

La mort du grand-duc Charles-Auguste a fait une impression profonde sur l'esprit de Goëthe. Depuis cette époque Goëthe vit d'une manière encore plus retirée qu'auparavant. Il ne va plus à la cour, il ne rassemble plus dans ses appartemens la société de Weimar, il ne donne plus de ces charmans soupers dont l'intérêt et la gaieté spirituelle laissaient toujours à ses convives les plus doux souvenirs.

On ne le voit plus également au théâtre, et le théâtre de Weimar ne se ressent que trop de cet abandon. Autrefois Goëthe en était le directeur; on peut même dire qu'il en fut le créateur; c'est lui qui, secondé par Schiller, forma tous les acteurs

qui, durant plus d'un quart de siècle, brillèrent au premier rang sur la scène allemande, et firent du petit théâtre de Weimar la véritable école de l'art dramatique en Allemagne.

J'ai vu la place où Goëthe doit reposer un jour. C'est un caveau que le grand-duc Charles-Auguste a fait construire au centre du cimetière de Weimar. Dans la partie la plus reculée de ce caveau s'élèvent trois estrades en pierre : sur celle du milieu l'on a placé, dans une bière de marbre les restes de Charles-Auguste, ainsi qu'il l'avait ordonné long-temps avant sa mort; à sa droite repose Schiller; l'estrade de gauche est vide; puisse-t-elle y rester long-temps encore! C'est là que Weimar en deuil doit déposer un jour les cendres de Goëthe!

(*Nouvelle Revue Germanique.*)



LE SOUPER
DE
L'EX-ROI DE WESTPHALIE.

» L'ex-roi de Westphalie; Jérôme Bonaparte, avant d'arriver à la dignité suprême, menait à Paris la vie d'un riche héritier, fréquentant les spectacles et les lieux de plaisirs. Il s'était lié avec quelques jeunes auteurs que l'on citait à cette époque pour leur esprit, leur gaieté et leur insouciance. Le soir de sa nomination, il rencontre à la sortie du Vaudeville, deux de ses plus intimes compagnons de folie; MM. de C... et P... L... « Ma foi, mes amis, je suis bien enchanté de vous voir; vous savez, je suis nommé roi de Westphalie. — Oui sire, et permettez-nous d'être les premiers.... — Comment! comment! de pareille cérémonie entre nous! Bon si j'étais à ma cour; mais ici plus de vous; toi, comme par le passé, toujours la même gaieté, la même amitié vive et franche...., et allons souper. » Jérôme conduit ses deux amis chez un des meilleurs restaurateurs du Palais-Royal, où il fait servir un vrai souper de roi. « Mes amis, dit Jérôme, ne nous quittons plus; si vous le voulez, je vous emmène avec moi; toi C..., tu seras secrétaire de mes

commandemens; toi, P...., qui aime les livres, je te fais mon bibliothécaire. » La proposition est acceptée et ratifiée aussitôt par une bouteille de vin de champagne.

« Il faut songer à se séparer. On demande la carte; Jérôme tire sa bourse; mais le roi de Westphalie, dont le trésor n'était pas encore organisé, y trouve un peu moins de deux louis, somme bien insuffisante pour payer un total de deux cents francs... Les deux nouveaux dignitaires, en combinant leur fortune, pouvaient réunir à peu près un petit écu. Comment faire? On se décide enfin à faire monter le maître de la maison et à lui exposer la situation. Il prend assez bien la chose et se contente de demander à ces messieurs de lui laisser leurs noms. « Moi, Monsieur, je suis secrétaire des commandemens du roi de Westphalie. Moi, bibliothécaire du roi de Westphalie. — Très-bien, Messieurs, dit le restaurateur, et ce grand niais là bas, c'est probablement le roi de Westphalie? — Vous l'avez dit, s'écrie Jérôme, je suis le roi de Westphalie. — Ah! messieurs, c'est trop fort, et nous allons voir si vous oserez aussi vous moquer du commissaire de police. De grâce, dit Jérôme, pas de bruit, si vous vous méfiez de nous, je vais vous laisser ma montre, et aussitôt il remet entre les mains du traiteur une montre magnifique, au dos de laquelle était son chiffre en diamans. Le restaurateur en examinant la montre, ne doute pas qu'elle ne soit volée, et il va la porter chez le commissaire. Celui-ci, reconnaissant le chiffre impérial, court chez le préfet de police; le préfet chez le ministre de l'intérieur, le ministre de l'intérieur chez l'empereur, et, le lendemain matin, paraît dans le Moniteur une ordonnance portant que le roi de Westphalie partira immédiatement pour son gouvernement, et qu'il ne pourra nommer à aucune place ni emploi avant d'être arrivé dans sa capitale.

(*Le Gastronomé.*)

CHRONIQUE.

3 AVRIL.

Dans les derniers journaux reçus de la Havane, on lit le rapport suivant, si curieux, fait par le capitaine du navire à vapeur le *Neptune*, et certifié par tous les passagers et matelots de son bord. « Le 3 janvier, partis le matin de Matanzas, nous faisons route vers la Havane, lorsque, vers midi, nous aperçûmes à quatre milles de la côte que nous longions un objet fort élevé au-dessus de la surface des flots. Croyant que c'était un bâtiment chaviré, je fis aussitôt gouverner de manière à m'en approcher le plus possible; mais, parvenus à une petite distance, l'objet sur lequel nous avions les yeux parut changer d'aspect; nous crûmes que c'était une grande embarcation en détresse. Espérant pouvoir être utile à quelques malheureux, je l'accostai alors à portée de fusil, et tous nos doutes furent éclaircis. La prétendue embarcation nous montra la mâchoire supérieure d'un monstre d'une effroyable dimension. Il s'élevait dans une position presque horizontale à 16 pieds au-dessus de l'eau, et était entouré d'une innombrable quantité de poissons de diverses grandeurs, qui nageaient dans toutes les directions en occupant un espace de près d'un mille autour de lui. Lorsqu'il ouvrit ses mâchoires, un bruit terrible, semblable à celui pro-

duit par un éboulement de terre, se fit entendre. Une nageoire noirâtre, d'environ 9 pieds d'élévation et placée à 60 pieds, peut-être, de sa gueule, se dressa lentement. Nous n'avons pu estimer la longueur totale de ce monstre dont la queue ne s'est pas montrée au-dessus de la surface de la mer. Néanmoins ses dimensions sont infiniment plus grandes que celles de la plus forte des baleines, et sa conformation qui ne ressemble nullement à ce dernier genre de cétacée, me porte à croire qu'il doit appartenir à une espèce tout à fait inconnue jusqu'à présent. — Un homme entièrement insensible à toute espèce de coups de bâton, de knout, etc, se fait maintenant voir à Londres pour de l'argent. Cet individu est un ex-cocher de M. Stieg-lew, écuyer de S. M. B. et se nomme James Klotscheet. Il reçoit jusqu'à la concurrence de mille coups de bâton avec la plus imperturbable indifférence. — Un Anglais oisif a fait le calcul suivant : un priseur de tabac ordinaire a recours à une prise toutes les dix minutes. Chaque prise, avec ses accessoires, exige 1 minute $1\frac{1}{2}$ de temps; or, 1 minute $1\frac{1}{2}$ sur 10 font, dans une journée de 16 heures, 2 heures $2\frac{1}{4}$ minutes, c'est-à-dire le dixième d'une journée ordinaire et par conséquent un jour sur dix, ce qui ôte de l'année 36 jours $1\frac{1}{2}$. Si donc on suppose l'habitude de prendre du tabac continuée pendant 40 ans, il en résulte que le nez absorbe, chez un priseur, l'occupation de quatre années entières. — Le marquis de Chaves est mort. — M. Goldsmid, de Londres, fils de l'opulent banquier israélite, renommé, il y a plusieurs années, par les somptueux banquets qu'il donnait au prince de Galles, aujourd'hui roi d'Angleterre, débutera incessamment sur l'un des principaux théâtres de Londres dans l'emploi de premier comique. On assure que M. Goldsmid possède, pour la comédie, un talent extraordinaire qui le rendra un rival redoutable pour les artistes de sa patrie les plus distingués dans ce genre. — Un journal de Munich rapporte qu'au dernier bal de la cour, S. M. la reine de Bavière a ouvert le bal en dansant une polonaise avec le célèbre sculpteur, M. Thorwaldsen. — La Perse possède aussi ses poètes de cir-

constances, ayant de l'enthousiasme à heure fixe. Le Schah vient de faire présent à un nommé Mirza Gazul, qui a composé une ode pour sa fête, d'une culotte de peau d'hippopotame sans couture, avec des boutons de topazes, et d'une paire de bottines en peau de rat musqué dont les fers sont en or massif. — Le duc de Cumberland, absent de Londres depuis la catastrophe de lord Greaves, a reparu le 22 mars à la chambre haute. La présence de S. A. y a produit une vive sensation. — La haute société de Londres vient d'être frappée d'un coup déplorable. Le sort l'a privée d'un de ses membres les plus agréables. M. O'Grady, fils du président du comté de Waterford se promenait à cheval, lorsqu'il fut accroché par le capitaine Smith, dans son cabriolet. Emporté par sa vivacité, il frappa de sa cravache la voiture de l'officier; celui-ci riposta par des coups de fouet, et un duel s'ensuivit, où le jeune O'Grady reçut une blessure mortelle! — Un drame de l'école romantique va surgir à l'Ambigu. C'est une nouvelle traduction du *Marchand de Venise*, de Shakespeare, par M. Alfred de Vigny. — Une paysanne de Bazzano, près Bologne, à peine entrée dans le septième mois de sa grossesse, est accouchée, le 27 janvier dernier, d'abord d'une fille, qui n'a vécu que 5 heures; puis d'un garçon, dont l'existence s'est prolongée 52 heures; et enfin, 4 heures après la mort de ce dernier, elle a mis au monde deux filles qui se portent à merveille. Ces quatre jumeaux avaient tous 11 pouces 1/2 de longueur, et pesaient ensemble 19 livres. — Le comité de lecture était assemblé. Révérony de Saint-Cyr, qui avait demandé à être entendu, se présente avec un énorme manuscrit. Chacun prend place, et l'homme de lettres déjà connu par ses succès commence ainsi: « *Les crapauds et les grenouilles*, opéra-comique en 3 actes. » Quel drôle de titre! « *Personnages*: crapaud premier, M. Huet; crapaud second, M. Ponchard; crapaud troisième, M. Vizentini. Grenouille première, Mme Boulanger; grenouille deuxième, Mme Ponchard... Ce rôle vous conviendra parfaitement.... » Chacun se regarde, on

chuchotte, l'orage gronde, l'auteur est sur le point d'être étranglé.... Mais un domestique accourt et réclame son maître, qui, dans un accès de folie, a disparu de chez lui. — Dans les premiers jours de mars, une louve furieuse s'introduisit dans la cuisine d'un cultivateur des environs de Grenoble. Effrayé à la vue de cet animal, il se précipita dans une écurie contigue et en tira la porte sur lui avec tant de rapidité, que la louve, qui le poursuivait, se trouva prise par le cou entre la porte et la muraille. Profitant de cette circonstance, le cultivateur serra la porte de toutes ses forces et appela son fils, âgé de 11 ans, qui se trouvait près de là, lui criant de saisir une hache et d'en frapper la louve. Cet enfant sut se servir de son arme avec un sang froid au-dessus de son âge, et, malgré les hurlemens et les violens efforts que faisait, pour se dégager, l'animal encore plus furieux, il parvint, en l'assommant, à se délivrer d'un affreux péril, qu'il partageait avec son père. La révolution produite en celui-ci le rendit très-malade pendant huit jours.



THÉÂTRES.

ODÉON. — *Stokholm, Fontainebleau et Rome, trilogie sur la vie de Christine*, reine de Suède. M. Victor Hugo a dit dans la préface d'Hernani, vienne le poète, il y aura un public. M. Alexandre Dumas l'a pris au mot, et il s'est hâté de faire représenter sa Christine. Le titre de l'ouvrage indique tous les événemens qu'il embrasse ; L'abdication de la reine de Suède, le meurtre de Monaldeschi, la mort de Christine; tels sont les trois épisodes de cette trilogie. On n'accusera pas l'auteur d'avoir sacrifié aux règles d'Aristote. Nous devons cependant lui reprocher une inexcusable timidité. Son ouvrage a sept actes bien comptés, il a reculé devant l'aveu de cette innovation, et a nommé son premier acte *prologue* et le dernier *épilogue*, mais ils ne diffèrent en rien des actes.

Christine a senti battre sa *poitrine de femme* en entendant les soupirs d'un *cœur d'amant*, elle dépose une couronne qu'elle a trouvée dans son *berceau d'enfant*, elle veut aller en Italie se promener *à pied et à cheval* avec celui qu'elle aime, elle abdique. Monaldeschi la trahit, elle le fait tuer, et le voyant venir à ses pieds à moitié mort, elle ordonne *qu'on l'achève*. Enfin elle va mourir à Rome au milieu des litanies d'un vieux prêtre qui n'est autre que l'assassin dont elle avait dirigé les coups.

Monaldeschi a été infidèle pour une jeune romaine qu'il a abandonnée à son tour et qui le suit partout quoiqu'elle le sache amoureux de Christine. Je ne te quitte pas, lui dit-elle, enferme-moi, si tu veux, dans une cave :

Toi même tu viendras me porter l'eau, le pain,
Et quand tu m'oublieras, j'aurai soif, j'aurai faim.

La Calprenède, Corneille, Descartes, mille autres encore figurent à côté de Christine qui est bien la plus méchante femme que la terre ait portée, et de Monaldeschi, personnage si hideux, si vil, si ignoble, qu'on applaudit presque aux assassins qui lui donnent la mort.

La première représentation a duré depuis sept heures du soir jusqu'à une heure du matin. Les épileptiques du romantisme ont voulu renouveler les ovations de Hernani, mais quelques *jeunes hommes* ont protesté. Malgré leurs menaces, leurs injures de corps-de-garde et leurs fureurs, cette production barbare s'est terminée au bruit des éclats de rire et des sifflets, elle est d'un ennui mortel, le cinquième acte seul, dans lequel M. Dumas s'est volé lui-même en reproduisant le dénouement de Henri III offre des situations pathétiques. Le style n'est pas français ; il est moins nerveux que celui d'Hernani et renferme les plus grossières incorrections. Une seule tirade a été justement applaudie dans la bouche de Corneille. Elle n'était pas de M. Dumas.

Bravos, Messieurs les novateurs, la lice vous est ouverte : vous ne pouvez plus vous plaindre des barrières qui, disiez-vous, gênaient votre effort, d'où vient que vous provoquez le sommeil et le dégoût ?

Vienne le poète..... le poète n'est pas venu, et votre public pourrait bien donner sa démission, son emploi n'est pas fort amusant.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE. — Depuis quelques jours la foule s'arrête devant les affiches du Vaudeville pour y lire le titre

d'une nouvelle parodie d'Hernani, écrit en lettres gothiques, comme le nom de M. Victor Hugo, au bas de son portrait, où comme l'inscription d'un monument du moyen âge. *Harnali* ou *la contrainte par cor* a obtenu un succès complet. Le proscrit castillan est devenu le fils d'honnêtes gens.

Ennemis du procureur du roi

Ils se sont vus saisis par des patrouilles grises,
Ils ont eu des malheurs devant la cour d'assises.

Don Gomez, appelé *Dégommé* est un vieux bavard bien ennuyeux.

Il n'assomme jamais, mais il est assommant.

Le dialogue du cinquième acte entre *Dona Sol* devenue *Quasi Fol* et *Harnali* est travesti de la manière la plus plaisante : j'aime, dit la jeune fille,

J'aime dans la nuit, surtout quand elle est claire,

Le chant des moineaux francs et des chardonnerets

— Avec ça que la nuit, ils ne chantent jamais.

— Les étoiles du ciel, l'ombre silencieuse,

Et le chant des oiseaux font l'âme harmonieuse.

Et ne trouvez-vous pas que la lune pourtant.....

— Qu'une femme astronome est un être embêtant,

Tout cela sent très-bon, la lune est fort jolie,

Mais laissons là le ciel et la parfumerie

Il est un ciel plus doux pour de tendres amans.

Le vieux *Dégommé* vient exercer la contrainte par *cor*, *Harnali* demande grâce, tu voudrais donc, reprend son ennemi.

Tu voudrais donc que j'eusse

Trompété pour Sa Ma — j'esté le roi de Prusse.

Le fameux : *vieillard stupide*, *il l'aime* a été remplacé par : *vieux cornichon il l'aime*; tous les travestissemens ont provo-

qué des rires unanimes et la gaité de la parodie a réconcilié quelques spectateurs avec l'œuvre barbare qui la inspira.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS. — Quatrième parodie d'Hernani. Chûte complète. Quelle maladresse de n'avoir pas su profiter de Vernet, Odry et Lhéric pour amuser le public. On dit que dans une représentation à bénéfice qui doit avoir lieu bientôt, la bénéficiaire avait voulu faire réciter par Odry le monologue de Charles-Quint ; l'auteur s'y est opposé. On prétend pourtant que ces messieurs aiment la nature et la vérité.

THÉÂTRE DES NOUVEAUTÉS. — Henri V avait besoin d'une pièce agréable pour composer un spectacle complet. *Le mari aux neuf femmes* a été donné pour remplir cette lacune. La lacune subsiste.

THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE. — Un habitant de la province venait se marier à Paris : en arrivant, il meurt : un jeune homme qui avait voyagé avec lui et qui connaissait toutes ses affaires, se présente chez les parens de la future sous le nom du défunt. Il est bien reçu, passe plusieurs heures avec la jeune fille à marier, et plaît à toute la famille. Enfin il se lève. — Vous partez bien vite, lui dit-on. — Une affaire indispensable. — Bah ! on la remettra. — Impossible, il faut que je sois enterré à cinq heures. — Enterré ! — Oui, je suis mort depuis hier. — On rit, et il part... Mais il ne revient pas, on s'inquiète, on court à l'hôtel où il avait dit qu'il était descendu ; tout était vrai. Le prétendu arrivé la veille était bien mort, et il avait été enterré à cinq heures.... Les têtes les plus fortes devaient être frappées par une pareille évidence. La famille crut avoir passé la journée avec un revenant, la jeune fille disant que c'était un avertissement du ciel, se fit religieuse et l'on n'entendit jamais parler du mystificateur. Cette histoire, passablement vieille, a donné la première idée du *mariage du défunt*, vaudeville en un acte. Les auteurs n'ont pas su tirer parti de ce que le sujet offrait de gai et de piquant.

REVUE DES MODES.

Encore quelques jours, et les modes d'été vont s'offrir dans toute leur fraîcheur et leur originalité. Déjà les soies aux nuances changeantes ont remplacé les velours et les satins de l'hiver, et l'immense quantité d'étoffes de ce nouveau genre arrivée à Paris ne laisse point douter que la mode en continuera pendant toute la saison. La laine, la soie, les cotons même ont adopté dans leurs couleurs ce reflet varié que nos aïeules appelaient si classiquement *gorge de pigeon*, et que, dans un nouveau style, nous avons nommé *prismes* ou *érisflore*. Néanmoins cet article sera peut-être le moins extraordinaire que l'on verra cette année; car les empreintes données aux tissus ont un genre tellement gothique, et rappellent si bien *le bon vieux temps* qu'elles pourront compter comme une époque de restauration parmi les modes. *Chinés*, *grands ramages*, *dessins fleuris*, toutes les vieilleries du dernier siècle apparaissent dans cet instant avec succès dans les plus brillans magasins de la capitale. Parmi tous ces élégans entrepôts de la mode et du goût, où nous avons aperçu une partie des objets les plus dignes de figurer à Longchamps, nous avons distingué les *mousselines turques* et *gothiques* qui seront des négligés délicieux, et le *pékin peint* porté par les plus élégantes pour toilette de printemps. Diverses mousselines offrant les dessins les plus pittoresques, ou les

nuances les plus heureusement assorties. Des gros de Naples à mille raies, des *gros d'été*, des *gros d'Orient* brochés et nuancés dans un genre tout particulier, enfin, mille autres jolies fantaisies qui, dans cette saison, offriront un égal mérite pour les toilettes de ville et de campagne.

— Parmi les dames qui ont été présentées à la cour, dimanche 21 mars, on a admiré M^{me} la vicomtesse de R^{***}, nouvellement mariée, et dont la toilette était du meilleur goût. Une jeune dame polonaise, épouse de M. le chevalier Olive, aide-de-camp de S. A. R. le grand-duc Constantin, a été aussi remarquée par sa charmante figure et sa parure élégante. Elle avait un manteau d'une étoffe turque, tissu or et soie, brochée de petits bouquets cachemire en soie de couleur, qui unissaient la richesse asiatique au goût et à l'élégance française.

— Pour type de nouveautés, nous citerons aujourd'hui une robe de mousseline à *couronnes asiatiques* peintes en couleur sur un semé d'or. L'élégance de ce tissu, qui réunit le luxe des toilettes d'hiver avec la nouveauté et la fraîcheur de celles du printemps, en fait un porté délicieux pour ces dernières réunions qui signalent la fin des plaisirs de la saison. Ce tissu est une heureuse idée de M^{me} Gazelin, chez laquelle on trouve aussi de charmantes mousselines peintes et burinées avec autant de soins que de goût; des tissus à mille raies en soie et fil, appelés *mousseline d'Orient*, à reflet charmant; des soieries de tous les nuances; un nouveau genre de schall d'été aussi souple qu'élégant; enfin, l'assortiment le plus complet de tout ce qu'on produit les premières fabriques de France.

— Le luxe des lingeries se prépare aussi avec une recherche délicieuse; les pélerines, canezouts, manches et manchettes prennent chaque jour quelques formes gracieuses et nouvelles. Ce qui dominera dans cette partie de la toilette sera la chemise plissée ou brodée, destinée à être portée en-dedans des redingotes. Pour collet, elle aura une ruche de tulle et des garnitures plissées, et se fermera sur le devant par des boutons en or ou pierreries unis par une petite chaîne.

Un aspect plein de grâce et de légèreté, un choix de nuances de broderies et de tissus charmans distinguent dans cet instant les toilettes d'été préparées dans les magasins de *la Belle Anglaise*. On ne saurait trouver plus de goût et de nouveauté dans la composition d'un joli négligé, et depuis le petit bonnet du matin, dont les dentelles sont tournées avec un charme délicieux, jusqu'à la robe élégante destinée à une parure de mariée, tout y offre la grâce et la perfection; c'est là où vient de paraître un nouveau genre de manchettes dites à *la Ninon*, qui, prenant depuis le coude jusqu'au poignet, sont un accessoire charmant pour les toilettes et auront une vogue complète toute la saison.

— Il paraît que les robes d'été conserveront encore leur éternelle simplicité au bas du jupon, et les manches leur étonnante largeur vers le haut. On voit encore une quantité de redingotes à revers; mais les couturières à la mode n'en font plus. On y supplée par des collets à schall comme ceux des gilets d'homme. Un des corsages les plus nouveaux que nous ayons remarqués pour redingotes, se nomment à *la châtelaine*, et nous a paru devoir réussir.



CHRISTINE DE SUÈDE.

Christine, qui aime les sciences et les lettres, doit peut-être sa grande réputation aux savans et aux gens d'esprit qu'elle eut pour courtisans, beaucoup plus qu'à ses propres actions. Il y avait de la grandeur dans cette âme, mais plus de caprice encore; et avec une sorte de passion pour tous les genres de gloire, la fille de Gustave-Adolphe n'a laissé qu'une renommée assez équivoque. Son abdication, qu'on a surtout vantée, comme une marque de sentimens profondément philosophiques, perd beaucoup de son éclat quand on songe qu'elle s'ennuya de la condition privée, comme elle s'était ennuyée du trône, et qu'elle fit, à plusieurs reprises, d'inutiles tentatives pour recouvrer une couronne qu'on lui refusa. Tout en affectant des allures et des vertus d'homme, elle ne s'épargnait ni la légèreté ni les faiblesses de femme; volage en religion comme en amour, elle traita Dieu comme ses amans, quittant et embrassant un culte comme une fantaisie, sans motifs ni conviction.

Christine vint à Paris peu de temps après son abjuration, qu'elle fit à Rome où elle s'était rendue en quittant la Suède. On pense bien que l'arrivée d'une femme dont on parlait si diversement, devait piquer au plus haut point la curiosité de la cour de France, où Louis XIV, fort jeune encore, faisait

déjà régner avec lui la politesse et la galanterie. Le duc de Guise, que le roi avait envoyé pour recevoir Christine à son entrée en France, se hâta d'en faire le portrait dans une lettre adressée à un ami, et dont s'amuserent beaucoup le roi et la reine.

Voici quelques traits de cette lettre : « Je veux, dans le temps que je m'ennuie cruellement, penser à vous divertir, en vous envoyant le portrait de la reine que j'accompagne. Elle n'est pas grande, mais elle a la taille fournie et la croupe large; le bras beau, la main blanche et bien faite, mais plus d'homme que de femme; une épaule haute, dont elle cache si bien le défaut par la bizarrerie de son habit, sa démarche et ses actions, que l'on en pourrait faire des gageures. « Après quelques détails sur ses traits, qui ne manquaient ni de grandeur ni d'éclat, le duc de Guise ajoute : « Le tour du visage assez raisonnable est accompagné d'une coiffure fort bizarre : c'est une perruque d'homme fort grosse et fort relevée sur le front, fort épaisse sur les côtés, qui, en bas, a des pointes fort claires; le dessus de la tête est un tissu de cheveux, et le derrière a quelque chose de la coiffure d'une femme.... Elle est toujours fort poudrée avec force pommade, et ne met quasi jamais de gants. Elle est chaussée comme un homme, dont elle a le ton de voix et quasi toutes les actions; elle affecte fort de faire l'amazone. Elle a pour le moins autant de gloire et de fierté qu'en pouvait avoir le grand Gustave son père. Elle est fort civile et fort caressante; elle parle huit langues, et principalement la française comme si elle était née à Paris. Elle sait plus que toute notre Académie jointe à la Sorbonne, se connaît admirablement en peinture, comme en toutes les autres choses, sait mieux toutes les intrigues de notre cour que moi; enfin, c'est une personne tout à fait extraordinaire.... Je crois n'avoir rien oublié à sa peinture, hormis qu'elle porte quelquefois une épée avec un collet de buffle, et que sa perruque est noire, et qu'elle n'a sur la gorge qu'une écharpe de même couleur. »

Malgré le but avoué par le duc de Guise de *divertir* son cor-

respondant, on peut croire qu'il n'a pas trop chargé cette figure grotesque, car il fait d'ailleurs de la reine un magnifique éloge. Cet habit, au reste, si extravagant à l'entendre décrire, ne l'était point trop à le voir, dit madame de Motteville, ou du moins on s'y accoutumait. La vue de Christine produisit le même effet sur Mlle de Montpensier, qui donne aussi sur cette reine, dans ses mémoires, des détails assez piquans. « J'avais tant ouï parler de la manière bizarre de son habillement, que je mourais de peur de rire quand je la verrais. Comme on cria *gare*, et que l'on me fit place, je l'aperçus; elle me surprit, et ce ne fut pas de manière à me faire rire. » Mademoiselle de Montpensier en fait ensuite une peinture assez agréable, qu'elle termine par ces mots : « A tout prendre, elle me parut un joli petit garçon. » L'auteur de ces mémoires qui avait assisté, avec Christine, à la représentation d'un ballet, ajoute : « Elle jurait Dieu, se couchait dans sa chaise, jetait ses jambes d'un côté et de l'autre, les passait sur les bras de sa chaise; elle faisait des postures que je n'ai jamais vu faire qu'à Trivelin et à Jodelet, qui sont deux bouffons, l'un Italien, l'autre Français. Elle répétait les vers qui lui plaisaient, etc. » Mais ce n'était pas seulement en manières que Christine parut singulière, elle avait le propos leste : « Elle proposa à madame de Thianges de s'en aller à Rome avec elle, et que c'était une sottise de s'amuser à son mari; que le meilleur ne valait rien, et qu'il était fort à propos de le quitter; elle pesta fort contre le mariage, et me conseilla de ne me jamais marier; elle trouvait abominable d'avoir des enfans. Elle se mit à parler des dévotions de Rome d'une manière assez libertine.

Madame de Motteville, que nous citions tout à l'heure, donne aussi sur Christine des détails fort curieux, et paraît distribuer avec impartialité l'éloge et le blâme. « Elle ne ressemblait en rien à une femme; elle n'en avait pas même la modestie nécessaire. Elle se faisait servir par des hommes dans les heures les plus particulières; elle affectait de paraître homme en toutes

ses actions; elle riait démesurément quand quelque chose la touchait; elle éclatait de même en louanges et en soupirs quand les choses sérieuses lui plaisaient; elle chantait souvent en compagnie; elle rêvait, et sa rêverie allait jusqu'à l'assoupissement; elle paraissait inégale, brusque et libertine en toutes ses paroles, tant sur la religion que sur les choses à quoi la bienséance de son sexe l'obligeait d'être retenue; elle jurait le nom de Dieu, et son libertinage s'était répandu de son esprit dans ses actions.... Cependant la reine, qui était au contraire la plus régulière personne du monde, trouvait des charmes dans l'agrément de son visage et dans la manière libre de toutes ses actions. En effet, il était difficile, quand on l'avait bien vue, et surtout écoutée, de ne lui pas pardonner toutes ses irrégularités, particulièrement celles qui ne paraissaient point essentiellement blâmables. »

Ce portrait doit être ressemblant, car on voit que les peintres s'accordent. Tout ceci, du reste, se rapporte au premier voyage de Christine en France; elle y revint l'année suivante (1657), et on lui fit un accueil beaucoup moins pompeux et moins amical : la tragique aventure de Monaldeschi réveilla et confirma les bruits fâcheux qu'on avait répandus sur son compte. Cette tragique aventure nous a été transmise dans le récit qu'en a fait le père Lebel, supérieur du couvent de l'ordre de la Trinité, qui assista le marquis de Monaldeschi dans ses derniers momens. Ce récit publié en 1664 (six à sept ans après l'évènement), dans un *Recueil de pièces curieuses servant à l'histoire*, imprimé à Cologne, porte ce caractère de simplicité naïve, qui semble un des signes de la vérité; nous allons en extraire quelques passages.

« Le 6 novembre 1657, à neuf heures un quart du matin, la reine de Suède étant à Fontainebleau, logée à la conciergerie du château, m'envoya quérir par un de ses valets de pied. Il me dit qu'il avait ordre de S. M. de me mener parler à elle, en cas que je fusse le supérieur du couvent. Je lui répondis que je l'étais, et que j'allais partir avec lui pour savoir la volonté de

S. M. suédoise. « La reine, que le P. Lebel trouva dans la galerie des Cerfs, lui remit un paquet cacheté, en lui recommandant de bien remarquer le lieu, le jour et l'heure où elle lui confiait ce dépôt, et de garder sur tout ce qu'il apprendrait le secret de la confession.

Le 10 du même mois, à une heure après midi, la reine le fit de nouveau appeler; il la trouva encore dans la galerie des Cerfs, elle s'entretenait avec le marquis de Monaldeschi, et trois hommes se tenaient à quelque distance. Elle demanda le paquet cacheté, l'ouvrit, le montra au marquis; celui-ci pâlit et nia les écrits qui n'étaient que des copies de la main même de S. M. Mais elle lui montra les originaux; et lui, ne pouvant nier son écriture et son seing, s'excusait de son mieux. « Enfin il se jeta aux pieds de cette reine, lui demandant pardon; et en même temps les trois hommes, qui étaient là présents, tirèrent leurs épées hors du fourreau. Alors il se leva, tira la reine tantôt dans un coin de la galerie, et tantôt dans un autre, la suppliant toujours de l'entendre et de le recevoir dans ses excuses. »

La reine, appuyée sur un petit bâton d'ébène à poignée ronde, l'écoutait avec une grande patience. Monaldeschi lui donna quelques papiers et deux ou trois petites clés liées ensemble, qu'il tira de sa poche, de laquelle il tomba deux ou trois petites pièces d'argent; mais enfin, après une heure de discours, qui paraissaient n'avoir fait aucune impression sur l'esprit de Christine, elle dit d'une voix haute, mais calme : *Mon père, je me retire et vous laisse cet homme, disposez-le à la mort et prenez soin de son âme.*

« Quand cet arrêt eût été prononcé contre moi, continue le P. Lebel, je n'aurais pas eu plus de frayeur. Et à ces terribles mots le marquis se jetant à ses pieds, et moi de même en lui demandant pardon pour ce pauvre homme, elle me dit « qu'elle » ne le pouvait pas, que ce traître était plus coupable que ceux » qui sont condamnés à la roue. » Après que S. M. fut sortie, le marquis se jeta à mes pieds, et me conjura avec instance

d'aller auprès de la reine pour tâcher d'obtenir son pardon. Cependant ces trois hommes le pressaient vivement de se confesser, avec l'épée contre les reins, sans pourtant le toucher; et moi, avec des larmes à l'œil, je l'exhortais à demander pardon à Dieu. Alors le chef des trois partit pour aller vers S. M. lui demander pardon et implorer sa miséricorde pour le pauvre marquis; lequel, revenant triste de ce que sa maîtresse lui avait commandé de le *dépêcher* lui dit en pleurant : « Marquis, songez à Dieu et à votre âme, il faut mourir ! » A ces paroles, comme hors de lui-même, le marquis se jette une seconde fois à mes pieds, me conjurant de retourner encore une fois vers la reine pour tenter la voix du pardon et de la grâce; ce que je fis. »

Le père Lebel trouva Christine le visage serein et sans aucune émotion, et tous ses discours ne purent la fléchir. « Je rentrai donc enfin dans la galerie, en embrassant ce pauvre malheureux qui se baignait en ses larmes.... A cette triste nouvelle, après avoir jeté deux ou trois grands cris, il se mit à genoux à mes pieds, m'étant assis sur un des banes de la galerie, il commença sa confession. Mais l'ayant fort avancée, il se releva tout à coup en poussant des cris douloureux. Je parvins à le remettre, et lui fis faire des actes de foi, en renonçant à toutes pensées contraires. Alors il acheva sa confession en latin, français et italien, ainsi qu'il pouvait mieux s'expliquer dans le trouble où il était.

« L'aumônier de la reine arriva, comme je l'interrogeais sur un doute. Dès que le marquis l'aperçut, il courut à lui, sans attendre l'absolution; leur conférence finie, l'aumônier sortit, et emmena avec lui le chef des trois hommes commis pour l'exécution. Peu de momens après, l'aumônier étant demeuré dehors, l'autre revint seul, et lui dit : « Marquis, demande pardon à Dieu; il faut mourir, es-tu confessé? » Et lui disant ces mots, il le presse contre la muraille du bout de la galerie où est la peinture de Saint-Germain; et je ne me pus si bien détourner, que je ne visse qu'il lui porta un coup dans l'estomac, du côté droit;



et que ce marquis, le voulant parer, prit l'épée de la main droite, dont l'autre, en la retirant, lui coupa trois doigts, et l'épée demeura faussée. Pour lors il dit à un autre qu'il était armé en dessous, comme en effet il avait une cotte de mailles qui pesait neuf à dix livres; et le même, à l'instant, redoubla le coup dans le visage; après lequel le marquis cria : *Mon père ! mon père !*

» Je m'approchai de lui, et les autres se retirèrent un peu à quartier. Le marquis, un genou en terre, demanda pardon à Dieu, et me dit encore quelque chose, où je lui donnai l'absolution, avec la pénitence de souffrir la mort patiemment pour ses péchés, et de pardonner à tous ceux qui le faisaient mourir, laquelle reçue, il se jeta sur le carreau, et en tombant, un autre lui donna un coup sur le haut de la tête, qui lui emporta des os. Le marquis, étant sur le ventre, faisait signe et marquait qu'on lui coupât le cou, et le même lui donna deux ou trois coups sur le cou sans lui faire grand mal, parce que la cotte de mailles était montée avec le col du pourpoint. Le pauvre marquis, qui n'attendait qu'un dernier coup, entendant ouvrir la porte, reprit courage, se tourna, et voyant que c'était l'aumônier qui entrait, il se traîna du mieux qu'il put s'appuyant contre le lambris de la galerie.... Joignant les mains, il lui dit tout bas quelque chose, comme s'il se confessait. Après quoi, l'aumônier lui dit : *demandez pardon à Dieu*, et après m'en avoir demandé la permission, il lui donna l'absolution. Il me dit ensuite de demeurer auprès du marquis, et qu'il s'en retournait vers la reine.

» Au même instant, celui qui avait frappé sur le cou dudit marquis, lui perça la gorge d'une épée assez longue et étroite, du quel coup le marquis tomba sur le côté droit, et ne parla plus, mais demeura plus d'un quart d'heure à respirer, durant lequel je lui criais et l'exhortais de mon mieux; et ainsi, ayant perdu son sang, il finit sa vie à trois heures et trois quarts après midi. Je lui dis le *De profundis* avec l'oraison; et après, le chef des trois lui remua un bras et une jambe, et déboutonna

son haut-de-chausse et son caleçon, fouilla dans son gousset, et ne trouva rien, sinon en sa poche un petit livre d'*Heures de la Vierge* et un petit couteau. » Ainsi, le supplice de ce misérable dura plus de trois heures; et pendant ce temps, si l'on en croit madame de Motteville, Cristine riait et se moquait de la lâcheté de sa victime. Le père Lebel dit, au contraire, qu'elle témoigna quelque regret d'avoir été obligée de faire cette exécution: elle chargea le père de célébrer avec solennité les funérailles du mort et de lui faire dire des messes. Il termine sa relation par ces mots: « Et continuâmes un *Credo* et les messes que cette reine avait ordonnées, pour supplier la bonté divine qu'il lui plaise mettre l'âme de ce pauvre défunt dans son paradis. »



L'ILE DÉSERTE,

ANECDOTE DE LA VIE DE LORD BYRON.

Lord Byron avait un goût si vif pour les promenades sur l'eau que, durant son séjour à Venise, à peine laissait-il écouler un jour sans se livrer à ce plaisir favori. Tout le monde recherchait avec empressement l'honneur de l'accompagner. Il n'y avait pas un gondolier dans la ville, pas un matelot dans l'adriatique qui ne regardât le noble pair anglais presque comme un camarade, et qui n'eût exposé ses jours pour l'obliger ou le servir. L'île de Sabioncello, située dans le voisinage de la ville de Raguse, lui plaisait particulièrement, et il y allait fort souvent dans une gondole à quatre rames avec la marquise G*** et deux ou trois amis; alors il avait toujours soin de se munir des choses nécessaires pour écrire et, de son côté, la marquise n'oubliait jamais son album, car elle aimait beaucoup à peindre des vues. Une aventure fort singulière arriva dans l'un de ces voyages. Sur la route de Sabioncello, il se trouve plusieurs petites îles dans lesquelles Byron et sa compagnie s'arrêtaient assez souvent, pendant quelques heures, pour se rafraîchir, pour chasser ou pour pêcher. Grossa, la plus petite de ces îles, est un rocher, d'un demi-mille environ de longueur sur autant de

largeur, dont la surface n'est guère couverte que de verdure. Un jour, Byron, la marquise et le reste de sa société y débarquèrent d'assez bonne heure. Comme on trouve vers le centre une belle source et quelques arbrisseaux, seul abri existant dans l'île contre l'ardeur du soleil, on convint d'y diner. Les gondoliers se mirent à l'ouvrage : ils allumèrent du feu, firent cuire du poisson et pendant près de deux heures on ne songea à rien autre chose qu'à manger et à se divertir. Lorsque le moment de se rembarquer fut venu, on se dirigea vers l'endroit où avait été amarrée la gondole ; mais elle n'y était plus ; négligemment attachée, sans doute, aux rochers du rivage, la mer l'avait entraînée et maintenant on la voyait, à plus de deux lieues au large, balancée sur les flots. De Grossa à Sabioncello on comptait 25 milles et les îles situées à une distance plus rapprochée étaient toutes inhabitées. Sa seigneurie se mit à rire de tout son cœur en voyant les traits bouleversés de ses compagnons. Il n'y avait pourtant là en réalité rien de risible ; car ce n'est que très-rarement que des navires ou d'autres embarcations s'approchent de Grossa. On avait bien des fusils, de la poudre, des filets et quelques provisions ; mais tout cela ne valait pas la gondole qui contenait des vivres pour une semaine, et dont il fallait se passer. On commença par dresser sur le rivage un mât de pavillon au sommet duquel on hissa, en signe de détresse, un manteau de taffetas blanc appartenant à la marquise, puis avec d'autres manteaux étendus sur des arbrisseaux on forma une espèce de tente. La seule alternative qui restât désormais à Byron et à ses compagnons était d'attendre patiemment que le froid ou la faim terminât leur existence, ou qu'un navire, apercevant par hasard leur signal de détresse et entendant les coups de fusil qu'ils tiraient par intervalles, vint les délivrer. Le temps était superbe. La tente fut abandonnée à la marquise, et Byron et ses amis se couchèrent autour, du mieux qu'ils purent. Tant que durèrent les liqueurs et le vin qu'ils avaient avec eux, leur esprit ne se laissa pas trop abattre ; mais lorsqu'ils eurent passé deux nuits sans voir aucun changement dans leur situation, les plus vives

alarmes vinrent les assaillir. Ils eurent alors l'idée de construire un radeau ; mais avec quoi ? puisque les rares arbrisseaux qui croissaient dans l'île n'étaient pas plus gros que le pouce. Nager d'une île à l'autre était également impraticable. Lord Byron lui-même commençait à s'abandonner à un complet découragement quand un vénitien que l'on avait surnommé Cyclope parce qu'il était borgne, lui communiqua un projet dont la réussite devait assurer le salut de tous. Byron l'accueillit et promit à son auteur une forte récompense s'il voulait entreprendre de l'exécuter. Séduit par l'appât du gain et déterminé d'ailleurs par le sentiment de son propre danger, le vénitien se dévoua. Sabioncello étant mal pourvue d'eau, on avait emporté de Venise un tonneau que l'on devait emplir à la source de Grossa. Chacun, muni de son couteau, se mit au travail et l'on parvint à couper ce tonneau par la moitié. Cyclope prit deux bâtons pour lui servir de rames et se plaça dans l'une des moitiés du tonneau qui formait un véritable baquet et qui, à la satisfaction générale, flottait parfaitement, chargé du vénitien. Après avoir bu un verre de liqueur pour se donner un peu de courage, Cyclope prit le large dans cette embarcation d'un genre tout nouveau. Durant une heure, sa marche ne fut pas très-accélérée, mais ayant rencontré un courant d'une grande rapidité, il se trouva bientôt hors de vue. Comme ce courant portait à la côte, on ne douta plus de la réussite du projet. En effet, le lendemain matin, avant la pointe du jour, Cyclope revint, dans une galère à six rames, avec une ample provision de fruits et de vin pour restaurer Byron et ses compagnons que la faim et la soif avaient épuisés. Cyclope avait été emporté dans son baquet au-delà de l'île de Sabioncello, à peu de distance de Raguse, après avoir fait trente mille dans une embarcation où jamais peut-être avant lui un homme n'avait navigué aussi long-temps. Lord Byron le récompensa généreusement et à son retour à Venise il lui acheta une nouvelle gondole qu'il nomma *le baquet* en mémoire de l'intrépidité et du dévouement courageux de Cyclope.

(Traduction inédite.)

LE THÉÂTRE ET LE BOUDOIR.

Nous empruntons le fragment qui suit à un roman qui vient de paraître sous ce titre : *le Salon, le Boudoir, le Théâtre et l'Hospice*, et qui est l'ouvrage d'une femme. M^{me} M..... n'a livré au public que la première lettre de son nom ; il ne nous appartient point de trahir son *incognito*, mais on trouvera dans le passage que nous citons assez de vérité pour ajouter foi aux bruits qui attribuent cette gracieuse production, à l'une des plus aimables nymphes de la cour de Therpsicore :

Enfin le grand jour arriva , c'était dans le rôle d'*Iphigénie en Aulide* que je devais pour la première fois essayer mes forces. Quand je vis approcher l'heure fatale, je sentis le courage m'abandonner, je crus qu'il me serait impossible de jouer mon rôle. Ah ! qu'ils seraient moins sévères ces juges redoutables, ces spectateurs impatients ! Que la pitié se frayerait facilement un chemin jusqu'à leur âme s'ils pouvaient être témoins de nos angoisses, de nos inquiétudes et de nos tourmens, quand arrive l'instant de paraître devant eux ! Dans cette soirée terrible qui ne s'effacera jamais de mon souvenir, Iphigénie, sous les traits de Florida, semblait réellement une victime qu'on allait traîner à l'autel.

Enfin, la toile se lève, la pièce a commencé; voici l'instant d'entrer en scène, mon cœur bat avec violence, mes jambes sont prêtes à se dérober sous moi; dans mon agitation, je crains que ma mémoire infidèle ne me présente plus à temps les vers immortels de Racine, que mes oreilles ne puissent entendre les avertissemens du souffleur; le public, qui s'aperçoit de mon émotion, m'encourage du geste et de la voix, une triple salve d'applaudissemens me rend à moi-même; je fais un dernier effort, je veux surmonter mes craintes et justifier cette bienveillance. Mes accens, d'abord faibles, inintelligibles, acquièrent peu à peu cette force, cette étendue nécessaires pour être compris, on m'écoute avec attention, quelques murmures flatteurs s'élèvent; un peu rassurée, je me livre d'avantage à mes inspirations. Enfin, entraînée, électrisée par le jeu sublime de ceux qui m'entourent, j'oublie presque que je suis devant une assemblée nombreuse; pénétrée de ma situation, ce n'est plus Florida, c'est Iphigénie elle-même, prête à être immolée, c'est son innocente vie que défendent tour à tour la plus tendre des mères et le bouillant Achille; c'est cet épouvantable sacrifice que les dieux exigent et que commande le roi des rois. Des larmes coulent de tous les yeux, des sanglots se font entendre, et toute la salle émue se dispose à me couvrir d'applaudissemens. Mais à cet instant, un sifflet perfide vient déchirer mon âme : j'allais fuir peut-être et compromettre mon début, quand le parterre entier se lève, et s'unissant aux loges et aux galeries, proteste par une explosion bienveillante contre l'injustice du désapprobateur.

Cette terrible épreuve est enfin terminée; j'ai réussi, je reçois les félicitations de tout le monde, et le soir même je contracte un engagement. Mon nouvel emploi exigeait que je reçusse et que je visse du monde, je quittai mon obscur réduit, je louai un fort bel appartement rue de Richelieu, et le fis meubler d'abord avec une élégante simplicité.

Enhardie par l'accueil distingué que j'avais reçu, je pris

bientôt l'habitude du théâtre ; je fus assaillie d'adorateurs de tout rang et de tout âge ; mais mon cœur n'était pour rien dans tout ce mouvement, et je laissais soupirer mes Céladons à leur aise, ne pouvant en rien m'opposer à cette ardeur amoureuse.

C'est une nécessité de notre état de ne heurter l'amour-propre de personne, j'étais obligée de recevoir d'un air à moitié satisfait l'expression toujours nouvelle et toujours ennuyeuse d'hommages souvent importuns. C'était un homme riche qui se faisait gloire de descendre à ma porte en équipage, de crier bien haut au concierge : mademoiselle Florida ! afin que les passans ne pussent douter qu'il était en bonne fortune auprès de l'actrice à la mode ; c'était un vieux marquis ruiné, qui sûr de trouver chez moi nombreuse et brillante compagnie, s'introduisait presque à mon insu dans mes appartemens, afin d'y parler de ses titres, de sa noblesse et du bon temps ; c'étaient de jeunes étourdis, qui se piquaient de donner le ton, de gouverner la mode, qui venaient faire parade de leur habit écourté, création nouvelle sortie avec effort d'un cerveau vide de pensées et rempli d'une fatuité frivole ; c'étaient enfin des artistes dans tous les genres, puis des auteurs, des acteurs des principaux théâtres, des rédacteurs de journaux, des militaires qu'amenaient le désœuvrement ou ma célébrité.

Quand nous avions rempli nos devoirs ; quand, après une répétition fatigante, une représentation orageuse, nous étions libres de tous soins, débarrassés de tant d'importuns qui nous assiégeaient, c'était dans le temple du goût, chef-d'œuvre des arts, dans mon boudoir enfin que Fierval et moi nous aimions à nous retirer, à parler de nos craintes, de nos succès et surtout de notre amour.

Cette retraite charmante, à l'embellissement de laquelle j'avais follement consacré des sommes considérables, et qu'avaient encore enrichie par une foule de cadeaux mes adorateurs bénévoles, était une véritable bonbonnière, un petit paradis. Il est vrai, que toutes les actrices, mes camarades, avaient un

boudoir, c'était de rigueur ; n'en point avoir, c'eût été me montrer rebelle à la mode, et, comme toutes les femmes, Florida n'était-elle pas son esclave ?

Des meubles du plus grand prix, des objets de luxe, des draperies, des velours, des candelabres d'or massif s'y font remarquer : ici s'allonge un lit de repos façonné d'un bois précieux, et dont la gracieuse courbure à ses extrémités, a quelque similitude avec la proue d'un navire. Là une table à jeu, ronde, élégante, s'élançe et s'exhausse sur une espèce de trépied que terminent avec richesse des pattes de lion dorées aux griffes de bronze : admirez avec moi ces légers fauteuils du plus bel acajou ; leurs bras sont soutenus par des cygnes d'or au cou flexible. Qu'on aime à se reposer sur les coussins moelleux de ces jolis tabourets, dont les quatre angles sont autant de têtes de bouc artistement sculptées ! Que cette étoffe jaune qui les recouvre est fine et douce au toucher ! Que cet effilé délicat qui les entoure et se croise me semble habilement nuancé des plus vives couleurs !

Et toi, mes délices, vaste miroir, Psyché jolie, surmontée de boules d'or que traversent des lances aiguës, c'est devant ta surface transparente que Florida s'arrête et se voit toute entière, ce sont tes magiques reflets qui lui présentent, et son image et ses parures.

Guéridon charmant, tu sembles construit pour les grâces, ton marbre de Paros, ton bois aux veines de feu, et ce petit rempart élégant qui ceint tes contours, font de toi le plus léger objet sorti des mains de nos artistes.

Tous ces meubles sont embellis, ornés de figures en bronze de la plus rare perfection ; telles sont quelques-unes des merveilles dont se pare et s'énorgueillit ce séjour des dieux.

Une chaumière, un champ modeste ! disent les amans. Ah ! sans doute, deux cœurs embrasés d'une mutuelle flamme peuvent trouver le bonheur sous le chaume, dans la condition la plus humble ; mais l'éclat, la richesse et la fortune ne sauraient effrayer les amours.

LA LOTERIE A ROME.

L'esprit positif et naturel des Romains, ennemi des chimères et tenant uniquement à la réalité, a préservé jusqu'à présent le peuple de Rome de tout le charlatanisme des nouvelles inventions, des ventes au rabais etc. Mais celui qui a des numéros de loterie, c'est-à-dire qui jouit de la réputation, comme *cabaliste*; de savoir les combiner avec toutes les cérémonies d'usage est certain de trouver un bon nombre de dupes, du moins tous les vendredis. Ses amis se l'arrachent, il ne passe pas devant un cabaret qu'il n'y trouve son *garofolato* et une *foglietta* de vin jusqu'à ce qu'il ait mis au jour ses numéros. Tout autre individu est également assailli le vendredi pour la même cause, principalement si c'est un rêveur de numéros. « As-tu des numéros? lui demande-t-on de tous côtés. Notre homme prend un air d'importance, il semble hésiter, on le presse, alors il tire lentement de sa poche et avec la plus grande précaution, un morceau de papier sale sur lequel sont dessinés les quatre-vingt-dix numéros dans toutes les directions et sous toutes les formes, en triangle, en quadrilatère, en pentagone, en hexagone, en octogone, voir même en pyramide, et il désigne les cinq numéros qui doivent sortir au prochain tirage. Celui qui n'a point de rêveur parmi ses connaissances, ou bien qui n'a pas le moyen

pour un *garofolato* et une mesure de vin de se procurer des numéros, va se placer devant un bureau de loterie où, le vendredi, plusieurs douxaines de quines sont exposées sur des tableaux en bois. Ici l'observateur a l'occasion d'étudier les hommes; ils sont là absorbés dans la contemplation de ces numéros mystérieux; leur respiration s'arrête, leurs yeux sont immobiles, leur bouche s'ouvre progressivement; quelques-uns à haute voix, d'autres tout bas, invoquent leur patron à leur aide; mais tous sont dans un état d'agitation qui ressemble au paroxysme de la fièvre chaude. Les individus qui ne peuvent pas lire les numéros sont vraiment à plaindre. Dans toute autre circonstance, comme par exemple, pour trouver le numéro d'une maison, ils n'ont besoin que de s'adresser au premier passant, il le leur indique aussitôt; mais le vendredi, devant un bureau de loterie, personne ne se dérange. Comme ces pauvres diables tournent alors autour de la foule! comme ils examinent, comme ils comparent les physionomies! Croient-ils enfin avoir rencontré la plus humaine, le résultat prouve souvent (comme il est arrivé plus d'une fois au grand Lavater) qu'ils se sont trompés; car à cette demande adressée d'une voix douce et presque tremblante : *faccia grazia, mio caro signore, quali sarebbero questi cinque numeri?* ils reçoivent un *andate al diavolo* d'un ton dont on se sert ordinairement pour chasser un chien. On aurait cru qu'ils se seraient adressés de préférence aux prêtres qui se trouvent là présents; mais ceux-ci sont respectés. Les lecteurs s'étonnent sans doute que je place des prêtres devant un bureau de loterie, au milieu des amateurs de numéros? Oui il y en a et il n'est pas rare de les voir former la plus grande moitié de ces réunions. S'ils savent composer leur extérieur, il est facile cependant de remarquer cette inquiétude qui les tourmente intérieurement comme tous les autres. Il est vraiment plaisant de les entendre entre eux discuter sur la sortie de l'un ou l'autre numéro; ceci se fait avec un tel sérieux, une telle application, que l'on croirait qu'il s'agit d'un point de théologie. Souvent la discussion se change en dispute, on s'échauffe, on

se fâche , on se dit même des injures , comme par exemple .
Si vede bene , que non intendete niente della cabala! Dire à
quelqu'un qu'il n'entend rien à la cabale , c'est la plus grande
injure que l'on puisse faire à un romain ; et quelleque soit la pau-
vreté de l'intelligence d'un individu , celui qui l'accuse d'igno-
rance dans la cabane , a certainement affaire à lui . On voit ra-
rement des moines devant un bureau de loterie ; parmi eux , les
dominicains se font remarquer comme les plus courageux ,
quelquefois aussi les capucins . Il est cependant un ordre qu'on
n'y rencontre jamais : jamais je n'ai entendu sortir de la bouche
d'un de ses membres les mots *numeri , vincita , ginocare , lotto ,
botteghino* etc . Cet ordre , c'est celui des jésuites .



L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

DISCOURS DE M. DE LAMARTINE.

La séance de réception de M. de Lamartine fera époque remarquable et par l'influence des célébrités et des supériorités de toute espèce qui s'étaient pressées dans l'étroite enceinte de la salle de l'Institut, avides de voir et d'entendre l'auteur des méditations, et par l'éloquence inspirée du discours auquel l'attitude mélancolique, le regard touchant, la voix grave et sonore du récipiendaire prêtaient un charme irrésistible.

Le discours de M. de Lamartine était empreint de cette émotion toute poétique dont peu d'oraisons académiques ont donné l'exemple. Au moment où l'Académie l'a nommé pour remplacer M. Daru, le poète venait de perdre sa mère; de là, un exorde plein de sensibilité profonde et vraie. Obligé ensuite, selon l'usage, de consacrer une partie de son éloquence à l'éloge du défunt, le récipiendaire a semé le reste de son discours de réflexions non moins neuves que profondes; soulevant et agitant à la fois presque toutes les questions qui partagent aujourd'hui les intelligences, il a su émouvoir et captiver les esprits les moins accessibles aux doctrines spiritualistes sur lesquelles repose sa

foi poétique. Enfin, ses accens ont paru ceux du prophète lorsqu'il a déroulé le tableau suivant de l'avenir de la France.

« Que si, franchissant les bornes de cette enceinte, mon regard
 » se porte sur la génération qui s'avance, je le dirai, Messieurs,
 » je le dirai avec une intime conviction, dussé-je être accusé
 » d'exagérer l'espérance et de flatter l'avenir : heureux ceux
 » qui viennent après nous ! Tout annonce pour eux un grand
 » siècle, une de ces époques caractéristiques de l'humanité. Le
 » fleuve a franchi la cataracte, le flot s'apaise, le bruit s'éloigne,
 » l'esprit humain coule dans un lit plus large, il coule libre et
 » fort ; il n'a plus à craindre que sa propre fougue, il ne peut
 » être souillé que de son propre limon ! Une intention droite
 » l'emporte et le dirige ; une soif immense de perfectionne-
 » ment, de morale et de vérité le dévore ; un sens nouveau,
 » un sens salutaire ou terrible lui a été donné pour l'assouvir ;
 » ce sens qui a été révélé à l'humanité dans sa vieillesse, comme
 » pour la consoler ou la rajeunir, c'est la presse ! cette faculté
 » nouvelle qui s'ignore, s'épouvante encore d'elle-même. Elle
 » jette, dans une civilisation toute faite, le même désordre,
 » qu'un sens de plus jeterait dans l'organisation humaine. Mais
 » ses propres excès, mais le temps, seule épreuve infaillible des
 » législations, en régleront l'usage, sans en retrancher les
 » fruits ; et quelque soit le doute effrayant dont elle travaille
 » encore les plus fermes intelligences, je ne puis croire que
 » nous devions maudire une puissance de plus, accordée à la
 » pensée de l'homme par une providence plus généreuse et plus
 » prévoyante que nous ; étouffer un de ses plus beaux dons, et
 » lui rejeter un bienfait.

» Une jeunesse studieuse et pure s'avance avec gravité dans
 » la vie ; les grands spectacles qui ont frappé ses premiers re-
 » gards, l'ont murie avant l'âge ; on dirait qu'un siècle la sépare
 » des générations qui la précèdent. Elle veut la dignité de la
 » vocation humaine, vocation relevée et élargie par des institu-
 » tions où toutes les libertés de l'homme ont leur jeu, où toutes
 » ont leur emploi, où toutes les vertus ont leur prix.

» La poésie, dont une sorte de profanation intellectuelle avait
» fait long-temps parmi nous une habile torture de la langue,
» un jeu stérile de l'esprit, la poésie se souvient de son origine
» et de sa fin ! Elle renaît, fille de l'enthousiasme, de l'inspi-
» ration et du sanctuaire : expression idéale et mystérieuse de
» ce que l'âme a de plus éthéré et de plus inexprimable ; sens
» harmonieux des douleurs et des voluptés de l'esprit. Après
» avoir enchanté de ses fables la jeunesse du genre humain,
» elle s'élève, sur ses ailes plus fortes, jusqu'à la vérité, plus
» poétique que ses songes, et cherche des sons et des images
» pour lui parler enfin la langue de sa force et de sa virilité.

» Un souffle religieux travaille la pensée humaine, mais cette
» religion intime et sincère ne s'appuie que sur la conscience et
» la foi. Elle ne demande au pouvoir ni des alliances qui l'alté-
» rent, ni des faveurs qui la corrompent ; elle ne demande que
» ce qu'elle accorde elle même, que ce qui fait son essence et sa
» gloire : indépendance et conviction. La politique n'est plus
» cet art honteux de corrompre et de tromper pour asservir.
» Le christianisme avait jeté aussi en elle un germe divin de
» moralité, d'égalité et de vertu, qu'il a fallu des siècles pour
» faire éclore. On le voit poindre d'âge en âge dans les soupirs
» des peuples ou dans les vœux des bons rois, comme une
» pensée vivace du genre humain, toujours combattue, jamais
» étouffée. Déjà le génie bienfaisant de Fénelon la révèle au
» pouvoir comme la sainte loi de la charité politique, comme
» l'évangile des rois. Elle survit aux rigueurs du despotisme
» comme aux saturnales de l'anarchie ; elle triomphe des faibles
» qui la nient comme des insensés qui la profanent. La raison,
» la liberté, sortent enfin du vague des théories, essaient des
» formes et prennent une vie dans les institutions où l'ordre et
» la liberté se garantissent ; où la monarchie qui les protège
» grandit à nos yeux du seul titre que nous revendiquons pour

» elle : celui de tutrice des droits et des progrès du genre hu-
 » main. Voilà les prémices du siècle qui s'ouvre.

.....

» Et vous , messieurs, vous ouvrirez vos rangs au talent, au
 » génie , à la vertu , à toutes les prééminences de ces époques.
 » Déjà d'illustres et de pures renommées vous attendent ; vous
 » n'en laisserez aucune sur le seuil. Sans acception d'écoles ou
 » de partis, vous vous placerez comme la vérité , au-dessus des
 » systèmes. Tous les systèmes sont faux ; le génie seul est vrai ,
 » parceque la nature seule est infallible. »

Tel est le vœu qui a servi de péroration à M. de Lamartine.
 Et ce vœu de haute raison et de vive éloquence , une triple salve
 d'applaudissemens a prouvé suffisamment qu'il trouvait de la
 sympathie dans le public , et que , sans aucun doute , il était
 prophétique.





CHRONIQUE.

10 AVRIL.

Lunéville vient d'être le théâtre d'un tragique événement. Louis Darbois, dragon au 2^e régiment, qui se faisait remarquer par une conduite régulière, était épris de la plus vive passion pour Catherine Bemm, âgée de 19 ans. Quel fut son désespoir quand un jour cette jeune fille lui apprend qu'elle va le quitter pour se rendre en Autriche! Vainement il cherche à conjurer ce malheur, toujours elle persiste, le lendemain même elle partira. Cette idée dérange tout à fait la raison déjà si ébranlée de Darbois, et dès-lors il s'abandonne aux plus sinistres projets. Décidé à tenter un dernier effort, il va trouver Catherine et l'entraîne vers un endroit écarté où, la veille, il a caché soigneusement un pistolet. Là, Darbois réitère encore ses instances; de nouveau il s'efforce de retenir celle qu'il aime, il la supplie, la conjure, lui peint sa mort comme une suite de leur séparation; mais toujours en vain : la jeune fille reste inflexible.

— « Tu veux donc que je meure!... » s'écrie le malheureux Darbois, en saisissant l'arme fatale. A ces mots, Catherine fuit sans répondre. « Eh bien! ta mort précédera la mienne! » Il la poursuit.... Deux fois le pistolet rate, enfin, dans sa course

rapide, elle atteint une maison.... Mais à cet instant le coup part, et la jeune fille tombe percée de deux balles. Le bruit de l'explosion attira du monde. Darbois ayant rechargé son arme, allait se détruire, elle rate encore; on la lui arrache, et il est conduit en prison. N'ayant qu'une crainte, celle du déshonneur, lorsqu'il passe sur le pont, Darbois échappe à ses gardes pour se précipiter dans la rivière; mais le peu de profondeur de l'eau l'empêche de se noyer; on l'en retire. Arrivé dans son cachot, il se perce les veines, mais le sang ne coule pas; et cette mort, dont il est si avide, l'infortuné ne la trouvera sans doute qu'environnée de l'ignominie qu'il redoute tant.

— Le nommé Mellish s'engage verbalement à fournir à la femme Streeter, fruitière à Brighthon, une certaine quantité de noix moyennant un certain prix. Cette petite fourniture est effectuée, mais la femme Streeter refuse d'en payer le montant, sous prétexte que les noix ne sont pas conformes à l'échantillon. La cause est portée devant la cour du comté, où elle reste toute une année pendante. Enfin, jugement vient d'être rendu en faveur du demandeur, à qui le tribunal a accordé le principal de la réclamation; c'est-à-dire 25 francs pour la valeur de la marchandise, et 1 franc 25 centimes pour frais de port. Tout va bien jusque-là. Mais alors survient l'avoué du plaignant qui répète contre la défendresse le paiement de ses honoraires et de frais s'élevant ensemble à 1,025 francs 25 centimes. Ce mémoire, taxé par la cour, est réduit à 715 francs 75 centimes. De son côté l'avoué de la fruitière réclame une pareille somme pour ses vacations, de sorte qu'il en résulte, pour la défendresse, l'obligation de payer la somme de 1,431 francs de frais, pour avoir refusé primitivement celle un peu plus modique de 25 francs de noix.

— La semaine dernière, au moment où Monseigneur le duc d'Angoulême passait la revue des élèves de l'École polytechnique, l'un d'eux, décoré du galon de sergent, sortit des rangs, et s'adressant respectueusement au prince, il le pria de vouloir bien accorder à ses prières la réintégration de deux de ses ca-

marades, récemment renvoyés de l'École pour avoir, dans un diner, manifesté des opinions libérales. « Monseigneur, s'écria impétueusement un général qui se trouvait à côté du Dauphin, je vous demanderai la permission de faire mettre ce jeune audacieux en prison pour 15 jours? » — « Gardez-vous en bien, répondit le prince en souriant : la requête qu'il vient de m'adresser prouve qu'il a un bon cœur, et je promets de m'en souvenir. »

Dans la nuit du 25 février, pendant que la ville de Naples s'abandonnait aux joyeusetés du carnaval, rue de Toledo reposait une pauvre famille éloignée des plaisirs. Tout à coup, les croisées de la pièce ou sommeillaient la mère et la fille, s'ouvrent violemment et sont escaladées par un Arlequin et un Polichinelle. Celui-ci, un poignard à la main en menace la mère si elle parle : Arlequin met un baillon dans la bouche de la jeune personne, lui fait une outrageuse violence, et, avec un rasoir, lui rase les cils et la moitié de la tête; puis ensuite, tous deux se retirent comme ils sont arrivés. Lorsqu'il entra dans cette chambre, le maître de la maison trouva sa femme sans connaissance et sa fille presque sans vie. Sur le baillon de la dernière, il lut ces mots mystérieux « *non de l'or, mais du plomb!* » L'Arlequin, c'était un magistrat, le Polichinelle, un personnage de haute distinction. Pour la jeune victime, elle a obtenu une petite pension, et l'on n'a plus parlé de cet attentat.

— D'après des calculs exacts, basés sur la consommation de la viande à Londres et à Paris, il a été reconnu que les habitants de la première ville mangent chacun 143 livres de viande par an, tandis qu'un parisien n'en consomme que 86.

— Il y a quelques années, un huissier avait chargé un de ses clercs de toucher 20,000 francs, le jeune homme voulant se les approprier, acheta un cheval qui devait le conduire aux frontières. Arrivé à deux lieues de Paris, devant une maison de campagne, il fait une chute, se blesse; on l'entre dans cette maison, où le hasard avait amené la femme de son patron, et celle-ci retrouve la somme sur lui, moins 1000 francs. Aujourd'hui, ce

même huissier vient d'être de nouveau victime de sa confiance. Un de ses clercs, qu'il avait envoyé au remboursement, lui a emporté 18,000 francs, mais, cette fois, qu'il soit parti à pied ou à cheval, le voleur n'a pu encore être découvert.

— Un jeune conscrit de Saint-Louis en l'île, s'est pendu de désespoir d'avoir amené un mauvais numéro.

— Armand a définitivement quitté le théâtre Français, après 33 ans de services.

— A Mauromp, en Irlande, il vient de naître deux lapins dont le corps est entièrement couvert de plumes noirs.

— Dans le courant du mois dernier, le Vésuve a fait entendre de violentes détonations et d'épais tourbillons de fumée s'échappaient de son cratère.

— Une de nos modernes sybilles, consultée sur l'avenir de l'expédition qui se prépare, a répondu ainsi d'après la combinaison de ses cartes : Le général a du cœur; les fantassins auront les piques; après avoir cassé les carreaux du Dey, on l'enverra paître le trèfle, et la partie sera gagnée.

— Pendant la semaine dernière, on a appris la nouvelle des morts suivantes : celle de S. A. R. le grand duc de Bade, du marquis de Barthélemy, pair de France, neveu de l'auteur du *voyage d'Anacharsis*; du comte de Grote, ambassadeur de Prusse à Hambourg; de M. Victor de Sèze, frère du défenseur de Louis XVI; de M. de Lanneau, l'ancien directeur du collège de Sainte-Barbe, et celle du général Burthe.

— A la représentation donnée au bénéfice de M^{me} Mallibran, qui a été des plus brillantes, cette jeune cantatrice a failli devenir victime d'un funeste événement. En sortant de la scène, elle n'a pas aperçu une trappe que, par mégarde, les machinistes avaient laissée ouverte, et elle est tombée jusqu'au fond des voûtes du théâtre. Son casque, brisé par la violence du coup, a seul garanti sa tête de dangereuses blessures. Pleine de courage, M^{me} Mallibran a voulu achever son rôle, où elle a ravi tous les spectateurs, qui n'ont appris sa chute qu'après avoir applaudi à ses chants harmonieux.

THÉÂTRES.

Une seule représentation a fixé l'attention des gens de goût sur la *Comédie-Française*, livrée sans réserve à M. Victor Hugo. Armand, acteur plein de grâce et d'élégance, héritier presque unique des traditions de notre ancienne comédie, a fait ses adieux au public. On jouait *l'École des Bourgeois*, qui fut aussi le dernier rôle où parut Fleury. Armand n'était pas un acteur du premier ordre, mais il était aimé du public; et dans l'état où est aujourd'hui le théâtre Français, son absence y laissera un vide. Lorsque Armand débuta, il y a trente-trois ans sur ce théâtre, rien n'était si parfait que l'ensemble de la comédie Française : douze ou quinze acteurs d'un admirable talent y jouaient tous les genres, Molière, Beaumarchais, Marivaux, dans la perfection. Depuis une vingtaine d'années, cette élite de talens a successivement disparu de la scène; quand nous aurons perdu mademoiselle Mars, il n'en restera plus rien; et quoique la comédie soit encore jouée dans la rue Richelieu beaucoup mieux que partout ailleurs, on ne se fait pas aujourd'hui une idée de ce qu'elle était alors. Plusieurs autres sociétaires du même théâtre doivent, dit-on, se retirer prochainement. Avec le vieux répertoire disparaîtront les comédiens qui en furent les organes : les acteurs du boulevard viendront prêter leurs poumons aux cris de la nouvelle Melpomène.

— La *Christine* de l'Odéon n'a plus que six actes. M. Damas a supprimé l'épilogue qui avait excité de si justes murmures à la première représentation. D'autres suppressions en grand nombre ont eu lieu, et la représentation abrégée de deux heures est à présent d'un vif intérêt.

— On ne sait plus aujourd'hui comment arriver à la publicité. Affiches, feuilles à la main, *spécimens*, insertions dans les journaux, tout est mis en œuvre pour arriver jusqu'au regard du public dont on se moque quelquefois, mais dont on a toujours besoin. On dit que la nouvelle pièce jouée au théâtre de *Madame*, sous le titre de l'*Assurance* ou le *Coucher de la Mariée*, est un *prospectus* commandé au plus fécond de nos auteurs dramatiques par une compagnie d'assurances sur la vie. Un mari s'est fait assurer soixante mille francs, comme si un mari pouvait jamais avoir cette valeur. Pour obtenir la prime qui lui est promise, il se fait passer pour mort. Sa veuve est bientôt consolée et veut lui donner un successeur : heureusement elle ne veut céder qu'en présence d'un bon contrat ; plus heureusement encore pour le mari, notre mort supposé est averti à temps et reparait au moment où sa succession allait être entièrement recueillie par le nouvel époux. On devine les scènes produites par cette idée usée. On n'a livré au public qu'un nom inconnu, M. *Félix*. Le choix de ce nom est singulier après une chute.

— « Il faut que la misère soit grande au Parnasse, pour que » les pauvres n'y soient pas à l'abri d'un coup de main, » s'écriait ce bon Pellet d'Épinal, dont le procès a si vivement piqué la curiosité, il y a quelques jours. Ainsi aurait pu dire M. Soucques, s'il avait vu le *Chevalier de Canolles*, joué jadis avec tant de succès à l'Odéon, tomber au pouvoir du *Vaudeville* qui vient de l'habiller à l'américaine, sous le titre d'*Arwed* ou *les Représailles*. Une situation intéressante, celle d'un homme condamné à mort et qui, seul au milieu d'une fête, ignore son danger, a fait le succès de *Canolles* et celui d'*Arwed*. Ce vaudeville a été donné pour les débuts ou plutôt pour la rentrée de

Lafond qui, après avoir quitté le théâtre de la rue de Chartres pour les *Nouveautés*, est revenu dans sa première patrie dramatique.

— Où donc vous arrêterez-vous, messieurs les dramaturges. Croyez-vous que le domaine de l'horrible soit si vaste et que vous n'en deviez pas un jour atteindre les limites? Le *Joueur*, de sombre mémoire, n'est plus qu'une plaisanterie auprès de *Shaylok* que vient de donner la *Porte Saint-Martin*. Le *Marchand de Venise* de Shakespeare a fourni le sujet de ce mélodrame, mais Shakespeare a été surpassé. Son Juif n'est qu'un mouton auprès de celui que viennent de nous présenter les auteurs de *Shaylok*. Tout Paris voudra voir cet épouvantable spectacle; c'est pire qu'une exécution, ou qu'une séance à l'amphithéâtre de l'école de médecine. Bocage, dans le rôle du Juif, n'a pas été au-dessous de son personnage. Il a glacé de terreur tous les spectateurs. Le bon goût et la délicatesse nationale murmurent, mais le succès ne légitime-t-il pas tous ces écarts.



REVUE DES MODES.

Après avoir recherché tout ce que l'invention a produit de plus neuf et de plus original pour satisfaire cette année le goût et l'élégance; nous nous arrêtons enfin dans les brillans magasins Sainte-Anne, dont les riches et nombreuses nouveautés commandent la mode à la cour comme à la ville, et la portent dans tous ces pays étrangers qui demandent à Paris des modèles de grâce et de bon genre. Si quelque mérite de plus pouvait ajouter encore à la réputation de M. Delisle, il l'eût certainement obtenu aujourd'hui en trouvant le moyen de se distinguer avec avantage dans un moment où il semble que les modes soient plus ingrates que de coutume. Mais, en dépit de l'*extraordinaire* de nos tissus d'été, il a su leur donner un charme particulier par la variété des nuances ou la bizarrerie des dessins; et les soieries glacées, brochées, chinées, ombrées dans tous les genres; ces mousselines sur lesquelles l'antique et le moderne s'unissent dans des effets charmans; et ces toilettes délicieuses qui portent les noms d'*albanniennes*, *sinaïdes*, *odaliques*, *orientales*, *Alida*, tout concourt à faire trouver chez M. Delisle l'élégante toilette qui doit figurer à Longchamps et le joli négligé qui doit marquer les premiers beaux jours du printemps.

Parmi tant d'articles dignes d'être cités dans les magasins Sainte-Anne, on remarque surtout des *dona Sol*, tissu léger, vaporeux, dont les dessins offrent du vague, de l'originalité, et qui portent on ne sait quoi de séduisant, qui doit plaire à toutes les femmes qui ont de la grâce et de l'imagination.

Les étoffes parfaites pour demi-toilettes sont les *méotides*, tissu glacé en poil de chèvre et soie; les *dolonnienes*, les *stokolines*, les mousselines *citise étrusque*, etc. : pour robes de matin; des guingamps d'un genre tout-à-fait nouveau, à *dessins réservés*; enfin une foule d'autres nouveautés de tous genres et de toutes convenances se trouvent encore dans ces magasins, et les schalls d'été y offrent le choix le plus nombreux. On doit sans doute quelques encouragemens au zèle qui satisfait tant de caprices nouveaux; mais nous pouvons dire que la foule des acheteurs qui se pressent chaque jour chez M. Delisle est le témoignage le moins équivoque de ses succès et de sa supériorité.

— On voit des robes de satin à corsage entièrement plat, mais dont le devant est orné de passementeries disposées en forme de gerbe ou éventail. Les manches, très-étroites depuis le coude jusqu'au poignet, sont ornées de chevrons en passementeries; le collet s'évase à la Médicis.

— Beaucoup de robes en soie glacée se font à corsage détaché; elles figurent des redingotes jusqu'à la ceinture; un collet à schall se croise sur la poitrine et descend très-bas sur les bras. Le dos uni ne porte pas même un liseré pour marquer sa forme.

— On prépare beaucoup de redingotes en guingamp de couleurs unies qui sont brodées en soie au-dessus de l'ourlet. Ces négligés sont charmans, surtout ceux lilas brodés en blanc.

— Les canezouts en lingerie seront encore très-portés à ce qu'il paraît cet été. La plus nouvelle forme de pélerines a une triple garniture unie, formant revers à schall sur la poitrine et le dos, et retombant extrêmement sur les épaules où elles

font un peu l'effet des blondes que l'on mettait sur les robes d'étoffes.

— On voit beaucoup de chapeaux en satin blanc ornés de bouquets de violettes des bois.

— Les chapeaux en gros de Naples glacé se portent avec des rubans assortis aux nuances. Sur tous les chapeaux de printems, les rubans sont de la même couleur que leur étoffe.

Avis. — Un nouvel établissement, dans l'intérêt de la mode et du goût, vient d'être créé à Paris sous les plus favorables auspices, et l'association du zèle et du mérite nous en fait présager le plus brillant succès. Mme Michel-Malcourant, dont les ciseaux nous ont révélé les coupes les plus gracieuses, et produit des modèles pleins d'heureuses inventions, vient d'associer ses ateliers à ceux de Mme Rousselet-Vaulout, qui réunit à la fraîcheur de goût d'une jeune artiste l'étude d'un talent qui fut déjà justifié par de flatteurs succès.

Les deux établissemens n'en formant plus qu'un, fondé sur de très-larges bases, et à l'instar de celui de feu Leroy, comprendront non-seulement les articles de modes les plus élégans et les plus somptueux, mais aussi les manteaux, robes et grands habits de cour, costumes et robes de bal et de fantaisie, robes de ville, pelisses, garnitures de robes, rubans et étoffes de soie, blondes, plumes, fleurs, broderies, cachemires, corbeilles de mariage, nouveautés, et tout ce qui concerne l'habillement et la toilette des dames.

Le nouveau domicile de Mme Michel-Malcourant est donc le même que celui de Mme Rousselet-Vaulout, marchande de modes et de robes, fournisseur-brévetée de S. A. R. MADAME, duchesse de Berry, *rue Richelieu, n° 87, au premier, au coin de celle Neuve-Saint-Augustin.*



NAPLES.

Qu'on s'imagine une ville dans le plus beau pays du monde, posée au bord et au fond d'un golfe, de manière que les habitants semblent avoir le ciel sous les pieds comme sur la terre; partout la lumière et l'azur de la voûte céleste, les eaux pures et profondes de la mer, le mouvement et le bruit du rivage; des côtes habitées depuis Portici jusqu'à la pointe de Pausilippe; au loin le promontoire de Sorrente; à gauche, Baya, Misène; le Vésuve, qui donne de la grandeur au paysage; enfin, un air si doux, si suave, une telle harmonie dans les impressions, les teintes, que le cœur de l'homme s'abandonne à la nature, et semble comprendre une nouvelle vie de délices et d'oubli.

Les souvenirs de la Grèce occupent quand on arrive à Naples, mais le présent et les lieux l'emportent sur les souvenirs. Le peuple napolitain n'étonne pas moins que le pays : on croirait reconnaître une race numidienne, trahissant le caractère d'un pays à la fois sauvage et brûlant. L'air de l'Afrique, respiré sur ces rives, y porte des couleurs dont l'homme de l'Europe reste étonné. L'esprit rétrograde un moment devant ce spectacle nouveau; il se reporte à l'enfance des sociétés, il se représente l'homme sauvage, s'exprimant par des sons mal articulés; négligeant sa personne, obéissant à l'instinct, et ne con-

naissant point encore l'opinion. Les hommes sont beaux et forts, les femmes laides et chétives ; la fatigue et la misère semblent avoir détruit leurs charmes ; bien que la vie coûte peu , une pauvreté pénible règne dans le peuple. Ce n'est plus ce peuple toscan, mesquin, mais bien vêtu ; ce peuple romain, souffrant, mais noble ; ce sont des hommes , des femmes à peine vêtus , des enfans nus, tous encombrés dans les rues, sous les pieds des chevaux, et vivant dans d'étroites boutiques sans fenêtres, où l'air n'entre que par la porte ; une population toujours prête à demander l'aumône si l'on veut la lui donner, à accepter des coups si l'on veut l'insulter ; parlant ou criant une langue désagréable qui n'est plus l'italien. Cette population vit dans les rues ; elle y dine, elle y travaille, elle y donne le spectacle dégoûtant de sa toilette ; les enfans sont frappés sans pitié, on n'entend que des cris et des coups.

Durant l'été, on voit partout des fruits, et des boissons glacées ; les oranges, les melons se vendent par mille mains. Les matelots dorment sur le rivage et rendent à la ville quelque silence, depuis midi jusqu'à quatre heures. Le soir, les voitures et la société se pressent sur les promenades ; la grande rue de Tolède, où l'on vend le matin des poissons et d'autres marchandises, au milieu d'un bruit insupportable, sert le soir de rendez-vous à la société napolitaine ; on se rend de cette rue à la Villa-Real, lieu charmant au bord de la mer, en face du Vésuve.

Naples n'est pas beau ; il n'est digne que par sa position d'être une ville d'Italie. On aborde l'antiquité à Pompéi, sous des rapports où on ne l'a pas vue à Rome ; on y trouve des détails de la vie domestique, des maisons du peuple, des boutiques, des cabarets. Cette ville de désert et de cendres cause une impression triste et extraordinaire ; mais ces ruines de la société vulgaire ôtent du prestige à l'antiquité.

Des barques parcourent silencieusement les eaux de Bâya, Misène, que couvraient les fêtes et les flottes des Romains. C'est près de là qu'Agrippine fut tuée ; la scène a été peinte par Tacite, de manière que l'esprit, resté plein de cette pein-

ture, se la rappelle. Le passé des Romains à Naples n'est pas glorieux; ils sont venus s'amollir et se corrompre dans la Campanie. Les temples de Pestum furent l'ouvrage de la Grèce. On trouve aussi près de Naples les lieux consacrés par la foi : le lac d'Averne, l'entrée des enfers, les Champs-Élysées. Cumès était là; fondée à la fin de la guerre de Troie, et la plus ancienne des villes de l'Italie, il n'en reste que quelques ruines qu'on rencontre à travers les arbres et les plantes qui ont repris possession de la terre. En présence d'une si haute antiquité, Rome revient à la mémoire avec un air de jeunesse; on salue avec plus de respect ces longs souvenirs de la Grèce et Pythagore. N'oublions pas aussi la patrie du Tasse, Sorrente. Le coucher du soleil est remarqué par tous les voyageurs : ce soleil, disparaissant dans la mer au milieu de l'embranchement de l'occident, semble dire que l'on est dans le pays de l'Olympe; pays qui semble toujours plus beau lorsqu'on le contemple, et qui, quand on l'a perdu, reste et grandit dans la mémoire. L'Italie fait connaître de nouveaux sentimens; l'homme s'attache à sa beauté, il s'y accoutume, et s'il quitte cette contrée, il la regrette; se souvenant des charmes du pays comme on se rappelle les qualités des êtres qu'on aime, il est ramené vers l'Italie par les besoins qu'elle lui a donnés.

Ira-t-on, après avoir vu ces merveilles, s'informer du gouvernement? Il semble que le vrai roi de Naples soit le soleil. Aucune ville pourtant ne peut mieux voir à la fois l'influence du climat et des institutions politiques. Le ciel fait la joie des habitans; mais l'autorité, depuis huit siècles, mine la terre. Aucun pays de l'Europe ne fut mieux traité de Dieu et plus durement des hommes que celui de Naples. Après quelques années d'une liberté agitée, les Napolitains ont passé tour à tour sous la domination de quatre races étrangères, sans qu'un seul prince d'origine napolitaine ait régné sur eux. Il semble qu'il en soit des nations comme des individus, et que le sort se plaise à abaisser ce que la nature a le plus favorisé. L'Espagne leur imposa une domination éloignée et terrible, car elle a flétri tous

les états qu'elle a dominés. Singulier pouvoir que celui de l'Espagne! qui, fondé sur l'adresse de quelques hommes et la force matérielle, a ruiné la liberté à l'intérieur, imposé le joug aux consciences comme aux esprits, acquis un monde par hasard, dominé par le fanatisme, pour n'atteindre enfin qu'une gloire stérile et sanglante comme la superstition.

Des hommes d'un grand mérite sont sortis de Naples, Filangieri, Galanti et Vico, antérieur et supérieur à tous. L'instruction pourtant est peu répandue; le royaume de Naples est le moins éclairé des états d'Italie; il est remarquable que ce soit là cependant qu'aient éclaté, dans l'espace de quarante ans, deux révolutions nationales. A Rome, on s'occupe avec succès des langues orientales, du savoir grec et latin; à Naples, on vit dans l'oisiveté, et la bibliothèque des Etudes n'est ni complète, ni tenue au courant des publications du temps. On trouve quelques hommes remarquables dans les sciences et dans les lettres. L'abbé Janelli a imprimé des ouvrages qui ne sont pas sans mérite, et le duc de Ventignano a fait plusieurs tragédies qui ont eu du succès, entre autre *Médée*, dont les Italiens blâment le style, mais où le caractère de Médée et sa passion sont tracés admirablement.

La domination française a été très-utile à Naples, et c'est le pays d'Italie où son ouvrage s'est le plus conservé. La législation, le système des impôts, l'organisation des communes, sont tels que les Français les ont établis. Ils ont mis de la délicatesse dans les mœurs, et ils ont fait perdre au peuple une partie de son caractère africain.

Quand on a vu Naples et la Campanie, on ne connaît point le royaume. Chaque province a un caractère particulier et diffère de mœurs, de culture, comme d'aspect. Les Calabrais ont des mœurs rudes; mais ce qu'on raconte de leurs brigandages est fort exagéré. Si l'on connaissait l'organisation politique et judiciaire de cette province, et sa nature physique, on s'étonnerait, non pas qu'il s'y commette des crimes, mais qu'il ne s'y en commette pas davantage. On trouve, chez les

Calabrais, l'hospitalité patriarcale des anciens temps; c'est là que le père a jusqu'à quinze ou vingt enfans à sa table. Aujourd'hui, on rencontre dans ces provinces un grand nombre d'hommes de talent, que les derniers orages politiques ont jetés loin des affaires, et qui, privés d'emploi, après avoir occupé les premiers postes de la magistrature ou de l'armée, vivent retirés dans les villages, sous les yeux de la police, et presque sans moyens d'existence. Les Calabres ne furent jamais civilisées, non plus que la Sicile. Singulier fait que ce retard des provinces placées à l'extrémité de la Péninsule! Leur situation les a divisées jadis de l'Italie, et en fait une contrée à part.

M. Didier, de Genève, qui a parcouru l'Italie dans ses détails, et qui a fait le voyage périlleux des Calabres et de la Sicile, doit donner un ouvrage sur les campagnes de l'Italie, les mœurs, la vie simple et champêtre de ces populations trop calomniées. Il fera voir la nation italienne plus saine et meilleure qu'on ne croit.

En effet, si depuis Milan, en descendant dans l'Italie, en arrivant à Florence, Rome et Naples, on perd toujours de ses espérances et l'on croit le pays enchaîné pour long-temps, quand on parcourt les campagnes, une population laborieuse et un pays bien cultivé vous rassurent. Les paysans de la Sabine, ceux des Abruzzes, de la Sicile, ne sont ni si heureux ni si intelligens que ceux du nord de l'Italie; mais ils ont de l'énergie. L'état romain, si mal cultivé au midi, se compose, dans la marche d'Ancone, dans le Bolognais, dans la Romagne, d'une population active et riche. Enfin, dans les villes, ce qu'il y a de mieux, c'est la classe intermédiaire. Ainsi, l'Italie, s'appuyant sur la classe des paysans et sur la classe moyenne, à les vraies bases de la société. Elle se place par là au-dessus de l'Espagne et de la Russie, tandis que ses lumières et ses écrits la rendent l'égale des nations les plus éclairées. Si le sort la réunit, comme tout semble l'annoncer pour l'avenir, elle sera encore la plus spirituelle et la plus puissante nation de la terre, comme elle en est la plus belle. (*Le National.*)

UNE NUIT DE NOCES.

(Ce fragment est extrait de *la Confession*, nouveau roman de l'auteur de *l'Ane mort et la Femme guillotinée*. Cet ouvrage fait beaucoup de bruit dans le monde, par la bizarrerie du sujet et la réputation de son auteur. Nous avons pensé que le meilleur moyen d'en donner une idée exacte, était d'en reproduire quelques passages.)

Nous sommes tous au fond des misérables.
Ils m'ont rendu fou.

HAMLET.

Oh!... et ah!

Je raconte toujours : si ce que je dis est atroce, qu'on s'en prenne à mon récit, et non pas à moi.

On livra donc à Anatole sa jeune épouse; ordinairement c'est une mère qui se charge de ce devoir, une mère qui pleure, qui verse des larmes aussi chastes que celles de sa fille. Alors on comprend que l'intervalle qui sépare l'époux du lit nuptial puisse être rempli : la mère de sa femme est là; elle pleure, elle parle, elle prie, elle fait des vœux, elle se tait; mais elle est là qui veille sur tout ce malaise et qui pour ainsi dire le

purifie. A la noce d'Anatole, il n'y avait pas de mère : on le laissa brusquement seul avec sa femme. Singulière transition de ce mouvement à ce calme étrange ! de ce bruit à ce lugubre silence ! de cette jeune fille qui valse l'œil en feu et la gorge haletante, avec cette jeune femme qui se tient debout auprès du lit aussi pâle que les rideaux.

Dieu ! qu'elle était différente alors de ce qu'Anatole l'avait vue d'abord, ce n'était plus ce joli enfant si animé et si rose, si riant et si volage ; vif et frais et naïf, et d'un si doux regard quand elle disait : bon jour ! d'un si tendre soupir quand elle lui disait : adieu !

C'était une figure blanche et fatiguée, des yeux appesantis, des bras pleins de sueur, une parure en désordre, et tout cela éclairé par la lueur terne et blafarde du matin qui déjà se montrait à travers les carreaux.

L'appartement était aussi dans un désordre funeste, car on avait livré toute la maison aux danseurs, même la chambre nuptiale ; les meubles étaient épars, çà et là, la table d'écarté était encore ouverte, le lit avait été froissé par la foule, et des verres à demi pleins avaient été abandonnés sur les consoles : « triste retraite et triste lumière pour un jour de nocces ! » pensait Anatole. En même temps, il se rapprochait de sa femme.

Il voulut lui parler ; mais, ô terreur ! il se trouva qu'il avait oublié son nom de jeune fille, le nom dont il l'avait saluée le premier jour. Il fit de vains efforts pour retrouver ce nom qu'il avait tant aimé, ce nom charmant composé de deux syllabes, que le prêtre avait murmuré à ses oreilles encore ce matin ; il ne put jamais le retrouver. La sentinelle qui perd son mot d'ordre s'expose à être frappée de mort.

De sorte qu'après un pénible instant d'hésitation, et un de ces silences sans passion qui souvent séparent à jamais deux êtres qui allaient s'entendre, Anatole fut obligé de dire : madame, à sa femme que, la veille il appelait : Anna.

Elle répondit par une larme, une seule ; après quoi elle se mit au lit en silence. Il se plaça à ses côtés muet comme elle,



il sentit alors bien clairement qu'il était perdu dans l'esprit de sa femme.

Cela se fit en moins de temps que je n'en mets à le dire.

La position était cruelle; elle était modestement couchée comme dans le lit de sa petite chambre verte à côté de son père; elle était là sans désirs, sans peur, et elle s'arrangeait pour dormir: tout était dit entre elle et lui.

Il le comprit; mais il comprit aussi quel triste avenir lui était réservé. Il vit d'un coup d'œil la jalousie, la haine, le deshonneur; il se figura lui, jeune homme, occupé à veiller sur sa femme pendant le jour, et la nuit couché là, sans dormir; des nuits sans amour et sans sommeil, et des jours sans repos.

« Jusqu'à ce qu'elle meure elle et moi! »

En même temps, il revenait pour la troisième fois regretter sa vie passée. Cette femme qui dormait là d'un sommeil indifférent c'était la sienne, elle était liée à lui pour toujours; ou plutôt il était à elle, à elle tout son bonheur. « Plus de bonheur pour toi, pauvre Anatole! »

Et il résolut violemment de prendre un violent parti: restait seulement à savoir quel parti.

Mais avant tout il voulut comprendre tout ce qu'il avait perdu; il voulut au moins serrer dans ses bras cette femme qui ne pouvait l'aimer: « qu'elle soit à moi une fois! une seule! que je sente ses lèvres sur les miennes! suis-je le seul qui n'ait pas de droit? »

Alors il s'approcha d'elle; il la trouva bien loin de lui qui s'était pressée contre l'alcove: il souleva sa tête, il voulut faire battre son cœur; tout dormait, la tête et le cœur. Pauvre Anatole!

Cependant il la tenait embrassée; il y avait du désespoir dans ces étreintes, de la rage dans cet amour isolé. Il était seul en effet, seul en proie au plus violent désespoir; il cherchait un nom qu'il ne pouvait prononcer, un nom qui devait la tirer de son sommeil, ce nom qu'il avait perdu.

« Anna! dit-il enfin, entendez - moi, Anna! c'est moi,

Anna! » et en même temps ses deux mains robustes entouraient le cou de la malheureuse fille, avec la fureur d'un homme qui se noie et qui s'attache à un roseau.

Quand il détacha ses mains, la pauvre Anna poussa un grand cri, un cri de malaise et de mort : c'est ainsi qu'elle répondit à l'appel de son époux.

À ce cri la maison s'ébranle; le charivari marital a commencé; les paysans font des décharges de mousqueterie, à leur sens ce cri était le signal de fêtes nouvelles, le signal attendu de l'amour heureux, le gage certain de la défaite d'Anna, le premier cri que pousse une femme avant d'être mère.... ainsi pensaient l'oncle d'Anna, et son vieux père et tous les amis de la maison.

Mais son oncle et son vieux père ne trouvèrent plus qu'un cadavre, et sur ce cadavre, Anatole évanoui; et le joyeux charivari s'entendait dans le village que toute la maison prenait le deuil.

Et les cierges qui avaient éclairé le mariage d'Anna fumaient encore, lorsqu'il fallut les rallumer pour les placer sur son cercueil.



CONCOURS

DE

VOITURES A VAPEUR.

La compagnie du chemin en fer que l'on construit entre Manchester et Liverpool avait proposé un prix de 500 liv. sterl. (environ 13,000 fr.), en faveur de la meilleure machine à vapeur qui lui serait présentée. On choisit, sur le nouveau chemin en fer de Liverpool à Manchester, un espace d'environ une lieue de longueur, dans un endroit où la voûte est parfaitement plane; on disposa cette partie de la voûte de manière que les voitures pussent, en retournant plusieurs fois sur leurs pas, faire un trajet de onze lieues.

Le jour fixé pour l'ouverture du concours, une foule de savans, d'ingénieurs et de curieux, arrivés de tous les points de l'Angleterre, étaient rassemblés sur la route de Liverpool, pour être témoins de ces expériences intéressantes, qui durèrent pendant douze jours.

La Persévérance, machine présentée par M. Burstall, et qui avait éprouvé quelques avaries dans son transport depuis Liverpool, mais qui avait été réparée depuis, fit plusieurs courses

avec une vitesse d'environ cinq milles (une lieue et trois quarts) par heure.

Une seconde machine, appelée *le Sans-Pareil*, fut mise à l'épreuve. On trouva d'abord que le poids de cette machine excédait un peu le maximum de six mille kilogrammes déterminé par le programme. On lui imposa néanmoins l'obligation de faire la route fixée, ou onze lieues, en trainant une charge égale de trois fois son poids, c'est-à-dire de plus de dix-huit mille kilogrammes. Cette voiture marcha pendant deux heures avec une grande régularité; et, durant cet intervalle, elle parcourut un espace de vingt-cinq milles (huit lieues et demie); lorsqu'elle marchait rapidement, elle pouvait faire une lieue en douze ou treize minutes. On s'aperçut, pendant l'expérience, qu'un tube laissait perdre la vapeur, et l'on discontinua.

On essaya une autre machine, nommée *la Nouveauté*, présentée par MM. Braithwaite et Ericsson. La légèreté de cette voiture, sa petite dimension, son élégance et le fini de son travail, excitèrent l'admiration générale des spectateurs. Son poids était d'environ trois mille kilogrammes. On alluma le feu, et en moins de quarante minutes, et avec une dépense d'environ quinze livres de coke, la vapeur s'éleva à une pression de cinquante livres par pouce carré. On fit d'abord marcher la voiture seule, c'est-à-dire avec sa provision de combustible et d'eau, et avec les personnes qui devaient la diriger. *La Nouveauté* partit avec vitesse de vingt-huit mille (neuf lieues et demie) à l'heure; elle fit même une lieue dans le court espace de cinq minutes. Si la route de Liverpool à Manchester eût été terminée, cette machine eût fait ce trajet de onze lieues en moins d'une heure. Malgré cette vitesse surprenante, la marche de la voiture était uniforme, sûre et singulière: la machine consumait entièrement sa fumée, et l'on n'en vit pas sortir la moindre quantité par l'ouverture de la cheminée. On y attacha ensuite une charge de trois fois son poids, ou près de onze mille kilogrammes; elle traîna ce fardeau avec facilité, en conser-

vant une vitesse de sept lieues à l'heure. Comme la vapeur vint à fuir par un petit tube, on s'arrêta pour le réparer; l'épreuve fut renvoyée à un autre jour. Lorsque les réparations furent faites, *la Nouveauté* se remit en route et fit plusieurs tournées pour l'agrément des spectateurs. A la place du charriot de roulage, on substitua une grande diligence, dans laquelle montèrent plus de quarante amateurs. La machine courut avec une vitesse d'une lieue en six minutes, et, quoique les personnes qui étaient dans la voiture pussent à peine distinguer les objets extérieurs, tant ils fuyaient rapidement, son mouvement était si doux et si régulier, que l'on pouvait y lire et même y écrire. Lorsque l'on recommença l'épreuve décisive avec la charge, *la Nouveauté* avait déjà fait trois lieues avec une vitesse de cinq lieues à l'heure, quand le mastic, qui bouchait les jointures de la chaudière et qui n'était pas assez sec, vint à fondre; cet incident obligea à suspendre l'expérience, qui fut ajournée à une autre époque.

M. Robert Stephenson présenta une autre voiture, dite *la Fusée* : cette machine est grande et solidement construite. Son poids, la chaudière étant remplie d'eau, était de quatre mille kilogrammes. Cette machine, traînant après elle une charge d'environ treize mille kilogrammes, parcourut un trajet de trente-cinq mille (près de douze lieues) en trois heures dix minutes, y compris les stations et les retards nécessaires pour chaque tournée. Dans une seconde épreuve, elle fit le même trajet en deux heures quarante-cinq minutes, ce qui fait plus de quatre lieues à l'heure, les stations comprises. Une autre fois, *la Fusée* étant débarrassée du fardeau qu'elle avait traîné, parcourut un espace de plus de dix lieues en une heure; on remarqua que cette machine laissait échapper un peu de fumée, et qu'elle avait quelques inégalités dans sa marche, qui a varié entre quatre lieues et demie et cinq lieues et demie par heure. Toutefois, il paraît constant qu'elle peut facilement faire, avec sa charge de treize mille kilogrammes, un trajet de

cinq lieues par heure. La consommation de coke, pendant une course de vingt-quatre lieues, a été d'environ cinq cents kilogrammes.

C'est à cette dernière voiture que les commissaires du concours adjudèrent le prix de 13,000 francs.

On doit livrer incessamment à la circulation, à Londres, une nouvelle diligence à vapeur, pour laquelle MM. Anderson et James ont pris une patente, et dont on a déjà fait plusieurs fois l'essai.

La vitesse de cette voiture est réglée de manière à faire quatre lieues à l'heure, bien qu'on puisse la porter à sept lieues et au-delà. Son poids est d'environ vingt-six quintaux. La disposition de la chaudière, composée de tubes en fer, rend une explosion absolument impossible, et, dans le cas même où l'un des tubes viendrait à crever, il n'en pourrait résulter aucun accident grave.

Le mécanisme est placé sur le train de derrière de la voiture, où il n'occupe qu'un espace d'un pied en hauteur et deux pieds en largeur. Le gouvernail est très-solide et disposé de manière que le conducteur peut diriger cette voiture plus facilement qu'avec des chevaux; il peut, d'ailleurs, à sa volonté, laisser échapper instantanément la vapeur, et enrayer la voiture sans aucun effort. Cette diligence peut tourner facilement, et même décrire un cercle de moins de vingt pieds de diamètre.



NOTICE

SUR

UNE PANTHÈRE APPRIVOISÉE.

Dans ce moment où l'on offre à la curiosité des Parisiens plusieurs animaux féroces que leur maître a réussi à rendre pour lui, mais pour lui seul, doux et obéissans, nous croyons qu'on lira avec quelque intérêt des détails sur un animal ordinairement terrible et auquel l'éducation avait fait complètement dépouiller sa cruauté naturelle. Ces détails sont extraits d'une lettre adressée par madame Sophia Bowdich à M. Loudon, naturaliste distingué de Londres. On se rappelle que M. Bowdich est le premier voyageur en Afrique qui nous ait procuré des renseignemens précis sur la mort du célèbre Mungo-Park, et qu'il succomba lui-même sous le ciel brûlant de ces contrées si funestes aux Européens. Sa femme qui avait partagé ses périls séjourna quelque temps encore en Afrique, après la mort de son mari, pour compléter les observations qu'il avait commencées.

La panthère dont nous voulons parler avait été donnée à

M. Hutchison, résident à Coosmassie, capitale du royaume anglais des Aschantis, par Saï, souverain de ce pays. Elle avait à-peu-près un an lorsque M. Hutchison quitta cette ville pour se rendre au cap Côte, dont il était gouverneur. Pendant le trajet, elle se laissait conduire en lesse avec une grande docilité; seulement, au moment des repas on lui rendait la liberté; alors, couchée aux pieds de son maître, elle attendait patiemment qu'il lui donnât de sa main les alimens qui lui étaient destinés. Arrivés au cap Côte, elle inspira d'abord une vive terreur aux habitans du fort; mais on s'y accoutuma peu-à-peu; et bientôt on la laissa entièrement libre dans l'intérieur du château; mais elle quittait rarement M. Hutchison, qu'elle suivait partout comme un chien. La place que Saï, c'est le nom que son maître lui avait donné, affectionnait le plus était l'une des fenêtres du salon d'où l'on découvrait toute la ville. Là elle passait des heures entières la tête appuyée sur ses pattes de devant placées sur le bord de la croisée, et elle semblait prendre un grand plaisir à regarder ce qui se passait au-dessous d'elle. Les enfans, jaloux de cette place, venaient quelquefois la lui disputer, et un jour qu'ils ne pouvaient s'approcher de la croisée à cause d'elle, ils se mirent tous à la tirer par la queue pour l'obliger à quitter la place; et cela, sans que la panthère leur témoignât le moindre ressentiment. Au contraire, malgré sa turbulence naturelle, elle était d'une grande douceur pour tout le monde et particulièrement pour les enfans qui semblaient rechercher ses caresses, et dans la société desquels elle paraissait se plaire. Souvent même ces derniers allaient partager avec elle le matelas sur lequel elle avait habitude de se coucher. Un matin que M. Hutchison donnait audience à quelques nègres, Saï, désespérée d'être long-temps sans le voir, se mit à le chercher dans tous les coins de la forteresse. L'audience terminée, le gouverneur rentra dans son cabinet et se mit à écrire. Tout-à-coup il entend des pas pesans sur l'escalier, et jetant les yeux sur la porte qu'il avait laissée ouverte, il aperçoit sa panthère. A ce moment il se crut perdu,

car Saï, d'un seul bond, s'élança à son cou qu'elle serra fortement entre ses pattes; mais il fut bientôt rassuré, car, au lieu de lui faire le moindre mal, elle se mit à frotter doucement sa tête contre son épaule en remuant la queue, et à lui faire mille caresses, comme pour lui témoigner sa joie de l'avoir retrouvé.

Une vieille servante était un jour occupée à nettoyer le plancher, et se tenait à genoux le haut du corps baissé. Saï s'élança d'un sofa sur lequel elle était couchée; et lui sauta sur le dos où elle resta comme en triomphe, levant la tête et remuant la queue. Les domestiques accoururent aux cris de cette pauvre femme qui croyait sa dernière heure arrivée; mais s'imaginant que la panthère était en train de la dévorer, ils s'enfuirent tous tremblant pour eux-mêmes; cependant, dès que M. Hutchison, attiré par le bruit, eut appelé Saï, elle se rendit à sa voix, paraissant seulement toute contente de la niche qu'elle venait de faire.

Madame Bowdich, voulant amener cet animal en Europe, eut besoin, pendant tout le temps que durèrent les préparatifs qu'elle faisait pour quitter l'Afrique, de se l'attacher par de fréquentes visites et par des caresses. La panthère fut transportée à bord du vaisseau dans une grande cage de bois. Pendant les premiers jours elle resta couchée sans vouloir manger, et parut souffrir beaucoup du mal de mer, mais elle se rétablit promptement et reprit sa gaité ordinaire.

Le plus grand plaisir que madame Bowdich pût procurer à Saï pendant la traversée, c'était de lui donner deux fois la semaine un peu d'eau de lavande, en passant à travers les barreaux de sa cage une petite coupe en papier remplie de cette liqueur. Saï, qui paraissait avoir un goût très-prononcé pour toute espèce de parfums, s'en emparait aussitôt et se roulait dessus en faisant mille contorsions, jusqu'à ce que l'odeur fût complètement dissipée. Par ce moyen, madame Bowdich l'accoutuma en très-peu de temps à faire *patte de velours* toutes les fois que l'on jouait avec elle.

Malgré sa docilité et sa douceur on était obligé de la tenir cons-

tamment enfermée, à cause de l'aversion décidée qu'elle témoignait pour les nègres, et surtout pour les cochons, dont il y avait un grand nombre à bord, et dont la vue seule la mettait en fureur.

Un jour, un gros singe, qui appartenait à l'un des matelots, se trouva inopinément en présence de la panthère, qui, à l'instant même, voulut, s'élancer de sa cage, et qui montra dans ses mouvemens, et surtout dans ses regards étincelans, un tel retour à sa férocité native, que le singe épouvanté sauta, d'un seul bond, à l'autre extrémité du vaisseau, et se blottit si bien sous un tas de voiles, qu'on eut les plus grandes peines à l'en tirer.

Le bâtiment, ayant été abordé par des pirates, fut dépouillé de presque tous les vivres qu'il portait. La ration de Sai fut en conséquence réduite et devint à peine suffisante pour l'empêcher de mourir de faim. En effet, on ne lui donnait plus par jour qu'un perroquet; on avait embarqué plus de trois cents de ces oiseaux, qui mouraient successivement à mesure qu'on avançait vers le nord. Au bout de quelques jours de ce régime, notre panthère parut très-malade et refusa même sa modique ration. Madame Bowdich fit alors ouvrir sa cage; mais au lieu de témoigner, comme à l'ordinaire, par des gambades, la joie de se voir en liberté, Sai vint tristement se coucher aux pieds de cette dame, en appuyant la tête sur ses genoux, comme pour implorer des secours. Madame Bowdich elle-même lui fit avaler, à deux reprises différentes, environ douze grains de calomélas en pilules, en les introduisant dans la gueule aussi avant que possible. Ce traitement réussit à merveille, et l'animal revint en peu de jours à une santé parfaite.

La panthère, débarquée à Londres, fut présentée à la duchesse d'York, qui la fit placer dans Exeter-Change, où elle resta trois semaines entièrement en liberté; mais au bout de ce temps, elle y mourut d'une violente inflammation des poumons.

(Gazette littéraire.)

CHRONIQUE.

17 AVRIL.

Un tableau comparatif des listes civiles de chaque souverain de l'Europe, excepté du Grand-Turc, démontre que l'entretien de neuf têtes couronnées coûte annuellement aux nations 189,470,000 francs ainsi répartis : Russie, 45,000,000; France, 42,500,000; Autriche, 37,500,000; Espagne, 13,750,000; Prusse, 10,937,500; Pays-Bas, 6,500,000; Angleterre, 25,000,000; Naples, 5,250,000; Portugal, 3,232,500. Ce qui revient par tête, savoir : en Russie, à 88 cent.; en France, à 1 fr. 36 cent.; en Autriche, à 1 fr. 34 cent.; en Espagne, à 1 fr. 20 cent.; en Prusse, à 1 fr.; dans les Pays-Bas, à 1 fr. 20 cent.; en Angleterre, à 1 fr. 20 cent.; à Naples, à 80 cent.; et en Portugal, à 78 cent.

Un avocat se rend dans une commune du département de l'Yonne pour une affaire de simple police : il y prend du café, se fait raser, termine son procès devant le magistrat, dîne, obtient à la mairie un certificat pour son client, verse une amende dans la caisse des pauvres, se fait ramener chez lui par une voiture de l'endroit, et cependant assure n'avoir vu dans tout son voyage qu'un seul et même individu.... Voici le mot

..II

de l'énigme. Le suppléant du juge de paix de cette commune tient un café; le cafetier rase; le barbier est trésorier; le trésorier est aubergiste; l'aubergiste est secrétaire de la mairie, et ce dernier a un cheval et une voiture qu'il conduit lui-même, quand il trouve des voyageurs. Il est bon d'avoir ainsi plusieurs cordes à son arc.

Un sieur Segermann de Stockholm a fait remettre, il y a quelque temps, au roi, par le secrétaire d'État du département des finances, un mémoire où il annonce avoir découvert dans les montagnes de la province de Calmar des mines d'argent dont les veines ont plusieurs milles d'étendue, et dont le produit suffirait pour racheter tous les papiers suédois, sans recourir à un emprunt étranger.

Le 9 mars dernier, les habitans de l'île d'Ula (comté d'Argyle), après une journée fort pluvieuse, furent fort étonnés de trouver leurs champs couverts de petits harengs très-frais, dont plusieurs donnaient encore signe de vie. Quelque surprenant que paraisse un semblable phénomène, on a déjà vu cependant plusieurs exemples de ces pluies poissonnées, et depuis long-temps les savans sont d'accord sur la solution de ce problème. Ils disent que les poissons ont été enlevés par une trombe, au moment où ils se trouvaient à la surface de la mer, et qu'ensuite la trombe ayant été poussée vers la terre et s'étant crevée, elle est retombée en pluie. L'île d'Ula n'en est pas moins un pays où les allouettes tombent presque toutes rôties.

La seconde chasse au clocher a eu lieu le 7 entre le capitaine Locke, M. de Normandie, M. Allouard et M. Lauty. Le premier dépassa d'abord de beaucoup ses adversaires; mais, arrivé au village de Jouy, il ne sut plus s'orienter, fut obligé de demander son chemin, et, chose curieuse, prenant M. Allouard pour un simple amateur, c'est à lui qu'il s'adressa. M. Allouard profita de cette circonstance pour passer le capitaine qui ne tarda pas à le rejoindre, et une lutte opiniâtre s'engagea entr'eux deux. Elle fut terminée par la chute de M. Allouard qui tomba dans une marre épaisse, et M. Locke

parvint sans accident au rocher de Bièvre, but de la course. Malgré sa chute, M. Allouard remonté à cheval, arriva le troisième, M. de Normandie le second, et M. Lauty le quatrième.

A Londres, dans une boutique située au rez-de-chaussée, une cinquantaine de personnes assistaient à une vente de tableaux. Au moment où le crieur exaltait le mérite de quatre mauvaises gravures représentant les quatre saisons, et criait à s'enrouer : *Voyez, messieurs, parlez!* Le parquet s'enfonça subitement sous les pieds des spectateurs qui disparurent pêle-mêle avec les débris du plafond, dans la cave d'un marchand de vins. Le crieur seul resta perché dans sa boîte, au milieu de cette confusion et des cris prolongés des gens qui roulaient les uns sur les autres. Enfin, on alla chercher des câbles, et l'on repêcha l'assistance, qui fut ramenée au grand jour dans le désordre le plus pittoresque.

A l'issue d'un concert que Mlle Sontag a donné le 9 mars à Goettingen, des étudiants de l'université dételèrent les chevaux de sa voiture et la trainèrent jusqu'à son hôtel. Un accueil moins flatteur attendait la célèbre cantatrice à Berlin, où elle a été reçue très-froidement. Trois morceaux chantés par elle d'une manière ravissante n'ont pu fléchir la rigueur d'un public offensé sans doute de sa longue absence, qui sera plus longue encore, car cette conduite étrange a déterminé Mlle Sontag à refuser tout engagement au théâtre de Berlin et à accepter les propositions pressantes qui lui ont été faites pour aller donner des concerts à Saint-Pétersbourg.

La douane de Condé, prévenue à l'avance par la trahison, a saisi une voiture de bois de construction, dont une grande partie des pièces adroitement creusées renfermaient 400 livres de tabac étranger.



THÉÂTRES.

L'Opéra Italien a fait sa clôture et cédé la salle Favart aux artistes allemands. Leur début a eu lieu cette semaine et promet une suite de représentations faites pour piquer la curiosité publique. La troupe se compose d'artistes choisis dans les premières villes d'Allemagne. Elle doit représenter successivement *Streychutz*, de Weber, *la Famille Suisse*, de Weigel, *le Vampire*, de Moschner, *l'Enlèvement du Sérail*, de Mozart, *Fidélío*, de Beethoven, *Faust*, de Spohr, *Obéron*, de Weber, *Bibiana*, de Pixis, *la Flûte enchantée*, de Mozart, *le Sacrifice interrompu*, de Winter. A l'automne reviendront les chanteurs Italiens. On dit que le fameux *Lablache* est engagé, ainsi que *M^{me} Méric Lalande*, *M^{me} Malibran* est à Londres, il n'est pas sûr qu'elle revienne à Paris.

— Rossini, inspecteur de chant, membre de l'Institut, de la légion d'honneur, pensionnaire de l'état, a quitté Paris depuis quelques mois et est allé se reposer en Italie des fatigues que lui donnent sans doute tant d'honneurs, de profits et de fonctions. Il vient de donner dans son palais de Bologne, nouvellement décoré, une soirée musicale qui fait événement en Italie. Le talent encore peu connu de la *signora Libaldi*, et de la *signora Ladolini*, a été constaté par les applaudissemens les

plus éclairés. Le professeur *Centroni* et l'amateur *Antonio Zoboli* ont enlevé tous les suffrages dans un concerto de haut-bois et de Basson. Le *Maestro* et M^{me} Rossini, qui excita si long-temps l'enthousiasme sous le nom de M^{me} Colbran, ont ravi l'assemblée dans un *duetto* charmant. Rossini a chanté le fameux air du *Barbier*, avec plus de talent, dit-on, qu'aucun artiste connu, et a terminé ainsi cette soirée toute italienne, au milieu des trépignemens d'enthousiasme et d'admiration.

— Dieu vous garde, dit-on communément, d'un diner sans façon et d'un concert d'amateur, à ces calamités sociales, on pourrait joindre certaines représentations à bénéfice, surtout lorsqu'elles ressemblent à celle que le théâtre des *Nouveautés* a donnée au profit de *Derval*. *Belle et Bossue*, vaudeville nouveau, est tombé à plat, tombé de façon à nous ôter toute envie de troubler sa cendre; on a sifflé les *fantaisies* de piano; on a murmuré au *concerto* de violon; on a renvoyé la romance sans l'entendre; on a hué pierrot, arlequin et polichinelle, on a baillé au ballet; on a dormi le reste de la soirée; le tout moyennant 7,000 fr. que le caissier du théâtre additionnait sans remords.

— Pendant la clôture des théâtres, les frais des soirées parisiennes ont été faits, comme il est d'usage, par *Franconi*, qui a fait paraître deux nouveaux artistes quadrupèdes, et par M. Comte, dont le répertoire varié amuse presque autant de grandes personnes que d'enfans, mais la foule à surtout assiégé les portes de *Fido* et *Bianco*, ces deux chiens de génie, ces deux phénomènes à quatre pattes, plus habiles que beaucoup de savans, et dont l'inexplicable intelligence confond la raison et fait rougir notre orgueil d'hommes.



REVUE DES MODES.

Que ce soit à la rigueur de la saison, ou comme le prétendent quelques moralistes, au progrès de la raison publique, qu'il faille attribuer le peu d'éclat dont a brillé cette année la solennité de longchamps, il n'en est pas moins bien positif que jamais ce grand congrès de la mode n'a offert un plus pâle tableau aux yeux des Parisiens. Les dames très-peu parées portaient presque généralement des robes d'hiver, en laine brochés, en soie, et les boas n'étaient même pas encore banni de leur accoutrement.

Les chapeaux ont fait un progrès plus décidé vers la belle saison, ceux en crêpe se montraient en assez grand nombre; ils sont généralement bleu céleste ou jaune jonquille, ornés de plumes de couleurs pareilles ou d'une branche de lilas en saule pleureur.

Les chapeaux de paille d'Italie sont ornés de fleurs. Les *camelia* et les *anemones* sont à la mode; mais ce que nous avons remarqué de plus joli, c'est une guirlande de jacinthe placée de biais sur le devant de la passe.

Les nouveaux chapeaux ont la passe très-grande et fort évasée du devant. Leur forme est basse surtout par-derrière.

Les ombrelles en gros de Naples à reflet sont généralement adoptées.

Les hommes se montraient à longchamps, en habit ou en redingotte noires, presque toutes encore doublées en velours; il est remarquable que le noir jusqu'à présent affecté au costume habillé, soit aujourd'hui devenu la couleur adoptée pour le négligé. On voyait aussi quelques redingottes vert mélangé, ce sera la nuance en faveur en été.

Les pantalons de cheval sont en daim blanc ou couleur tête de veau ou plus foncée. Ceux en drap sont verts, carmelites ou gris d'argent. — M. le duc de *** a offert, dans son costume, un exemple de magnificence, et qui rappelle la splendeur des anciens jours de Longchamps. Il portait un pantalon bleu clair presque collant, et fermé sur la botte par plusieurs gros boutons en brillant.

Les gilets sont encore en velours plain ou épinglé. Nous en avons remarqué en vert plain avec des dessins brochés vert plus clair qui était d'un joli effet.

Les cravates sont presque toutes en satin, ou en velours noir.—Les chapeaux d'été seront gris marons à forme pointue.

Les éperons sont toujours en fer poli à col droit ou carré.— On porte encore à cheval beaucoup de petites cravaches pliantes, mais les cannes à la constable sont en majorité.—Les mors les plus à la mode sont en acier poli à branches droites, garnis d'une fausse gourmette, quelques-uns plus nouveaux sont à branches articulées.—Les colliers qui servent à soutenir une martingale sont bombés avec piqures des deux côtés. Deux petites courroies y attenantes passant sur les épaules du cheval et viennent se fixer à la selle par de petites boucles.

Un moyen aussi simple qu'ingénieux vient d'être imaginé, pour arrêter sans peine et spontanément le cheval le plus emporté. C'est un cordon en soie qui agit sur la commissure des lèvres en serrant la gorge de l'animal. Ce cordon est un ornement qui ajoute à l'élégance du harnais. — Un brevet a été donné à l'inventeur.





VOYAGE

A TOMBOUCTOU ET A JENNE ;

PAR M. CAILLIÉ.

Né en 1800, à Mauzé, département des Deux-Sèvres, M. Caillié a eu, depuis sa première jeunesse, un penchant décidé pour les voyages. Ne possédant que soixante francs, il se rendit, en 1816, à Rochefort, et s'embarqua pour Saint-Louis au Sénégal. Quelque temps après son arrivée, le gouvernement anglais envoya une nouvelle expédition pour explorer l'intérieur de l'Afrique, sous la direction du major Gray. Cette expédition fut arrêtée en route par le prince de Timbo, qui la dépouilla de toutes les marchandises qu'elle avait apportées. M. Caillié trouva alors moyen d'accompagner M. Partarrieu, envoyé par le major Gray, pour acheter à Saint-Louis d'autres marchandises. Ce voyage ne fut pas heureux, et les voyageurs, après avoir beaucoup souffert, furent obligés de revenir au Sénégal.

En 1824, notre intrépide voyageur reprit ses projets de voyages ; il fut assez heureux pour obtenir du gouverneur quelques secours en marchandises, pour aller vivre chez les Maures de la tribu de Brakna, y apprendre la langue arabe et les pratiques du culte musulman, afin de parvenir plus tard, en trompant leur jalouse défiance, à pénétrer plus facilement dans l'A-

II.

frrique centrale. M. Caillié resta, chez ces Maures, depuis le mois d'août 1824 jusqu'à la fin de mars de l'année suivante. Il endura, parmi eux, toutes les privations possibles; mais il parvint à son but, celui d'acquérir les connaissances qui lui étaient indispensables pour entreprendre son grand voyage à Tombouctou.

Revenu de chez les Braknas à Saint-Louis, M. Caillié espérait y trouver le secours nécessaire pour entreprendre son exploration à travers les sables de l'Afrique. Ses espérances furent déçues, M. Roger était parti pour la France, et son successeur n'avait pas les mêmes vues que lui : d'ailleurs, ce n'était pas le nouveau gouverneur qui avait envoyé M. Caillié chez les Braknas, et c'était pour cet administrateur une raison suffisante pour ne pas vouloir s'intéresser aux entreprises proposées par le courageux voyageur. Attristé du peu d'importance que ses compatriotes attachaient aux sacrifices qu'il proposait si noblement de faire pour la science, M. Caillié se rendit à la colonie anglaise de Sierra-Leone, où le général Turner le chargea de diriger une fabrique d'indigo, et attacha à cette place qu'il avait créée pour lui, un traitement de 3,600 francs. M. Caillié resta dans cet emploi jusqu'en 1826; mais ayant fait des économies de près de 2,000 francs, il se crut assez riche pour entreprendre le voyage à Tombouctou, et de là jusqu'aux bords de la Méditerranée, d'où il comptait pouvoir s'embarquer facilement pour la France.

M. Caillié songea donc à quitter Freetown, chef lieu de Sierra-Leone, et se proposa d'aborder dans un lieu où il pourrait débarquer sans inconvénient avec son costume arabe. Il choisit Kakondy, village situé sur le Rio Nunez, à 50 lieues au nord de Sierra-Leone. Il avait converti en marchandises une partie de ses 2,000 francs, il conserva le reste en argent; c'était là toute sa fortune, mais il crut devoir la consacrer toute entière à l'exécution de son voyage. Il employa 1,700 francs à acheter de la poudre, du papier, du tabac, diverses verroteries, de l'ambre jaune, du corail, des mouchoirs de soie, des couteaux,

des ciseaux, des miroirs, des cloux de girofle, enfin trois pièces de guinée bleue et un parapluie. Toutes ces marchandises ne formaient pas un gros volume; elles ne pesaient pas cent livres, y compris les médicamens dont quelques amis lui avaient fait présent. Muni de toutes ces choses utiles et de deux boussoles de poche, vêtu de son costume arabe, dont les poches étaient remplies de feuillets du Coran, il se mit en route.

Le talisman dont M. Caillié se servit pour pénétrer dans la partie de l'intérieur de l'Afrique habitée par des mahométans, était l'histoire suivante, qu'il répétait partout où il passait : « Né en Égypte, il avait été amené en France dès son enfance par des soldats faisant partie de l'armée d'expédition; plus tard, il avait été conduit au Sénégal pour y soigner les intérêts commerciaux de son maître, qui, satisfait de ses services, l'avait affranchi. Libre de ses actions, il désirait naturellement retourner en Égypte pour y retrouver sa famille, et reprendre la religion musulmane.

Le premier peuple que M. Caillié rencontra, furent les nègres Landamas. Il existe, chez ce peuple et chez la plupart de ses voisins, une société secrète qui a quelque rapport avec la franc-maçonnerie. Elle a un chef, nommé le *simo*. Il dicte des lois qui sont mises à exécution par ses ordres. Cet homme se tient dans les bois, et reste toujours inconnu à ceux qui sont étrangers à ses mystères. Il a pour acolytes des jeunes gens qui ne sont qu'en partie initiés dans ses secrets. Ce personnage prend divers déguisemens; tantôt il revêt la figure d'un pélican, tantôt il est enveloppé de peaux de bêtes, et quelquefois il ne se montre que couvert de la tête aux pieds, de feuilles d'arbre qui le font paraître informe. A plusieurs époques de l'année, on admet de nouveaux initiés. Les familles des différens villages qui désirent que leurs enfans fassent partie de cette société, réunissent les garçons de douze à quatorze ans, et avertissent le *simo*. Il se rend toujours déguisé au lieu indiqué pour circoncrire les enfans. Cette cérémonie est accompagnée d'une fête qui dure quelquefois deux ou trois jours. Lorsqu'elle

est finie, le simo se retire dans les bois, emmenant avec lui tous ceux qui ont subi la circoncision. De ce moment, ils n'ont plus aucune communication avec leurs familles. La vie oisive qu'ils mènent est très-douce : on leur fournit en abondance les vivres dont ils ont besoin ; ils sont logés dans de petites cahutes de branches d'arbre, et n'ont pour tout vêtement que des feuilles de palmier assez bien arrangées, qui les couvrent depuis les reins jusqu'à la moitié des cuisses ; la tête et le reste du corps sont entièrement nus.

Quand le simo ou des initiés rencontrent quelques personnes dans les bois, ils leur demandent le mot d'ordre ; si elles répondent juste, elles sont admises parmi eux ; mais si elles ne peuvent satisfaire à leur question, le simo et les jeunes élèves, tous armés de fouets ou de verges, se mettent à leur poursuite, et après les avoir fustigées à outrance, leur font payer une forte rançon. Quand un enfant non circoncis tombe entre leurs mains, il lui font subir l'opération, et le gardent pour l'initier. Il sont impitoyables pour les femmes, qu'ils battent à coups de verges, et on assure que parfois ils poussent la barbarie jusqu'à les tuer. Les jeunes initiés mènent cette vie de fainéants et de vagabonds pendant sept à huit années ; après ce temps, ils rentrent dans leurs familles.

Nous ne pouvons suivre M. Caillié chez tous les peuples à demi-sauvages qu'il a rencontrés sur sa route, depuis les côtes de l'Océan atlantique jusqu'aux bords du fleuve Dhioliba. Des souffrances de tout genre, produites par le soleil brûlant, la faim, la soif et le caractère peu hospitalier des habitans des pays qu'il a parcourus, ont été supportées avec un courage et une résignation qui méritent notre admiration. Pour ne pas exciter la méfiance de ses guides et des barbares qu'il visitait, M. Caillié était toujours obligé de se cacher quand il écrivait son journal : si on l'avait surpris à cette occupation, il aurait risqué sa vie. Ordinairement il se mettait à l'écart, et ayant soin de tenir à la main une feuille du Coran, il y posait un autre papier pour prendre ses notes ; et lorsque quelqu'un s'ap-

prochait, il les cachait, et paraissait lire un verset du livre sacré.

Après avoir passé le Dhioliba à Couroussa, M. Caillié changea la direction générale de sa route, qui jusque-là l'avait conduit à l'orient, et tourna vers le sud-est pour arriver à la ville de Timé, où il tomba gravement malade du scorbut, qui l'y retint pendant quatre mois. Ce ne fut qu'au mois de janvier 1829 qu'il se trouva entièrement rétabli, et qu'il put poursuivre son voyage à Jenné, situé presque au nord de Timé, et à quelque distance de la gauche du Dhioliba. Il arriva le 10 mars à Galia, sur les bords de ce fleuve, qu'il traversa dans une frêle pirogue de 30 pieds de longueur, mais très-étroite. Le Dhioliba pouvait avoir en cet endroit 500 pieds de large, et lui parut plus étroit qu'à Couroussa, en amont du fleuve, où M. Caillié l'avait passé. Avant d'arriver à Jenné, on passe deux autres branches du fleuve : la ville est située sur une île formée par des courans qui se réunissent à elle. Jenné peut avoir deux milles et demi de tour ; elle est entourée d'un mur en terre assez mal construit. Les habitans sont des nègres : leurs maisons sont aussi grandes que celles des villageois en Europe. La plupart ont un étage ; elles sont toutes à terrasse, n'ont pas de fenêtres à l'extérieur, et les chambres ne reçoivent d'air que par une cour intérieure. Les rues ne sont point alignées, mais assez larges pour un pays où l'on ne connaît pas l'usage des voitures. Les plaines marécageuses qui entourent la ville sont labourées un peu avant les pluies, et toutes ensemencées de riz. Les esclaves sont chargés de la culture. La ville contient beaucoup d'étrangers établis, Mandingues, Foulahs, Bambaras et Maures. On y parle les langues propres à quatre tribus, et de plus, un dialecte particulier, appelé *kissous*, qui est la langue adoptée jusqu'à Tombouctou. La population peut s'évaluer à 8 ou 10,000 habitans. Cette ville était anciennement indépendante ; mais aujourd'hui elle fait partie du petit royaume, dont Ségo-Ahmadon est le chef. Celui-ci est Foulah de nation, et musulman fanatique, mais guer-

rier célèbre, suivi d'un petit nombre de siens, il a conquis plusieurs parties du Bambara méridional.

M. Caillié ayant trouvé l'hospitalité chez les Maures de Jenne, fut aidé par eux à faire ses préparatifs pour son voyage ultérieur. Il s'embarqua donc le 23 mars sur le Dhioliba pour Tombouctou. Cette navigation occasiona de nouvelles souffrances au voyageur; il les supporta avec la même résignation que les précédentes. Le cours du Dhioliba va presque au nord jusqu'au grand lac de Débo, qui se prolonge très-loin dans l'ouest. En sortant de ce lac, le fleuve se dirige vers le nord est; M. Caillié suivit avec sa barque son cours jusqu'à Cabra, port de la ville de Tombouctou, qui est située à quelque distance des bords du fleuve.

Ce fut donc dans la soirée du 20 avril que l'intrépide voyageur atteignit le but de tous ses désirs, en foulant de ses pieds le sol de cette ville mystérieuse. Revenu de son premier enthousiasme, il trouva que le spectacle qu'il avait sous les yeux ne répondait nullement à son attente: d'après les récits des géographes arabes et de quelques voyageurs africains, M. Caillié s'était fait de la grandeur et de la richesse de cette ville une tout autre idée. Elle n'offre, en effet, au premier aspect, qu'un amas de maisons en terre, mal construites; dans toutes les directions, on ne voit que des plaines immenses de sable mouvant, d'un blanc tirant sur le jaune, et de la plus grande aridité. Le ciel, à l'horison, est d'un rouge pâle; tout est triste dans la nature; le plus grand silence y règne; on n'entend pas le chant d'un seul oiseau. Il doit cependant y avoir quelque chose d'imposant à voir une grande ville élevée au milieu des sables; et l'on doit admirer les efforts que ses fondateurs ont dû faire.

Les nègres de Tombouctou sont zélés mahométans. Leur costume est le même que celui des Maures, et ils ont quatre femmes comme les Arabes; mais ils n'ont pas, comme les Mandingues, la cruauté de les battre: elles sont cependant chargées de même des soins du ménage. Les habitans de Tombouctou,

ayant continuellement des relations avec les peuples demi-civilisés de la Méditerranée, ont des idées plus justes de la dignité de l'homme que les autres nègres africains. Ils sont doux et affables envers les étrangers; ils sont industrieux et intelligens dans le commerce, qui est leur principale occupation; la plupart des négocians sont riches, et ont beaucoup d'esclaves.

Les hommes sont d'une taille ordinaire, bien faits, se tenant droits, ayant une démarche assurée; leur teint est d'un beau noir foncé; ils ont le nez un peu plus aquilin que les Mandingues, et, comme eux, les lèvres minces et de beaux yeux. On y voit beaucoup de femmes qui peuvent passer pour jolies. Elles ne sont pas voilées comme dans l'empire de Maroc; elles sortent quand elles le veulent, et sont libres de voir tout le monde.

Les habitans de Tombouctou se nourrissent bien, mangent du riz et une espèce de bouillie faite de petit mil cuit avec de la viande ou du poisson sec; ils font par jour deux repas. Ils sont d'une propreté recherchée dans leurs vêtemens et l'intérieur de leurs maisons. Leurs ustensiles de ménage consistent en quelquesalebasses et quelques plats de bois, et ils se servent de leurs doigts pour manger.

Le commerce de Tombouctou est considérablement gêné par les Touariks, nation belliqueuse qui rend les habitans de cette ville tributaires. Ces derniers, pour jouir d'une certaine liberté de commerce, leur donnent, pour ainsi dire, ce qu'ils demandent, indépendamment des droits que paient les flottilles à leur arrivée à Cabra. S'ils se refusaient à les satisfaire, il en résulterait des inconvéniens fâcheux, parce que les Touariks sont assez forts pour interdire toute communication entre Tombouctou et Cabra.

De Tombouctou, M. Caillé a traversé le grand Sahara, ou désert de sable de l'Afrique occidentale, pour se rendre dans l'empire de Maroc. Il a passé par les célèbres villes de Tafilet et de Fez; il est enfin heureusement arrivé à Tanger, où il s'est embarqué pour sa patrie.

LES TÊTES A PERRUQUES.

« Il y avait une fois un roi qui aimait son peuple.... —
» Cela commence comme un conte de fée, dit Jalamir. —
» C'en est un aussi, répondit le druide. »

Mais je ne sais pas pourquoi je volerais ce magnifique début à Rousseau. Aimeriez-vous mieux Tacite? — « Il y avait longtemps que Tombouctou était gouverné par des rois.... » Où voulez-vous que nous entrions en matière avec Suétone? « Popocambou-le-Chevelu atteignait à peine à sa seizième année.... » Ce qu'il y a de certain, c'est que de tous les souverains de l'univers (il n'est question ici ni de César, ni de Galba, ni de Charles-le-Chauve), le plus richement fourni en cheveux, qui ait jamais existé, c'est Popocambou-le-Chevelu. Et ce favorable hasard lui avait inspiré un goût si prononcé pour les amples chevelures et pour les perruques académiques, scientifiques, philosophiques, sophistiques, doctorales, médicales, théologales, judiciaires et universitaires, qu'il s'était formé une collection de perruques, unique chez toutes les nations et qui manque essentiellement à notre musée royal.

A part cette innocente manie, à part ce goût passionné mais inoffensif, Popocambou-le-Chevelu était une espèce de sage; et c'est, au dire de Marc-Aurèle, le plus grand éloge qu'on

puisse faire d'un homme, surtout quand cet homme est roi, et qu'il est roi de Tombouctou. Popocambou, las des flatteurs, le pire des ennemis de la royauté; las même de ses délices et de ses gloires, s'était renfermé dans son musée favori comme dans un sérail. Il y vivait en philosophe contemplatif, au milieu de ses perruques; il se réjouissait dans ses perruques comme Salomon dans ses œuvres; il méditait sur ses perruques, il consultait ses perruques, et il les quittait quelquefois avec ce sentiment de douce satisfaction que procure une vérité acquise, et qu'il avait bien rarement emportée de son conseil d'État. Pendant ce temps-là, le gouvernement marchait, et le peuple n'avait jamais été aussi heureux de subir l'influence des perruques que depuis qu'il n'y avait plus de têtes dedans. Comme la pensée, la parole et la presse étaient libres à Tombouctou; Popocambou-le-Chevelu, qui ne voyait plus personne, mais qui lisait tout, comprit qu'il n'était pas loin d'arriver à la forme la plus parfaite de gouvernement possible.

« Et cependant, dit-il, si je mets un sot sous cette perruque savante! Un homme cruel et insidieux sous cette perruque judiciaire.... Un homme artificieux et avide sous cette perruque administrative.... Un homme lâche et irrésolu sous cette perruque martiale.... Un hypocrite pervers sous cette perruque chaste et modeste qui appelle la confiance et le respect.... Ah! mon Dieu! s'écria Popocambou, en rabattant ses longs cheveux sur ses yeux, qu'il est difficile de gouverner! » Et après un moment de réflexion, il inventa les têtes à perruques.

Tombouctou possédait alors un de ces grands hommes que les peuples n'apprécient ordinairement que lorsqu'ils les ont perdus. C'était un mécanicien philosophe, et peut-être nécromant, qu'on appelait Mistigri....

.... Popocambou-le-Chevelu, que son excellente éducation et la direction solennelle qu'avaient pris depuis peu ses études royales, élevaient, comme je l'ai dit, fort au-dessus du vulgaire, avait royalement abandonné Mistigri à ses ennemis, en

se réservant de se souvenir de lui quand il en aurait un besoin urgent.

Dans l'occasion dont nous parlons, il lui fit une énorme commande de têtes à perruques.

L'affaire des têtes à perruques ramena Mistigri à la cour. Précédé par la renommée de ses têtes à perruques, il y entra comme si jamais il n'en était sorti.... Les hommes positifs, qui sont toujours en majorité dans les affaires, s'arrêtèrent aux têtes à perruques, et Mistigri fut fait ministre d'État.

« Voilà qui est étonnant, dit le roi.... Mais c'est que je les reconnais! On croirait qu'ils ont posé. » Mistigri sourit.
 « — Enfin j'aurai donc, reprit Popocambou-le-Chevelu, des ministres à perpétuité, un conseil inamovible, et, si faire se peut, une académie immortelle. En vérité, il ne leur manque que la parole! »

« — Mes têtes à perruques parleront quand votre majesté l'ordonnera, répondit Mistigri, en s'inclinant avec une dignité respectueuse. »

« — Quand je l'ordonnerai! s'écria le roi, je voudrais en entendre une tout à l'heure, dût-il m'en coûter la plus belle de mes perruques! »

« — Votre Majesté, reprit Mistigri, n'a qu'à soulever la perruque de celle de ces têtes qu'il lui plaira le plus d'ouïr, et qu'à frapper de son doigt une des protubérances qu'elle y remarquera, et qui sont plus ou moins prononcées suivant le degré d'intelligence mécanique que j'ai trouvé à propos de donner à mes têtes à perruques. »

Popocambou-le-Chevelu n'avait pas attendu la fin de la phrase. « Mais il n'y a pas la moindre protubérance, mon cher Mistigri. Je ne donnerais pas un copeck pour échanger contre cette tête de bois celle de mon grand seraskier. Elle est lisse comme un œuf! »

« — Il est vrai, dit Mistigri; mais la sagesse de votre Majesté en trouvera facilement l'emploi. Vous en ferez un grand seigneur assidu au petit lever, un dignitaire de nais-

» sance, un conseiller de faveur, un académicien de fortune,
 » un ministre de transition, un journal officiel. — Passez.

« — En voici un dont la tête est chargée de petites protu-
 » bérances à l'infini? »

« — Esprit superficiel qui touche à tout et qui n'est pro-
 » pre à rien; ce que les sots appellent un homme universel.

« — Que signifie cette protubérance unique?

« — Esprit tranchant et absolu qui a concentré toutes ses
 facultés sur une idée, à défaut d'en pouvoir réunir deux; ce
 que les niais appellent un philosophe.

« — Comment nommes-tu, dans celui-ci, cette protubé-
 » rance insolente?

« — L'orgueil. C'est un dévot.

« — Et cette autre, si remarquable dans celui-là? »

« — La cupidité. C'est un philanthrope.

« — Et cette bosse monstrueuse? »

« — L'ambition. C'est un indépendant.

« — Il me prend envie de faire parler une de mes têtes à
 » perruques, dit Popocambou, en imprimant fortement le
 » pouce sur une protubérance usée à force d'avoir servi. »

*Sire, c'est un grand et beau jour pour nous, dit la tête à
 perruques...*

« — Ah! divin Popocambou! s'écria Mistigri, lâchez le res-
 » sort. Je connais cette tête-là. Elle dit toujours la même chose
 » et elle ne sait ce qu'elle dit. »

On ne se fait pas d'idée de la joie de Popocambou-le-Che-
 velu à cette séance d'épreuve. Il ne pouvait enfin concilier sa
 tendre estime pour les perruques avec son ancien amour pour
 la société, et retrouver, quand il le voudrait, la conversation
 docile et le cérémonial obséquieux de son palais parmi ses cour-
 tisans de bois.

(Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux.)



L'INCONNUE.

Les poésies de M. Dovalle sont devenues aujourd'hui un livre plein d'intérêt que chacun veut connaître, et qui trouble le cœur par le souvenir cruel de la mort tragique du jeune auteur. Il y a plus que de la mélodie dans ses vers, il y a passion vraie et simple, il y a beaucoup d'amour, beaucoup de ce premier amour qui se révèle par la poésie. Mais ses chants sont restés inachevés. Ses amis en ont recueilli les débris, ils ont ressaisi jusqu'aux fragmens déchirés par la balle qui vint frapper son cœur, et ils ont formé un recueil de ses naïfs et touchans écrits où se montrait sa jeunesse dans toutes ses espérances et dans tout son avenir. Parmi les nombreux morceaux dignes d'y être remarqués, nous citerons celui-ci :

C'était un soir que tout brillait de feux,
Un soir qu'éclatant de lumières,
Tivoli lassait les paupières
De mille curieux.
Là, des bosquets blanchis; là, des masses plus sombres;
Des soleils de cristal, des jours brusques, des ombres
Qui s'allongent sur le gazon;
Aux branches des ormeaux des lampes suspendues;
Des nacelles dans l'air, d'innombrables statues,

Et des chœurs qui dansent en rond !
 O jardins enchantés ! scènes éblouissantes !
 Brises du soir ! zéphirs ! haleines caressantes !
 Air brûlant, imprégné de désirs et d'amour !
 Femmes qu'on suit de l'œil de détour en détour !
 Tumulte ! bals confus, aux amans si propices !
 Tourbillon entraînant ! Tivoli !... — Quand mon cœur,
 Froissé par le dégoût, mais ardent au bonheur,
 Voudra du souvenir savourer les délices,
 J'irai sous tes arceaux, à la place où brilla,
 Comme un astre d'argent, comme un blanc météore,
 Comme un premier éclat d'une naissante aurore,
 Cette belle inconnue... Et je dirai : « c'est-là ! »

C'est là qu'elle s'assit, rêveuse

Et fermant ses yeux à demi :

Là qu'elle demeura, pâle et silencieuse,

Près d'un vieil époux endormi.

Malheureuse peut-être au sein de la richesse !

Malheureuse peut-être avec tant de jeunesse !...

Comme elle était belle, grand Dieu !

Et je l'oublierais, moi !... J'oublierais sa tristesse

Et son regard, qui semblait un adieu !...

Non !... non, jamais ! — Un jour, dans les fêtes bruyantes,

De plaisir, de beauté, des femmes rayonnantes,

Pourront étaler à mes yeux

De leurs dix-huit printemps les grâces orgueilleuses,

Et tracer, en riant, dans leurs danses joyeuses,

Des pas voluptueux.

Quand je verrai leurs rangs s'ouvrir à mon passage,

Quand j'aurai vu rougir leur gracieux visage,

Peut-être alors mon cœur palpitera ;

A mes regards une autre sera belle :

Mais je dirai : ce n'est pas elle....

Et mon bonheur s'envolera.

(Poésies de feu CH. DOVALLE.)

L'ANTRE DES TIGRES.

Un voyageur anglais, désireux de visiter le Chimborazo, qui est, comme on sait, la plus haute montagne du Pérou et même du monde entier, partit dans ce but avec son domestique et deux autres Anglais, MM. Wharton et Lincoln. Arrivés au pied de la montagne, ils furent surpris par un orage épouvantable et se réfugièrent dans une caverne spacieuse avec leurs guides. Ici nous laisserons parler le voyageur lui-même.

« Lorsque la violence de l'orage fut un peu diminuée, nos guides sortirent pour voir s'il y avait possibilité de continuer notre route. L'obscurité la plus complète régnait dans la caverne. Tout à coup, des cris et des gémissemens plaintifs s'échappèrent de ses profondeurs et vinrent nous glacer d'effroi. Lincoln et Frank, mon domestique se mirent à chercher pour tâcher de découvrir la cause de ce bruit. Ils apportèrent bientôt dans leurs bras deux animaux tachetés, de la grosseur d'un petit chat, dont les mâchoires offraient de redoutables dents incisives; les yeux de ces animaux avaient une couleur verdâtre; de longues griffes armaient leurs pattes, et leur langue d'un rouge sanglant pendait hors de leur gueule. Dès que Wharton les eût aperçus, il s'écria : « Juste ciel ! nous sommes dans l'antre d'un..... » Il fut interrompu par la voix de nos

guides qui accourent vers nous en criant : « Un tigre ! un » tigre ! » Puis ils grimperent avec agilité au haut d'un cèdre près de la caverne, et se cachèrent dans ses branches.

« Je me jetai sur mes armes à feu. Wharton nous appela tous pour l'aider à boucher l'ouverture de la caverne avec une pierre énorme qui heureusement se trouvait tout près de là. Le danger qui nous menaçait accrut nos forces. Déjà nous entendions distinctement les rugissemens du tigre. C'en était fait de nous, s'il atteignait l'entrée de la caverne avant que nous pussions la fermer. Il s'approchait de son repaire en bondissant ; dans ce moment terrible, nous redoublâmes d'efforts, et nous fûmes assez heureux pour placer la grosse pierre entre lui et nous, de manière à nous mettre à l'abri de son attaque. Il restait cependant un petit espace vide entre cette pierre et le haut de l'ouverture de la caverne, nous voyions au travers la tête du tigre et ses yeux étincelans qui lançaient sur nous des regards pleins de fureur. Les profondeurs de la caverne retentissaient de ses épouvantables rugissemens auxquels ses petits répondaient par des hurlemens aigus. Dans sa rage, notre redoutable ennemi avait d'abord tenté, avec ses griffes, de déplacer la pierre ; n'y réussissant pas, il avait essayé de passer sa tête par l'ouverture et de se frayer ainsi un passage ; mais ses efforts avaient encore été vains et sa furie s'en était accrue. Il poussa alors un hurlement plus fort que tous les autres ; et ses yeux semblaient darder des flammes ; un moment je fus sur le point de le plaindre en le voyant en proie à cette fureur ; car elle était causée par un sentiment de paternité.

« Voici l'instant de tirer, me dit Wharton avec un très-grand sangfroid, il faut viser dans les yeux de façon que la balle lui traverse la tête ; c'est la seule chance que nous ayons d'en être délivrés. »

« Frank saisit son fusil à deux coups et Lincoln ses pistolets. Le premier mit le bout du canon à quelques pouces de la tête du tigre ; Lincoln en fit autant. Au signal donné par Whar-

ton ils lachèrent tous deux en même temps la détente de leurs armes, mais elles ne partirent point. Au bruit du chien frappant contre la platine, le tigre fit un bond en se jetant de côté comme s'il se fut douté qu'on cherchait à le tuer. Cependant ne se voyant point atteint, il vint reprendre sa place en proie à une nouvelle rage. La poudre des amorces avait été mouillée, c'est ce qui avait empêché les armes de faire feu; et, pour comble de malheur, nous ne pouvions les renouveler, car, dans notre trouble, nos poires à poudre étaient tombées à terre, les petits tigres s'en étaient saisis, en jouant ils en avaient ôté le bouchon avec leur griffes, et toute la poudre s'était éparpillée sur le sol humide. Cette découverte nous plongea dans la plus profonde consternation.

« Nous sommes perdus! s'écria Wharton. Il ne nous reste » plus maintenant qu'à savoir ce que nous préférons; ou » de mourir de faim ici, ou de finir tout d'un coup nos souffrances en laissant pénétrer le tigre parmi nous. »

« Pendant ce temps, le tigre allait et revenait devant l'entrée de la caverne, d'un air hagard et furieux. Tout à coup il s'arrête, et tournant sa gueule du côté de la forêt, il se met à pousser des rugissemens assourdissans. Nos deux guides Indiens choisirent ce moment pour lui décocher des flèches du haut de l'arbre où ils s'étaient réfugiés. Ils l'atteignirent plusieurs fois, mais leurs traits inutiles rebondissaient sur la peau de l'animal. A la fin, pourtant, une des flèches le frappa près de l'œil et demeura fixée dans la blessure. La rage du tigre parvint alors à son comble : il s'élança vers l'arbre, se dressa sur ses pattes de derrière, saisit le tronc avec ses griffes et l'agita comme s'il cherchait à le renverser. Dans ses efforts, la flèche qu'il avait reçue près de l'œil fut rejetée hors de la blessure et tomba à terre; cela le rendit plus calme et il vint se replacer de nouveau devant la caverne.

« Bientôt un long rugissement se fit entendre au loin, le tigre y répondit par un hurlement plaintif, et les Indiens poussèrent un cri qui nous annonça qu'un nouveau danger nous

menaçait. Au bout de quelques minutes nos craintes se vérifièrent; un tigre, moins grand que le premier, parut et se dirigea au pas de course vers la caverne.

« Voici un nouvel ennemi, dit Wharton en l'apercevant, » qui sera bien plus dangereux que le premier; car c'est la » femelle du tigre. »

« Les rugissemens de la tigresse surpassèrent tous ceux que nous avions entendu jusque-là; le tigre y mêla des cris lamentables. Bientôt cependant la tigresse ne laissa plus échapper qu'un gémissement sourd et nous la vîmes avancer ses naseaux fumans par l'ouverture, et regarder de tous les côtés dans la caverne, comme pour découvrir ce qu'étaient devenus ses petits. Ses regards tombèrent sur nous. Remplis d'une rage nouvelle à notre vue, elle chercha par mille moyens à pénétrer dans notre retraite; peut-être y serait-elle parvenue si nous n'eussions réuni tous nos efforts pour empêcher la pierre de céder à la force prodigieuse qu'elle déployait pour la renverser. Lorsque la tigresse vit l'inutilité de sa tentative, elle se rapprocha du tigre. Durant quelques instans, ils semblèrent tenir conseil ensemble; ils s'éloignèrent ensuite d'un pas rapide et disparurent. A mesure qu'ils s'éloignaient, leurs rugissemens devenaient de plus en plus faibles et cessèrent enfin de se faire entendre.

« Dès qu'on les eût perdus de vue, nos deux guides indiens se hâtèrent de descendre du cèdre. Ils vinrent dans la caverne et nous pressèrent de profiter de la seule occasion que nous eussions de nous sauver; car ils présumaient que le tigre et la tigresse étaient allés chercher dans le haut de la montagne une autre ouverture pour pénétrer dans leur antre. Nous sortîmes donc le plus vite possible de ce tombeau où nous avions eu la crainte de demeurer ensevelis tout vivans.

« Il y avait à peine un quart d'heure que nous marchions, quand un cri perçant poussé par un des Indiens nous apprit que les tigres suivaient nos traces. En ce moment nous étions arrivés sur les bords d'un torrent dont les eaux resserrées

entre deux rives profondes, escarpées et semées de rochers aigus, coulaient avec une extrême rapidité. Un pont de roseaux unissait les deux rives; nous le franchimes sans accident; Wharton cependant était encore au milieu lorsque les tigres débouchèrent du bois voisin. Dès qu'ils nous aperçurent, ils bondirent vers nous en poussant des rugissemens affreux. Parvenu au-delà du pont, Wharton tira son couteau de chasse et coupa les liens qui l'attachaient à la rive; il espérait ainsi suspendre la poursuite de nos ennemis; cela n'arrêta cependant pas la tigresse; elle s'élança vers le torrent et essaya de le franchir d'un seul bond. Un instant on la vit dans les airs au-dessus de l'abîme; mais comme sa force n'était pas proportionnée à la distance qui séparait les deux rives, elle ne put atteindre le bord opposé, et tomba dans le torrent où les pointes du rocher la déchirèrent en mille pièces. Le tigre ne se laissa pas décourager par ce triste résultat; il s'élança à son tour avec vigueur et franchit le torrent. Mais ses pattes de devant seules atteignirent le sommet du bord escarpé; il se trouva ainsi suspendu au-dessus du précipice; s'aidant de toute la force de ses griffes, il faisait des efforts inouis pour grimper au haut de la rive. Nos Indiens crurent que tout espoir était perdu et poussèrent un cri lamentable. Mais Wharton s'avança avec audace vers le tigre et lui plongea son couteau de chasse dans la poitrine. Exaspéré par cette blessure, le monstre rassembla toutes ses forces, prit avec les griffes de ses pattes de derrière un point d'appui sur le rocher et parvint avec ses pattes de devant à saisir la cuisse de Wharton. Celui-ci, sans perdre la tête, s'appuya de la main gauche contre un tronc d'arbre voisin, et de la droite retourna avec force, à plusieurs reprises, son couteau de chasse dans le cœur de l'animal. Tout cela s'était passé en un clin-d'œil. Nous volâmes à son secours. Lincoln saisit le fusil de Wharton, et asséna sur la tête du tigre un coup de crosse si bien appliqué que l'animal étourdi lâcha prise et roula dans l'abîme. Malheureusement Lincoln n'avait pas calculé la force de ce coup : son corps fut entraîné en

avant, ses pieds glissèrent et ses mains ne rencontrant rien pour s'accrocher, nous eûmes la douleur de le voir tomber dans le torrent, se débattre quelques momens et disparaître enfin pour jamais.

« Un cri de terreur et de désespoir nous échappa en même temps; mais il fut bientôt remplacé par un morne silence. De son côté l'infortuné Wharton était étendu sur le sol. Nous examinâmes sa blessure; elle était profonde et le sang s'en échappait avec abondance. Nous nous décidâmes alors à le transporter dans le village où nous avions couché la nuit précédente. Malgré les soins qui lui furent prodigués, mon malheureux ami ne reprit point sa connaissance; le troisième jour, un tremblement convulsif agita ses membres, il se leva sur son séant en prononçant quelques mots inarticulés; mais bientôt il retomba sur son lit et rendit le dernier soupir. »

(*New Monthly magazine.*)



MÉMOIRES

d'un

PAGE DE LA COUR IMPÉRIALE.

Les deux anecdotes qui suivent sont extraites d'un ouvrage qui vient de paraître sous ce titre, et qui contient un grand nombre de révélations piquantes sur la cour impériale de 1802 à 1815.

MORT DE DUROC.

Il était sept ou huit heures du soir, le 20 mai 1813, lorsque Napoléon arriva à son quartier-général de Bautzen. Après avoir engagé ses maréchaux à donner quelques heures de repos aux soldats, il s'assit pour prendre le modeste repas qu'on lui avait préparé; puis apercevant le premier contrôleur de la bouche, M. Colin : « Ah! ah! vous voila, monsieur le téméraire, » lui dit-il en souriant; et se tournant vers Berthier, il ajoute : « Ce

» diable d'homme n'est-il pas venu ce matin me chercher au
 » milieu de la mitraille pour me donner une croûte de pain
 » et un verre de vin. La place n'était pas commode, n'est-ce
 » pas, Colin? vous vous souviendrez long-temps de ce déjeû-
 » ner!—Oui, sire, et surtout des obus qui caracolaient autour
 » de votre majesté. »

Le lendemain, jour de la bataille de Bautzen, l'Empereur ne quitta point les pas de l'avant-garde. Les boulets se croisaient en tous sens. Napoléon témoigna à plusieurs reprises son humeur, en voyant l'armée ennemie lui échapper toujours. « Comment, s'écriait-il, après un tel carnage, aucun » résultat! pas un prisonnier! » Au même moment un chasseur des guides de son escorte est coupé en deux par un boulet, Napoléon qui le voit rouler sous les pieds de son cheval, dit en s'adressant au grand-maréchal : « Duroc, qui est celui-là? » —Sire, c'est un guide, la fortune nous en veut bien aujourd'hui. » Il devait en faire une cruelle épreuve!

L'Empereur apercevant une éminence d'où il pouvait voir tout ce qui se passait, descend rapidement le chemin creux pour gagner un petit sentier qui conduisait à cette hauteur. Le maréchal Duroc, le duc de Trévise, le duc de Vicence et le général du génie Kirgener, le suivaient au grand trot, serrés les uns contre les autres. Tout-à-coup, quatre boulets partent des rangs ennemis; l'un d'eux vient frapper un gros arbre près de l'empereur et ricoche aussitôt. Arrivé sur le plateau qui domine le ravin, Napoléon se retourne pour demander sa lunette, et ne voit plus auprès de lui que le duc de Vicence; ce dernier est presque aussitôt accosté par le duc Charles de Plaisance qui lui parle bas à l'oreille. L'empereur s'informe de ce que c'est. « Sire, dit le duc de Plaisance, le grand maré- » chal vient d'être tué!—Duroc!.... Allons donc, cela ne se » peut pas, il était à côté de moi tout à l'heure. »

J'étais de service auprès de l'empereur. J'arrive, pâle et défait avec la lunette, et je confirme la terrible nouvelle. J'étais à côté du maréchal quand il tomba. Le boulet qui avait frappé

l'arbre était venu ricocher sur le général Kirgener qui avait été tué roide, et ensuite sur le duc de Frioul; mais ce dernier n'était pas encore mort, l'empereur remarquant mon air altéré, me dit d'un ton moitié sévère, moitié goguenard. « Ah! ah! » est-ce que tu as peur, toi? — Non, sire; mais la lunette de » V. M. l'a échappé belle. » L'empereur me serra le bras sans ajouter un mot.

Les docteurs Larrey et Yvan étaient accourus; mais tous les efforts de la science devaient être impuissans: le boulet avait déchiré les entrailles. Le maréchal mourut le lendemain matin, vers trois heures.

LA PRINCESSE BORGHÈZE ET LE DENTISTE.

Un jour, la princesse Borghèze fait mander son dentiste; il accourt: « Borglet, lui dit-elle, arrachez-moi cette dent; » voici quinze jours qu'elle me fait souffrir. »

Le dentiste suit la princesse dans sa chambre à coucher, où il trouve un fort joli homme qu'il prend pour le prince Borghèze lui-même, aux manières sans façon dont il en usait chez la princesse. Cependant celle-ci fait quelques difficultés quand vient le moment de livrer sa bouche à l'adresse de l'opérateur; la personne présente emploie tout pour l'y décider, mais inutilement. « Mon Dieu! ma chère amie, lui dit-il; comment » peux-tu faire l'enfant à ce point là; ce n'est qu'un instant » de douleur qui t'en épargnera beaucoup d'autres.—Tu en » parles bien à ton aise, reprend la princesse..... Mais j'y » pense, tu te plaignais avant hier d'un mal de dent; si tu veux » me donner l'exemple, je te promets de me résigner.—Parole » d'honneur? — Parole d'honneur! » Et voilà mon individu dans le fauteuil. L'opération terminée, il somme la princesse de tenir sa parole; elle se décide après quelques difficultés. Le *prince* enchanté, ouvre un secrétaire, prend un rouleau d'or, le brise et donne sans compter.

Le soir du même jour, le père Borglet se trouvait dans une

société nombreuse où l'on vint à parler des grandes dames qui avaient des amans ; les sœurs de Napoléon furent plus d'une fois mises sur le tapis. On cita surtout la princesse Borghèse comme une de celles qui se gênaient le moins. « J'espère bien, s'écria » le crédule dentiste, que vous excepterez celle-là; j'ai vu ce » matin même ce ménage dans son intérieur, et l'on ne peut » se faire une idée de la tendresse dont les deux époux sont » animés ; que de petits soins ! que d'attentions délicates ! » voyez un peu comme on rend justice. » Plus le père Borglet s'épuisait en éloges, plus il voyait son auditoire sourire. Pour le convaincre, il raconte la scène du matin, la complaisance de ce mari qui se fait arracher une bonne dent pour remonter le moral de sa femme et lui donner l'exemple du courage. « J'en » suis réellement touché, ajouta-t-il; c'est un ménage qui en » est encore à la lune de miel, » un grand éclat de rire coupa la parole au pauvre orateur. — « Faites-nous un peu le portrait » du prince, » dit un des assistans. A chaque coup de pinceau, nouvelle hilarité. Enfin quand il eut fini, on lui apprit que le prince Borghèse était en Italie depuis fort long-temps, et que le portrait qu'il venait de tracer était celui de M. Cap... . ancien comédien ambulante.



CHRONIQUE.

24 AVRIL.

Un journal de Suède publie la découverte suivante : en explorant les mines de fer situées près de la ville de Jöhenteping, abandonnées depuis bien long-temps, des ingénieurs trouvèrent un cachot dans lequel gissait une femme de 30 ans, et tout à fait privée de raison. D'après les renseignements qu'on est parvenu à se procurer, cette infortunée serait restée quinze années dans la plus complète obscurité sans autre nourriture que du pain et de l'eau. Elle a des traits réguliers, mais dépourvus de toute expression; son teint est d'un brun jaunâtre, et son corps boursoufflé ressemble à une substance spongieuse. Cette femme, dont la santé est fort chancelante, est extrêmement sensible aux impressions de l'air. Les autorités judiciaires sont à la recherche des auteurs d'un si mystérieux emprisonnement.

— Dernièrement, dans une auberge de Châtillon, arrive sur le soir un voyageur proprement vêtu et d'environ 38 ans. Son passeport indiquait un commis-marchand, qualification très-ordinaire; mais une note au crayon portant celle moins commune de *Roi de France et de Navarre*, annonçait une

nouvelle édition du Dauphin. Il paraît que la ressemblance que cet individu a trouvée entre ses traits et ceux d'un buste de Louis XVI est le seul motif de ce léger surcroît de qualité. Au reste, il possède un calme et un sangfroid qu'il semble disposé à conserver dans l'énoncé de ses prétentions. Il compte aller voir son oncle, lui faire sa petite réclamation, le prier de vouloir bien lui permettre d'occuper sa place héréditaire, et, si, contre toute apparence, ses remontrances ne sont point efficaces, il consent à ne rien changer à l'ordre actuel des choses.

— LL. MM. Napolitaines seront à Paris vers le milieu de Mai. C'est à la fin de ce mois que leur sera offert le bal de l'Opéra, où seront invitées toutes les personnes qui ont souscrit pour celui au profit des pauvres. Il y sera servi deux soupers : l'un pour les dames, l'autre pour les hommes. C'est à *Madame*, duchesse de Berry, qu'est due la première idée de cette fête, dont les frais estimés à 30,000 fr., seront faits par la liste civile.

— Un négociant américain a reçu dernièrement la lettre suivante qu'accompagnait un paquet contenant 100 dollars : « Pour environ 70 dollars volés dans votre coffre-fort de fer, à Manchester, il y a quelques années; intérêts, principal et frais de poste compris. »

— Le nombre des personnes tuées par la foudre aux Etats-Unis pendant 1829 est double de celui des personnes qui ont gagné le gros lot aux diverses loteries tirées dans la même année. De sorte que, d'après ce calcul, tout individu achetant un billet de loterie a l'agréable perspective de deux chances d'être frappé de la foudre contre une seule de gagner le gros lot.

— Un bizarre phénomène vient d'être soumis aux observations de la médecine. Il y a peu de jours, il est né, à terme et vivant, un enfant du sexe masculin sans pieds, sans mains et avec une langue adhérente sur tous les bords à la mâchoire inférieure. Si ce malheureux enfant continue à vivre, il sera

privé de parler, de manger des alimens qu'il faille broyer, et ne pourra faire usage de ses bras que pour ramper.

— Pendant le violent orage qui, le 8, a éclaté sur les environs du Hâvre, un homme qui voyageait à cheval a été mortellement frappé du tonnerre. Quelques heures après cet accident terrible, on a trouvé ce cavalier placé comme s'il eut été encore vivant sur son cheval, qui, aussi foudroyé, se tenait contracté comme s'il avait voulu se cabrer.

— Une circonstance remarquable dans la mort du grand duc de Hesse, qui a eu lieu le 6 avril, c'est qu'il avait annoncé long-temps à l'avance le jour de son décès. « Je mourrai, disait-il sans cesse, le même jour que mon père. » Sa prédiction s'est accomplie ; son père était mort le 6 avril 1790.

— Qui n'a eu le malheur de rencontrer au théâtre un de ces *dilettanti* de contrebande, qui ont l'insipide habitude de fredonner des airs d'opéra pour faire supposer en eux une haute capacité musicale. Dernièrement, à Feydeau, un silencieux, mais véritable amateur, impatienté d'entendre une voix aigre et discordante accompagner Chollet, ne pût s'empêcher de s'écrier, dans son harmonieux courroux : « Oh, le bourreau ! peste soit du chanteur ! » — « Est-ce de moi que vous parlez, demanda le bourdon ? Ah ! monsieur ! à Dieu ne plaise ! c'est de ce maudit acteur qui me prive du plaisir de vous entendre. »

— Les soixante millions de pièces de cinq francs auxquels on évalue les dépenses pour la guerre d'Afrique, placés en piles de cent francs, serrées l'une contre l'autre, rempliraient complètement la vaste cour des Tuileries, et, rangées sur trois pièces de front, elles occuperaient toute la longueur de la route de Paris à Toulon.

— En Angleterre, le nombre des gens insolubles depuis la paix s'est élevé à 60,991. Pendant les quatre premières années, le nombre en fût de 11,599, et pendant les quatre dernières, il s'est élevé à 16,995.

— La célèbre tortue âgée de 200 ans, qui habitait le jardin

de l'évêché de Péterborough, à Londres, est morte le 2 avril.

— Des lettres de Vienne annoncent qu'on parle du mariage de l'archiduchesse Marie-Thérèse, fille aînée de l'archiduc Charles, avec le prince royal de Bavière.

— Le roi de Bavière, arrivé à Naples le 2 mars, est parti le lendemain pour l'île d'Ischia, où il va prendre les eaux. S. M. voyage comme un simple particulier, accompagnée seulement d'un secrétaire et d'un domestique.

— D'après un rapport récemment envoyé à Londres, il résulte que, dans l'espace de 10 ans, 7,000 indiennes se sont brûlées vives sur les tombeaux de leurs époux, en témoignage de leur fidélité conjugale.

— Le célèbre James Rennel, le plus savant géographe de l'Angleterre, vient de mourir dans un âge fort avancé.

— *Le Journal de la Cour de Londres* annonce, d'après une lettre de Berlin, que le mariage de M^{lle} Sontag avec le comte de Rossi, devenu un problème européen, est un fait indubitable; mais que des soupçons mal fondés de la part du comte ont amené une séparation qui n'est que momentanée.

— Avec la meilleure volonté du monde, il est probable qu'elle durera autant que M. le comte restera à la cour des Pays-Bas, et M^{me} la comtesse à celle de Saint-Pétersbourg.

— *Les Rebelles sous Charles V*, tel est le titre d'un nouveau Roman en 4 gros volumes de prose que va publier le vicomte d'Arincourt, dont la participation aux débats littéraires ne peut qu'être fort intéressante, puisqu'elle contribuera à les embrouiller encore.



THÉÂTRES.

M^{me} Malibran, au moment de s'embarquer pour l'Angleterre, a donné à son passage à Calais un concert au bénéfice des pauvres. Couronne, impromptu, cris d'enthousiasme, tout à été employé pour célébrer le talent de *la diva*. L'hiver nous la rendra. Un bon engagement conclu avec M. Robert, successeur de M. Laurent au trône du *théâtre Italien*, assure plus de mille francs par représentation à M^{me} Malibran. De pareils appointemens pourraient s'élever au-delà de cent mille francs par an. Que l'on se plaigne donc des gros traitemens des ministres.

— Rien de nouveau à la *Comédie-Française*. *Hernani*, puis *Hernani*, et encore *Hernani*. Cela est à coup sur fort récréatif. Cependant la guerre civile allumée par l'œuvre de M. Victor Hugo commence à s'appaiser. Les admirateurs se calment, les critiques se taisent et tout annonce que les miracles du romantisme ont cessé d'opérer.

— *L'Odéon* ne se repose pas sur les lauriers de Christine. Il a donné la semaine dernière la première représentation de *L'Ecole du Pauvre*, comédie en trois actes et en prose, œuvre morale, mais peu divertissante; instruction donnée aux pauvres qui ne vont pas au spectacle. On ne sait pas si les auteurs se présenteront au concours de l'Académie Française pour le prix de vertu.

— Il y a du mérite à s'occuper un peu du public si souvent négligé par les administrations théâtrales. *L'Ambigu-Comique* a droit à des éloges pour les réparations qu'il vient de faire à sa salle. Les loges ont été disposés de manière que presque tous les spectateurs pourront voir le spectacle qui était caché jusqu'ici au plus grand nombre. On a restitué aux admiratrices populaires de Frédérick et de M^{me} Dorval le droit d'entrer au parterre, qui ressemble à présent à un pré émaillé de fleurs, comme disent les poètes du boulevard.

— Une funeste étoile poursuit le théâtre des Variétés, autrefois si célèbre par le talent de ses acteurs et l'originalité piquante de son répertoire. Ces comédiens si vrais dans la reproduction des mœurs populaires, ont quitté la scène ou passé à d'autres théâtres. Ces pièces si pleines de sel et où la nature était prise sur le fait sont usées et ne peuvent plus satisfaire la curiosité publique. Les tentatives faites par une administration habile pour réparer ces accidens, obtiennent malheureusement peu de succès. La *Marié à l'encan*, le *Bal de l'avoué* vaudevilles joués récemment n'ont pas réussi. Souhaitons de meilleurs jours à un théâtre que ses anciens triomphes rendent digne d'intérêt.

— M. Fontan, détenu à Sainte-Pélagie pour délit de presse, a fait recevoir à l'Odéon *Jeanne la folle* ou *la Bretagne au treizième siècle*, drame en cinq actes et en vers. On compte beaucoup sur cette nouvelle production de l'auteur de *Perkins Warbec*. Qu'il nous soit permis de désirer qu'un grand et légitime succès appelle la pitié sur le sort d'un jeune homme plein de talent qui, pour un misérable article inséré dans un misérable journal, voit sa liberté compromise pendant cinq années.

— La spirituelle parodie d'Hernani que le Vaudeville a donnée avec tant de succès a été honorée de la présence de S. A. R. Madame.



REVUE DES MODES.

Une des plus jolies modes que l'on ait distinguée cette saison , offrait une redingotte en gros de Naples couleur paille , ornée tout au tour d'une broderie en soie platte lilas. Elle n'était point fermée sur le devant et laissait découvrir un jupon en gros de Naples brodé de même nuance que la redingote. Ce genre de mise paraît devoir prendre faveur cet été à en juger par le nombre de redingottes et Jupons semblables qui se confectionnent chez les premières couturières.

— On a vu aussi à Lonchamps beaucoup de redingottes en gros de Naples glacé qui n'étaient point fermées sur le devant et dont le corsage uni était orné d'un grand collet rabattant en pélerine sur le dos et les épaules et se terminant en pointe sous la ceinture. Ces redingottes laissaient voir de jolies robes de dessous en jaconas brodé ou garni de petites dentelles.

— Les redingottes ont presque toutes le corsage ouvert sur la poitrine et laissent apercevoir un grand luxe de chemisettes et de jolis boutons pour les fermer. Quelquefois au lieu de la ruche de tulle qui leur sert de collier , les femmes entourent leur cou de plusieurs rangs d'une grosse chaîne d'or. Au bas des manchettes un seul rang de chaîne tient souvent lieu de bracelet.

— On a encore vu beaucoup de robes en foulard peint, en batiste de laine brodée et en chalis ouvragé ou uni.

— Les nouveaux dessins sur mousseline sont d'un genre complètement différens de ceux de l'année dernière. Des rosaux immenses, des encadremens gothiques, des vases étrusques remplis de fleurs, forment les semés des tissus d'été. On imprime beaucoup de ces dessins sur des mousselines à larges raies.

La *mousseline cachemire* remplit parfaitement son titre par le moëlleux de son tissu et les dessins qu'il présente. Les orientales sont aussi d'un très joli effet, mais rien ne nous a paru offrir un aspect plus élégant et plus léger que les *Dona-Sol* dont les magasins Saint-Anne ont enrichi cette année le nombre de leurs nouveautés.

— On fait des canezous en mousseline et en tulle brodé qui ont une guirlande qui dessine le tour de la poitrine et du dos, comme pour marquer la forme de la robe; sur cette guirlande est attachée une dentelle, ou un tulle qui retombe et marque gracieusement le corsage. Une dentelle semblable attachée au dessus du coude forme manchette et correspond à une autre plus petite qui entoure le poignet en remontant sur le bras.

— Les ruches des chemises et canezous sont quelquefois remplacées par deux petits lés carrés et rabattus.

— Sur des chapeaux en paille de riz, des guirlandes de fleurs sont posées en chaperon sur le côté de la forme. Sur d'autres, une demie guirlande attachée d'un côté au haut de la forme, descend du côté opposé jusqu'au milieu de la passe. Ces guirlandes en petites fleurs de muguet ou clochette, sont d'un effet aussi joli que les plumes.

— Nous citerons un chapeau en paille de riz orné de deux fleurs placées comme deux oiseaux de paradis inclinées du même côté. Les fleurs avaient une longue tige couverte de feuilles, au bout de laquelle était une espèce de grosse boule de neige d'où s'échappait une grande quantité de petites fleurs vertes qui semblaient rester suspendues. Cette fleur toute originale, faisait l'effet d'une bombe qui éclate. Les rubans du chapeau étaient en gaze à mille raies vertes et blanches.

— Un chapeau très élégant n'avait qu'une seule plume tournée

trois ou quatre fois en spirale qui couronnait le haut de la forme et retombait jusqu'au bord de la passe.

— La forme des chapeaux en paille ressemble beaucoup à celle de l'année dernière. La passe ronde et très évasée, le rebord fort court derrière, la nuque et la forme extrêmement basses.

— Les amazones étaient noires ou brunes foncé à corsages collants ornés de deux rangs de boutons.

— Les ombrelles sont en taffetas à reflet, on y a supprimé les franges, qui du reste, sont condamnées à ne paraître sur aucune partie de la toilette cet été.



KATHED ET EURÉLIE,

ou

LES DEUX CHIENS NOIRS.

« Depuis la nuit où notre Eurélie est venue au monde, nous » n'avons point eu d'orage semblable à celui-ci, dit Renaud à » sa femme.

» — Il est vrai, répondit Thérèse. — Allons, ma fille, » rapproche les tisons et jette quelques branches de bois sur » le feu. Il faut tâcher de nous égayer un peu si nous pou- » vons. »

À cet ordre, Eurélie se leva et fit ce que sa mère désirait. Le bois sec prit feu et produisit une flamme si vive, qu'à peine apercevait-on la lueur des éclairs dans l'intérieur de la maison ; son pétitement ne couvrit pas cependant le bruit du tonnerre, du vent et de la pluie.

« Chut ! » dit Renaud dans un moment où l'orage semblait s'être un peu calmé, « quelqu'un vient de frapper à la porte. »

« — Que Dieu ait pitié du pauvre voyageur dans cette nuit » terrible ! » s'écria Thérèse. « Renaud, va voir qui frappe. »

Renaud dirigea ses pas vers la porte, et demanda qui était là. Personne ne répondit. Craignant que l'orage n'eût empêché d'entendre sa voix, il tira les verroux et entr'ouvrit la porte.

« C'est une chose étrange! » dit-il en la refermant et en revenant auprès de sa femme et de sa fille.

« Est-ce qu'il n'y a personne? » demanda Thérèse.

« — Aucun être humain, répondit Renaud; mais deux » grands chiens de chasse noirs à long poil. D'où viennent-ils? » où vont-ils? C'est ce que Dieu seul pourrait dire.

» — Il faut les faire entrer, Renaud; ils se réchaufferont » devant le feu. Ces pauvres bêtes se seront probablement éga- » rées.

» — Je pensais bien aussi à leur donner un asile, dit Re- » naud; car les animaux, quoiqu'ils ne parlent pas, n'ont pas » moins besoin que nous de chaleur et d'abri. Mais comme » j'allais leur ouvrir, un éclair a brillé, et il m'a semblé voir » un rire diabolique sur leurs lèvres. Je me suis alors hâté de » refermer la porte en tremblant.

» — Est-il possible? Renaud, toi qui d'ordinaire est si » brave!

» — Brave ou non, les chiens resteront dehors toute la nuit; » car je ne leur ouvrirai pas.

» — Puis-je leur ouvrir, moi? demanda Eurélie.

» — N'es-tu pas honteux, Renaud, dit Thérèse, de voir » une jeune fille montrer plus de courage que toi?

» — Sa hardiesse ne date pas de bien loin, répondit Re- » naud: il n'y a pas deux mois qu'elle tremblait encore en en- » tendant une souris trotter. Mais il est vrai que maintenant » elle n'a peur de rien; elle va seule dans la forêt, à toutes les » heures de la nuit, et ce n'est pas toujours pour ramasser du » bois; mais, comme elle dit, pour voir les choses étranges » qui s'y passent. »

« — Paix! paix! dit Thérèse, on a frappé; si, cette fois, » ce ne sont pas des doigts humains, je ne m'y connais plus.

» — Je n'irai certainement pas ouvrir, dit Renaud, ce

» sont les deux chiens qui grattent encore à la porte avec leurs
» pattes. »

A peine avait-il prononcé ces mots, qu'un affreux coup de vent sembla renverser toute la forêt. Un arbre, arraché du sol, fut lancé contre la croisée et la fit voler en morceaux. Aussitôt, les deux chiens s'élançant par l'ouverture, sautèrent dans la maison et vinrent se coucher devant le feu.

« Que le ciel nous protège! » s'écria Renaud.

« — Pauvres animaux, dit Thérèse, ils sont tout trempés.
» Le feu va les sécher un peu. Allons, Renaud, referme la
» fenêtre du mieux que tu pourras.

« — Oui, mais auparavant, je vais mettre les deux chiens
» dehors; si nous les gardions ici, nous serions bien sûrs de ne
» pas retrouver demain matin notre quartier de chevreuil et
» les deux hures qui sont pendues au mur.

« — Allez vous coucher, mon père, dit Eurélie; je me
» charge de mettre les deux chiens à la porte quand l'orage
» sera passé. Dormez sans inquiétude. »

A ces mots, les deux chiens, redressant la tête, se regardèrent l'un et l'autre; puis ils se recouchèrent devant le feu.

« Tu es une bonne fille, Eurélie, dit Thérèse; cependant,
» ne veille pas trop tard. Bon soir, mon enfant. » Thérèse embrassa sa fille et se retira avec Renaud dans la pièce qui leur servait de chambre à coucher.

Dès que la porte en fut fermée, les deux chiens se levèrent et vinrent placer leurs têtes sur les genoux d'Eurélie. La jeune fille posa un de ses doigts sur sa bouche: « Couchez-vous, » bons chiens, couchez-vous, leur dit-elle; encore un moment. » Plusieurs fois, elle alla écouter à la porte de la chambre à coucher, afin de s'assurer que son père et sa mère dormaient; quand elle en eut la certitude, elle ôta son bonnet et ouvrit sans bruit la porte de la maison.

L'orage avait cessé. La tige des arbres s'était redressée, et rien ne troublait le silence de la forêt. Aucun nuage n'obscurcissait

la sérénité du ciel. La lune sur son déclin lançait obliquement ses blancs rayons à travers l'épais feuillage.

« Venez, » dit Eurélie aux deux chiens. Ceux-ci s'élançèrent sur ses pas, et elle s'enfonça dans la forêt.

Elle arriva, toujours suivie des deux chiens, dans une clairière en amphithéâtre; il n'y avait, dans toute son étendue, qu'un vieux et gigantesque sycomore qui s'élevait au centre, et sous lequel était un homme.

« Eurélie, dit-il, vous m'avez bien fait attendre.

« — Il ne m'a pas été possible de venir plus tôt, Kathed. »

Kathed regardant Eurélie avec des yeux ardents, s'écria :
« Non, jamais tant de charmes n'ont été éclairés par la lumière »
» de la lune!

« — Qu'importent ces charmes, dit Eurélie? N'est-ce pas »
» mon amour seul qui te touche?

« — Oui, mais n'est-ce rien que la beauté?

« — Rien, » répondit Eurélie, en regardant avec complaisance la gracieuse figure de Kathed : et elle sentit qu'elle ne disait pas la vérité.

« Je connais toutes vos pensées, Eurélie; vous m'aimez ; »
» vous m'êtes entièrement dévouée, et vous n'hésiteriez pas à »
» me suivre si j'en marquais le désir. Cependant, je dois vous »
» le répéter encore, en m'aimant, en vous unissant à moi, »
» vous brisez tous les liens qui vous attachent à la race des »
» hommes, vous vous engagez à vivre parmi d'autres êtres. »

« — Il n'importe, interrompit Eurélie, je te suivrai. »

« — Ce n'est pas tout, continua Kathed. Je parais jeune et »
» beau, mes cheveux sont noirs et bouclés, un doux incarnat »
» colore mon visage, mes yeux brillent de toute la fraîcheur, »
» de toute la vivacité du printemps et de l'adolescence, ma taille »
» est noble et bien prise; rien ne peut égaler le charme de ma »
» figure. Mais bientôt il ne me restera plus rien de tout cela.

« — Serait-il vrai? Kathed, tu n'es donc point immortel?

« — Non? j'étais né avant le plus vieux des arbres de cette

» forêt, avant ce sycamore décrépît qui nous couvre de son
» feuillage, et je vivrai même encore lorsque la sève ne circu-
» lera plus dans leurs troncs desséchés; mais je ne vivrai pas
» toujours. Je vous le répète, Eurélie, je n'ai que l'apparence
» de la jeunesse.

« — Il n'importe, dit Eurélie, je te suivrai.

« — Écoute moi encore, ô la plus aimée parmi les filles
» des hommes. Il est dans notre nature de posséder tous les
» dehors, toutes les qualités de la jeunesse, et d'être, durant
» quelques siècles après notre création, aussi beaux que nous
» le désirons. Mais lorsque le moment fixé pour notre trans-
» formation est arrivé, il n'y a point pour nous de passage
» graduel de la jeunesse à la vieillesse. Nous sommes subite-
» ment frappés de décrépitude, et nous devenons aussi hideux
» que nous étions beaux. »

Eurélie regarde Kathed. « Il n'importe, dit-elle, je te sui-
» vrai.

« — Réfléchissez bien, Eurélie. Le moment fatal s'avance
» à grands pas. »

Eurélie frémit; mais elle sentit sa taille amoureusement pres-
sée par Kathed, ses regards rencontrèrent les siens, et elle
s'écria : « Il n'importe, je te suivrai.

« — C'est demain, à minuit, que le terrible changement
» doit s'effectuer, continua Kathed. Il est en ce moment mi-
» nuit : je n'ai donc plus que vingt-quatre heures de jeunesse
» et d'amour à vous consacrer.

« — Je ne redoute aucun changement, dit Eurélie. Ne
» serez-vous pas toujours Kathed? ne m'aimerez-vous pas
» toujours?

« — Je serai toujours Kathed, oui, mais la saison de l'a-
» mour sera passée. Je serai plein d'affection pour toi, Euré-
» lie, mais je ne t'aimerai plus d'amour.

« — Vous ne m'aimerez plus d'amour!

« — Non. Mais toi, Eurélie, toi-même tu cesseras de m'ai-

» mer ; car rien dans ma personne ni dans ma voix , ne te rappellera la personne ni la voix actuelle de ton Kathed.

« — Il n'importe , je vous suivrai , dit Eurélie ; mais , ajouta-t-elle , comment savez-vous qu'il ne vous reste plus que vingt-quatre heures de jeunesse ?

« — Nous le savons , Eurélie , parce que vingt-quatre heures avant notre métamorphose , nos mains deviennent sèches , jaunes et ridées comme celles d'un vieillard. »

Ayant jeté les yeux sur la main de Kathed , qui pressait encore sa taille ; Eurélie la vit en effet jaune et ridée. Elle s'arracha brusquement de ses bras et s'écria avec un accent douloureux : « Pourquoi vous être fait aimer de moi ? »

« — Il suffit , Eurélie , dit Kathed. La jeunesse et la beauté ont , je le vois , plus de prix à vos yeux que vous ne le disiez tout à l'heure. Tout ceci , au reste , n'était qu'une épreuve ; vous y avez succombé ; adieu , vous ne me reverrez plus. »

A ces mots , les deux chiens se levèrent et firent retentir la forêt de leurs aboyemens. La lune passa derrière un nuage , et lorsqu'elle reparut , ses rayons éclairèrent de nouveau la verte clairière ; mais Eurélie était seule sous le vieux sycomore.

(Forget me not.)

UNE AVENTURE

PRÈS

DE GRANVILLE.

En arrivant à Granville, j'avais formé le projet de rester pendant plus d'un an en France. Je descendis dans une auberge et me disposai à chercher un logement qui convint à mes moyens, à mes goûts et à ma manière de vivre. Il y avait à peine trois jours que j'étais dans la ville, que l'on me proposa une maison qui semblait me convenir. Elle était petite, éloignée à peine d'une lieue de Granville, et n'avait d'autre défaut que celui d'être isolée. Elle ne m'en était que plus agréable. Le propriétaire, soi-disant tailleur, était soupçonné de faire un commerce très-lucratif avec les contrebandiers de Guernesey et de Jersey. Son extérieur annonçait effectivement plutôt un contrebandier qu'un paisible tailleur. C'était un gaillard élancé, maigre, et dont le visage pâle et caché aux deux tiers par une énorme barbe, était décoré d'une large balafre qui lui donnait un air sauvage.

Bien que son extérieur fut repoussant, je n'eus cependant pas à me plaindre de lui lorsque nous entrâmes en négocia-

tion; ses prétentions me parurent raisonnables, et nous fûmes bientôt d'accord. Moyennant une somme très-modique, j'en devenais propriétaire viager. Cette petite maison, de construction gothique, se composait simplement de deux chambres au rez-de-chaussée et d'un étage-au-dessus, et offrait assez d'emplacement pour un petit ménage. A la recommandation du tailleur, j'avais pris à mon service une fille de Granville, qui était tout pour moi, cuisinier, domestique et jardinier. Si j'avais eu besoin d'un cocher, elle se serait placée sur le siège avec autant de plaisir que d'habileté. Madelon, âgée d'à peu près vingt ans, me surprit d'abord autant par son extérieur que par sa mise. Sa coiffure était celle des femmes de Granville; elle se composait de deux aunes et plus de toile de coton blanche qui pendait des deux côtés sur les oreilles, et dont les pointes étaient relevées sur le sommet de la tête. Un fichu rouge couvrait son cou, son tablier blanc avait des poches, dans lesquelles elles fouillait continuellement, soit qu'elle se reposât, soit qu'elle parlât avec expression. Ses yeux étaient d'une grande beauté, et sa figure eut été non moins belle, si elle avait eu moins à souffrir des injures de l'air. Le tailleur me donna les meilleurs témoignages sur son compte. Elle entra donc à mon service.

C'était par un beau jour du mois de juin; je me sentais plus dispos qu'à l'ordinaire, j'allai me promener dans les champs qui avoisinaient ma petite propriété. Je rencontrai un pauvre matelot français qui ne mendiait pas précisément, mais qui me considéra long-temps et d'une manière qui me fit croire qu'il ne refuserait pas une légère aumône. Je lui offris une petite pièce blanche. Cet homme me considéra avec une surprise visible, attendu que mendier n'était nullement sa profession. Il mit cependant ce que je lui avais donné dans sa poche, et me remercia avec une chaleur que j'aurais cherchée en vain chez un de mes compatriotes en pareille circonstance. Ses manières firent naître le désir de m'entretenir avec lui; et, lorsque dans le cours de la conversation il apprit que j'étais le propriétaire de

la maison voisine, il en exprima ses regrets ou sa surprise, car je ne pouvais en faire la différence, en haussant les épaules et en poussant un ah! prolongé. Je restai interdit. « Ma maison ne vous plaît pas, comme je vois, mon ami; qu'y trouvez-vous qui vous déplaît? — Ce qui m'en déplaît, demande monsieur? — Oui, cette maison est assez solide, je pense, pour durer autant que moi. » Un second ah! et un mouvement des épaules fut la seule réponse. « Si vous avez quelque chose à me dire, ajoutai-je, parlez franchement, que je sache ce que vous pensez. » Il n'avait rien à dire, « rien au monde. » Je ne me contentai pas de cette réponse, et je le pressai jusqu'à ce qu'il m'avoua enfin qu'il regardait ma maison comme une maison de malheur. En trois ans de temps, cette maison avait passé dans les mains de quatre propriétaires, qui tous étaient morts subitement, l'un avait été trouvé un matin, mort dans son lit, après s'être cependant couché bien portant; le second s'était jeté dans le puits et s'y était noyé; le troisième, dans un accès de spleen, s'était pendu à l'un des poiriers du jardin fruitier. Ici j'interrompis cette liste de malheurs, en remarquant que, pour éviter à l'avenir un pareil accident, je ferais abattre l'arbre. « Outre ce poirier, il y en a encore bien d'autres dans le jardin, me répondit le matelot d'un air significatif. — Mais votre quatrième propriétaire, demandai-je, qu'est-il devenu? — Il a été trouvé mort sur la route le corps percé d'une balle. Monsieur voit donc bien que j'ai raison de dire que sa maison est une maison de malheur; si elle était à moi, je la vendrais avant que la nuit fut venue. — Et qui l'achèterait? » demandai-je. J'étais persuadé que le coquin était envoyé pour chercher à me dégoûter de ma maison, et à se l'approprier à bon compte; peut-être était-ce par le tailleur lui-même, qui se repentait de la vente. Si je n'avais pas été réellement de mauvaise humeur, j'aurais ri au nez du drôle, pour le punir de son insolence. — Qui l'achèterait? demandai-je encore une fois. — Certes, pas moi, répondit le matelot, monsieur peut me croire sur parole. A ces mots, il continua sa route pour Gran-

ville, au moment même où Madelon venait m'appeler pour le diner. Comme je me mettais à table, un exempt de police entra; à sa vue, la pauvre fille devint pâle, et moi-même je n'étais pas à mon aise, quoiqu'il me fut impossible de deviner comment, dans ma solitude, j'avais pu attirer l'attention des autorités de Granville. L'exempt ne jugea pas à propos de me donner le moindre éclaircissement. Sans jeter un seul coup d'œil sur la fille interdite, il m'ordonna de le suivre, en me signifiant que, dans le cas où je ferais quelque résistance, il avait entre les mains les moyens de se procurer de l'obéissance. Il ne me restait qu'à obéir.

A en juger par l'étonnante impolitesse du subalterne, je n'avais rien de bien agréable à attendre de la réception de ses supérieurs. Mais le préfet, qui était fort grand et dont le visage brun offrait des traits fortement prononcés mais nullement désagréables, me reçut avec beaucoup de politesse. Il s'excusa sur le désagrément qu'il me causait; il agissait pour des motifs qu'il ne lui était pas possible de me communiquer pour le moment, du reste, je n'avais rien à craindre. « Vous êtes Allemand? — Oui! — Et vous avez probablement servi dans l'armée? — Non! — Alors dans la marine? — Non, je m'occupe de littérature. » Un hem! de mécontentement suivit cette réponse. Mon inquisiteur était visiblement embarrassé, et semblait incertain sur le parti qu'il devait prendre. Enfin, il me demanda : « Avez-vous du courage? »

Il y avait, dans cette question, tant d'ambiguïté et de bizarrerie que je ne savais si je devais rire ou me fâcher. « Demander à un homme s'il a du courage, lui répondis-je, c'est à peu près comme si on voulait demander à une femme si elle a de la pudeur. Quelle réponse voulez-vous que je fasse à une telle question? » Le préfet se mit à sourire et me dit : « Assez; continuons. » J'étais tout oreille, « Votre vie est en danger cette nuit. Cela vous étonne; il n'est cependant que trop vrai. Êtes-vous dans l'habitude d'avoir des armes dans votre chambre à coucher? des pistolets, par exemple. — Assurément. Je

ne me mets jamais au lit, en voyage surtout, sans avoir près de moi une paire de pistolets. — Quoique vous entendiez ou que vous voyiez, vous ne devez cette fois-ci en faire aucun usage, si déjà il n'a pas été pris des mesures en conséquence. — Comment! m'écriai-je, ne pas me défendre, si je vois dans ma chambre à coucher un coquin qui veut me prendre à la gorge? — Non, répliqua le préfet froidement, vous ne devez ni parler, ni vous remuer, ni faire attention à tout ce que vous verrez. Vous sentez-vous assez de fermeté? Si non dites-le moi franchement. Cependant, j'espère que j'ai devant moi un homme de cœur. » Je m'inclinai, que pouvais-je faire de mieux. « Ainsi nous sommes d'accord? continua le préfet, vous pouvez vous reposer sur ma vigilance, et vous me promettez de rester complètement passif quelque chose qu'il arrive? — Oui, quoique dans une affaire qui, me touche de si près, j'aurais préféré me charger du rôle principal. — Je suis persuadé que plus tard vous verrez les choses tout autrement. Dans tous les cas, j'ai votre parole que vous ne bougerez pas? — Assurément. — Je vous suis très-obligé pour votre confiance. Mais encore un mot; vous me promettez de ne rien dire à qui que ce soit, de tout ce qui s'est passé entre nous. Si votre domestique était curieuse.... — Je garderai le silence, interrompis-je, bien que je n'aie aucun sujet de douter de sa fidélité. — Ni moi non plus; mais elle pourrait bavarder, et dans tous les cas déranger notre plan.

Je fus congédié, et m'en retournai à la maison. Je ne savais que penser de ma première connaissance avec la justice française. Il y avait tant de mystère dans toute cette affaire, que j'en aurais ri, si je n'y avais eu une part sérieuse.

La nuit étant venue, j'éprouvai non pas de la peur, je ne me rendrais pas justice, mais bien quelque inquiétude et un peu d'oppression. Je restai le plus long-temps possible à table, au mécontentement visible de Madelon qui n'aimait pas les heures avancées. Enfin, j'allai me coucher dans une situation d'esprit difficile à décrire. Mon premier soin fut naturellement

de fermer la porte à double tour et de pousser les verroux des fenêtres. La promesse que j'avais faite, ne m'empêcha pas de prendre les mesures nécessaires pour ma défense; j'examinai mes pistolets, on en avait retiré la charge, ma poire à poudre était vide.... Ainsi les scélérats étaient déjà dans la maison, ils m'avaient désarmé avant de m'attaquer. Pour la première fois, le soupçon me vint que Madelon, toute honnête qu'elle parût, pouvait bien être du complot qui se tramait contre ma vie. Que faire? j'étais seul, désarmé, les assassins étaient là, il ne fallait donc pas penser à s'évader. Si je laissais seulement apercevoir à ces malheureux qu'ils étaient découverts, je ne ferais qu'accélérer ma perte; au lieu qu'en attendant les secours du préfet, il me restait encore quelque espoir de salut.

Comme, assez mal à propos sans doute, je me disposais à faire l'inspection de ma chambre, j'entendis chuchoter, mais si bas qu'il n'y avait que l'oreille de celui qui connaît la présence du danger, qui pût s'en apercevoir. Ce bruit partait de dessous le lit. N'ayant point d'armes, ma première pensée fut de fuir; mais après un moment de réflexion, (et dans une telle position, les momens sont des heures,) je me persuadai que chercher à quitter ma chambre, serait le plus sûr moyen de mettre sur pied mes assassins, dont le plan était visiblement d'attendre que je fusse endormi. Je pris donc mes arrangemens en conséquence et avec une fermeté dont je m'étonne encore aujourd'hui.

J'espérais que la police viendrait enfin à mon secours, et qu'au moins tant que je resterais éveillé, on ne ferait aucune tentative. Je me mis enfin au lit, je pris un livre et laissai brûler ma lampe près de moi sur une table. Pour faire voir à mes ennemis que j'étais toujours éveillé, je me mis à lire tout haut, mais j'avoue que je me souviens à peine de ce que j'ai lu. Dans de semblables momens, nous comptons le temps par minute et nous éprouvons plus dans l'intervalle d'une pulsation, que, dans tout autre moment, pendant une journée entière. Une demi-heure s'était écoulée et toujours point de

secours de la part de la police. Dans le fond du cœur je maudissais le préfet; car on devait difficilement espérer un plus long délai de la part des assassins.

Je craignais de cesser ma lecture, et cependant j'aurais tout donné pour pouvoir écouter librement ce chuchotement qui se fit entendre de nouveau, et aussi bas qu'auparavant, mais avec plus de vivacité et des marques d'impatience. Le dénouement était arrivé, il n'en fallait plus douter : ce fut, je l'avoue, un cruel moment. Il eut été plus supportable si j'avais eu des armes; la conviction de posséder les moyens de se défendre, entretient le sang en circulation, mais l'idée d'être enfermé la nuit avec une bande d'assassins, est vraiment épouvantable. Les chuchotemens devinrent plus distincts et plus fréquens. Il m'eut été impossible, même quand j'aurais su que la mort devait s'en suivre à l'instant même, de continuer ma lecture. Le livre me tomba des mains; pour ne pas perdre une syllabe, j'écoutai en retenant ma respiration, jusqu'à l'instant où mes oreilles fatiguées de ces efforts commencèrent à tinter. J'entendis armer un pistolet.... Le moment était venu.... Soudain, et à ma grande surprise, la porte est enlevée de ses gonds. Au même instant, soit par l'effet du courant d'air qui venait de la porte, ou mon propre mouvement, ou le hasard, le rideau de mon lit que j'avais relevé pour lire, retomba et je ne pus voir que l'ombre de deux figures. Comme je tenais mes yeux fixés sur ces deux personnages, la lumière que l'un d'eux tenait élevée comme s'il voulait examiner la chambre, me les fit voir plus distinctement. Je pouvais remarquer que l'un d'eux tenait une arme à la main, et que tous deux passaient devant mon lit. Il y eut une pause. Je jugeai au mouvement de la main de celui qui tenait le poignard ou le couteau, qu'il faisait signe à ceux qui étaient sous le lit; dans tous les cas je sentis que l'on remuait. J'entendis un léger bruit et je vis, à travers mes rideaux, en tournant mes yeux à droite, l'ombre de six hommes qui étaient sortis l'un après l'autre de dessous mon lit. L'instinct naturel de la défense

me portait à me jeter au milieu d'eux pour défendre ma vie, mais avant que j'eusse eu le temps de me remuer, les ombres étaient passées autour de mon lit avec la rapidité de l'éclair; un cri aigu se fit entendre, et lorsque j'ouvris mes rideaux, je vis Madelon et le tailleur entre les mains de la police. Bientôt j'appris que la mort subite de mes quatre prédécesseurs, et la circonstance de la vente de la maison en viager, avaient éveillé depuis long-temps des soupçons. Le préfet avait présumé, ce qui en effet se confirma plus tard par les aveux de Madelon, que le tailleur cherchait à attirer des acquéreurs par la modicité du prix, et qu'aussitôt après avoir reçu les fonds, il s'en débarrassait le plus promptement possible pour rentrer en possession. Quelque puissans que fussent les soupçons, on n'avait aucune preuve, mais une petite fille ayant entendu le complot formé contre moi, l'autorité en avait été informée et l'on résolut, pour éviter toute incertitude, de prendre les criminels sur le fait. Le préfet avait profité de l'absence de Madelon dans l'après midi, pour faire cacher ses gens dans ma chambre à coucher, et les coupables avaient été saisis au moment où ils allaient exécuter le crime.

(*Morgen Blatt.* — *Feuille du soir.*)

Traduction inédite de l'allemand.

LA VENDETTA.

(Il vient de paraître, sous le titre modeste de *Scènes de la Vie privée*, un nouvel ouvrage de M. de Balzac, auteur de la *Physiologie du Mariage* et du *dernier des Chouans*. Un intérêt varié et toujours soutenu, un style simple et pittoresque, des traits d'observations pleines de vérités distinguent cette composition. Nous ne pouvons mieux en faire l'éloge qu'en en donnant un extrait à nos lecteurs. Les passages qu'on va lire sont tirés de la *Vendetta*, première scène de l'ouvrage.)

Les familles Piombo et Porta sont séparées par une de ces haines implacables qui se transmettent héréditairement en Corse : déjà plusieurs meurtres ont signalé les vengeances anciennes, et préparé de nouvelles vengeances. Cependant la jeune Ginevra Piombo, venue à Paris avec son Père, a conçu la passion la plus vive pour Luigi, dernier rejeton des Porta. Le vieux père de Ginevra Bartholoméo Piombo ne peut consentir à un mariage qui blesse un préjugé invincible chez les hommes de son pays. Ginevra se décide à lui faire faire sommation par un notaire.

— Nous prenons ici le récit de l'auteur :

Le vieux notaire chargé des intérêts de Luigi tira un papier timbré contenant un procès-verbal rédigé à l'avance ; et, après

l'avoir lu, il demanda froidement à Bartholoméo quelle était sa réponse.

— Il y a donc en France des lois qui détruisent le pouvoir paternel?... demanda le Corse.

— Monsieur..., reprit le notaire de sa voix mielleuse,

— Qui arrachent une fille à son père...

— Monsieur...

— Qui privent un vieillard de sa dernière consolation...

— Monsieur, votre fille ne vous appartient que...

— Qui le tuent...

— Monsieur, permettez?...

Il n'y a rien de plus affreux que le sang-froid et les raisonnemens exacts d'un notaire au milieu des scènes passionnées où ils ont coutume d'intervenir. Les deux figures que Piombo avait devant lui, lui semblèrent échappées de l'enfer. Sa rage froide et concentrée ne connut plus de bornes, au moment où la voix calme et presque flûtée de son petit antagoniste prononça ce fatal « permettez. »

Alors il sauta sur un long poignard, suspendu à un clou au-dessus de sa cheminée, et s'élança sur sa fille. Les deux notaires se jetèrent entre lui et Ginevra; mais il renversa brutalement les deux conciliateurs, en leur montrant une figure en feu et des yeux flamboyans qui paraissaient plus terribles que la clarté du poignard.

Quand Ginevra se vit en présence de son père, elle le regarda fixement d'un air de triomphe, s'avança lentement vers lui, et s'agenouilla.

— Non! non! s'écria Piombo, je ne saurais!...

Et il lança si violemment son arme, qu'elle alla s'enfoncer dans la boiserie.

— Eh bien, grâce! grâce! dit-elle. Vous hésitez à me donner la mort, et vous me refusez la vie... Oh! mon père, jamais je ne vous ai tant aimé, accordez-moi Luigi?... Je vous demande votre consentement à genoux!... O mon père, votre fille s'humilie devant vous!... Mon Luigi ou la mort!

L'irritation violente qui la suffoquait l'empêcha de parler, elle ne trouvait plus de voix ; mais ses efforts convulsifs disaient assez qu'elle était entre la vie et la mort.

Bartholoméo la repoussa durement.

— Fuis!... dit-il. La Luigi Porta ne saurait être Ginevra Piombo. Je n'ai plus de fille! — Je n'ai pas la force de te maudire ; mais je t'abandonne et tu n'as plus de père!

Ma Ginevra Piombo est enterrée là! s'écria-t-il d'un son de voix profond ; et il se pressa fortement le cœur.

— Sors donc, malheureuse!... ajouta-t-il après un moment de silence. Sors, et ne reparais plus devant moi!

Puis, prenant Ginevra par le bras et la serrant avec une force surnaturelle, il l'entraîna, et la conduisit silencieusement hors de la maison.

Le mariage s'accomplit : les nouveaux époux, abandonnés de tous, tombent bientôt dans la plus hideuse misère : un enfant, qui devait combler leur bonheur, aggrava leur désespoir. Pendant plusieurs années, il n'est plus question du vieux Bartholoméo : enfin, le fatal dénouement de cette histoire amène une scène que nous reproduisons :

Bartholoméo et sa femme étaient assis dans leurs fauteuils antiques, chacun à un coin de la vaste cheminée, dont l'ardent brasier réchauffait à peine l'immense salon de leur hôtel.

La pendule marquait minuit.

Depuis long-temps les deux époux avaient perdu le sommeil.

En ce moment, ils étaient silencieux comme deux vieillards tombés en enfance et qui regardent tout sans rien voir.

Leur salon désert, mais plein de souvenirs pour eux, était faiblement éclairé par une lampe qu'ils laissaient mourir ; et, sans les flammes pétillantes du foyer, ils eussent été dans une obscurité complète.

Un de leurs amis venait de les quitter.

La chaise sur laquelle il s'était assis pendant sa visite se trouvait entre les deux époux.

Piombo avait déjà jeté plus d'un regard sur cette chaise. Ces regards étaient autant d'idées. Ils se succédaient comme des remords.

La chaise vide était celle de Ginevra.

Maria Piombo épiait les expressions qui passaient sur la blanche figure de son mari, mais bien qu'elle fut habituée à deviner les sentimens du Corse, d'après les changeantes révolutions de ses traits, ils étaient tour-à-tour si menaçans et si mélancoliques, qu'elle ne pouvait plus lire dans cette âme incompréhensible.

Bartholoméo succombait-il sous les puissans souvenirs que réveillait cette chaise?

Était-il choqué de voir qu'elle venait de servir pour la première fois à un étranger, depuis le départ de sa fille?

L'heure de sa clémence, cette heure si vainement attendue jusqu'alors avait-elle sonné?

Telles furent les réflexions qui agitèrent successivement le cœur de Maria Piombo. Il y eut un instant où la physionomie de son mari devint si terrible, qu'elle trembla d'avoir osé employer une ruse même aussi simple pour faire naître l'occasion de parler de Ginevra.

En ce moment, la bise chassa si violemment les flocons de neige sur les persiennes, que les deux vieillards entendirent un léger bruissement.

Alors la mère de Ginevra frissonna et baissa la tête pour dérober ses larmes à l'implacable Piombo.

Tout-à-coup un soupir sortit de la poitrine du vieillard. Sa femme le regarda, il était abattu. Alors elle osa parler de sa fille pour la seconde fois depuis trois ans.

— Si Ginevra avait froid!... s'écria-t-elle doucement.

Piombo tressaillit.

— Elle a peut-être faim!... dit-elle en continuant.

Le Corse laissa échapper une larme.

— Je sais, reprit vivement la mère avec l'accent du désespoir, qu'elle a un enfant et qu'elle ne peut pas le nourrir, parce que son lait s'est tari.

— Qu'elle vienne! qu'elle vienne! s'écria Piombo. Oh! mon enfant chéri! Mon enfant tu as vaincu! Ginevra!



L'ÉTIQUETTE

DE LA COUR DE FRANCE

AU QUINZIÈME SIÈCLE.

« Nous sommes pour un moment à Paris, au palais des Tournelles, ou, si vous l'aimez mieux, au château d'Amboise; nous nous promenons sur une des terrasses. Vous voyez monter vers la grande porte, côte à côte, ces hautes personnes, un prince du sang et un évêque. Lequel des deux précédera? Lequel aura la main? Autrefois, c'eût été, sans difficultés l'évêque; aujourd'hui c'est, sans difficulté, le prince. Nous ne sommes plus au siècle passé. Les évêques actuellement ne sont les premiers qu'à l'église : partout ailleurs ce sont les princes.

« Les princesses sont entrées dans le château. Elles se présentent chez la reine. Point de courtisan qui ne vous dise d'avance qu'elles s'agenouilleront trois fois : d'abord à la porte de la salle, ensuite au milieu de la salle, enfin en abordant la reine qui les baisera, ainsi que deux ou trois de leurs dames les plus qualifiées, et qui serrera seulement la main à toutes les autres dames de la suite, que les princesses s'assiéront par terre sur un carreau de velours, et toutes les autres dames par terre sans carreau.

« Mais voulez-vous savoir jusqu'à quel point, à la cour, sont absolues les lois de l'étiquette, écoutez ceci :

« A cause de la dignité du mari de sa fille nouvellement mariée, souvent vous y voyez le père, bien que très-grand seigneur, lui donner la serviette et se mettre à genoux devant sa chaise.

« A l'époque où j'arrivai pour la première fois à Amboise, je trouvai toute la cour en rumeur. Voici de quoi il s'agissait : Une grande dame étant conduite par un prince dans une assemblée, n'avait pas porté la queue de sa robe et l'avait fait porter par ses pages. On ne lui imputait pas cela à grief, mais bien de n'avoir pas, ainsi que le lui prescrivaient les sévères lois de l'usage, tenu la main à sa queue, comme si elle l'eût portée.

« A la cour les plus grandes dames n'oseraient accoucher dans des lits de satin vert, ni dans une chambre tapissée de la même étoffe. Le vert est exclusivement réservé pour la reine ou les plus grandes princesses.

« Le cérémonial du deuil offre encore bien des difficultés. Un fils, un frère, un parent du roi est-il mort ? aussitôt le roi s'habille de rouge. Le roi est-il mort ? tout est en noir, on ne voit plus que du noir. La reine de France ne peut sortir pendant un temps de la chambre où elle a appris la mort du roi, son époux. Pendant six semaines, elle ne peut voir d'autre lumière que celle des lampes. Pour les princesses, les duchesses, les comtesses, les femmes de nobles, les usages de deuil sont également très-rigoureux. Il n'y a pas long-temps que j'allai voir la veuve d'un vicomte qui venait de mourir. Je la trouvai dans sa chambre tendue de noir, couchée dans un lit blanc ; elle y était demeurée depuis quatre semaine, elle me dit qu'elle ne se leverait que dans deux.

« N'est-ce pas que tout cela vous paraît bien extraordinaire, bien compliqué, bien difficile ? Eh bien ! ce n'est là qu'un petit feuillet du grand coutumier de la cour dont nous sommes obligés d'avoir toutes les lignes continuellement présentes à l'esprit.

(Histoire des Français des divers états.)

HOSPICE

POUR

LES ANIMAUX A SURATE.

Il existe à Surate un hospice, fondé par les Baniens, où les animaux seuls sont reçus. On y trouve des chevaux, des cochons, des mulets, des bœufs, des moutons, des chèvres, des singes, des pigeons, des oiseaux de basse-cour, ainsi que des rats, des souris et tous les insectes qu'engendrent la misère et la malpropreté. Un officier anglais, le lieutenant Burnes, visita cet établissement dans tous ses détails; il y remarqua un très-grand nombre de buffles et de vaches, quelques chèvres et plusieurs poules qui, parvenues à une extrême vieillesse, commençaient à perdre, les uns leurs poils, les autres leurs plumes. La partie la plus curieuse de ce singulier hospice est une sorte de hangar de 25 pieds de long, avec un étage élevé de huit pieds environ au-dessus du sol, qui est exclusivement réservé aux vers et aux insectes; ces hôtes y pullulent tellement, que les tas de grains destinés à leur nourriture n'offrent plus que des monceaux d'une matière animée et mouvante, où l'on distingue une innombrable quantité de poux, de puces, de

punaises et de mouches. Dans ses *oriental mémoires*, Forbes assure qu'on loue des mendiants qui, pour une somme déterminée, consentent à passer une nuit dans l'établissement, afin d'y servir de pâture à toute cette vermine; de pieux indiens se dévouent aussi quelquefois volontairement au même supplice. Un médecin qui accompagnait le lieutenant Burnes, lui déclara toutefois qu'il n'existait pas d'hommes assez robustes pour résister plus de deux heures au martyre que doit faire éprouver cet étrange acte de dévotion. Il y a, à ce qu'il paraît des hospices du même genre dans toutes les villes considérables de l'Inde. Dans l'une d'elles, le lieutenant Burnes vit un hôpital consacré aux rats qui en contenait plus de cinq mille; on les nourrissait avec de la farine que les habitans fournissaient à titre de contribution publique.

(*Asiatic Journal.*)



CHRONIQUE.

1^{er} MAI.

Dans le courant du mois dernier, le vaisseau marchand LA VICTOIRE, de Londres, était parti de Manille pour l'Angleterre. Le capitaine ayant perdu quelques hommes, les avait remplacés par plusieurs marins manillais. Une nuit que ceux-ci avaient à eux seuls la garde du vaisseau, ils résolurent de se l'approprier. Ils profitèrent du sommeil de l'équipage pour assassiner le capitaine, le second contre-maitre, le pilote, ainsi que quelques autres hommes, enchainèrent le reste, et se mirent à diriger seuls le navire pendant huit jours. Au bout de ce temps, navigateurs sans expérience, ils déchainèrent le contre-maitre pour lui confier le gouvernail, lui enjoignant de regagner Manille. Forcé d'obéir, ce dernier se prêta avec une apparente bonne grâce à des projets qu'il n'attendait que l'occasion de déjouer; mais, profitant d'une orgie qui avait jeté les assassins dans l'ivresse, il s'arma d'une hache, blessa mortellement leur chef, en tua deux autres, puis courut délivrer ses compagnons. Les brigands furent à leur tour jetés à fond de cale, et peu de jours après LA VICTOIRE aborda à l'Île-de-France.

— Pendant toute la durée de la campagne d'Afrique, un

bateau à vapeur partira régulièrement chaque jour de Toulon pour Alger, tandis qu'un autre ira d'Alger à Toulon. Par ce moyen, et à l'aide de télégraphe, on pourra, toutes les 36 heures, recevoir à Paris des nouvelles de l'armée.

— Mam'selle Louise Garnier, jeune marchande de poisson, encore dans cet âge où l'on ignore tout l'attrait que peuvent avoir pour certains passans des joues bien fraîches et des yeux bien éveillés, venait d'étaler sous le même parapluie et ses merlans et ses roses. Le jeune Saunier, sortant de faire un cours de vinographie, la face enluminée, le regard tendre, s'arrête soudain, surpris des charmes et de la douce voix de Louise, qui venait de lui adresser le préliminaire d'usage : « *Voyez monsieur.* » — Notre étourdi ne se le fait pas dire deux fois : pour mieux voir, il se précipite les bras ouverts sur l'imprudente, la serre amicalement, au point de lui briser quelque membre. Effrayée de ces transports subits, la pauvre Louise se défend de son mieux ; elle égratigne, crie au secours ! appelle sa mamam.... Madame sa mère arrive en effet ; sa main brandit un manche à balai moral, de l'autre elle saisit Saunier, et convaincue de ses devoirs, lui fait sentir vigoureusement le poids de son intervention. — Dès-lors la scène change, et de champêtre, elle devient brutale. Adieu baisers, doux propos, et autres gentilleses ! Des coups, des cris, puis des soufflets et des injures, et puis les voisins et les voisines, puis enfin les bons gendarmes qui rétablissent l'harmonie en mettant Saunier au violon. Comparaisant il y a quelques jours devant le tribunal, c'est en vain que le prévenu s'est prévalu d'une infirmité bien connue, *la goutte dans les jambes*, il a été condamné à un mois de prison.

— M. Kaup, célèbre naturaliste de Leipsick, vient de publier un ouvrage qui peut passer pour original, à cause de la nouveauté des aperçus sur l'histoire du développement de la vie animale. Les importantes recherches de l'auteur à ce sujet l'ont amené à un curieux résultat : c'est que le bipède communément appelé homme a pour ancêtres.... les oiseaux !

— L'empereur du Brésil se lève tous les matins avec l'aurore, et dès qu'il ne dort pas, il ne veut laisser dormir personne. Cette singulière application de sa volonté souveraine lui a fait contracter une habitude plus singulière encore. La première chose qu'il fait régulièrement chaque jour est de prendre son fusil de chasse, et d'aller partout son palais tirant des coups de fusil jusqu'à ce que tout le monde soit debout.

— Les voitures *Omnibus*, qui, comme on sait, existaient à Paris sous le règne de Louis XIV, qu'avait conservées l'Angleterre et qui, récemment ont été adoptées à Madrid, viennent d'être établies à Saint-Pétersbourg, pour faciliter, pendant l'été, les communications entre cette capitale et ses environs.

— Le 18 février dernier, un énorme aérolithe est tombé à Lawston, comté d'Oxford. Une explosion très-violente, entendue à plus d'une lieue de distance, précéda la chute de cette pierre, qui s'enfonça en terre à un pied de profondeur. Outre le chromium, matière habituelle des aérolithes, elle contenait encore une assez grande quantité de nickel magnétique.

— On lit ce singulier billet dans le *journal des haras* : « M. le duc de Guiche vous prévient que le vendredi 26 au matin, MANOEUVRE a mis bas le poulain, fils de VANG-POPE. » — Le noble duc a oublié la formule d'usage : *La mère et l'enfant se portent bien.*

— Un tremblement de terre vient d'effrayer Manille. Il n'a duré que deux minutes, mais les effets en ont été prodigieux. Un voyageur qui traversait la ville vit l'un des ruisseaux couler d'abord d'un côté, puis ensuite de l'autre, et comme le mouvement de sa voiture l'empêchait de sentir la secousse, il ne comprenait rien à ce phénomène. Une autre personne qui allumait son cigarre à une lampe suspendue, la vit s'éloigner comme par enchantement, et s'étant assise pour se remettre de ce qu'elle croyait un étourdissement, elle fut culbutée avec sa chaise par la seconde oscillation. — Espièglerie de la nature.

THÉÂTRES.

Il y a une recette presque infallible pour faire un opéra comique de manière à obtenir un succès d'estime, et à le voir représenter une vingtaine de fois sans trop d'opposition ni d'enthousiasme. Pour obtenir ce but, prenez d'abord deux amans au moins, qui s'adoreront de toute leur âme et chanteront leur passion sur toutes les notes de la gamme, et avec toutes les variétés du dictionnaire de l'amour : *Plaisir extrême, voilà celle que j'aime, de quel plaisir je vais jouir, elle va venir*, et autres gentillesses tout aussi poétiques, qui sont le langage indispensable de l'amour à l'opéra comique. Ajoutez un jeune étourdi français, dans quelque pays que vous soyez, car il y a partout des étourdis français; qu'il soit léger si vous pouvez, aimable si cela ne vous coûte pas trop, et surtout qu'il ait *parcouru le monde, courtisant la brune et la blonde*; puis il vous faudra une soubrette agaçante, ou une veuve bien hardie, comme elles le sont toutes au théâtre, un traître, homme ou femme, prince ou valet; pourvu que la trahison y soit, le sexe et la condition n'y font rien : vous mêlerez à ces personnages indispensables un vieux bonhomme ridicule, aubergiste ou bailli, si la scène se passe en France, alcade en

Espagne, cadi en Turquie, enfin une de ces professions que la charte dramatique a vouées de temps immémorial au ridicule : assaisonnez cela d'un peu d'esprit, si vous en avez, car l'esprit, quoiqu'il ne soit pas nécessaire, ne peut être nuisible ; qu'il y ait assez d'intérêt pour que le public se tienne éveillé, et avec une romance sur la Provence ou l'Italie, un *duo* de deux amans qu'on veut séparer, un *finale* assez bruyant pour annoncer la fin de la pièce à ceux qui se seront endormis, vous aurez rempli toutes les conditions de votre entreprise. Les auteurs de *Danilowa* que l'on vient de jouer à l'*Opéra-Comique*, ont pris cette recette et ils s'en trouveront assez bien. M. Adam, jeune compositeur fort habile, leur a prêté quelques accords pleins de grâce et d'originalité. Un succès honorable a accueilli la première représentation, et cet opéra permettra d'attendre quelque nouveauté plus importante.

— Un ouvrage remarquable attire la foule au *théâtre de Madame*. L'association de trois auteurs connus par de nombreux triomphes, MM. Scribe, Mélesville et Bayard a produit *Philippe*, petit drame-vaudeville en un acte. Le sujet de cette pièce est assez original, quoique plusieurs des scènes rappellent le *Philosophe sans le savoir*. Mlle Dharville, d'une haute naissance et d'un nom illustre, s'est réfugiée à l'époque de la terreur dans la maison du soldat Philippe. La reconnaissance a vaincu les préjugés de famille, et a mené trop loin la noble demoiselle : elle s'en est aperçue trop tard. Alors pour éviter les railleries du monde, pour ne point changer son nom armoirié contre un nom roturier, elle a renoncé à tous les devoirs d'épouse et de mère. Philippe, complice de sa faute, n'est aux yeux du monde que son intendant, et Frédéric, son fils, qu'un orphelin élevé par la bienfaisance. Toute la pièce est dans les combats que doit produire cette position mensongère. Mlle Dharville paye les dettes de Frédéric, lui fait faire un riche mariage, mais elle n'ose ni le reconnaître, ni même l'embrasser. Philippe lui prête sa protection auprès d'une mère orgueilleuse qui tremble au moindre mot et craint toujours

que son secret ne soit découvert. Cette donnée dont on aperçoit toute la portée, est admirablement exploitée par MM. Scribe, Mélesville et Bayard. La pièce est fort bien jouée, surtout par Gonthier, chargé du rôle de Philippe, et le Gymnase pourra bien se passer pendant trois mois de Mlle Jenny Vertpré qui n'a point de rôle dans *Philippe*, et qui vient de partir pour Berlin.



REVUE DES MODES.

Les apprêts de campagne commencent à présider aux choix de toutes les toilettes. Les gazes aux broderies d'or, les cachemirs aux riches palmes, et les bijoux qui brillent, et les plumes qui voltigent, ont fait place aux mousselines ornées d'un simple ourlet, aux peignoirs de guingams que pas un seul nœud ne décore, et au chapeau de paille qu'entoure un modeste ruban, ou la capote en crêpe sur laquelle on ajoute un léger voile de gaze. Encore quelques semaines, et il ne sera plus permis à une femme du bon ton de porter à Paris une toilette élégante. Dans cette saison, le goût veut la simplicité, et si quelques broderies ou dentelles ajoutent à la grâce d'un costume, leur choix et leur disposition doivent encore indiquer le tact d'une femme qui sait apprécier la richesse sans éclat, le luxe sans apprêts, ainsi que l'exige aujourd'hui la mode dans sa véritable acception.

Parmi les plus heureuses inventions de cette année, nous citerons les souliers en tissu de crins qui sont précieux par leur souplesse et leur fraîcheur. On en fait de petites sandales sans talons, qui s'attachent sur le pied par des pattes arrêtées par un nœud de ruban. Du reste, la recherche des pantouffes en fait aujourd'hui un accessoire important de la toilette. On en voit

en cachemire uni brodé en or et en maroquin très-fin brodé en soie. Celles en tapisserie *au petit point* sont d'autant plus à la mode qu'elles sont un ouvrage reçu dans les salons, et que beaucoup de femmes s'amuse à les travailler elles mêmes.

— On porte le matin beaucoup de capotes en rubans cousus. Depuis quelques jours, les capottes anglaises semblent encore vouloir pour cette été revendiquer leurs droits. Elles sont en paille cousue, doublées en gros de Naples de couleur, ou d'un nouveau tissu en paille brillante qui est à la fois très léger et très joli.

— Nous avons vu des redingotes en organdie blanc ornées sur les deux côtés de devant d'une guirlande brodée en laines vertes nuancées. Elles devaient être portées avec des écharpes vertes et des capotes en pailles de riz ornées d'un bouquet de chèvre-feuille.

— Rien de plus séduisant que les redingottes en gros de Naples brodé que l'on voit portées aujourd'hui par les femmes de la plus grande élégance. Celles en couleur rosée, nuancées en blanc et glacées, sont d'une fraîcheur délicieuse. Les broderies se varient à l'infini : ce sont des guirlandes, des grecques, des bouquets détachés ou des festons remplis de riches dessins. Pour toilettes plus modestes, on emploie les broderies de coton ou de laine sur les guingams unis. Les peignoirs paraissent devoir être encore très en faveur ; mais, en général, les modes d'été semblent être reculées, dans ce moment, par une température peu en harmonie avec la fraîcheur de nos tissus. On rencontre encore une foule de femmes avec des boas. Les cachemires dérobent toute l'élégance des fichus, et il n'est pas même rare de rencontrer encore des pelisses et des manteaux.

— On voit sur les chapeaux beaucoup de fleurs de fantaisie ; les feuillages même sont quelquefois une invention dont on ne retrouve l'origine sur aucune plante existante. Les branches du *pratea* sont d'un délicieux effet sur un chapeau de paille ; les étamines brunes ou rouges qui s'élèvent en couronne au-dessus de cette fleur, lui donnent beaucoup d'élégance.

— On allie les nuances des rubans avec celles des fleurs : sur un chapeau en crêpe couleur paille, orné d'une branche de *strélitzia* rose ; on place des rubans en gaze à mille raies paille et rose.

— Les rubans glacés sont à la mode ; on en voit en gaze dont les reflets transparens sont extrêmement jolis.

— Des bouquets en fleurs de *ciguë* ornent quelques pailles de riz. La disposition de leurs branches à travers quelques nœuds de gaze est très-gracieuse.

— Des rubans à gros grains sont bordés d'une petite frange ; il s'en fait aussi de très-jolis en damier, à carreaux de satin mat sur fond de gaze très-claire.

— Des robes en chalis fond blanc, sur lesquels sont peints des dessins cachemires, forment des toilettes charmantes. On voit de ces chalis à fond de couleur, sur lesquels sont peintes des colonnes torses. Des batistes en laine couleur écriue, brochées en vert, sont aussi un très-joli porté.





LORD BYRON ET LADY B***,

D'APRÈS UN RÉCIT ANGLAIS.

Depuis huit jours, lady B*** ne cessait de nous répéter qu'elle attendait lord Byron, car c'était alors l'homme à la mode, le poète par excellence, l'astre des salons, des clubs et des coteries de toute l'Angleterre. Les vingt femmes rassemblées à B...hall demandaient chaque matin : « Quand viendra-t-il ? » et si la curiosité ne se manifestait pas chez les hommes d'une manière aussi vive, j'avoue sincèrement que pour mon compte je désirais ardemment faire connaissance avec l'auteur de *Child-Harold*. A la vérité, je l'avais déjà rencontré à Londres, mais alors il était plus jeune de quelques années, sa réputation n'était pas encore établie, et notre entrevue avait été si rapide, si vague, elle était si confuse dans ma mémoire, que je n'aurais pu me rappeler un seul de ses traits. Malgré les injustes préventions qui commençaient déjà à l'accueillir dans quelques sociétés de Londres, je ne voyais en lui que l'homme de génie, et j'avais l'ambition de gagner son amitié. C'est à elle que je dus plus tard la confiance des événemens qui se passèrent à B...hall, confiance dont je fus d'autant plus fier, qu'il était discret et réservé sur le chapitre de ses relations

avec les femmes. Quoique la médisance ait pu en dire, cette vertu si rare était chez lui un devoir; au reste, j'ai toujours pensé, que comme homme privé, lord Byron valait mieux que sa renommée.

Il arriva le lendemain, à deux heures, dans une voiture à quatre chevaux, et il fut reçu par un groupe de jolies femmes, au milieu desquelles se faisait remarquer la maîtresse de la maison, la séduisante lady B... Elle jouit encore, en Angleterre, d'une réputation de beauté qui a survécu à ses charmes. Tout le monde a pu la connaître dans les salons les plus fashionables, ou la rencontrer dans les promenades publiques, de sorte qu'il n'y a pas un petit mercier de la Cité qui ne puisse vous dire au juste quelle était la couleur des cheveux de milady, la grâce toute particulière de sa personne, l'élégance et le bon goût de sa toilette, avec l'originalité de son esprit, que quelques humoristes ont taxé fort injustement d'affectation. Qu'il me suffise d'ajouter que lady B... était, ce jour là, ce qu'elle fut si long-temps, la plus belle et la plus spirituelle de toutes les femmes qui se trouvaient réunies à sa petite cour de B...hall. Quoique Byron commençât à se lasser de toutes les fêtes qu'on lui a prodiguées vers cette époque brillante de sa vie, il parut charmé de la réception galante et aimable que lui avait préparée la duchesse, et il fut pendant toute la journée de la plus folle humeur du monde, ce qui ne lui arrivait guère que dans le petit cercle de ses amis intimes.

Sur le soir, le temps étant devenu froid, on se réunit, au retour de la promenade, dans le salon; on y fit du feu; on forma un grand cercle tout autour. La conversation était vive et enjouée. C'était un plaisir, et personne ne pensait à s'ennuyer. Voilà que tout à coup il passa par la tête de milady une idée singulière, ingénieuse, et qui fut accueillie par toute l'assemblée avec enthousiasme.

Parmi les personnes qui composaient le cercle, on distinguait lord N..., S...e, et plusieurs autres beaux-esprits de salon. On proposa donc que chacun à son tour raconterait une

histoire d'après ses souvenirs, en suivant son inspiration, et, sans doute par suite de l'influence qu'exerçait sur les esprits la présence de lord Byron, il arriva que ce soir-là, malgré la tournure plaisante que la conversation avait eue jusque alors, personne ne put rien conter sans mêler à son récit des revenans, des esprits ou des diables; bref, une fantasmagorie palpitante! Ce fut la jolie miss Rachel L... qui commença. Figurez-vous un sabbat de sylphes et de djins sur une bouche fraîche et rose. C'était d'une volupté ravissante. Après deux ou trois autres, vint le tour de lord Byron. Il y avait, au fond du récit qu'il nous fit, une ironie sombre de terreur qui nous fit tous frémir; c'était un avant-goût de son poëme de *Lara*, et plus tard, quand il le publia, je crus reconnaître plusieurs des idées que je lui avais entendu exprimer; et cette ressemblance paraîtra moins étonnante, si l'on songe que *Lara* ne parut guère que quelques mois après; ainsi, l'on pourrait facilement penser que le sujet en était déjà conçu dans sa tête.

Il avait fini de parler, qu'un silence de glace pesait encore sur toute l'assemblée, et lady B... fut la première à le rompre, en lui demandant s'il avait foi aux apparitions surnaturelles. — Certes, dit Byron, il y a peu de temps, le revenant qui habite de temps immémorial mon vieux château de Newsteadt m'y est apparu pendant un séjour que j'y ai fait; mais je n'ai pu que l'entrevoir, et je regrette beaucoup qu'il ne m'ait pas adressé la parole. — Il est facile de vous servir à souhait, répliqua milady; nous avons ici un pavillon isolé au fond d'une galerie déserte, et dans laquelle, dit-on, il revient souvent des esprits. Il existe même, à ce sujet, quelque vieille ballade qui pourrait vous fournir le sujet d'un poëme. Si vous le désirez, ce pavillon sera votre appartement. Soit, dit Byron en riant, les revenans seront les bienvenus, et je leur ferai fête.

En effet, l'appartement dans lequel lady B... fit conduire lord Byron était pratiqué dans une vieille tour qui formait un contraste frappant avec le reste du château, qui avait été rebâti d'après un plan plus moderne. La porte en était basse,

cintrée, et ouvrait à l'extrémité d'une galerie découverte, remarquable par son architecture gothique, et qui était elle-même un débris curieux des constructions du moyen âge. L'appartement était vaste à l'intérieur, les fenêtres s'enfonçaient dans la profondeur des murailles épaisses, et l'immense cheminée était ornée de sculptures grotesques; enfin, tout y respirait un air d'antiquité, malgré les innovations nombreuses qui y avaient été apportées, et auxquelles on reconnaissait facilement l'œuvre d'un siècle plus civilisé. Les meubles, par exemple, étaient d'une forme ancienne; mais leurs peintures fraîches et l'élégance gothique de leur construction témoignaient assez qu'ils étaient récemment sortis des ateliers d'un fameux fabricant de Londres. Le reste de l'ameublement était d'un goût analogue, et il est assez naturel de penser qu'en entrant dans cet appartement, Byron, grâce à sa vive et fantastique imagination, put se croire transporté réellement dans la salle de quelque manoir gothique, lui-même se regardant sans doute comme un jeune et aventureux chevalier du douzième siècle, admis au foyer hospitalier de quelque noble châtelaine. L'esprit frappé de cette pensée, il s'assit dans un des vieux fauteuils de chêne noir qui décoraient l'appartement, et là, commodément enfoncé, et la tête appuyée sur une de ses mains, il se livra à ses réflexions. Soit que l'air mystérieux de lady B... eût éveillé sa curiosité, soit que ce fût un résultat de l'influence qu'exerçait sur lui l'aspect des lieux où il allait passer la nuit, il ne pouvait chasser de son esprit l'idée qu'un fantôme allait soudainement lui apparaître, et, dans cette persuasion, il tenait ses yeux fixés sur la porte, comme s'il se fût attendu à la voir s'ouvrir par quelque puissance magique. Il essaya d'invoquer son génie poétique pour se distraire de ses étranges pensées; mais il ne put y parvenir, et les apparitions fantastiques qui se jouaient devant lui semblaient devenir plus bizarres à mesure qu'il faisait plus d'efforts pour leur échapper.

Il y avait une heure qu'il était plongé dans cet état sur-

naturel, comme s'il eût été fixé sous le charme mystérieux de quelque divinité, lorsqu'il crut entendre un faible bruit dans la galerie qui conduisait au pavillon. Mais loin de ressembler au bruit pesant des chaînes que traînent ordinairement les fantômes, c'était comme le pas léger d'une femme qui s'approchait de son appartement. La première idée de Byron fut de se lever, d'ouvrir la porte et d'entrer dans la galerie; mais je ne sais quel instinct, quelle vague pensée de pressentiment l'arrêta tout à coup. Il se replaça dans son fauteuil, laissa tomber sa tête en arrière sur le large dossier, tandis que ses mains pendaient immobiles à son côté, et fermant les yeux, il feignit de dormir profondément.

Au bout de quelques instans, il entendit ouvrir sa porte avec précaution. — Une femme vêtue de noir, mais la figure cachée sous un masque de soie entre, puis s'arrête sur le seuil, comme incertaine si elle doit avancer. Quand elle croit s'être bien assurée que Byron est endormi, elle s'approche de lui légèrement, semble le considérer quelque temps avec attention, puis tout à coup, elle se baisse, dépose un baiser sur ses lèvres et s'enfuit rapidement en renversant la bougie qui brûlait sur la table, et laisse l'appartement dans l'obscurité la plus profonde. Lord Byron se mit aussitôt à sa poursuite, mais la nuit épaisse qui régnait dans l'appartement ralentissait sa marche, et tandis qu'il n'avancait, à travers la galerie, qu'avec précaution, il lui semblait entendre les pas mystérieux du fantôme qui fuyait légèrement devant lui. Cependant, lorsqu'il fut parvenu à l'extrémité de la galerie, il trouva que la porte qui communiquait à la partie habitée du château était bien close; alors, n'entendant plus aucun bruit, et persuadé que le prétendu revenant s'était échappé par une issue qu'il ne connaissait pas, après s'être promené quelques instans sur la terrasse, il rentra dans le pavillon, dont il ferma l'entrée avec soin, et agité de mille pensées qui se pressaient en foule dans son esprit, il se mit à marcher au hasard et à grands pas dans son appartement. Tout en se promenant, il parlait à haute voix. « Pourquoi l'ai-je

» laissé échapper? Il m'était si facile de la retenir, quand elle
» se penchait sur moi! Maudit baiser! il me brûle les lèvres et
» le cœur. — Si c'était la duchesse! — Elle! si belle! m'avoir
» baisé et s'enfuir! avoir soufflé le feu dans mes veines et s'en-
» fuir!... voilà une idée infernale! » Tout à coup il se sent en-
touré par les bras d'une femme. Un sein brûlant palpite contre
son cœur, une main douce se pose contre ses lèvres, et une voix
charmante lui dit : « Mon-Byron, ne m'accusez pas, et par-
» donnez à une femme qui vous aime. » — L'amour délirant
des séduisantes Orientales, dont le souvenir exerçait tant d'in-
fluence sur les affections de lord Byron, n'eut jamais plus de
charmes pour lui que les jouissances enivrantes dont la belle
lady B... sut le combler; et quand le cœur de l'amante pas-
sionnée battait contre celui du jeune Harold, nulle autre lyre
que la sienne ne pourrait chanter leurs plaisirs ineffables, pen-
dant les nuits mystérieuses de B...hall. D. M.

(Cabinet de lecture.)



L'ORPHELIN.

La vérité parfois paraît invraisemblable.

Un jour du mois de mai 1828, on trouva devant l'une des portes de la ville de Nuremberg un jeune homme d'une stature au-dessous de la moyenne, à figure mélancolique et sans expression, se tenant dans une attitude immobile. — On s'en approche, il répandait des larmes; on le questionne, il était muet.

Si l'embarras fut grand à l'apparence d'une pareille insensibilité, la surprise fut bien plus grande encore à la lecture d'une lettre que ce jeune homme tenait à la main, et qui était adressée à un officier de cheveau-légers en garnison dans la ville. Par cette lettre on apprit que celui qui la portait avait été baptisé sous le nom de Caspard Hauser; que, depuis l'âge de quatre ans jusqu'à celui de seize, il était resté enfermé dans un cachot, et que, destiné à prendre du service dans le régiment de cheveau-légers, on l'adressait à un officier dans cette intention.

Lorsque tous ces singuliers détails, confirmés par l'état de stupidité de Caspard Hauser, eurent été suffisamment consta-

tés, un arrêté des magistrats le déclara fils adoptif de la ville de Nuremberg. Outre la curiosité générale que devait inspirer un sujet si extraordinaire, brusquement arraché à l'existence de la brute, puis jeté sans théorie dans une vie pratique, il était surtout digne de l'intérêt d'une sollicitude éclairée. Aussi son éducation fut-elle confiée aux soins d'un professeur habile et d'un caractère respectable, sous la surveillance immédiate des autorités locales.

Pendant son premier séjour au milieu des hommes, Caspard Hauser fût en proie à une souffrance continuelle. La lumière, le mouvement, le bruit, la diversité des choses qui étonnaient sa vue et fatiguaient sa tête, produisirent sur lui un étrange effet dont le résultat était la douleur. La première sensation agréable qu'il éprouva au monde, il la dût à la musique, et ce fût par elle qu'il sentit se débrouiller progressivement le cahos des idées qui causait son malaise. De cette première émotion date le commencement d'ordre dans les impressions dont il était assailli. Doué d'une prodigieuse mémoire, bientôt il apprit à distinguer les objets, à les classer et à attacher à chacun le nom propre qu'il y entendait appliquer. Bien qu'arrivé plus tard dans la vie humaine, il se prit à la recommencer, et, comme tous les hommes, il débuta par cette légèreté enfantine qui n'appartient qu'au jeune âge; il s'amusait avec des chevaux de bois et autres jouets. Mais cette insouciance dura peu; son intelligence prompte à se développer la lui fit répudier pour des occupations plus graves; le besoin d'apprendre s'empara de lui, il commença à étudier. Enfin, son esprit naturel, dirigé par de sages conseils, fit de si rapides progrès, que, seize mois après le jour où pour la première fois il sortit d'une nuit de seize années, il parlait assez bien l'Allemand, sans autre difficulté que le mouvement pénible de ses mâchoires encore inexercées; il avait une écriture correcte quoique sans hardiesse, et possédait un style convenable, mais naïf et timide.

Le premier usage que Caspard Hauser fit de ses nouvelles

facultés, fût de chercher à rassembler ses souvenirs sur son existence antérieure. Ils lui rappellèrent un bas et obscur cachot de cinq pieds de long sur quatre de large pour demeure ; un pain et une cruche d'eau chaque jour pour nourriture ; une couverture et une chemise pour tout vêtement ; pour gardien, un homme dont jamais il n'a vu le visage. Une fois cependant son geôlier l'habilla, le porta hors de sa prison, et, l'ayant mis à terre, essaya de lui apprendre à marcher. Après avoir fait péniblement quelques pas, il tomba en pleurant parce qu'il souffrait horriblement. — Là se bornent les souvenirs de Caspard Hauser sur la ténébreuse époque où il ne savait point encore penser, car alors il n'avait pas le sentiment de l'appréciation. Il était constamment assis ; avait-il soif ou faim avant l'arrivée de sa pitence ? Il dormait. Avait-il satisfait à ces besoins, il dormait encore ; le sommeil était donc son passe-temps, sa seule ressource, enfin toute son occupation.

Arrivé si vite, et grâce à ses semblables, à leur propre niveau, combien elles durent être douces les illusions sociales de Caspard Hauser, pour qui la bizarrerie de sa destinée faisait de chaque homme un ami. Soustrait, on ne sait comment, à la fatalité de son sort, il avait tout d'abord trouvé assistance formidable par l'adoption d'une population tout entière ; son intelligence avait été débrouillée, aidée, éclairée par des soins habiles qu'une consolante sympathie avait rendus plus touchantes. Les femmes, qui partout sont le type d'une sensibilité vraie, les femmes surtout lui témoignèrent le plus tendre intérêt : les unes par des lettres affectueuses, presque d'amour ; d'autres par des cadeaux ; Caspard Hauser en a toute une collection de bagues. Heureux enfant ! Quelles pensées devait-il avoir sur le monde, celui qui ne l'avait entrevu que pour en recueillir des bienfaits ? Et combien elles devaient être suaves ses idées d'avenir.....

— Elles ont été détruites à jamais.

L'être mystérieux qui pendant seize ans avait enfoui l'existence de Caspard Hauser, qui, dans un moment de remords,

semblait avoir légué à l'Allemagne le soin de réparer un crime inachevé, ce coupable mystérieux est venu ressaisir sa victime au milieu de son bonheur naissant. — Un matin, l'orphelin est réveillé par la douleur de coups aigus... C'était ceux d'un poignard que lui portait un homme masqué. Forcé de fuir à l'approche du monde attiré par les cris, l'assassin disparaît, mais c'est en faisant entendre cette imprécation qui révèle un funeste avenir : — *Je t'abandonne, cependant, tu ne m'échapperas pas!* — Dans ces accens, Caspard a reconnu la voix de son ancien gardien. La police de Nuremberg s'est mise à sa poursuite; un moment, on a cru être sur ses traces, mais en vain, rien n'a été découvert. — Dès lors, des mesures de sûreté ont été prises à l'égard de l'orphelin. Mais qui pourra lui rendre la sécurité? qui pourra faire renaître ses délicieuses rêveries si brusquement interrompues! On l'a placé dans un local retiré, sous une surveillance vigilante, on lui a donné des armes pour sa défense personnelle, eh bien! toutes ces précautions, la fatalité les a rendues meurtrières pour celui qu'elle poursuit. Dernièrement, comme Caspard Hauser, monté sur une chaise, rangeait les livres de sa bibliothèque, il perd l'équilibre, cherchant à se retenir, il saisit un arrêt qu'il trouve dans sa chute; il le serre.... c'était un de ses pistolets; le coup part, le frappe et il tombe baigné dans son sang. Heureusement, la balle n'a qu'effleuré la tête, la blessure est peu dangereuse; pour cette fois encore Caspard échappera au trépas.

L'intérêt de l'Europe entière entoure cet homme si jeune encore dont une longue persécution a commencé la carrière, que de nombreux malheurs ont abreuvé depuis et qu'une terrible catastrophe attend peut-être. A ce sentiment s'en rattache un autre bien naturel, c'est le besoin de découvrir l'origine de cet orphelin que de si rares calamités font supposer illustre. Aussi, depuis, tous les genres de conjectures ont-ils été épuisés sans aucun résultat. Cependant nous donnons l'extrait suivant d'une lettre écrite de Vienne le mois dernier, comme le complément de l'histoire de Caspard Hauser. —

« Il y a déjà six mois que je fis la seule conjecture vraisemblable sur l'origine de l'enfant de Nuremberg ; elle vient d'être pleinement confirmée. Il y a quelques jours qu'on a arrêté en secret une dame chargée de l'éducation des enfans d'une maison princière de Hongrie, et qui s'est trouvée autrefois, pendant long-temps, dans la société du *grand général français*. Accusée d'être instruite, peut-être comme parente, de la naissance mystérieuse de Caspard Hauser, et par conséquent de la tentative d'assassinat commise sur sa personne, elle a joué l'aliénée. Un médecin a découvert ce stratagème par un autre. Quant aux révélations sur la naissance de ce jeune homme, il paraît qu'on est disposé à ne pas épargner les coups de poignards pour les empêcher et il pourrait être dangereux pour moi-même de dévoiler la vérité sur ce point, qui est propre à mettre toute l'Europe en émoi. »

Voilà jusqu'à présent tout ce qu'on sait sur Caspard Hauser. Plusieurs interrogatoires et des enquêtes déjà commencées, les minutieuses recherches des autorités d'Allemagne, et la persévérance du meurtrier peut-être, amèneront le prochain dénouement de ce singulier drame.

A. AUDIBERT.



FRAGMENT.

Les yeux de cette femme me poursuivaient partout. — J'allai dans une église pour y prier, elle y était déjà. — Quoiqu'elle fut agenouillée, que sa tête et son visage fussent inclinés vers la terre, ses yeux n'en observaient pas moins tous mes mouvemens... Je m'élançai hors de l'église. — Je la vis sortir avant moi par la grande porte. — Tout tremblant, je m'esquivai sans qu'elle m'aperçut. — Deux femmes étaient assises à la porte de la maison où je demeurais. — Au moment où je rentrai. — L'un me dit : « Monsieur, une femme est venue vous demander, mais elle s'en est allée. » — L'autre (c'était la servante du logis) ajouta : « Et moi aussi, je m'en vais : ma commère m'a priée d'assister à l'enterrement de sa cousine. Voici votre clef, monsieur; j'ai mis tout en ordre dans votre chambre. » — Elle partit, et ferma la porte de la rue après elle. Il était presque nuit. — L'obscurité augmenta par degrés et finit par devenir très-profonde. — Je traversai la cour; le bruit de mes pas me fit frissonner; j'essayai de chanter. — Bon Dieu! quel chant sombre et lugubre! — Il y avait un puits dans la cour, et un arbre à côté, un arbre sinistre dont le vent agitait les branches. Je passai les yeux baissés; cependant, sans regarder, je vis quelque chose auprès : c'était la femme! — Elle était

assise à côté du puits et pendant que je montais l'escalier conduisant à ma chambre, je l'entendis pousser un éclat de rire affreux; je hâtai le pas, j'entrai dans ma chambre et j'eus tout juste assez de force pour en barricader la porte. Au bout de quelques instans je m'aperçus que la fenêtre était ouverte, je m'en approchai. — Quelque chose de semblable à un échafaud était dressé dans la cour. Un être humain monta dessus. — L'expression de ses yeux ne m'était pas inconnue. — Ils brillaient en me regardant. — Ils semblaient s'approcher de moi. — Mon cœur se glaça et mon regard devint fixe. — Égaré par la terreur, je saisis un petit coffret en fer que je trouvai près de moi, et je le lançai avec une force plus qu'humaine contre l'objet de mon effroi. — Un cri aigu retentit. — Un gémissement, un long gémissement de mort lui succéda. — Je regardai. — Un corps humain était étendu sur le sol, couvert des ombres du trépas. — Je fermai ma fenêtre soigneusement, car je craignais que le mort ne pénétrât dans ma chambre; puis tout frissonnant d'effroi, je me jetai sur sur mon lit et m'enveloppai dans mes couvertures. — Ainsi enveloppé, un bruit faible et lointain vint frapper mon oreille, je l'entendis très distinctement malgré le battement bruyant de mes artères. — Je m'enveloppai davantage encore la tête dans les plis de mes couvertures; mais le bruit se rapprocha : c'était le pas lent de quelqu'un montant lourdement l'escalier. — Je respirais à peine. — Mes dents claquaient. — J'aurais bien voulu prier, mais il ne me venait pas un seul mot sur les lèvres. — Le pas s'approchait. — Il s'arrêta. — J'entendis parler bas. — Une voix dit : Ou est le cadavre? » — Cette voix était solitaire, aucune autre ne lui répondit. — C'était sa voix : je la connaissais bien, elle m'avait autrefois parlé. — Une main se posa sur la femme. — Je l'entendis remuer. — La porte cria sur ses gonds.... Mon cœur alors défaillit. — Un bruit semblable à celui d'un torrent qui se précipite, m'assaillit. — Et alors. — Mais il y a des choses dont l'homme ne parle pas. — Je vis....

— Quand mes yeux s'ouvrirent, il faisait jour, mais un jour triste et glacé. Je m'éveillai comme si je sortais du tombeau. — Un faible et pâle rayon de soleil luisait sur le mur de ma chambre. Je n'osais pas regarder au-delà. Quelques vêtemens accrochés près de moi semblaient se mouvoir. Je fermai les yeux. — Les horreurs de la nuit se représentèrent à mon esprit. Je retins ma respiration ; mais tout était silencieux comme le tombeau. — Le tombeau ! — Je lui avais envoyé une victime, mais elle avait déchiré son linceul ! — A la fin, le soleil brilla d'un éclat vif et pur, j'aperçus à travers la croisée un ciel d'azur et j'entendis chanter un oiseau sur l'arbre qui s'élevait près du puits. Le joyeux aspect de la nature me rendit le courage, et je descendis dans la cour. Il n'y avait aucun vestige de cadavre ni d'échafaud. — Aucune tache de sang. — Aucun débris ou fragment du coffret. — Que penser ? — Tout cela n'aurait été qu'un rêve!!!...

(Traduction inédite.)



HYPPOLITE REYNAL.

Le 27 avril dernier a été traduit, aux assises de Paris, un homme remarquable par les vicissitudes d'une vie aventureuse, et l'élévation d'un talent poétique extraordinaire.

Hypolite Reynal, sculpteur, âgé de 25 ans, fut, dès son enfance, précipité dans la misère par des revers de famille. A l'âge de treize ans, sans argent, sans ressources, il conçut l'idée de voyager pour s'instruire : il se mit en route, et demanda l'hospitalité, surtout aux pauvres curés de campagne, dont aucun ne le rebuta. Au bout de quelque temps, dégoûté de cette existence nomade, il revint à Paris.

A dix-sept ans, arrêté comme vagabond, il fut jeté en prison : il y passa deux ans ; jusqu'à sa sortie de cette maison, sa vie n'avait été que le roman d'un être qui se sentait déplacé dans les conditions de l'enfance, et qui s'agitait au hasard. Un vol avait été commis : on se servit de lui pour vendre les objets dérobés... Il toucha pour salaire le prix d'un billet de spectacle. Arrêté de nouveau, il fut condamné à cinq ans de prison.

« C'est de là, dit-il dans un écrit confié à son défenseur, que date le malheur de mon existence. Pourquoi ne pardonna-t-on pas à ma jeunesse égarée ? de quelles causes frivoles nais-

sent souvent les effets les plus terribles! C'est à cette circonstance que j'ai dû mon affreuse destinée; c'est elle qui m'a fait passer les plus belles années de ma jeunesse au milieu des souffrances; c'est elle qui s'est élevée devant mon avenir comme un mur d'airain; c'est elle qui, sous le nom de surveillance, m'a poursuivi partout en montrant à tous les yeux les fers que j'avais portés! Cependant, mon cœur enthousiaste n'a jamais cessé de battre pour la vertu. Que ma conduite dans le cours de ma captivité soit examinée, on me verra seul, au milieu de la foule, méditant ou copiant les dictionnaires, pour apprendre les mots d'une langue à laquelle je brûlais de confier mes pensées. »

C'est dans la prison de Poissy que Reynal soupçonna que la nature l'avait fait poète : il composa quelques pièces de vers, et les envoya à Béranger, qui les accueillit avec indulgence et bonté. Sa grâce lui fut accordée, il se cacha dans Paris, pour dérober à tous son infamie et sa misère : clerc d'avoué, ouvrier, livré à un pénible travail, il mêlait à ses rudes fatigues des occupations littéraires : il composa un vaudeville, une tragédie qui ne furent point reçues; il écrivit des pièces de vers, dont l'une, sous le titre *J. Racine à River* contient cette strophe :

J'aime à rêver sur la brillante aurore
 Qui devança mon pénible avenir,
 Que de beaux jours pour moi devaient éclore !
 Que de beaux jours ne devaient point finir !
 De mes destins je traverse l'espace,
 Loin du bonheur que je n'ai pu trouver;
 Le temps s'enfuit : sur chaque instant qui passe
 J'aime à rêver.

Cependant il fut découvert et signalé à ses voisins comme un voleur condamné. Le désespoir s'empara de son âme : des projets de suicide assaillirent son imagination. Mais mourir si jeune, sortir de la vie à 26 ans, sans avoir jamais goûté aucune de ses douceurs, lui qui, renfermé depuis l'âge de 17 ans, plein de verve et d'exaltation, n'avait point connu, ainsi qu'il le racon-

tait lui-même, ce sentiment, qui est la richesse des plus pauvres, le bien des plus obscurs, ce sentiment dont le souvenir console les longs ennuis de la vieillesse, et la réchauffe encore sous les glaces de la mort.

Il prit une résolution plus désespérée, un crime lui fut offert.

La vertu succomba, lasse enfin de souffrir,
Et le crime naquit de son dernier soupir.

Arrêté de nouveau, il a appris, en entrant dans la prison, que, quelques jours plus tard, MM. Lafitte et Béranger, dont il avait imploré les secours, venaient le retirer de l'abyme; il n'était plus temps.

Son procès a été fait, une condamnation à 6 ans de fers a été rendue contre lui : en l'entendant prononcer, il s'est levé, et se tournant vers ses juges avec un geste de désespoir, il s'est écrié : *c'est à vous que je devrai mon infamie.*

Le sort de ce malheureux jeune homme a vivement excité l'intérêt public. On annonce que d'actives sollicitations sont employées pour obtenir un adoucissement à cette cruelle condamnation. Parmi les hommes qui témoignent le plus de zèle pour cet infortuné, on nomme M. de Lamartine. On espère obtenir la généreuse protection de madame la duchesse de Berry, dont l'humanité se plaît à secourir toutes les infortunes : Reynal l'avait implorée dans une ode, dont la citation terminera cette notice.

ODE A S. A. R. MADAME, DUCHESSE DE BERRY.

Pour la première fois enfin, Muse éplorée,
Franchis l'asile sombre où ma lyre ignorée,
Sonore, mais lugubre, est pareille au flambeau
Qui, de l'épaisse nuit combattant les ténèbres,
Loin de l'œil du vivant, de ses clartés funèbres
Blanchit un noir tombeau.

II.

12

Et toi, d'un sein brûlant radieuse, élancée,
 Vole au palais des rois, ô ma noble pensée !
 Les arts et le malheur ont accès en ce lieu ;
 Fille du dieu des vers, prouve ton origine :
 Embrâse en ma faveur l'âme de Caroline
 A tes ailes de feu.

Apprends-lui qu'à l'appât d'un indigne salaire
 Les pénibles sueurs d'un labeur mercenaire
 Coulent abondamment sur un front inspiré ;
 Que le crêpe fatal qui me dérobe au monde
 Par sa puissante main, en bienfaits si féconde,
 Peut être déchiré.

Péins-moi, si tu le veux, environné d'alarmes,
 Du séjour des mortels n'ayant rien que les larmes,
 Succombant au malheur que j'ai tant combattu ;
 Mais épargne à mes traits l'empreinte de la honte :
 Qu'au front du malheureux jamais elle ne monte,
 S'il a de la vertu !

L'aiglon impétueux, échappé de son aire,
 Par d'odieux filets retenu sur la terre,
 Se débat vainement dans le piège cruel.
 Mais, de son cri plaintif, si sa mère est émue,
 Les filets sont brisés, et l'amant de la nue
 Touche bientôt le ciel.

Tel, par un bras d'airain enchaîné dans la poudre,
 J'ose élever ma voix au séjour de la foudre,
 Implorant un rayon de l'astre bienfaiteur ;
 Et par l'espoir déjà, brûlant d'un saint délire,
 Je plane dans les cieus, où j'accorde ma lyre
 Pour mon libérateur.



VINCENT ZUCCARO.

Le jeune Vincent Zuccaro, âgé aujourd'hui d'un peu plus de huit ans, a fait dernièrement tant de bruit en Italie, que les détails suivans sur sa personne ne peuvent manquer d'intéresser vivement.

Cet enfant extraordinaire est né, au mois d'avril 1822, à Céfalie, petite ville de Sicile à 48 milles de Palerme, de Benoit Zuccaro, maître de flûte, et de Lucie de Luca d'Ischia. Obligé, pour gagner son pain et celui de sa famille, d'aller de village en village, jouer de la flûte ou donner des leçons de musique, Benoit ne manquait jamais d'emmener avec lui le petit Vincent pour porter ses instrumens; hors d'état de l'envoyer à l'école, il le destinait à la même profession que lui. Dans toutes ces courses, l'enfant se montrait pensif et taciturne, et, lorsque son père s'arrêtait en quelque endroit pour donner une leçon, il se retirait aussitôt dans un coin et y demeurait immobile. En 1828, plusieurs jeunes gens, projetant une excursion musicale, prièrent Benoît de se mettre à leur tête; Benoît y consentit et partit, laissant à la maison le petit Vincent qui avait alors tout au plus six ans. Au bout de six mois et demi, Benoît revint et trouva l'enfant maigri de moitié. Il en demanda la cause à sa femme; elle lui apprit que,

depuis quelques mois, Vincent paraissait plongé dans les plus profondes méditations, qu'il dormait à peine, qu'il était sans cesse à calculer, et que de temps à autre il marmottait entre ses dents les nombres : cent, douze cents, vingt, trois cents. C'était en jouant aux noisettes avec ses sœurs déjà grandes, qu'il avait appris à compter jusqu'à cent. Le père sourit et demanda en plaisantant à Vincent : « Qu'as-tu donc tant à » compter? Sais-tu compter seulement? — Oh! oui; je sais » compter, répondit l'enfant. J'ai calculé en moi-même com- » bien de *tari* vous avez gagné l'année passée, combien vous » nous en avez envoyé ces derniers mois, combien nous en » dépensons chaque jour, et combien tout cela fait par mois » et par an. J'ai calculé ensuite combien il y a de fenêtres à » Céfalie, puis le nombre des étoiles. » Le père crut son fils devenu fou. Voulant s'assurer entièrement du fait, il lui fit les questions suivantes : « Combien font 47 et 38? — 85. — » Qui t'a appris à additionner? — Personne. — Voyons, 5 » fois 9. — Qu'est-ce que cela veut dire? — 5 fois 9 fois. — » 45. — Tu as donc appris la table de Pythagore? » L'enfant ignorait absolument ce que c'était que la table de Pythagore, et sa mère affirma que, durant l'absence du père, il n'était venu au logis personne qui fût dans le cas de la lui enseigner. Benoît continua ses questions : « Combien font 47 fois 36? — » Seize cent quatre-vingt-douze. — Mais, dix centaines fai- » sant un mille, qu'est-ce que seize cents? — S'il en est ainsi, » répartit aussitôt l'enfant, 47 fois 36 font mille six cent qua- » tre-vingt-douze. » Le père étonné prit la plume et reconnut » l'exactitude des calculs. » Il appela deux de ses amis pour leur faire part de sa découverte. Ceux-ci adressèrent à l'enfant des questions plus compliquées qu'il résolut avec autant de facilité et de précision. Ils conseillèrent alors à Benoît de mener son fils à Termini; Benoît suivit leur avis et donna à Termini une séance publique où les réponses de l'enfant excitèrent une telle admiration que les habitans lui décernèrent la médaille de leur lycée et firent faire son portrait. Le marquis



Schiso qui assistait à cette séance, prit, avec une rare générosité, Vincent sous sa protection et le conduisit à Palerme avec son père.

Dans cette dernière ville, une nouvelle séance publique eût lieu. Plusieurs mathématiciens célèbres y accoururent. Différentes questions furent adressées au jeune enfant : « Si prenant » le nombre 1, j'allais toujours doublement jusqu'à 24 fois, » lui demanda quelqu'un, quelle somme obtiendrais-je? » Au bout de cinq minutes, Vincent répondit : « 8,388,608. » Une personne lui fit cette question. « Suivant l'Écriture, il s'est » écoulé depuis le commencement du monde jusqu'au deux » janvier 1828, 5,828 ans et deux jours, combien cela fait-il » de mois, de jours et d'heures? Après trois minutes de réflexion, l'enfant répondit : « 69,936 mois et 2 jours; 2,128,679 » j.; 51,088,296 h.; 3,065,297,760 min.; 183,917,865,600 » secondes, et si vous voulez en outre savoir le nombre des » tierces, ajouta-t-il en tenant les yeux fixés vers la terre, il » est de 11,035,071,936,000. » Quoique les premiers éléments de l'arithmétique n'eussent pas même été enseignés à Vincent, il n'en résolut pas moins, dans la même séance, les problèmes les plus compliqués, il tira de même par la seule force de son génie calculateur la racine cubique du nombre 474,532. Quelqu'un lui ayant demandé comment il avait procédé dans cette dernière opération, l'enfant exposa la marche et l'enchaînement de ses idées avec une admirable clarté.

Les savans illustres présens à la séance accablèrent le jeune Vincent d'éloges, et s'empressèrent de le recommander au lieutenant-général du royaume, qui, en entendant l'enfant lui-même, demeura dans la stupéfaction de ses merveilleuses dispositions et le combla de caresses et de présens. Sa générosité ne s'arrêta pas là, il voulut que la Sicile se chargeât de son éducation. Le Décurionat de Palerme fut invité à voter les fonds nécessaires. Aujourd'hui, Vincent est entre les mains d'un maître habile et éclairé qui suit pour son éducation une méthode particulière que la commission de l'instruction pu-

blique a cru devoir créer exprès pour cet enfant extraordinaire et qui est très-propre à développer heureusement le génie précoce que la nature lui a donné pour les sciences exactes.

Vincent Zuccaro a le corps bien fait, le visage agréable, le front large, les joues pleines et annonçant par leur frais coloris une parfaite santé; ses yeux sont bleus, grands et bordés de très-longs cils, son regard a de la dignité et ses traits sont empreints de gravité et de profondeur. Cela ne l'empêche pas d'avoir les manières enfantines. Lorsqu'il est dans ses calculs, aucun bruit ne peut l'en distraire : ni le son des instrumens, ni les chants, ni la conversation, ni même des cris. A le voir alors, on dirait qu'il n'est occupé de rien, mais son esprit est livré à une contention excessive, dans les calculs longs et difficile, l'intensité de son attention et le travail prodigieux des organes de sa pensée jettent toute son économie dans une telle excitation qu'on peut le considérer comme étant dans un véritable état de convulsion. Dès qu'une question lui est proposée, il demande en terme courts et précis quelques explications, puis il fixe ses regards au plafond et son âme semble alors entièrement détachée de ses sens. Une fois qu'il s'est bien rendu compte de ce qu'il cherche et qu'il a commencé ses calculs, son cœur palpite avec force, ses yeux s'abaissent et se tournent de côté et d'autre; son corps et ses mains font machinalement des mouvements et des gestes irréguliers, et suivant l'idée qui le préoccupe, tantôt il remue les lèvres, tantôt il prononce quelque nombre entre ses dents; il est tellement absorbé alors dans ses pensées, qu'on pourrait même l'appeler avec force par son nom sans qu'il l'entendît.

Outre ce génie particulier pour les calculs, Vincent Zuccaro annonce beaucoup d'esprit et de finesse, il montre en même temps une vanité assez prononcée. Deux personnes voulant se divertir de lui, lui demandèrent un jour combien faisaient 4 et 4. Vincent répondit tout aussitôt : « 800. — Comment cela? » dit l'un des questionneurs. — Comment cela, reprit Vin-

cent, c'est que 4 et 4 font 8 et que 8 suivi de deux zéros que vous êtes fait 800. Le jeune Colborn, (né à Cabot en 1804,) enfant presque aussi extraordinaire que celui-ci, répondit de même à une jeune femme qui lui demandait combien faisaient trois zéros multipliés par trois zéros : « Tout juste ce que » vous êtes, ma chère dame; rien, absolument rien. » On cite un autre trait de Vincent Zuccaro, qui prouve qu'il a la conscience de son mérite. Se rendant un soir avec son père dans une maison de Palerme, il entra le premier, monta les escaliers et pénétra tout seul dans les appartemens de la personne qu'ils allaient visiter. La fille du maître de la maison qui ne le connaissait pas, lui demanda son nom. Pour toute réponse à cette question, Vincent, en lui jetant un regard de travers, se contenta de lui montrer du doigt la médaille et la croix qui décoraient sa poitrine : « Ah! vous êtes Zuccaro! » s'écria la jeune demoiselle avec un mélange d'étonnement et de plaisir. « Oui, je suis Zuccaro, » répondit gravement l'enfant de six ans en baissant les yeux d'un air satisfait.

(*Antologia di Firenze.*)



CHRONIQUE.

8 MAI.

Un journaliste, insensible aux infortunes de M. Fontan, a tâché d'empêcher l'admission de son drame de *Jeanne la Folle* à l'Odéon, parce que le jeune auteur est LIBÉRAL, et que le théâtre est ROYAL. Cette logique exceptionnelle, rigoureuse au premier abord, a cela de bon cependant, qu'elle anéantit à tout jamais une dénomination dont les conséquences placeraient dans la plus singulière position ceux qui seraient tentés de la conserver. Il s'en suivrait qu'un *libéral*, pour employer l'expression ex-consacrée, ne pourrait toucher ses rentes au trésor, parce que le trésor est un établissement *royal*. Le passage du Pont-Royal lui serait interdit, la bibliothèque *royale* aussi. Il ne pourrait pas aller prendre le frais sous les ombrages de la place *royale*, et, à plus forte raison, au Luxembourg ou aux Tuileries. Il ne pourrait pas voir les bêtes féroces du Jardin du *Roi*, ni mettre un habit bleu de *roi*, si cette couleur est de son goût, pas plus que porter une *royale*. Pour lui le Musée *royal* ne serait jamais ouvert. Il ne pourrait jamais gagner à la loterie *royale*, ni prendre de tabac, car il n'y a que la manufacture *royale* qui ait le droit d'en vendre. Enfin, il n'aurait pas même

la consolation de voir la baleine *royale*, ou de se promener au palais *royal*, ou à Choisy-le-Roi, ou de jouer au loto *royal*, ou d'aller aux théâtres *royaux*, ou de manger des rognons à la sauce *royale*, ou d'avoir des porcelaines de la fabrique *royale*, ou de se coiffer à l'oiseau *royal*, ou même, ce qui est pourtant bien innocent, d'avoir dans sa bibliothèque le cuisinier ni l'almanach *royal*. Dans ces conjectures, il ne lui resterait plus qu'un seul parti, ce serait de quitter le *royaume*, encore ne pourrait-il pas voyager par la poste ni les messageries *royales*. — Soyez donc *libéral*!

— A en croire un témoin oculaire, la manière de rendre la justice à Alger est admirablement simplifiée et mise à la portée de toutes les intelligences conciliatrices. — Tout homme qui est condamné reçoit la bastonnade pour avoir abusé, en soutenant une mauvaise cause, du temps des magistrats. Bien. — Tout demandeur qui intente un procès sur des motifs frivoles reçoit la bastonnade. Très-bien. — Enfin, quand l'affaire est obscure et embarrasse le juge, la bastonnade est infligée aux deux parties, pour leur apprendre à éclaircir les questions qu'elles soumettent à la justice. Ah! voilà qui est trop bien.

— Un journal américain donne les détails suivans sur un individu âgé de 135 ans, et vivant actuellement près de Chambesbury. C'est un anglais, nommé John Hill. D'après ce qu'il raconte, il était soldat sous le règne de la reine Anne, à l'âge de 18 ans. Libéré après 21 ans de service, il s'enrôla de nouveau pour 7 ans. La personne au service de laquelle il demeura dit, que jusqu'à ces huit dernières années, il avait été fort intempérant et demeurait souvent dehors, pendant les nuits les plus froides, dans un état complet d'ivresse. A l'âge de plus de cent ans, John Hill travaillait encore comme le meilleur ouvrier. Aujourd'hui, on ne remarque aucun affaiblissement dans son esprit, et il ne paraît pas avoir plus de 70 ans.

— D'après des documens officiels soumis à la chambre des communes, voici quel était la situation de l'état-major de la marine anglaise au 1^{er} janvier 1830. — 44 amiraux, 64 vice-

amiraux, 66 contre-amiraux, 853 capitaines, 915 commandans et 3,583 lieutenans; mais plus des cinq sixièmes de ces officiers supérieurs n'étaient point en activité de service. On ne comptait sur les vaisseaux de l'État que 2 amiraux, 3 vice-amiraux, 4 contre-amiraux, 66 capitaines, 96 commandans et 630 lieutenans; en tout, 801 officiers à bord, sur 5,525 portés sur les cadres.

— D'après des relevés authentiques faits en Prusse pour l'année 1828, le nombre des sourds-muets, dans tout le royaume était de 8,223 sur 12,726,823 habitans; c'est-à-dire, 1 individu sur 1,548.

— M. Gambart, directeur de l'observatoire de Marseille, a découvert une nouvelle comète. Sa queue paraît d'environ un degré; on peut l'apercevoir à l'œil nu; elle est au nord de la constellation du Dauphin.

— Il est né, il y a deux mois, aux environs de Cambrai, un enfant dont la mère est âgée de 21 ans; l'aïeul de cet enfant n'a que 45 ans, son bisaïeul 68, et son trisaïeul 92. Tous jouissent encore d'une parfaite santé. Les ascendans du nouveau né sont en ligne directe et sont membres d'une famille nombreuse.

— Il s'est formé dans le cratère du Vésuve deux nouvelles crevasses; ces ouvertures, en donnant une issue aux éruptions du volcan, ont ralenti ses secousses et ses détonations, qui faisaient naître la plus vive inquiétude. Ces craintes semblaient tellement fondées, que déjà l'ermite et les vigneron qui sont au-dessous de lui songeaient sérieusement à quitter leur retraite.

— Les journaux anglais rapportent que le fameux gastronome Saint-Jones Yates vient de donner à Londres un diner où il a été servi un pâté de cinq pieds de long, et du poids de deux cents livres. Cet intéressant morceau de pâtisserie renfermait cent lapins, vingt gigots, soixante livres de porc et cinquante livres de farine. Oh! Gargantua! quelle bouchée!

THÉÂTRES.

Manon Lescaut est un ballet charmant : le fournisseur général des théâtres, M. Scribe, a encore tracé le canevas de cette jolie composition, que M. Havely a animée de sa musique légère. Le rôle principal est confié à M^{me} Montessu, M^{lle} Taglioni y déploie ces grâces et cet élégant abandon dont elle seule possède le secret : des frais considérables ont été faits par l'administration pour les costumes, les décorations, la mise en scène : avec ce ballet, l'Opéra attirera la foule pendant longtemps.

— Les chanteurs allemands obtiennent peu de succès : *Le Sacrifice interrompu* de Winter, le *Freischutz* de Weber, le *Faust* de Spohr, la *Bibiana* de M. Pixis ont été froidement accueillis. Les *dilettanti* éprouvent un cruel désapointement. Quelques artistes nouveaux doivent bientôt paraître, on espère qu'ils rendront quelque attrait à la troupe, et l'empêcheront d'éprouver le sort des acteurs anglais, qui à leur dernier voyage, ont vu l'indifférence remplacer l'enthousiasme qu'ils excitèrent d'abord.

— *Ma Femme et ma place*, heureux titre qui promet le tableau de toutes les angoisses d'un mari balotté entre l'amour et l'ambition. Le pauvre Laroche, sollicitant un emploi à Paris, se voit d'abord éconduit par tous les chefs auxquels il s'adresse : tout-à-coup, les visages deviennent rians, toutes les portes s'ouvrent devant lui, les promesses surpassent ses dé-

sirs. D'où vient ce changement subit? Notre solliciteur a une jolie femme, le chef de division veut lui plaire, le chef de bureau qui la connût avant son mariage veut réveiller une inclination d'enfance, une conspiration est faite pour placer le mari et séduire la femme. Par bonheur, un vieil employé qu'il était question de destituer pour le remplacer par le mari crédule, vient à propos l'éclairer sur les dangers qu'il court, lui faire voir à quel prix il doit l'emporter et détruire des espérances qui doivent être le sujet de tant de craintes. La jeune femme elle-même repousse des projets qui peuvent lui donner la fortune au lieu du bonheur domestique, et Laroche garde sa femme et n'obtient point sa place. Tel est le sujet de la comédie nouvelle que MM. Bayard et Gustave de Wailly viennent de faire représenter à l'*Odéon*. Des mots heureux, des plaisanteries fines et délicates, des saillies pleines de sel rachètent ce que l'intrigue peut avoir de commun, et le succès a été complet.

— Le drame s'introduit partout : les scènes consacrées aux joyeux flons flons du Vaudeville ne sont point à l'abri de son invasion. La muse pleureuse de Lachaussée a usurpé le trône occupé par Favart et Collé, et si l'on ne s'empresse pas d'y mettre ordre, il n'y aura plus moyen de rire nulle part. Le *théâtre des Nouveautés* vient de céder à cet envahissant genre lugubre du drame; *Rafaël* qu'il a représenté il y a peu de jours, est un bel et bon drame, comme on les faisait il y a vingt ans, à l'époque où M. Guilbert Pixérécourt tenait le sceptre du boulevard : un empoisonnement, une condamnation à mort, l'appareil du supplice, voilà les *joyeusetés* qu'on offre au public d'un théâtre chantant. L'aimable jeune premier que ce Rafaël! Condamné aux galères comme voleur, il échappe à sa peine en réclamant, comme son héritage, l'emploi de bourreau : et sur qui doit-il exercer d'abord ces fonctions? sur la femme qu'il aime. C'est elle qui, frappée d'une sentence de mort, doit subir son terrible ministère. Mais elle peut avoir sa grâce en consentant à le prendre pour époux :

mourir ou épouser le bourreau, le choix est embarrassant. La pauvre fille aime mieux mourir, et Rafaël.... Mais pourquoi faire le récit de ces horreurs dramatiques : quand finira cette anarchie littéraire, n'aura-t-on pas bientôt épuisé cette mine de sang.

— *L'Ambigu comique* a donné, sous le titre de *Tristine*, la parodie de Christine. Cet ouvrage a médiocrement réussi sur un théâtre dont le public ne saurait comprendre ce genre de compositions. On a remarqué quelques vers heureux dans une scène entre la Calembredaine et Tristine, imitation assez plaisante de celle de Lacalprenède et Christine. La Calembredaine fait ainsi l'éloge de ses amis.

nous et nos camarades

Nous sommes, comme on dit, novateurs rétrogrades,
 Créateurs du passé, toujours *in statu quo*
 Et nous faisons du neuf avec du *rococo*.
 . . . Nous imaginons . . . C'est inimaginable !
 Nous avons inventé le déluge et le diable ;
 Nous avons inventé les mêmes revenans,
 Dont les nourrices font peur aux petits enfans ;
 Nous avons inventé les éclairs, les planètes,
 . . . Les souterrains, les tombeaux, les squelettes,
 Nous avons inventé, d'imagination,
 La fin du monde par brevet d'invention.

TRISTINE.

Comme à tout inventer on ne peut se résoudre ;
 Vous n'avez pas, je crois, tous inventé la poudre.

LA CALEMBREDAINE.

Nous inventons l'histoire.

TRISTINE.

Ah ! c'est la vérité.

LA CALEMBREDAINE.

Nous avons inventé jusqu'à l'antiquité ;
 Nous avons inventé le jour bleu, la nuit brune ;
 Nous avons inventé le soleil et la lune.

REVUE DES MODES.

La première représentation de *Manon Lescaut*, offerte à la société au moment des départs pour la campagne, semblait devoir être la plus jolie et la plus fraîche réunion des toilettes de printemps, aussi n'y voyait-on point de luxe, mais de la grâce et de la simplicité; quantité de robes en mousseline blanche, d'écharpes en gaze de couleur, de chapeaux en paille de riz, ornée d'une branche de fleurs. Très-peu de femmes étaient *parées*; les plus élégantes coiffées en cheveux, avaient une fleur placée à côté de leur grand peigne d'écaille; quelques-unes des guirlandes, d'autres une chaîne ou une flèche, posées avec une extrême simplicité.

— Un turban en gaze bleue traversé par des clefs d'argent, une robe blanche à manches courtes et décoltée, et une écharpe en gaze bleue formaient la toilette de M^{me} R....

— M^{me} D... portait aussi un turban en gaze cerise et vert, une écharpe cerise et une robe d'organdie. Mais la plus grande partie des femmes qui n'étaient point coiffées en cheveux, ou en chapeaux, avait des bonnets de blondes ornés de fleurs rose ou bleue sur le front.

— Les pailles de riz étaient d'une coupe assez petite et très-

simplement garnies. Peu de rubans, un bouquet séparé au milieu en aile de moulin, ou retombant en gerbe d'un côté.

— On ne remarquait que très-peu de plumes sur les chapeaux. Quelques étrangères ou provinciales sont venues rappeler que les marabouts avaient été à la mode il y a trois ans.

— Quelques robes en étoffes légères, étaient vert lumière rose, ou cerise avec des manches blanches, les unes larges, les autres collantes du bas, car les deux genres se maintiennent également.

— Il y avait aussi plusieurs robes en tulle unies, brodé au plumetis au-dessus de l'ourlet, autour du corsage et sur les manches.

— Les corsages des robes étaient carrés du haut, entourés d'un petit poignet; d'autres à draperies croisées, de manière à laisser dépasser une chemisette richement brodée.

— Quelques pélerines de tulle étaient entourées d'une très-haute dentelle assez agrandie sur les épaules pour retomber jusqu'aux coudes.

— On voyait beaucoup de schalls en crêpe de chêne brodé. Une grande écharpe en crêpe de chêne rouge brodé à la manière des Indes, est une des plus jolies choses que nous ayons remarquées.

— La coupe des pailles d'Italie est décidément fixée pour cette année. Formes basses, passes larges et évasées sur le devant, courtes des oreilles et ne laissant qu'un doigt de rebord sur la nuque. Dans la plus jolie disposition d'ornement nous avons remarqué deux bouquets d'oreilles d'ours, l'un blanc, l'autre rouge, placés en sens opposés sur le devant de la forme et dont les tiges étaient réunies par un demi-nœud de ruban en gaze paille.

— Sur les pailles d'Italie on voit aussi des bouquets en boules de neige retombant en grappe.

— Pour promenade de matin, beaucoup de jeunes femmes portent des capotes en crêpe blanc, formes rondes, traversées

par un ruban de gaze bleue ou rose qui se croise sous le menton et revient former un nœud à long bouts sur la passe.

— On fait des cannezouts demi-montant, entourés d'un revers ou de pointes retombant graduellement sur la poitrine et descendant extrêmement bas sur les épaules. Ces pointes sont entourées de jolies broderies et d'une petite dentelle.

— Des cannezouts en jaconas sont garnie de mousseline plissée, retombant aussi jusqu'à moitié de la manche et diminuant vers la ceinture sous laquelle ils se fixent.



UNE VISITE A SIR WALTER-SCOTT.

Après avoir admiré les lacs et les montagnes de l'Écosse, l'auteur de cette narration a voulu voir le poète; ne le trouvant point à Édimbourg, il a été le chercher à Abbotsfoord, château gothique sur les bords de la Tweed, près des belles ruines de Melrose. C'est une résidence que chérit Walter Scott, et où il a composé la plus grande partie de ses ouvrages. Nos lecteurs trouveront sans doute du plaisir à s'y transporter un instant.

Le château d'Abbotsfoord ne domine point la campagne, comme ces vieux manoirs que la féodalité avait placés sur les hauts lieux. A demi caché par les bois, situé au pied d'un côteau, sur les bords d'une rivière qui coule lentement, c'est un asile de silence et de paix qui convient à l'étude et à la rêverie. On éprouve une émotion profonde en distinguant à travers les arbres ces tourelles élégantes, ces murs crénelés, cet édifice d'apparence gothique où se cache un écrivain dont les ouvrages font le tour de l'Europe. Le premier objet qui se

présente dans la cour est un monument élevé par Walter Scott à sa chienne favorite qu'il appelait Maida. Elle dort maintenant où elle veillait jadis; et à côté de son image en marbre, on lit en vers latins une inscription où, comme Walter Scott l'a remarqué lui-même, il n'y a qu'une faute de quantité en deux vers.

Une petite porte à gauche conduit de la cour dans le parc, dessiné avec beaucoup de goût. On se doute bien que les ornemens ordinaires des jardins anglais sont accumulés dans celui de Walter Scott. Les voyageurs ne le parcourent que pour voler çà et là quelques fleurs qu'ils serrent dans leur portefeuille pour en faire cadeau à leurs amis, et ils réservent toute leur curiosité pour l'intérieur du château.

La première salle où l'on entre est éclairée par des vitraux étroits qui ne laissent entrer le jour qu'à regret. Les murs en sont garnis de lances et d'épées. Aux deux extrémités de la salle, des armures complètes sont debout, et vous diriez des chevaliers qui, la lance au poing et la visière baissée, veillent immobiles à la porte du poète. Toutes les vieilles armes d'*Ivanhoé* ou des *Puritains*, sont là rangées avec symétrie. Les portraits de Robert Bruce et ceux des rois qui l'on précédé ou suivi, apparaissent entourés de leurs écussons. Il y a sur des tables de jolis édifices gothiques en miniature. Enfin l'on reconnaît la plupart des objets que l'illustre romancier a si bien décrits dans ses ouvrages.

Comme Walter-Scott était sorti, nous restâmes quelque temps dans la salle d'armes, respirant comme un parfum de moyen âge. On nous introduisit ensuite dans le salon, dont nous eûmes tout le temps de faire l'inventaire. C'est un carré long, éclairé par trois fenêtres qui donnent sur le parc. Le papier représente de hauts palmiers et des figures chinoises. Les chaises sont en ébène et revêtues de soie rouge; on croirait, à leur fraîcheur et à leur forme gothique, qu'elles sortent à l'instant même de chez un tapissier du treizième siècle. Deux immenses fauteuils, excellens pour le sommeil et pour les

contes de l'hiver, ont leur place de chaque côté du foyer. Après avoir examiné l'ameublement, nous nous approchâmes avec curiosité d'une table ronde couverte d'un tapis vert, et placée au milieu du salon. Il s'y trouvait un recueil anglais sur la littérature allemande, un livre de fleurs et d'insectes avec des planches très-soignées, et un volume de l'*Abbé*, sur lequel on lisait cette devise : *Clausus tutus ero*. C'est l'explication de l'anonyme que l'auteur de *Waverley* a gardé si longtemps.

Mais le plus bel ornement du salon de Walter-Scott est une urne d'argent placée sur une table longue devant une fenêtre, et contenant des cendres trouvées dans les murs d'Athènes.

Est-il rien de plus touchant que ces restes héroïques transportés du Parthénon qui s'écroule dans l'élégante demeure du barde écossais? Ces cendres, exilées sous les nuages de l'Écosse, doivent regretter le beau soleil de la Grèce; mais là, du moins, elles sont à l'abri des barbares, et elles entendent encore les sons d'une lyre harmonieuse. L'émotion redouble quand on pense que cette urne sacrée est un présent de lord Byron; qu'après avoir fait ce dernier hommage à son illustre ami, il est tombé lui-même non loin des murs d'Athènes, et qu'on pourrait avec ses cendres faire de l'autre côté du salon un monument pareil.

Nous attendions depuis quelque temps, lorsque nous entendîmes dans la pièce voisine les accens d'une voix grave et le bruit d'un pas qui s'appuyait fortement sur le plancher. Emus plus que je ne pourrais l'exprimer, nous attendons l'œil fixé sur la porte par où Walter-Scott doit entrer : elle s'ouvre, il paraît, ayant autour de lui une escorte de trois vigoureux chiens de chasse. Son front large et haut est ce qui frappe d'abord dans sa physionomie; ses cheveux commencent à blanchir; son œil d'un gris foncé se recouvre souvent de sa paupière et ne s'ouvre guère qu'à demi; son teint est frais et légèrement coloré; son nez, un peu fort, donne à son visage un caractère pro-

noncé, et il y a dans sa bouche une expression pleine de grâce et de finesse. M. Charles Nodier qui ne l'a vu que dans le buste de Chantroy, a bien défini les deux principaux traits de sa figure en disant : C'est le front d'Homère avec la bouche de Rabelais.

Il nous salue en entrant d'un air poli et bienveillant; alors nous nous levons, et moi appelant à mon aide la fleur des mots anglais que je pouvais avoir appris, plus intimidé qu'un bailli haranguant un roi à la porte de son village, je prends la parole et lui adresse un compliment que, grâce à Dieu, j'ai oublié. Puis après un échange de politesses, il nous prie de nous asseoir, et nous prenons place le plus près de lui possible, pour ne rien perdre de ses paroles ni de ses regards. Nous aurions bien désiré parler français, afin de regagner au moins sur les mots, tout ce que nous avons à perdre du côté des pensées. Mais c'était à Walter Scott de choisir : il voulut parler anglais, s'excusant sur la difficulté qu'il éprouvait à s'exprimer dans notre langue. Je fis de mon mieux pour ne pas rester muet; et mon compagnon de voyage, assez versé dans la langue anglaise, électrisé d'ailleurs par la présence d'un grand homme, se tira très-honorablement de ce périlleux entretien. La conversation roula d'abord sur le vent et les orages, sur la pluie et le beau temps : car les hommes de génie puisent comme les autres à ces sources communes. Puis nous parlâmes des ruines que nous avons visitées; et notre hôte, se trouvant alors sur un terrain qu'il avait si bien exploité, compara ensemble les ruines d'Holyrood, celles de Kœnilworth et celles de Melrose. Comme poète et comme voisin, il donna la préférence à ces dernières. Holyrood est trop noir et trop écrasé par la colline voisine; à Kœnilworth, il ne reste que des masses de pierre sans expression; mais à Melrose, l'abbaye n'est ni trop détruite, ni trop conservée. Semblable au gladiateur, elle est tombée avec grâce, et l'on sent une âme dans tous ses débris. Nous dîmes à Walter Scott que nous venions d'Édimbourg, et nous lui fîmes notre compliment sur la beauté de

sa cité romantique (*romantic town*, comme il l'appelle dans plusieurs ouvrages.) Ah! oui, dit-il, tout est-là; il y a deux villes en une; dans l'une on trouve des palais, dans l'autre des souvenirs. Il nous parla ensuite de Londres, que nous n'avions pas encore vu, et nous engagea à y rester quelque temps. Le premier abord, nous dit-il, ne sera pas séduisant : ce ne sont que des rues enfumées où se pressent des flots de peuple; mais au bout de quelques jours, les objets se détachent, et au milieu de ce chaos vous distinguez des merveilles.

Dans ce moment, la conversation changea brusquement de sujet. Un des chiens que Walter Scott avait autour de lui s'approcha de moi comme sollicitant une caresse. « Je crains, dit aussitôt sir Walter, que ces chiens ne vous incommode; mais que voulez-vous? ce sont mes favoris, ils me tiennent souvent compagnie. Viens ici, mon garçon (*boy*), dit-il en appelant celui qui avait déjà posé familièrement sa tête sur mon genou. Ces chiens, continua-t-il, sont d'une espèce très-rare : ils viennent des îles septentrionales de l'Écosse. — Ils sont magnifiques, lui dit mon ami; sans doute vous aimez beaucoup la chasse? Ah! je l'aimais beaucoup, reprit-il parlant avec plus de chaleur qu'il n'avait fait jusque là; mais à mon âge il faut vivre de prudence et de repos. » Walter-Scott nous dit alors que ce n'était pas la chasse en elle-même qu'il avait aimée, mais toutes les circonstances qui l'accompagnent : ces meutes de chiens si intelligentes, si dévouées, si intrépides, ce bruit d'armes et de chevaux, tout cet appareil de guerre qui ne coûte point de sang humain, les ruses du gibier, l'activité du chasseur, voilà ce qui plaisait à son imagination. Il regrettait ces courses aventureuses, ces points de vue sauvages qui se présentent soudainement à vous quand vous n'avez pas le temps d'en jouir, les sons du cor que se renvoient les montagnes, le déjeuner dans la clairière, la goutte de whisky mêlée à l'eau pure d'une fontaine, le repas du soir, mangé de si bon cœur au coin du feu, auprès d'une bonne ménagère, et jusqu'à la fatigue même, qui rappelle le plaisir passé, et ce sommeil si impoli,

qui vous surprend dans votre fauteuil, au milieu d'un conte commencé ou des interminables récits de la chasse. A propos de repas, Walter-Scott nous offrit à déjeuner fort amicalement; mais nous refusâmes cet honneur, parce que la conversation ayant commencé en anglais, il aurait été trop indiscret d'importuner plus long-temps Walter-Scott de notre baragouinage.

Nous nous levâmes donc; sir Walter se leva aussi pour nous reconduire, et fit quelques pas. Il boite beaucoup, et cette marche inégale ne répond pas à la hauteur de sa taille ni à la noblesse de sa tête. C'est le résultat d'un accident qui lui est arrivé il y a un certain nombre d'années. Byron avait un pied bot, ce qui le faisait passablement enrager, soit dit en passant; Milton devint aveugle, et Pope était bossu, je crois: c'est comme un sort jeté sur les poètes anglais. Walter-Scott traversa avec nous le salon et la salle d'armes. Au moment de le quitter, je fus bien aise de le voir un instant au milieu de ses armures et de ses chevaliers. Ce fut là qu'il nous adressa ses adieux, et qu'après nous avoir remerciés de notre visite, il nous souhaita le *good journey*, accompagné du plus gracieux sourire.

(Lycée.)



ISABELLE

ou

LE POT DE BASILIC,

HISTOIRE ITALIENNE.

Il y avait autrefois à Messine trois jeunes frères, marchands tous trois, que la mort de leur père rendit héritiers de biens considérables. Ils avaient une sœur, nommée Isabelle, qui, quoique jeune, belle et bien élevée ne songeait point à se marier : la cause leur en était inconnue ; car ils ne s'occupaient point de son établissement.

Chez eux demeurait, en qualité de commis, un jeune homme, appelé Lorenzo. Beau, gai, aimable, il n'avait pas tardé à être remarqué d'Isabelle, dont l'admiration s'était bientôt tournée en amour. Malgré toute sa réserve virginale, Lorenzo ne fut pas long à s'apercevoir de l'impression qu'il avait faite sur son cœur ; de ce moment il se livra tout entier à un espoir que jusque là il n'avait pas même osé concevoir ; il abandonna la société de toutes les autres femmes pour celle de la charmante

Isabelle et finit par obtenir sa foi. Ces infortunés jeunes gens cédèrent à l'entraînement de leur passion mutuelle sans en prévoir les conséquences, et, durant quelques temps, ils goûtèrent en secret des voluptés qu'ils devaient bien chèrement expier.

Une nuit qu'Isabelle se rendait à la dérobée chez Lorenzo, son frère aîné la vit passer à son insu. Cette découverte le remplit d'une fureur soudaine, mais il se calma pour prendre une résolution calme. Il se retira sans bruit dans sa chambre et y demeura plusieurs heures, à chercher le moyen de rompre une liaison aussi déshonorante que celle qu'il venait de découvrir. Dès que le jour parut, il courut trouver ses frères, les instruisit de la conduite honteuse d'Isabelle, et leur communiqua le plan qu'il avait arrêté, et auquel ils donnèrent sans hésiter leur adhésion : chacun d'eux devait feindre de tout ignorer; mais à la première occasion favorable, leur dessein était de s'emparer de la personne de Lorenzo et d'en tirer une vengeance sanglante. Pour ôter tout soupçon, ils continuèrent de rire et de plaisanter avec lui comme de coutume. Mais le moment arriva où cette dissimulation devait cesser. Ils engagèrent un jour Lorenzo à être des leurs dans une partie de plaisir qu'ils devaient faire à quelques milles de Messine; quand ils furent à peu de distance de la ville, ils quittèrent la route, s'enfoncèrent dans une clairière au milieu d'un bois épais; et là se jetèrent sur le malheureux jeune homme qui tomba sous les coups de ses assassins et ne fut bientôt plus qu'un cadavre. Ce cri me accompli ils se hâtèrent de creuser une fosse, d'y jeter les restes mutilés de Lorenzo et de les recouvrir de terre et de gazon en prenant toutes les précautions possibles pour effacer les traces du meurtre. Revenus à Messine, ils répandirent le bruit qu'ils avaient envoyé Lorenzo pour les affaires de leur commerce dans un pays éloigné.

Le temps s'écoula, Isabelle, qui d'abord avait supporté l'absence de Lorenzo sans témoigner en apparence aucun regret, donna des marques visibles d'inquiétude, et ne put s'empê-

cher de demander fréquemment de ses nouvelles. Un jour que ses questions étaient plus pressantes qu'à l'ordinaire, l'un de ses frères, fixant sur elle un œil dur et sévère, lui dit : « que » signifient toutes ces questions, Isabelle? En quoi Lorenzo » peut-il donc vous intéresser? Ne les renouvelez plus ou vous » recevrez la réponse que vous méritez. » La malheureuse jeune fille, assaillie de doutes et de terreur quitte son frère sans oser répliquer un seul mot.

Dès lors elle s'abandonne toute entière à la douleur que devait naturellement lui causer une absence accompagnée de circonstances aussi mystérieuses. Ses journées se passèrent dans les pensées les plus effrayantes, ses nuits dans les pleurs et les gémissements; sans cesse elle appelait Lorenzo, sans cesse elle invoquait son retour.

Une nuit qu'elle s'était laissée aller au sommeil, son amant lui apparut pâle, les cheveux épars, les habits en lambeaux et tout souillés; il lui parla ainsi : « ô ma chère Isabelle, c'est en » vain que tu soupirez après mon retour; en vain que tes » pleurs m'accusent de lenteur à voler vers toi. Tes frères per- » fides et muets m'ont arraché la vie. » Puis, lui indiquant le lieu où il était enterré, il la supplia de se consoler, et disparut. Isabelle s'éveilla en versant des torrens de pleurs. Elle résolut de visiter sans délai le lieu fatal où reposait son amant. Le matin venu, elle obtint de ses frères la permission d'aller passer la journée à la campagne avec une de ses amies à qui elle avait fait confidence de son amour. Elles partirent toutes deux. Durant le chemin Isabelle ne fit aucune attention aux discours que lui tint son amie pour la consoler. Toutes ses pensées étaient tendues vers le lieu où gisaient les restes de son cher Lorenzo.

Elles arrivèrent enfin dans la clairière, l'œil perçant d'Isabelle reconnut sur-le-champ la place qu'elles cherchaient. Toutes deux se mirent à enlever les feuilles sèches qui couvraient le sol en cet endroit; et, au moyen d'un couteau dont elle s'était munie; Isabelle commença à creuser la terre avec l'énergie

du désespoir, elle ne s'arrêtait que pour rejeter en arrière les longues tresses de sa noire chevelure et reprenait son travail. Son amie, à genoux auprès d'elle, l'aidait dans cette pénible besogne; à la fin le corps de Lorenzo parut à découvert. Le songe d'Isabelle ne l'avait point trompée! L'infortunée se jette sur le cadavre de son amant, et de ses lèvres pâles pressa les lèvres glacées de Lorenzo, ces lèvres naguère si brûlantes de jeunesse et d'amour; puis elle se leva et implora l'assistance du ciel. Après avoir versé des flots de larmes, elle parut se calmer; aidée de son amie, elle souleva le corps de Lorenzo, plaça sa tête sur ses genoux et saisissant son couteau avec un affreux courage, elle réussit à la séparer de ce corps désormais condamné à devenir la proie des vers. En le recouvrant de terre, elle répandit de nouvelles larmes et pria avec ferveur. Ce triste devoir rempli, elle enveloppa religieusement la tête de son amant dans un mouchoir d'une blancheur et d'une finesse extrême, reprit le chemin de la ville, et rentra chez ses frères sans être aperçue.

Arrivée dans sa chambre, elle sortit du mouchoir sa triste relique, la baigna de ses pleurs, arrangea les cheveux en désordre qui ornaient encore la tête de son amant, ôta la terre qui couvrait ses traits et pressa cette tête avec transport contre ses lèvres et contre son cœur.

Elle l'enveloppa ensuite de nouveau dans le mouchoir et lui choisissant un pot de fleur pour tombeau, la déposa dans le fond, la recouvrit de terre et y sema du basilic. Le basilic ne tarda pas à pousser, il devint plus épais et plus beau qu'aucun autre pied de la même plante; car il était sans cesse arrosé des pleurs d'Isabelle et puisait de nouveaux éléments d'existence dans la décomposition de la tête de Lorenzo.

La pâleur et l'altération toujours croissante des traits d'Isabelle, attirèrent à la fin l'attention de ses frères, à qui un voisin avait été raconter qu'on la voyait continuellement pleurer sur le pot de basilic. Ils ne manquèrent pas de lui reprocher cette douleur qu'ils taxèrent de folie inconcevable, mais s'apercevant que leurs reproches étaient sans effet, ils lui enlevèrent secrè-

tement son pot de basilic. Aucune instance de la part d'Isabelle ne put les amener à le lui rendre. Privée de sa seule et dernière consolation, Isabelle tomba dangeureusement malade, et dans l'ardeur de son mal, d'une voix faible et entrecoupée, elle appelait sans cesse ses frères pour obtenir la restitution de son pot de basilic. Surpris de cette insistance extraordinaire, ceux-ci prirent le parti de voir ce que le pot contenait; ils en ôtèrent la terre et aperçurent le mouchoir qui enveloppait la tête de Lorenzo; cette tête quoi qu'à demi-consumée n'était point encore tout-à-fait méconnaissable et les boucles lustrées des cheveux de Lorenzo étaient d'ailleurs trop remarquables pour qu'il fut possible de s'y méprendre. Dans leur commune alarme, les frères d'Isabelle craignant que ces restes informes ne conduisissent à la découverte de leur crime, les enfouirent dans la terre et sans faire part de leur dessein à personne, ils quittèrent Messine avec autant de mystère que de promptitude et se retirèrent à Naples. L'état de la malheureuse Isabelle alla toujours en empirant et elle mourut en implorant vainement ceux qui l'entouraient de lui restituer le trésor qu'elle avait perdu.

Il n'y eût pas une âme sensible à Messine qui ne fut touchée jusqu'aux larmes de sa triste destinée. Son histoire lamentable est devenue le sujet d'une chanson populaire qui se termine par un refrain dont voici le sens : « ah! quelle barbarie! me ravir » mon pot de basilic! »

(*Traduction inédite*).



LES DEUX FOUS.

(Le savant et ingénieux auteur des *Soirées de Walter-Scott*, ouvrage qui a obtenu, il y a un an, un si légitime succès; M. Jacob, qui prend le titre de bibliophile et de membre de toutes les académies, vient de publier un volume qui doit faire une vive sensation dans le monde. L'auteur s'est attaché à mettre en scène les *Deux Fous* de François I^{er}. Triboulet, grossier, audacieux, avec toute la hardiesse et le cynisme de sa profession; Caillette, jeune homme plein d'âme, de sensibilité, de talent, qui rougit d'un emploi obtenu par succession, qui protège contre les fureurs des partis le vieux duc de St-Vallier, son ancien protecteur, et contre les témérités de François I^{er}. La belle Diane de Poitiers, fille du duc, avec laquelle il a été élevé, qu'il ose aimer de l'amour le plus tendre et le plus profond, et qu'il ne peut voir passer dans les bras du roi sans se défaire d'une vie où il ne doit plus trouver que la honte et le désespoir. Suivant notre usage, nous donnons à nos lecteurs une scène extraite de ce volume. Nous choisissons une de celles où Caillette tente d'arracher Diane de Poitiers aux entreprises hardies du roi, qui accompagné de Triboulet, veut la surprendre au milieu de la nuit.)

Triboulet avait beau hâter le pas, François I^{er} le devançait toujours, dans son empressement à tenter l'aventure.

Pendant qu'ils approchaient du but de leur expédition nocturne, le rayon de lanterne, courant au-devant d'eux, fut aperçu de loin par Caillette, qui errait dans le fond du labyrinthe.

Caillette sentit ses cheveux se hérissier, et une sueur froide baigner son front ; il demeura immobile, et le regard attaché sur cette lumière vacillante, semblable à un feu follet ; puis à ce reflet douteux, il distingua deux hommes se glissant comme des spectres du côté de la tour. Son premier mouvement fut de porter la main à son épée, et d'aller droit à ces inconnus ; mais la réflexion soudaine que le roi pouvait être un des deux, le frappa d'un douloureux pressentiment ; il s'empressa de suivre à distance ces gens dont l'intention lui était suspecte ; il s'approchait à petit bruit, d'arbre en arbre, de buisson en buisson, retenant sa respiration, et suspendu sur la pointe du pied ; mais au léger bruissement d'une feuille sèche, Triboulet tournait la tête avec anxiété, et croyoit voir se projeter une ombre derrière lui.

Caillette trembla de tous ses membres, en entendant ces mots :

— Foi de gentilhomme ! j'eusse mieux fait d'y aller sans ce fol ensorcelé, qui avance à reculons, ainsi que l'écrevisse ? Je jurerais que l'huis secret n'est ailleurs qu'en sa fantaisie !

François I^{er} examinait et tâtonnait le mur de pierre, jurant entre ses dents sa foi de gentilhomme ; Triboulet, à l'appel du roi, fit un circuit dans les broussailles arides qui couvraient le côté méridional de la tour, et poussa un ressort déguisé entre deux pierres saillantes de la muraille ; aussitôt une lourde porte s'ouvrit avec un grincement sonore : le roi ne put retenir une exclamation de joie.

— Sire, dit Triboulet enflé d'orgueil, mon office n'est que de bourdes et folies, mais cette fois ai-je parlé plus vrai qu'un prédicateur en chaire.

— De par Dieu ! reprit vivement François I^{er}, point ne suis de loisir à deviser ; adieu me commande ! Or, ne t'éloignes de là, en tant que tu viennes à mon aide si besoin est.

— O mon cher sire, s'écria Triboulet se voyant au moment de rester seul toute la nuit, ayez commisération de la grosse peur qui me tient, et ne délaissez ainsi votre fidèle domes-

tique, sans armes ni gardien, en proie aux loups, vipères, larons et assassins!

— Valet de la peur, dit le roi en ôtant la ceinture de son épée, si ce n'est qu'un fer pointu que tu désires, prends ma bonne lame, de laquelle j'ai fait rage à la journée de Marignan; prends donc, d'autant qu'elle ne peut m'aider à rien où je vais.

— Une parole et demie en plus, sire : ci trouverez étroit souterrain, escalier à vis de trente degrés environ, et l'huis barré, qu'il vous faut ouvrir....

Le roi, dont l'impatience augmentait en raison de ces retards, échappa enfin à la terreur loquace de Triboulet, en pénétrant hardiment dans le souterrain, sans lumière et désarmé.

Caillette, cependant, couché à plat ventre près de l'endroit où François I^{er} et son fou s'étaient arrêtés, avait tout vu et entendu, mais il ignorait encore quels résultats devait avoir ce complot ténébreux; le nom de Diane n'avait pas été prononcé, et cette porte secrète, ce souterrain, semblaient destinés à jouer un rôle mystérieux; il se flattait déjà que le roi n'était pas venu mettre obstacle à la fuite de Diane; son cœur battait moins fort, et il songeait à se retirer, quand le soupçon lui vint d'une nouvelle méchanceté de Triboulet; en même temps, il se sentit saisi d'un irrésistible désir de suivre François I^{er}, qui avait disparu; alors, entraîné par un pressentiment qui faisait bouillir sa cervelle et siffler le sang à ses oreilles; il se précipita vers la porte, demeurée ouverte, et s'enfonça dans une nuit profonde, tandis que Triboulet, épouvanté à la vue d'un homme, s'enfuyait, l'épée à la main, jusqu'à ce que, suffoqué par la rapidité de sa course, il se laissa tomber sur la mousse.

Le roi avançait avec précaution sous une voûte basse, pratiquée circulairement dans les fondations de la tour; il tenait une main sur son visage, de crainte d'un choc inattendu; et, de l'autre, interrogeait la muraille, qui lui servait de guide; l'air dense et humide qu'il respirait avait refroidi son ardeur amoureuse, et il commençait à se reprocher d'avoir ainsi ex-

posé sa personne sur la foi de Triboulet. Des crapauds et des reptiles, troublés dans leur repaire, grouillaient sous ses pas ; il s'arrêta avec un sentiment involontaire d'horreur et de dégoût ; mais il reprit cœur à ses desseins lorsqu'il rencontra la première marche d'un escalier. Quant à Caillette, qui n'entendait que les battemens de son cœur dans ce lieu solitaire, ayant pris une route opposée à celle que suivait le roi, il parcourait impétueusement le détour de ce labyrinthe souterrain, heurtait les parois en passant, et s'égarait dans une atmosphère méphitique ; tout-à-coup, d'inspiration, il retourna en arrière, et entra sous une voûte dont l'écho, muet depuis cinquante ans, lui renvoya un bruit de pas lointains. François I^{er} avait monté une vingtaine de marches, et les pas de Caillette retentirent aussi à ses oreilles : il écouta et se persuada que Triboulet cherchait à le rejoindre ; pour éviter cet importun, il s'empressa d'arriver au haut de l'escalier, et fut arrêté par une porte fermée ; il tressaillit de bonheur lorsque, à travers une fente, un faible rayon de lumière se joua contre le mur noir. Les pas devenaient plus rapprochés ; il ne balança plus, et, promenant ses deux mains sur la porte, il ne rencontra ni verroux ni serrures, mais un énorme anneau de fer qui retentit comme un heurtoir. A ce bruit éclatant, que prolongèrent les échos cavernaux, Diane, qui ne s'était pas couchée pour attendre le signal de Caillette, qu'elle était loin de désirer, trembla moins de peur que de déplaisir, hésita un moment sans rompre le silence, puis courut vers l'endroit d'où partait un frôlement étrange, un cliquetis de fer, et comme une respiration entrecoupée ; elle prêta l'oreille, et dit d'une voix fortement émue :

— Est-ce pas vous, mon ami?...

Elle n'eut pas la force de prononcer le nom de Caillette, car elle ne reçut point de réponse, et il lui sembla que la tenture de la muraille agitait ses fleurs de lys d'or ; elle recula, terrifiée, et, se sentant arrêtée par un obstacle que l'épouvante ne lui permit pas de voir ; elle tomba à la renverse sur sa couche, et la lampe qu'elle tenait, échappant de sa main défaillante, jeta

une clarté plus vive à laquelle une nuit épaisse succéda. En même temps, François I^{er}, dont l'impatience s'augmentait d'un retard, secoua si violemment l'anneau, que la porte de chêne, emportée au gré d'un ressort caché, glissa comme par magie, et rentra dans l'épaisseur du mur. Le roi, à l'air tiède qui circula tout-à-coup, comprit qu'il était dans une chambre habitée, et un faible soupir exhalé près de lui mit le comble à ses désirs et à ses espérances. Mais des pas entendus de plus près et le sifflement d'une poitrine haletante montaient vers lui du fond des souterrains :

Foi de gentilhomme! dit-il à demi-voix, en s'avancant vers l'espace vide qu'occupait tout à l'heure la porte mystérieuse; monsieur le fou aura pour accueil deux boutonnières saignantes à son pourpoint.

Mais il se souvint qu'il n'avait pas d'épée, et, mugissant de fureur, il essaya en vain de refermer la porte, qui avait disparu toute entière. Alors Caillette arrivait au pied de l'escalier, et le roi, distrait par un nouveau soupir, qu'il interpréta en faveur de son amour, oublia tout pour une seule pensée, et fit quelques pas dans la chambre, les bras étendus en avant.

— Diana, disait-il doucement comme pour fléchir des refus, Diana belle, voici votre roi, qui se vient rendre votre premier sujet; Diana de mon cœur, venez-ça expérimenter mon grand amour; pourquoi ce fâcheux silence en réponse? Diana, faites sonner un mot plus harmonieusement que flûte ou rebec, à savoir: j'aime! méchante, oyez ma requête amoureuse! que si je vous fis offense quelconque, je m'humilie en pénitence. O Diana chère, Diana mienne, ne vous vengez par trop de cruauté!...

Il n'acheva pas, car ayant voulu s'approcher de l'alcove, il fut retenu par une main d'homme qui lui saisit le bras avec violence, et le serra comme dans un étau. François I^{er} demeura un moment, immobile et indécis, au pouvoir de son adversaire, dont il entendait la respiration précipitée se mêler à la sienne; l'obscurité augmentait ses appréhensions, et ne trouvant plus

d'épée à son côté, il crut qu'on allait l'assassiner. Alors, rappelant son courage et toutes ses forces, il chercha inutilement à se débarrasser de cette étreinte, qui redoublait en raison de ses efforts à la vaincre. Sa colère s'irritait encore des transports trompés de l'amour; enfin, il adressa le premier la parole à cet être invisible dont il sentait la main de fer, tellement qu'à travers son pourpoint s'enfonçaient dans sa chair des ongles acérés :

— Foi de gentilhomme! s'écria-t-il d'une voix altérée qu'il voulait faire paraître tranquille, est-ce homme ou démon qui me presse tant amoureuxment? Toutefois suis-je assuré de ne point combattre envers madame Diane.

— Hors d'ici, lui répondit-on tout bas, quel que vous soyez, point ne pouvez demeurer céans, l'honneur d'une dame étant à ce contraire.

— Vraiment, mon beau cousin, êtes-vous père ou mari de la belle, que parlez d'un air si délibéré? Ains, par là morbleu! céans resterai : avisez à m'en exclure de force, toute autre voie n'aboutissant à rien.

— Dehors! vous dis-je, et n'attendez à la renommée d'une noble dame par un éclat malhonnête, sinon par vos faits. Partez vite, je vous prie.

— Holà! monsieur mon ami, il fait beau ouïr parler de la sorte à ma personne. De vrai, puisque je suis venu où j'avais affaire. Je n'entends le moindrement retourner quinaut comme un Anglais battu par ses débiteurs : donc, fussiez-vous premier ou dernier venu, le mieux est de me quitter la place.

— Oh! non ferai tant qu'une goutte de sang en mes veines, une épée en ma main et une idée en mon cœur soutiendront ma ferme résolution. De par Dieu! ne bougez un petit ou il vous faudra passer outre une lame pointue, ainsi qu'oise en broche.

— Foi de gentilhomme! compère, c'est trop jaser à l'aveugle, et onc n'avais-je ouï parler si dru à ma propre face. Arrière, vision diabolique! quelle es-tu?

II.

14

— Suffit que je sois d'âme, de main et d'armes, en bel état pour vous trancher l'orgueil et la vie... Las! malgré votre injure, Jésus-Christ m'est témoin que je mourrais de votre mort!

— Sur ma foi! la patience m'échappe, et j'ai envie d'envoyer à la hart ce philosophe nocturne qui cherche noise au roi François.

— C'est mensonge manifeste de tenir ce langage outrageux à la majesté royale, car le roi notre sire est sage et amant de vertu, tellement qu'il châtierait pour l'exemple quiconque voudrait faire tort et grief à la dame dont il s'est rendu l'hôte. Est-ce pas le propre d'un voleur ou pillard que de s'introduire la nuit dedans les maisons, moyennant fausses clés, portes bâtar-des et emprises insidieuses?

— Foi de gentilhomme! ceci est la voix de Caillette! Cà, fol endiable, quelle audace te tient de résister à ton seigneur et maître?

— Point n'ai présentement autre seigneur que le bon Dieu qui me conseille, point autre maître que le service de M^{me} Diane, que vous molestez indignement; or, sans plus de querelle, allez vous-en; aussi bien il me répugne d'épandre votre sang en fontaines.

— Ah! interrompit Diane qui revenait à elle, Caillette, mon bon serviteur, gardez de commettre un meurtre, plus un paricide!

— Misérable, repartit le roi engageant une lutte corps à corps avec Caillette, tu seras boulu comme faux monnoyeur, tenaillé et torturé comme hérétique, brulé et mis en cendres comme magicien; alors, et après ce, aucun ne doutera que je sois le roi par la grâce de Dieu.

— Sire, dit Caillette en voyant que l'avantage tournait contre lui, ne remuez ni bougez, autrement je vous tue et me tue ensuite.

Diane poussa un cri d'effroi, et François I^{er} crut recevoir le coup de la mort; mais le fer resta suspendu à deux doigts de sa poitrine.



— Messire le fou, dit-il d'un ton railleur, d'avance saviez-vous que j'avais déposé l'épée, qui est ma plus fidèle maîtresse! sinon, votre vaillance n'eût pas été jusqu'à vous attaquer témérairement au roi votre sire. Nous punirons moins votre attentat encore que cette lâcheté et trahison.

— Sire, répondit Caillette d'une voix respectueuse, je ressens deuil véhément d'avoir entrepris contre votre majesté; mais, prières et adjurations n'ayant réussi, force me fut de tirer l'épée de sa gaine. C'est pourquoi j'ai encouru sentence à mort et m'y résigne. Toutefois, retirez-vous.

— Sire, à vous je clame merci! ajouta Diane suppliante, n'abusez de la faiblesse d'une femme et de la prud'homanie de votre sujet Caillette; suivez le meilleur parti, écoutez ma requête d'une oreille facile, et montrez, par là, qu'êtes vraiment moins despote que chevalier français, comme il est bruit et los. Sur ce, bonsoir, sire; et, par amour de moi, excusez le pauvre Caillette d'avoir méconnu votre royauté, que méconnaissiez vous-même.

— Foi de gentilhomme! madame, répliqua François I^{er}, je fais retraite, bien qu'il m'en coûte trop; je m'en vais content avec cette assurance que vous ne me haïrez point. Dieu vous garde (aussi le dieu d'amour), Diana, trop et non assez adorée!

— Sire, dit Caillette, je suis votre prisonnier; voici mon épée maudite, laquelle a menacé son seigneur.

— Garde ton allumelle, fol héroïque, car possible qu'au lieu où nous venons, il te faille dresser un duel contre crapaud, araignée ou serpent.

Cette ironie blessa Caillette au fond du cœur; cependant, sans y répondre, il descendit les degrés; préoccupé qu'il était de sa conduite hardie envers le roi, tout à coup il remarqua que ce prince ne l'avait pas suivi, et le bruit d'un baiser réveilla ses douleurs en sursaut; il assujettit contre la muraille la garde de son épée, et, tournant la pointe vers son cœur, il allait s'y précipiter, lorsque ces mots empêchèrent un suicide :

— Sire, disait Diane avec tendresse, rejoignez ce bon Cail-

lette, qui n'aurait plus foi en votre parole, et partant vous mésestimeraient.

— O Diana, répondit le roi, certes, onc n'ai failli à l'honneur, et de fait, pour un faux serment, ne voudrais-je payer cela, qui me semble moult préférable à mon beau royaume de France, voire à la vie. Adieu donc, ma chère âme jusques à la mort.

— Adieu donc pour un long espace de temps, sire, car j'ai grosse hâte de m'en aller en mon château d'Anet, et baillez-moi licence à ce faire.

De nouveaux baisers et des murmures inarticulés affermirent Caillette dans son funeste dessein; mais pendant qu'il recommandait son âme à Dieu, non sans d'amères distractions; François I^{er}, le rencontrant sur son passage, le poussa rudement.

— Holà! monsieur, lui dit-il, qui vous a posté aux écoutes? Avez-vous ouï comment fut octroyée votre grâce? ou bien êtes-vous en pâmoison?

François I^{er} continua de marcher en silence, touchant les murs pour ne pas s'égarer, et se faisant précéder par Caillette, qui gémissait à chaque pas. Enfin, une faible lueur, pénétrant dans l'ombre, annonça le terme de ce voyage souterrain; et le roi respira plus librement quand il sortit de l'abîme creusé par Louis XI, et quand, au lieu d'une voûte basse, étouffée, ténébreuse, il eut la voûte du ciel au-dessus de sa tête. Il jeta un coup-d'œil autour de lui pour chercher Triboulet, qu'il n'aperçut nulle part, et se dirigea d'un pas égal vers l'entrée du labyrinthe. Caillette, qui l'accompagnait, lui tendit la poignée de son épée, en disant :

— Sire, étant votre prisonnier, il ne sied pas que je porte armes aucunes avant qu'il vous plaise ordonner de moi. En ce cas, tenez mon estoc.

— Vous le rendrez à mes gens, monsieur, si vous le commande, répondit sèchement François I^{er}, qu'ai-je besoin de ce jouet à tuer des mouches? m'est avis que voulez me créer che-

valier en folie. Votre épée est-elle faite de roseau ou d'une plume d'oie?

— Sire, elle est d'acier trempé; et en la main d'un homme qui n'eût onc rougi de la tirer honorablement. Ains, si m'en jugez indigne, seulement porterai le fourreau vide en mémoire de ce.

A ces mots, il la rompit en deux, et jeta les débris aux pieds de François I^{er}, qui n'interrompit pas sa marche silencieuse. Ils arrivèrent à la porte de clôture, et Caillette se remit de lui-même au pouvoir des gardes, qui lui lièrent les mains derrière le dos, d'après l'ordre du roi, debout et pensif, les yeux attachés sur un point lumineux que l'on voyait errer à travers les arbres de Dédalus.

Caillette se tourmenta en contorsions incroyables et en efforts désespérés qui n'excitaient que les rires des soldats. François I^{er} rentra dans le labyrinthe, dont la porte fut aussitôt refermée, et Caillette anéanti ne bougeait pas plus qu'un mort.

Diane, après que le roi et Caillette furent retirés de sa chambre, écouta le retentissement de leurs pas dans les souterrains; puis la terreur s'empara d'elle avec le silence, et la molle langue que lui avait laissée des baisers d'amour, s'effaça devant les fantômes nés de la solitude et de la nuit. Cette obscurité qui pesait autour d'elle, ces apparitions imaginaires qu'elle tremblait d'envisager, cette porte mystérieuse restée ouverte, l'air glacial qui en sortait, tout lui faisait regretter la présence de quelqu'un, et surtout du roi; elle l'eût rappelé si elle avait cédé à un mouvement irréfléchi. Enfin elle se prit à désirer le jour, puis le signal de Caillette, puis tout ce qui pouvait la rassurer; elle sortit par la véritable porte de la chambre, et descendit à tâtons dans la salle basse; son poulx battait une fièvre brulante, les oreilles lui tintaient, et elle ne pouvait respirer. C'est alors que trois chants de coq éclatèrent si près de la tour, qu'elle tressaillit d'une joie bientôt dissipée, à la première pensée que Caillette venait la délivrer de cet état d'angoisses insupportables. Elle fut confirmée dans cette pensée par le bruit

des pas et la lumière ruisselante à travers les fentes de la porte. Elle s'empressa de l'ouvrir, et alla rejoindre un homme de petite taille, qu'elle crut reconnaître pour Caillette. La lanterne que portait cet homme l'isolait dans l'ombre; Diane s'entretint dans son erreur, et même en suivant son guide muet, elle s'abandonnait à de tendres regrets, qu'elle sentait s'accroître à chaque pas qui la séparait du roi. Elle marchait plus lentement à mesure qu'elle approchait de la petite porte du labyrinthe; cette porte était ouverte, et le coche du roi, destiné à recevoir Diane, encombra la rue Saint-Antoine de ses mules et de ses valets.

— Ah! Caillette, dit-elle vivement lorsqu'elle aperçut ce train de prince, vous aussi avez finé et trompé comme les autres! A donc pourquoi tant de beaux femblans!

Elle se sentit soulevée par deux bras vigoureux, qui la déposèrent doucement dans la voiture; un éclat de rire aigu lui fit tourner les yeux : c'était Triboulet gambadant à la portière; un homme s'élança dans le coche qui s'ébranlait en criant sur ses essieux; Diane se trouvait entre les bras de François I^{er}.



CHRONIQUE.

15 MAI.

Lorsque la mer d'Azow est gelée, les pêcheurs de plusieurs endroits de la côte orientale s'établissent sur la glace même. Aussi, arrive-t-il parfois qu'à la suite des dégels subits, des glaçons se détachent, emportant avec eux cabanes et pêcheurs, pour les engloutir bientôt. Le 25 décembre dernier, eut lieu un singulier événement de ce genre. Ivan Patapenko, cosaque de Grivennœ, garçon de pêcherie, allait examiner ses filets tendus dans des ouvertures pratiquées au milieu de la glace. Tout à coup, pendant son travail, il s'aperçoit que le glaçon sur lequel il se trouve s'est détaché et vogue avec rapidité sur la surface de la mer. N'entrevoiant aucun moyen de salut, ainsi placé entre le ciel et l'onde, sur un si fragile esquif qu'il ne peut diriger, et n'ayant qu'un morceau de pain pour provisions, Patapenko se résigna à une mort qu'il attendait à tous les instans. Cependant six jours se passèrent dans cette cruelle angoisse, Ivan toujours couché et dormant les nuits sur ce glaçon qui pouvait se rompre ou chavirer sous lui. Le septième soleil éclaira une côte fort escarpée; le malheureux navigateur essaya de s'en approcher en marchant sur la glace,

mais la fatigue et l'épuisement le firent souvent défaillir. Enfin, le neuvième jour de ce pénible et étrange voyage, le 2 janvier 1830, Patapenko atteignit le rivage du cap de Razan-Difo et gagna un village tartare, après avoir parcouru, en 8 jours, l'espace de 38 lieues, depuis la côte orientale de la mer d'Azow jusqu'à la côte sud-ouest.

— Un paisible cerf de la forêt de Roumaze est en ce moment le sujet des plus facétieux débats. Il y a quelques jours que, poursuivi par des chasseurs, l'animal traversa Dieppedalle et se jeta dans l'eau pour placer la rivière entre lui et ses ennemis. Aussitôt plusieurs personnes se mettent en bateau à sa poursuite : un pêcheur le manque, mais le commis d'un négociant de Rouen, plus heureux, le saisit, le ramène à bord et depuis ce temps le nourrit dans une écurie. Aujourd'hui, nonobstant la loi qui attribue la propriété du gibier à celui qui le prend sans contravention aux règles sur la chasse, les gardes de la forêt réclament le cerf à son capteur. Celui-ci veut le garder, parce qu'il prétend qu'il est certes, bien permis de chasser à la main et à la corde dans les eaux de la Seine. Mais ce qu'il y a de plus plaisant, ce sont les prétentions du fermier de la pêche dans le canton de Dieppedalle. Ne veut-il pas soutenir, assure-t-on, que seul il a le droit de pêcher le poisson nageant dans cette partie de rivière; que le cerf y nageait; que c'est donc un poisson, un peu gros, il est vrai, que, par conséquent, etc., etc. On attend les débats de cette affaire, où la partie qui a le plus justement à se plaindre, (le cerf), ne sera peut-être pas même appelée.

— Un écrivain anglais, qui ne fait connaître que ses initiales J. H. P. R. vient de publier dans les *Annales de l'histoire naturelle*, un travail fort étendu pour prouver la possibilité d'aller à cheval sur de dos d'un crocodile. Une pareille monture produirait un singulier effet à Longchamps. Du reste l'auteur rassemble des passages d'Hérodote, de Pline, de Straden et de Pokocke, pour appuyer l'assertion de Ch. Watterton qui raconte que s'étant placé sur le dos d'un camaitan,

venant d'être pris à l'hameçon, il lui avait été facile de le diriger comme avec une bride, en se saisissant de ses pattes de devant.

— On fait voir à Séville un jeune homme complètement nyctalope, c'est-à-dire qui ne voit que de nuit. Le jour, il faut le conduire; mais pendant les ténèbres, il lit avec la plus grande facilité les caractères de l'impression la plus mycrosopique. Il ne connaît pas le soleil; en revanche, il a souvent vu la lune.

— Voici le nombre des vaisseaux de toutes les nations qui ont passé le Sund en 1829 : Anglais, 4790; Hanóvriens, 592; Danois, 968; Suédois, 1132; Norvégiens, 1176; Prussiens, 2185; Russes, 359; Pays-Bas, 1120; Mecklembourgeois, 629; Hambourgeois, 44; Lubeckois, 103; Brémois, 163; Américains, 181; Portugais, 6; Français, 181; Espagnols, 10; Oldembourgeois, 47; Italiens, 2. Total 13,475 vaisseaux. 288 de plus que l'année précédente. — Le principal accroissement a eu lieu dans le nombre des vaisseaux norvégiens, hanóvriens et des Pays-Bas. Celui des navires anglais a subi une légère diminution : il était de 5099 en 1828. Celui des américains est le même qu'il y a 3 ans. La France a envoyé 50 vaisseaux de plus.

— Le dey d'Alger est mort. — Vraiment? Le dey de Tunis est mort aussi. — Ah! bah! — Et puis encore le dey de Maroc qui est mort. — Ah! mon Dieu! Telles furent les trois nouvelles qui, jetées par Odry au milieu du café des Variétés, eurent bientôt mis, comme on pense, tous les consommateurs en révolution; puis, lorsque revenue de la première surprise, on put commencer à réfléchir, on s'aperçut qu'Odry le facétieux, n'avait répété qu'une chose banale en disant que les trois deys étaient *Maures*.



THÉÂTRES.

THÉÂTRE FRANÇAIS. *Un An ou le Mariage d'amour*. Réduisez en un acte le drame de *Nanine*, supposez que neuf mois après son mariage, le comte d'Alban rougit des manières, du langage et surtout de la famille de sa femme, qu'un an après il la trahit pour cette baronne de l'Orme qu'il avait autrefois dédaignée, supposez que Nanine, dans un bel accès de jalousie et de désespoir, se venge de l'infidèle, en se jetant par la fenêtre, délayez ces lieux communs dans une prose insipide, répandez sur le tout une triple couche de verglas, et vous aurez une juste idée de l'œuvre nouvelle dont M. Ancelot vient d'appauvrir la scène française. L'auteur a voulu prouver sans doute qu'il est dangereux de se mésallier et qu'un pair de France ne doit jamais se marier avec une couturière. Tout cela est assurément fort touchant et fort vrai ; mais le parterre n'en a pas tenu compte : il a sifflé la pièce et les acteurs qui n'ont eu pourtant d'autre tort à se reprocher que de s'être abaissés au niveau de leurs rôles. Parmi les apophtegmes dont M. Ancelot a parsemé son ouvrage, on a remarqué celui-ci : *C'est une vertu que de savoir s'ennuyer*. Ce ne sera pas celle du public.

THÉÂTRE ALLEMAND. Les débuts de M^{me} Schrœder Devrient

promettent aux Allemands de nombreux succès : la reprise de *Fidelio*, qui l'année passée n'avait produit qu'une faible impression, a été l'occasion d'applaudissemens bruyans et mérités. La nouvelle cantatrice possède une des plus belles voix qu'on ait entendu sur la scène française : sa manière est simple, noble et grandiose, son chant est d'une expression et d'une pureté admirable : quelques partisans exclusifs de la musique italienne lui ont reproché de n'en avoir pas la méthode, mais les chants des compositeurs allemands, adaptés à des paroles allemandes, doivent-ils être rendus comme les mélodies italiennes : M^{me} Devrient a vu tomber à ses pieds les fleurs et les couronnes, témoignage ordinaire d'un grand triomphe et d'un vif enthousiasme.

THÉÂTRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN. Quand l'affiche annonça le *Bigame*, chacun s'attendait aux scènes pathétiques que devait produire la situation d'un homme que la passion aurait rendu criminel et que la justice poursuivrait pour avoir pris deux femmes quand tant de mauvais maris en ont déjà trop d'une. La terreur du coupable, les cris de ses victimes, les angoisses attachées au crime, tout cela semblait pouvoir produire des effets puissans : on disait que la censure avait hésité à donner son autorisation, et les amateurs du mélodrame espéraient que la galerie des meurtres et des attentats allait être enrichie par les hauts faits d'un nouveau scélérat. Quel a donc été la surprise du parterre quand il a vu que le bigame de *la Porte Saint-Martin* est un bon et honnête mari qui n'a pris une seconde femme, que parce qu'il croyait que la première était morte, et s'est trouvé le jouet d'une cruelle méprise : à ce premier étonnement en ont succédé bien d'autres. Le bigame Berthaud aime ses deux femmes et toutes deux l'aiment aussi : quand arrive la découverte de l'accident qui a produit *deux dames Berthaud*, toutes deux se disputent à qui détruira les preuves de son mariage pour sortir son mari d'embarras : de là une scène touchante à qui deviendra veuve sans que son mari meure; si les spectateurs n'avaient pas pris

la chose au sérieux, ce combat aurait pu paraître singulier, et quelques méchants auraient pu mal interpréter l'empressement de ces femmes à briser le lien conjugal. Mais au boulevard on n'y entend pas malice et les enthousiastes de *la Porte Saint-Martin* ont applaudi un ouvrage qui ne tardera pas à tomber dans le néant, où vont s'engloutir tant de productions préparées de si longue main et oubliées en si peu de temps.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE. Avec le *Roman d'une heure*, les *Inconsolables* et trois ou quatre autres vieilles pièces, MM. Desvergiers et Varin ont composé le *Dernier jour de deuil*. Pour qui a la mémoire courte, ce petit vaudeville aura quelque attrait et pourra occuper agréablement une heure.



REVUE DES MODES.

Le *Valet de chambre*, opéra-comique, la *Maraine* et la *Quarantaine*, comédies-vaudevilles du Gymnase ont été représentées dernièrement dans les salons de M. le baron de la Bouillerie. Le désir de voir *jouer la comédie* par des gens du monde avait réuni la plus nombreuse et la plus brillante assemblée. Sans flatterie on a pu dire que les artistes que M. de la Bouillerie payait, étaient bien au-dessous du talent de ceux qu'il ne payait pas.

Plusieurs hommes de lettres et plusieurs artistes distingués avaient été invités à cette réunion. Les répétitions avaient été dirigées par MM. Scribe et Caraffa. Tout concourait à rendre cette représentation curieuse et intéressante sous tous les rapports. Les femmes y étaient presque toutes jeunes, jolies, élégantes. Des mousselines et des gazes légères formaient le plus grand nombre des toilettes. Des robes en organdie brodées au plumetis ou en laine cachemire étaient d'un aspect parfait; mais celles du goût le plus neuf et le plus original, offraient des peintures entremêlées de broderies de soie. Ces toilettes, qui se distinguent de tout ce qui a été vu jusqu'ici, sont délicieuses pour les déjeuners et les bals de matin, genre de plaisirs qui a donné lieu à l'invention des plus jolis tissus.

Ceux en mousseline à fonds semés d'or, ornés de dessins peints dans les plus vives couleurs sont d'un effet plein de luxe et de goût. On porte dans ces réunions des coiffures très-simples dont les nattes et tresses de cheveux font presque tous les frais. Un peigne d'écaille à large galerie, une fleur, une branche de feuillage sont les seuls ornemens qu'on puisse y ajouter.

— Parmi tous les négligés élégans qui sont le genre de toilette le plus recherché aujourd'hui, on n'a rien composé de plus frais que des redingotes en tulle uni, doublées de florence en couleur paille ou rose tendre; un seul rouleau de gros de Naples de la même nuance entoure le dessus de l'ourlet; le corsage, uni par derrière, présente un dos de redingote à demi décolté, tandis que le devant est formé de deux draperies ouvertes en cœur; les manches, également larges, sont arrêtées, au bas du poignet, par un ruban noué comme celui qui forme la ceinture; une écharpe de la même nuance que la doublure de la redingote, un jupon de gros de Naples blanc et un chapeau de paille de riz complètent ce genre de costume délicieux.

— Au-dessus de l'ourlet des robes en batiste de laine, chalis et autres étoffes de ce genre, on met souvent un petit ornement en passementerie, soit une torsade en soie ou une ganse à jour qui sépare l'ourlet du jupon.

— Le devant des redingotes en gros de Naples est quelquefois très-façonné : nous offrirons dans nos gravures tout ce qu'elles présenteront de plus joli, ainsi que les garnitures des robes qui auront été sanctionnées par le goût des Victorine, Mlle Leroy, Minette, etc.

— On voit encore porter en toilette un bracelet d'or au bas de la manche; mais, dans les négligés, nous avons remarqué que cet ornement est souvent remplacé par un ruban fixé par une boucle, des boutons, ou un nœud.

— Les bas de fil d'Écosse sont les seuls qui conviennent aux chaussures élégantes; mais on emporte pour la campagne beaucoup de bas couleur de terre brodés en noir, qui sont du

porté le plus frais et le plus avantageux pour les courses et les occupations de la campagne.

— C'est aussi dans le même but que toutes les femmes s'approvisionnent, dans ce moment, de quantité de pantoufles charmantes, indispensable chaussure de château.

— Une invention précieuse pour les voyageuses sont des capotes en gros de Naples, rendues si flexibles par la disposition des baleines, qu'elles se ploient comme un petit porte-feuille, et reprennent gracieusement leur forme dès qu'on les ouvre; elles peuvent ainsi se rouler dans un sac de femme ou dans la poche d'un habit d'homme, sans rien perdre de leur tournure ni de leur fraîcheur.

— Des robes en gros de Naples à mille raies se font demimontantes, entourées d'une ruche de blonde qui couvre la poitrine jusqu'au cou. Le dessus de l'ourlet est marqué par une torsade qui rappelle les nuances des rayures. Une ruche en blonde arrête la manche bouffante au-dessus du coude, et se retrouve au bas du poignet de la manche collante.

— De très-jolis peignoirs sont en organdie nommée *des Indes*, à raies mates sur raies claires; les uns en couleurs, les autres blancs. Sur ces derniers, un petit filet de couleur borde la raie mate et alors une ganse très-fine de même nuance marque le dessus de l'ourlet. Pour peignoir les manches doivent toujours être larges.

— On voit sur des chapeaux en paille des bouquets formés de boules d'hortensia toutes de nuances différentes. Des bouquets de jacinthes variées, des branches de cynoglosse, et des petites fleurs en grappe.

— Parmi toutes les inventions utiles ou agréables que l'on produit au moment des départs pour la campagne, rien ne saurait se recommander d'une manière plus favorable que les *coiffures portatives* de M. Amable Normandin *. A la grâce des tresses et des coques fixées avec un art admirable sur un

* Passage Choiseul, n. 19.

peigne qu'il suffit de placer sur la tête pour être parfaitement coiffée, elles joignent une légèreté précieuse, et sont disposées de façon à recevoir des ornemens de fleurs ou de rubans qui en forment de suite une coiffure élégante. Cette composition est une nouvelle preuve du goût que M. Normandin a déjà fait reconnaître cet hiver dans des coiffures qui ont été remarquées avec succès.

— On trouve aussi chez lui plusieurs genres de touffes, tours et bandeaux de cheveux qui sont d'une légèreté et d'un naturel parfait, et dont on ne saurait trop apprécier l'avantage pendant les séjours que l'on fait à la campagne.



ESQUISSE SUR LA VIE

DU

GRAND DUC CONSTANTIN DE RUSSIE.

Le grand duc Tsarewitch-Constantin Paulowitch est né le 9 mai 1779; comme ses autres frères, il fut élevé sous la surveillance continuelle de l'impératrice-mère. Encore en bas âge, il se faisait déjà remarquer par sa vivacité; mais l'on vit bientôt se développer en lui le germe de ces passions violentes qui l'ont dominé toute sa vie. Sa susceptibilité, son humeur chagrine, ses caprices et son impétuosité étaient une source d'inquiétudes et de tourmens sans cesse renaissans pour ceux qui l'entouraient.

Au printemps de sa vie, Constantin donna souvent des preuves évidentes de pénétration et d'intelligence. Les figures des enfans sont ordinairement si uniformes d'expression, leurs traits sont si peu développés que les meilleurs physionomistes ne peuvent prétendre à découvrir en eux les indices de leur caractère futur. Mais la ressemblance de Constantin avec Paul I^{er}, dont les traits étaient si extraordinaires, fut remarquée de bonne heure, et remarquée avec de tristes pressenti-

mens pour l'avenir, au cas que sa naissance l'appelât un jour au trône de toutes les Russies.

Constantin fut désigné par Catherine II pour régner à Constantinople, dont il fut déclaré empereur sur les fonts baptismaux : et de fait, si l'on en croit l'historien Tooke, il fut confié dès sa naissance à des nourrices grecques que l'on avait fait venir de l'île de Naxos.

Le projet favori de Catherine II fut toujours de placer son petit-fils sur le trône des anciens empereurs grecs. Dès l'année 1790 elle envoya des manifestes dans toutes les parties de la Grèce, en appelant ses habitans à se réunir à elle pour chasser les ennemis de la chrétienté des pays qu'ils avaient envahis, et pour recouvrer leur première liberté. Puis, les intérêts de Catherine ayant changé, il ne fut plus question des Grecs.

M. Laharpe, natif de Genève et zélé républicain suisse, devint, au grand étonnement des Russes, le premier gouverneur des deux jeunes princes, Alexandre et Constantin. Ils reçurent de cet homme éclairé des principes sages et libéraux. Laharpe s'était solennellement engagé à ne pas transgresser certaines règles qui lui avaient été prescrites dans son plan d'éducation à l'égard de ses élèves. Aussi, dans ses leçons sur les différentes formes de gouvernement, s'attachait-il plus spécialement aux devoirs d'un souverain dans une monarchie absolue. Comme il arrive dans toutes les cours, Laharpe avait mille ennemis qui ne cherchaient que l'occasion de le perdre. Ils insinuèrent à l'impératrice que le réformateur suisse donnait aux jeunes princes non-seulement des principes libéraux, mais même des principes républicains. Laharpe appelé près de la princesse pour répondre aux inculpations qui lui étaient faites, se justifia avec adresse et fermeté, et continua de remplir les importans devoirs de sa charge.

Il existait un contraste si frappant entre les deux frères, que Catherine elle-même répétait souvent : *Alexandre est un ange ; Constantin un diable*. Bien que ce dernier, entraîné

par sa fougue naturelle, sût rarement se posséder, il montrait souvent beaucoup de caractère et de fermeté : il oubliait promptement l'offense, et, quand il était de sang-froid, il pliait aisément. Adroit, actif, courageux, né dans un pays où un homme n'est rien s'il n'a pas un rang militaire, où le titre de prince n'est presque rien si celui qui le porte ne s'est pas distingué dans le service; entouré d'officiers et de troupes nombreuses qu'il passait souvent en revue, Constantin aimait avec passion tout ce qui avait rapport à l'art militaire; et certes il ne faut pas s'en étonner. Accoutumé à n'entendre que des descriptions de campagnes, de sièges, de combats, il ne pensait qu'à la guerre, et le bruit des armes, les foudres de l'artillerie, la confusion tumultueuse d'une bataille, étaient sa musique favorite; son plus grand bonheur fut long-temps de faire manœuvrer et de discipliner des soldats. Il est regardé comme l'un des plus stricts, des plus sévères tacticiens des temps anciens et modernes : du moins, en Europe, n'en connaît-on pas qui l'aient surpassé. Aussi les troupes polonaises-russes présentent-elles en ce moment aux autres puissances le modèle d'une armée parfaite.

Constantin devint un *véritable démon* auprès des dames de la cour de sa grand'mère, cour dans laquelle, exception faite de l'impératrice-mère Marie, aucune femme, pour ainsi dire, depuis Catherine II jusqu'aux simples domestiques, n'avait la moindre prétention à la chasteté.

A l'âge de 17 ans Catherine II l'unit à la princesse de Saxe-Cobourg, Julia Henrietta Ulrick, de deux ans plus jeune que lui, et qui, en devenant Grande-Duchesse, fut obligée de changer de religion et de prendre le nom d'*Anna Feodorowna*. Quoique douce et bien faite, elle ne se faisait remarquer ni par son élégance, ni par sa beauté, ni par ses talens : elle n'avait aucun des attraits séduisants qui peuvent enchaîner un libertin.

Le lendemain de ses noces on vit Constantin, à 5 heures du matin, occupé à faire manœuvrer un régiment dans la

cour de son palais. Cette conduite ne pouvait sans doute le rendre agréable à sa jeune épouse. Au reste il est certain que son mariage n'arrêta point l'effervescence de ses passions : il persévéra dans son système de débauches. Aucune femme, mariée ou non mariée, devenue l'objet de ses poursuites, ne fut à l'abri de sa séduction, et il se vengeait bassement sur celles qui lui résistaient, en les livrant à mille indignités.

Telles étaient les habitudes de Constantin ; et certes, il ne pouvait s'attendre à voir son épouse supporter tranquillement toutes ces insultes.

Cet éloignement et cette négligence réciproques furent la suite des reproches qu'ils se prodiguaient mutuellement. Ils s'affranchirent bientôt des liens du mariage et agirent chacun à leur fantaisie. En même temps le bruit courut que Constantin était captivé par une dame de Pétersbourg qu'il désirait ardemment épouser ; mais que son frère Alexandre s'opposait avec force à cette union, et que l'impératrice-mère se joignait à lui pour l'en empêcher. D'un autre côté la passion du jeune prince se refroidit et fit place vraisemblablement à quelque nouvelle intrigue. Ce fut de cette dame qu'il eût un fils naturel nommé Frédéric, maintenant reconnu par son père avec lequel il résidait à Varsovie il y a fort peu de temps.

Quelques années plus tard, le Grand-Duc s'attacha à une dame polonaise, Jeanne Grudszinsky, et somma dans les termes les plus pressans son frère Alexandre de lui permettre de l'épouser. Néanmoins, malgré ses pressantes sollicitations, sa demande fut rejetée formellement, par la raison que Jeanne Grudszinsky était née sujette, et que, d'après une *loi d'origine récente*, dans le cas de son avènement au trône, elle ne pouvait être reconnue comme impératrice, et ses enfans ne pouvaient hériter de la couronne. Constantin, malgré cette opposition qui excitait sa colère, résolut d'épouser Jeanne Grudszinsky, déclarant qu'il préférerait renoncer à la dignité impériale, pour lui aussi bien que pour ses enfans.

Pour que Constantin pût voir l'accomplissement de ses vœux, il fallait qu'il se séparât formellement de sa première épouse. Après de longs retards, son mariage avec la princesse de Saxe-Cobourg fut cassé par un ukase impérial du 2 avril 1820; et environ sept semaines après, le 24 mai de la même année, le prince russe fut uni solennellement à Jeanne Grudszinski, qui fut créée préalablement princesse de Lowitch. Les uns disent qu'elle n'était pas noble; les autres prétendent qu'elle était comtesse; le fait est que la Pologne est en quelque sorte divisée en deux classes, les nobles et les paysans: madame Grudszinski était d'une origine noble et honorable; mais elle n'entretenait pas de relations avec les anciennes familles du royaume et ne portait point de titre. D'un autre côté, son père était fort riche et paraissait dans les premiers cercles de la société. D'après les renseignements que nous a transmis un gentilhomme polonais, la princesse de Lowitch se fait également remarquer par les charmes de sa figure, la grâce de ses manières et la noblesse de son caractère. Sa douceur et sa bonté la font chérir de tous ceux qui l'approchent; et si jamais elle monte sur le trône, le malheur et la vérité auront toujours un accès facile auprès d'elle.

Constantin lui porte le plus grand attachement et le lui témoigne en toute occasion; depuis son mariage, il vit en quelque sorte retiré, et il consacre presque tout son temps à celle qu'il aime uniquement et qui a beaucoup d'influence sur sa conduite.

Comme Alexandre, Constantin aime beaucoup la musique; mais c'est la musique militaire qui a pour lui le plus de charmes. Il préfère les plaisirs où il faut de l'activité, et c'est un des plus légers danseurs que nous ayons jamais vus. Il est fort gai à table, mais toujours très-moderé. Il se lève à 4 heures du matin, consacre une grande partie de son temps aux affaires de l'armée, la fait manœuvrer, la passe en revue, et destine ses soirées à sa femme et à un cercle d'amis.

(*Le Pirate.*)

UN BAL A CONSTANTINOPLE.

18 FÉVRIER 1850.

« Comme c'est la première fois qu'une pareille circonstance se présentait en Turquie, et comme on était prévenu que les officiers d'état et de distinction assisteraient à la fête, toute la ville de Péra y prit le plus grand intérêt, et pendant plusieurs semaines, la haute société n'eut pas d'autre sujet de conversation.

» Son excellence le comte Guilleminot, m'ayant fait l'honneur de m'envoyer un billet, j'en profitai avec empressement, non-seulement pour voir les officiers turcs, mais encore tout le corps diplomatique et la société de Péra.

» Je me rendis à cet effet vers huit heures au palais, édifice magnifique situé au milieu d'un jardin, sur le penchant de la colline sur laquelle la ville de Péra est bâtie. Sous le portique se trouvait une file de domestiques en livrée uniforme, formant haie depuis l'entrée jusqu'à la porte du grand salon. A l'entrée et tout contre la porte, était placé la musique de la frégate russe, mouillée en ce moment dans le port; cette musique avait été offerte par les officiers, en l'honneur de la circonstance. Après avoir traversé le salon, nous entrâmes dans la salle d'au-



dience, pièce magnifique, immense et couverte d'un très-riche tapis d'un seul morceau. A l'extrémité occidentale était placé le trône, consistant en un siège richement doré, élevé sur une estrade, et surmonté d'un dais en soie cramoisie, orné de franges et de glands d'or. Vis-à-vis, à l'autre extrémité de la salle, était suspendu un grand portrait en pied de S. M. très-chrétienne. A gauche, au centre de la salle, et dans une embrasure, il y avait une table richement dorée, sur laquelle était une pendule d'un précieux travail. Vis-à-vis était une cheminée ornée d'un chambranle de beau marbre, surmonté d'une glace d'une grandeur extraordinaire et d'un grand prix. Tout autour de la salle il y avait des divans ou des sofas. L'ambassadrice et son aimable fille étaient assises à gauche du trône; nous leur fûmes présentés, ainsi qu'à M. l'ambassadeur qui se trouvait dans la salle. Je visitai, après la suite des appartemens, qui consistaient en un vaste salon et un nombre de pièces magnifiquement meublés, une salle de billard, le tout orné de tableaux anciens superbes.

» Quand les dames arrivèrent, des maîtres de cérémonies en costumes de caractère, tels que grands d'Espagne, chevaliers d'armes, etc., les reçurent à la porte du salon, et les accompagnèrent jusqu'à la salle d'audience. La société se trouva promptement réunie un peu avant neuf heures. On annonça les personnes qui portaient des costumes de caractère (réunies en bas dans un salon spacieux et magnifique), et la compagnie se forma aussitôt en double ligne depuis l'entrée du salon, et le long de la salle d'audience, jusqu'à l'endroit où l'ambassadrice était assise. Les costumes étaient superbes et si nombreux, qu'on tenterait en vain de les décrire (les masques étaient fort rares). On voyait des anciens chevaliers d'armes, des grands d'Espagne, un chevalier de Malte en cotte de mailles, un chevalier armé de pied en cap, ayant au moins sept pieds de haut (c'était un Russe voyageant en Palestine), des paysans suisses, espagnols et italiens, des Albanais, des Turcs, des Circassiens, des Perses, des Chinois, des Écossais, des Arabes, un prince

africain, tous en costume national, et enfin tous les costumes de l'Orient. Un bon masque était la caricature d'une élégante moderne, grosse comme un tonneau; ses lacets étaient un moyen inutile pour retenir l'excès de son embonpoint; elle avait sur la tête un *burmah* (c'est la coiffure des dames de la classe des francs), d'une grosseur immense. On remarquait aussi deux officiers de marine anglais, déguisés en docteurs du temps de 1701, avec d'énormes chapeaux à trois cornes, les cheveux et le visage couverts de poudre; il y avait un magicien, un arlequin, un diable et ses diabolins, etc. Parmi les femmes, on distinguait Marie, reine d'Écosse (représentée par une femme charmante), des signoras et des paysannes italiennes, espagnoles et biscayennes, des juives, des sultanes, des Circassiennes, des Turques, des Écossaises, toutes en costume du pays. Après la présentation des masques, un bruit se fit entendre à la porte, et un géant haut de douze pieds parut. Il était couvert d'une espèce de bonnet chinois et d'un manteau qui descendait jusqu'à terre. Il salua l'ambassadrice et prit place dans le salon. Ce déguisement, très-bien fait, était de l'invention de l'ambassadeur. Des ressorts fixés sur les épaules d'un homme faisaient mouvoir une figure. Un autre bruit se fit encore entendre à la porte; cette fois c'était le diable, qui fit son entrée monté sur des échasses de dix pieds, et qui se promena dans le salon avec le géant. Ce déguisement était fort bien imaginé, et le diable reçut les applaudissemens de l'assemblée. Celui qui jouait ce rôle était un jeune gentilhomme monté sur des échasses, revêtu d'une peau d'ours qui tombait jusqu'à terre, et couvert d'un masque analogue. Vint ensuite une troupe de quatre musiciens masqués habillés comme en 1700, avec de grands chapeaux à cornes, des habits à longues basques, et des boutons de douze pouces de diamètre. L'un était tout blanc, le second bleu de ciel, le troisième rose, et le quatrième jaune. Un tambour et un tambourin annoncèrent que quelque chose de nouveau approchait; une espèce de charlatan entra avec une ménagerie d'animaux, un tableau d'annonces,

sur lequel il donnait la description de ses bêtes avec beaucoup de gaité. La musique commença; ce fut le signal d'un *cotillon* dansé par Marie, reine d'Écosse, une sultane, une Mingre-lienne et une Écossaise. Les cavaliers étaient : un grand d'Espagne, un Arabe, un Albanais et un Highlander, ce dernier parfaitement équipé, avec le *kitt*, le *plaid*, le *spleuching*, les pistolets, le *dirk* et le cornet à poudre. La danse fut délicieuse, particulièrement de la part du couple écossais représenté par M. Buchanan, secrétaire de la légation anglaise, et la femme d'un marchand anglais.

Quand le *cotillon* fut fini, les musiciens masqués, c'est-à-dire un violon, une guitare, une clarinette et une flûte, se placèrent au milieu du salon, et commencèrent à jouer une walse. Alors commença une scène très-extraordinaire par la nouveauté et l'intérêt que le singulier mélange de costume produisit. A mesure que chaque couple valsait autour d'un grand cercle et disparaissait, il était remplacé par d'autres couples également bizarres. Les musiciens ayant mis fin à la walse, l'orchestre joua un *cotillon*, mais bientôt après on redemanda la walse, et elle continua d'être la danse favorite de la soirée. Il était impossible d'être présent à cette scène sans éprouver de plaisir. Le changement continuel des couples, l'étrange rapprochement des costumes occupaient sans cesse l'attention. Je quittai le salon de danse pour visiter la salle d'audience et les différentes autres pièces où se trouvaient tous les ambassadeurs, le corps diplomatique et d'autres personnages distingués. J'y vis le comte Orloff, un des plus beaux hommes que j'aie jamais vus, en grand uniforme, couvert de décorations et accompagné de ses aides-de-camp; un aide-de-camp du grand-seigneur, mais portant l'habit circassien; une quantité d'officiers turcs dont deux étaient noirs; et tous les officiers russes et anglais qui se trouvaient à Constantinople. Les deux nègres étaient eunuques, et officiers de haut rang dans le sérail; ils portaient l'uniforme militaire moderne, avec une étoile de diamans du côté gauche; ils étaient là sans doute pour rendre un compte détaillé

de la fête aux dames du sérail; leur contenance fut convenable et polie. Quelques dames masquées s'attachèrent particulièrement aux officiers turcs. Une petite égrillarde, portant une coiffure et un habit de nankin, avait une excessive préférence pour l'aide-de-camp de sa hauteesse, et le faisait promener bras dessus bras dessous, dans tous les appartemens; et il ne se douta pas que c'était une femme qui avait un tel caprice pour lui.

Dans l'appartement voisin de la salle d'audience, il y avait trois tables de jeu, à l'une desquelles étaient assis le comte Orloff, M. de Ribeaupierre et les ambassadeurs d'Angleterre et d'Autriche; les officiers turcs semblaient prendre un grand intérêt à la partie; mais la danse, la danse seule captivait toutes les autres attentions par sa nouveauté sans cesse renaissante, et l'intérêt qu'elle inspirait.

A minuit on annonça le souper; les hommes donnèrent la main aux dames jusqu'à la salle du banquet, où quarante environ étaient admises à la fois; les messieurs restaient debout derrière elles et prévenaient leurs désirs. Après le souper, la danse recommença avec une nouvelle ardeur, et ne discontinua pas jusqu'à cinq heures du matin. Au total, cette fête fut une des plus élégantes qu'on ait vues; il ne s'y trouvait pas moins de six cents personnes, et chacun se retira enchanté et avec regret.

Vous vous attendez peut-être à ce que je vous donne des détails sur les dames; mais, hélas! je suis ici en défaut. J'ai, toute ma vie, fait si peu d'attention aux affaires de mode, que je ne sais comment m'y prendre. Je serais bien mieux dans mon élément si j'avais à vous décrire les agrès d'un beau navire. Mais cependant, comme je dois vous dire quelque chose de la déesse, je me contenterai de vous apprendre que toutes les dames étaient parfaitement mises, et tout-à-fait à la française, et ornées d'une infinité de bijoux. Les demoiselles en général portaient des fleurs entrelacées dans leurs cheveux, et les plus âgées étaient coiffées du superbe burmah (espèce de turban), que les dames de la classe des francs de Smyrne et de

Constantinople portent en général. Leur teint est extrêmement beau, et dans cette réunion, il y avait autant de jeunes beautés qu'en aucun autre pays en pareille circonstance. Comme il y a extrêmement peu de voitures à roues dans cette partie du monde, les dames vinrent et s'en retournèrent dans des chaises à porteur.

Au total, je n'eus jamais plus de plaisir de ma vie. A cette réunion se trouvaient des Européens, des Asiatiques, des Africains et des Américains. M. O et moi, étant les seuls habitans de l'ouest, nous eûmes non-seulement l'honneur de représenter notre propre pays, mais encore tout un hémisphère, et après le géant, et le chevalier russe armé de toutes pièces, nos compatriotes étaient les hommes les plus grands de la compagnie.

STANDARD.



LE DÉTERREUR DE CADAVRES.

(Ce fragment est extrait des *Mauvais Garçons*, ouvrage dans le genre des *Deux Fous*, et qui est destiné à obtenir un grand succès.)

Le bazochien entendit plusieurs soldats raconter entre eux que les brigands avaient été vus par quelques gens du village, portant au cimetière le corps d'un de leurs principaux chefs, frappé à mort et tombé sur le champ de bataille. Suivant eux, c'était Jehan Charrot. On l'avait caché sous une tombe étrange, pour qu'il ne fut pas exposé au gibet de Montfaucon.

Olivier recueillit avidement tous ces détails sans en perdre un seul, puis il se disposa lui-même à courir au cimetière déterrer le cadavre, et mériter ainsi l'argent que le prévôt de Paris donnait à tous ceux qui livraient mort ou vif un des membres de la bande nombreuse des *Mauvais Garçons*. Mais pour exécuter ce beau projet, il fallait attendre le déclin du jour; c'est ce qu'il fit avec la plus vive impatience.

Sitôt qu'il fut nuit, l'avidé bazochien, chargé d'un hoyau, d'un paquet de cordes et d'une courte échelle, se dirigea vers le cimetière. Il traversa lentement et à pas de loup les miséra-

bles chaumières qui composaient le village du Bourget, explorant autour de lui, et regardant s'il ne voyait remuer personne. Le silence habitait toutes ces demeures paisibles, seulement quelques cailloux roulaient sourdement sous ses pieds, le vent sifflait, âpre et glacial, et des chiens, emprisonnés dans les basses-cours, hurlaient les uns après les autres, variant par leurs abois plaintifs les notes glapissantes des hiboux et des chouettes. Du reste, pas une étoile; des nuages, de gros nuages passaient vite et très-bas, découvrant de temps à autre la corne blanche de la lune, et plongeant tour à tour le sol dans l'ombre et la lumière.

Enfin, après avoir longé les murs noirâtres d'une petite chapelle, il atteignit le cimetière. C'était un petit terrain attenant à l'église, fermé par de mauvaises murailles faites de pierre et de boue. L'entrée en était défendue par une porte de bois, dont le sacristain tenait toujours la clef dans sa poche. Le jour, on y lisait une belle inscription latine pleine de consolations religieuses et de fautes d'orthographe; la nuit, elle n'avait de remarquable qu'une petite croix de bois fort grossière et mal taillée, qui se levait sur la faite et se découpait bizarrement aux rayons de la lune.

Le petit homme donna d'abord plusieurs coups de bêche dans la porte, avec l'intention de l'enfoncer, mais il n'y parvint pas, et le bruit lui fit craindre d'ailleurs d'attirer quelques personnes sur ses traces; partant, de ne pouvoir exécuter son projet. Il préféra donc appliquer son échelle sur le pan de mur le moins élevé, enjamba le sommet, et la repassa de l'autre côté. Le voilà, son hoyau et ses cordes, descendu dans l'enclos funèbre.

D'abord, de souffler dans ses doigts et d'attendre que le cœur lui batte un peu moins vite, car il tremble moins de peur que du mouvement qu'il s'est donné pour gravir la muraille. Puis il part, marchant, la main appuyée sur sa bêche, le corps penché, l'œil et le nez à terre comme un chien sur une trace, piétinant en tous sens; et avec l'indifférence d'un payen, la

terre sacrée du repos, les pauvres tombes villageoises qui n'ont pour souvenirs que de simples croix de bois, et la verdure pour ornemens.

Enfin, à l'angle du mur, la terre fraîchement remuée frappe ses regards et l'arrête... Trois coups de bêche suffisent pour amener à la surface une énorme tête : c'est celle du brigand. A son aspect, Olivier tressaille, se baisse, et, lorsqu'il l'a bien reconnue, il jette un éclat de rire si sourd et si lugubre, qu'il semble partir plutôt des lèvres du mort que des siennes...

— Oh! oh! te voilà, rufien! s'écria-t-il, en crachant dans ses mains, pour mieux enfoncer son hoyau; te voilà, beau mignon, couché en terre sainte comme honnête homme; point n'est-ce en ce lieu, l'ami Charrot, qu'il te faut pourrir, mais bien aux clairs et luisans crochets de Montfaucon.

Allons, allons, dépêchons d'issir au plus vite de cette fosse!... Avisez-vous pas le paillard qui robe encore après qu'il est fait mort, non plus la bourse des gens, mais bien leur couche dernière! Or çà, malandrin, dehors!...

Par cent pipes de diables; ouf! qu'un maître gueux est lourd!

Olivier avait entièrement découvert son cadavre, et le traînait par les deux bras.

Arrivé au pied du mur où était plantée l'échelle, il le dressa sur les reins, et lui serra la corde autour du corps. En ce moment, un rayon de lune, glissant à travers un nuage, et baignant les pierres mousseuses de la muraille, éclaira d'une lueur blafarde la face du bandit, dont les traits grimaçaient encore des dernières convulsions de la mort.

Olivier se mit à rire, et macha dans ses dents une imprécation triviale et sardonique.

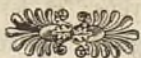
— Par les hypocondres de saint Yves! ami Charrot, ne cuidais pas trouver ce soir plus laid que la mienne face... Compère, je t'arremercie, tu me primes en hideur, et pour ce, en enfer feras-tu bien de t'aller cacher à travers mille millions de diables, sous la cotte hardie de madame Proserpine.... Je te

tiens à cette heure, et je compte sur ta carcasse me rembourser au double de mes pertes et souffrances... car je suis ton héritier, sans que tu en aies le doute, ton héritier de trente écus, oui, trente écus au moins que me vaudra ton corps. Or sus, maître ladre, ... debout cejour d'hui, demain nous ballerons et festoyerons à Montfaucon...

Tout en riant, jasant et recomptant la somme promise par le prévôt de Paris, le bazochien avait de nouveau gravi les degrés de son échelle. Alors il se mit à cheval sur le pignon du mur, repassa l'échelle de l'autre côté, puis un pied sur le dernier échelon, le ventre sur le mur, et les bras allongés, il se mit en devoir de soulever la masse pesante du cadavre.

Rien n'était plus pénible que cette opération.

Olivier cherchant, à l'aide de ses petites forces, à soutenir en l'air un colosse, suait à grosses gouttes, et jurait à pleine bouche. Il avait beau tirer, la corde, sans aucun poids qui l'arrêtât, lui glissait souvent dans les mains, et le bandit retombait de l'autre côté sur le dos. Enfin, il s'avisa de la rouler en plusieurs anneaux autour de son épaule et de son cou, afin de servir en quelque sorte de point d'attache et de contre-poids. Ce moyen lui réussit à merveille. Déjà, Jehan Charrot avait quitté la terre, et son énorme tête, face à face avec celle d'Olivier, dépassait le mur; il n'y avait plus qu'à maintenir son corps en équilibre, pour le coucher sur le faite et le descendre ensuite, lorsqu'un bruit étrange retentit aux oreilles d'Olivier. Le malheureux tourne aussitôt la tête, son pied chancelle, l'échelle tombe, il veut se retenir, ses mains lâchent leur fardeau, la corde se tend, se resserre, lui prend la gorge dans ses anneaux, et le poids du cadavre qui roule à terre suspend en l'air le corps du bazochien sans vie et sans mouvement. Il était étranglé; le mort avait pendu le vif.



DU ROMAN.

Le genre du roman fut peu connu des anciens; du moins ils ne l'envisagèrent pas sous le même point de vue que les modernes. Aussi ne donnerons-nous pas ce nom aux récits merveilleux et chargés d'incidens d'Antoine Diogène, de Iamblique, d'Achille Tatius et de cet Héliodore qui se délassait des soins de l'épiscopat en traçant le tableau des amours de Théagène et de Chariclée.

Il y a de la grâce, du charme, de l'intérêt même dans les ouvrages des auteurs que nous venons de citer; mais les écrivains anciens, si supérieurs dans d'autres parties, ne possédaient pas au même degré que les modernes l'art d'analyser et de peindre les sentimens du cœur humain.

Chez eux point d'intérieur, par conséquent point de tableaux de famille. Leur existence large, si nous pouvons nous servir de ce terme, et tout occupée de grands intérêts, se prêtait difficilement à des spéculations purement contemplatives. Les débats de la place publique, les exercices du gymnase, les discussions de portique et de l'académie absorbaient, à Athènes, tous les instans des citoyens; et les Romains ne se délassaient des travaux de la guerre qu'au milieu des scènes orageuses du forum.

Quant aux femmes, uniquement chargées des soins domestiques et dépourvues de talent, elles étaient devant leur père et leur époux comme des esclaves en présence d'un maître : elles ne pouvaient ainsi inspirer ni ressentir l'amour tel qu'il existe dans nos mœurs et tel que nos romans le dépeignent. L'amour moderne avec ses charmes, ses mystères, ses tourmens, ses remords, était inconnu aux anciens. Adorateurs du beau, ils cherchaient seulement dans une femme les formes dont Praxitèle avait revêtu sa Vénus. L'âme n'était rien pour eux.

C'est la religion chrétienne qui a fait de l'amour, comme le définit si bien M. de Jouy, un concert de l'âme, de l'esprit, du cœur et des sens, qui exalte jusqu'au délire toutes les facultés humaines. C'est encore la religion chrétienne qui a porté son flambeau dans tous les replis de notre cœur, et nous a révélé tous les mystères de notre destinée.

Ainsi, les nations modernes ont pu seules enfanter de bons romans, car ce genre, offrant essentiellement le tableau de nos relations intérieures, a dû, comme la comédie, suivre les progrès de la civilisation. L'Espagne, au temps de sa plus haute prospérité, a produit Cervantès; mais l'inimitable don Quichotte est plutôt une satire qu'un roman. D'ailleurs Cervantès n'a pas eu dans sa nation de rivaux ni de successeurs.

Le despotisme et l'inquisition, en comprimant la civilisation espagnole dans son essor, ont réduit ce peuple à se contenter d'un merveilleux fictif. Des romans de chevalerie ont remplacé chez lui les romans de mœurs. En effet, comment la littérature pourrait-elle reproduire la vie intérieure d'hommes réduits à redouter des espions dans tout ce qui les entoure.

L'Italie n'est pas même aussi riche que l'Espagne; elle ne s'honore point d'un Cervantès. Le manque de nationalité y a nuï à la comédie comme au roman. Les dernières lettres de Jacob Ortia sont le seul ouvrage de ce genre que puissent

eiter les Italiens ; et convenons-en , le célèbre Foscolo , qui naguère est mort à Londres , dans un état voisin de la misère , auteur de ces lettres , n'a adopté un cadre romanesque que pour faire passer des vérités hardies , que pour dire des Autrichiens et des Français : « Les premiers nous séduisent avec le fanatisme de la religion ; les autres par l'enthousiasme de la liberté.

Élisa Chatelain.



LES JUIFS DE ROME

ET

LE CARDINAL DELLA GENGA.

Tout le monde sait que les juifs résidant à Rome sont obligés, chaque année, dans le carême, de se rendre dans une église catholique pour y entendre prêcher contre leur foi. Mais on ne connaît peut-être pas aussi bien toutes les vexations dont ils deviennent l'objet lorsqu'ils tentent, d'une manière quelconque, de se soustraire à cette obligation, qui leur est imposée par les papes. Voici un petit échantillon de ce qui arrive alors. Dans le carême de 1821, le cardinal della Genga * fut choisi pour démontrer aux enfans d'Israël toute la fausseté de leur croyance. Ceux-ci, pour être plus sûrs encore de ne point se laisser persuader par l'éloquence du cardinal, prirent un soporifique, et en firent prendre un aussi à ceux de leurs enfans, qu'on les avait contrains de conduire à son sermon. Ce fut un spectacle vraiment divertissant que tous ces auditeurs tombant les uns après les autres dans les bras de morphée, tandis que

* Depuis, devenu pape sous le nom de Léon XII.

d'un autre côté, et par un effet inverse, la ferveur religieuse de l'orateur s'accroissait d'instant en instant avec le feu de ses paroles. Ce stratagème priva le cardinal de ses auditeurs; mais il ne se tint pas pour battu, et non moins inventif que les Israélites, le jour suivant il amena quelques sbirres, et les fit placer dans différentes parties de l'église, armés de longues perches, en leur enjoignant de frapper sur le chef tous ceux qui se laisseraient aller au sommeil. Quoiqu'à la fin du sermon, la plupart des juifs eussent la tête enflée par suite des coups qu'ils avaient reçus; le lendemain, les dormeurs ne furent pas moins nombreux que la veille, les Hébreux aimant mieux voir leurs enfans battus par les sbires qu'attentifs aux paroles d'un prêtre ennemi de leur foi. Résolu à tout prix d'avoir des auditeurs, et sachant très-bien que la bourse d'un juif est son endroit le plus sensible, le cardinal fit prononcer une amende contre tout père de famille dont le fils ou la fille s'endormirait durant le sermon. Moyen admirable! personne ne dort cette fois. Mais les Israélites ne voulurent pas le céder au prélat romain en zèle religieux, et ils recoururent à un autre expédient; ils répandirent sur leurs enfans une certaine poudre qui causa à ceux-ci des démangeaisons si vives, qu'ils ne purent écouter un seul instant le sermon, tant redouté. Il est aisé de prévoir que le cardinal della Genga trouva un nouveau remède à ce nouveau mal. En effet, une amende d'un *denaro* fut prononcée contre les parens dont les enfans pousseraient la licence jusqu'à se gratter dans l'église. Toutes les ruses étant ainsi déjouées, les juifs n'eurent plus alors d'autre refuge contre les sermons du cardinal, que l'éloquence de leurs rabins.

(*La Vespa.*)





JARDINS D'HIVER EN PRUSSE.

Il existe à Berlin quatre jardins d'hiver ; trois dans les murs de la ville, et un sur la route de Potsdam. Ce sont de grandes serres ou orangeries, assez élevées, pavées et plafonnées comme une chambre, et recevant le jour par de grandes fenêtres. On les chauffe au moyen de poêles, dont l'ouverture est placée en dehors. Elles sont remplies de caisses d'orangers, de myrtes et de plantes de la Nouvelle-Hollande, toutes d'une fort belle venue. Ces plantes ont, pour la plupart, une seule tige haute d'au moins trois ou quatre pieds, et autour de laquelle est établie une table en bois appuyée sur la caisse, de sorte que l'arbuste semble s'élever de la table même. Ces tables, les unes rondes, les autres quarrées, servent, soit à prendre des rafraichissemens, soit à la lecture des journaux ou des brochures nouvelles ; sur chacune d'elles on range quelquefois circulairement autour de la tige de l'arbuste, des pots de fleurs odoriférantes ; d'autres fois, en place de table, de belles plantes en fleur couvrent la caisse. En différens endroits, on voit s'élever des arbres magnifiques environnés d'arbustes et d'autres plantes formant des touffes et des massifs de verdure. Au cœur de l'hiver, on trouve dans ces jardins toutes sortes de fleurs ; la jacinthe, la narcisse, la renoncule, la tulipe, la rose, le came-

lia, l'accacia, etc., diverses plantes grimpantes, des végétaux rares et curieux, des pommes de pin, des ananas, et quelquefois même des arbres fruitiers couverts de fleurs et de fruits. On y trouve aussi, outre un grand nombre de sièges et de petites tables mobiles, un orchestre, un homme débitant du vin, un lecteur, ou quelqu'autre personne chargée du soin de divertir la société; dans un temps, on y jouait même la comédie le dimanche. Le soir, ces jardins sont illuminés; certains jours de la semaine, les illuminations sont beaucoup plus brillantes, et le nombre des musiciens est augmenté. Quelques-uns de ces jardins ont des salles de billard, des salons pour les dames que l'odeur de la pipe incommode, d'autres pour jouer aux cartes, et des cabinets pour ceux qui aiment la solitude. Entrez-y le matin, en hiver, et vous y voyez des vieillards, les lunettes sur le nez, lisant les journaux, prenant du chocolat et causant politique; mais à trois heures de l'après midi, les femmes et les hommes du bon ton, ainsi que beaucoup d'autres gens, viennent s'asseoir sous les arbres; là ils causent, lisent, ou fument, ayant du punch, du grog, du café, de la bière ou du vin devant eux. Dans certaines orangeries, il est défendu de fumer, dans d'autres, cela n'est permis que jusqu'à une heure déterminée de la journée. Chaque soir, l'un de ces jardins devient le rendez-vous de la meilleure compagnie, et l'on y voit une foule d'hommes et de femmes en toilette sortant du spectacle, qui, avant de rentrer, viennent admirer cette belle végétation, dont la beauté est rehaussée encore par l'éclat des lumières, et s'entretenir de la pièce et des acteurs entendus dans la soirée.

(*London and Paris observer.*)



IMPASSIBILITÉ TURQUE.

Après que le canon de Navarin eut cessé de gronder, sir Édouard Codrington envoya un lieutenant à bord du vaisseau de Moharem Bey, pour lui offrir des secours, et surtout ceux de la chirurgie. Ce vaisseau, avec un équipage de plus de mille hommes, n'avait qu'un seul chirurgien, et malheureusement il avait été tué au commencement de l'action. La perte avait été énorme, et comme on n'avait ni jeté les morts à la mer, ni transporté les blessés dans l'intérieur, le pont offrait un spectacle épouvantable. Au milieu de cette scène de destruction, une douzaine d'officiers musulmans, en brillant costume, étaient assis dans la cahutte sur des coussins cramoisis; ils fumaient leur pipe avec une inconcevable indifférence, en prenant leur café que des esclaves leur préparaient. Lorsqu'ils virent l'uniforme anglais, ils ordonnèrent d'apporter des coussins et du café pour le lieutenant; mais celui-ci leur fit bientôt entendre qu'il avait à traiter d'affaires plus importantes. Il dit que l'amiral les saluait, et leur offrait ses services. « Nous n'avons besoin de rien » fut la réponse tranquille du Turc. — Ne voulez-vous pas que notre chirurgien secoure vos blessés? — Non, dit le Turc avec un sang-froid imperturbable, des blessés n'ont besoin d'aucun secours, ils meurent promptement. Le lieutenant avait en

même temps l'ordre de prier Moharem Bey d'envoyer son secrétaire à bord du vaisseau amiral; le secrétaire monta aussitôt avec lui dans le canot. Au retour, ils aperçurent à peu près vingt Turcs qui cherchaient à se soutenir sur un mât flottant. « Il faut que je sauve ces malheureux, dit le lieutenant avec sollicitude. — Ce ne sont que de simples soldats, ils meurent promptement, dit le Turc avec insouciance, ne vous inquiétez pas d'eux. — Mais c'est mon devoir, continua l'Anglais, si je les abandonne, je me couvre de honte et m'attire des reproches de la part de l'amiral. » En disant cela, il ramait vers le mât et sauva à peu près une douzaine de ces infortunés. Comme on les avait tirés dans le canot et qu'on les couchait au fond, le Turc qui avait paru plongé dans de profondes réflexions, partit tout-à-coup d'un grand éclat de rire. « Qu'y a-t'il, demanda le lieutenant surpris, que pouvez-vous trouver ici de risible? — De risible! reprend le Turc avec amertume, par Allah! vous autres Anglais, vous êtes un drôle de peuple. Hier, tandis qu'assis tranquillement sur la foi des traités nous prenions notre café, vous venez dans la baie, vous écrasez nos vaisseaux par le feu de votre artillerie, vous tuez, vous mutiliez notre flotte, vous transformez nos vaisseaux en horribles boucheries, et ce matin, vous vous montrez si humains, que vous ne pouvez passer devant quelques misérables soldats sans vouloir les sauver. »

(*Morgenblatt. — Feuille du matin.*)

Traduction inédite de l'allemand.



CHRONIQUE.

22 MAI.

Il y a quelque temps qu'une femme voyageant en traîneau avec trois de ses enfans, dans une contrée du nord de la Russie, fut poursuivie par une bande de loups affamés. A cette vue, la malheureuse mère fit prendre le grand galop à son cheval pour gagner sa demeure qui n'était pas très-éloignée; mais tant de diligence ne put la soustraire au danger qui la menaçait elle et sa famille, car bientôt les loups eurent atteint le traîneau. Egarée par une position aussi terrible, l'infortunée qui ne voyait plus que sa propre conservation et celle de deux de ses enfans, s'il était possible, eût l'affreuse idée, pour gagner du temps, de jeter le plus jeune aux bêtes féroces, afin de les arrêter en satisfaisant leur voracité. Vain espoir, le pauvre enfant fut dévoré en un instant, et les poursuites des loups recommencèrent avec plus d'acharnement. Dans son égarement, cette malheureuse femme sacrifie son second, puis son troisième fils; et déjà il ne restait plus de traces du dernier, lorsque, touchant à sa demeure, elle y parvint sans malheur pour elle. — Interrogée sur la cause de sa pâleur et de son effroi ;

elle raconta dans toutes ses circonstances, le fatal événement qui venait de lui arriver. Mais à peine eût-elle achevé cet horrible récit, qu'un paysan, qui l'écoutait, la punit plus horriblement encore : d'un seul coup de hache il fendit en deux la tête de cette mère qui avait préféré sa conservation à celle de ses enfans.

— On compte à Londres 39 journaux : 7 du matin paraissant tous les jours de la semaine, excepté le dimanche; 7 journaux du soir paraissant de même; 4 paraissant trois fois par semaine, et 19 une fois par semaine. Le nombre d'exemplaires de journaux tirés chaque semaine à Londres est de 339,000; par an, 17,628,000. Ce nombre d'exemplaires étendus en longueur, couvrirait un terrain de 6,661 milles. Les dépenses faites par tous les bureaux de journaux à Londres montent annuellement à 3,500,000 francs. Le *Times* paie à lui seul chaque jour 6,000 fr. de droit au gouvernement pour ses annonces.

— Le 20 du mois dernier, il arriva à Tanger une barque apportant plusieurs caisses de Gibraltar. Parmi elles s'en trouvait une adressée au consul de Sardaigne, qui fut portée à la douane. Mais quelle fut la surprise de toutes les personnes présentes à son ouverture, lorsque, à la place de marchandises, on trouva un enfant nouveau-né endormi. Plusieurs petits trous pratiqués pour le passage de l'air avaient empêché la suffocation. On s'empessa de prodiguer à l'enfant les remèdes nécessaires pour le tirer de son assoupissement, et aujourd'hui, qu'on ignore encore ce qu'il est et d'où il vient, il est tout-à-fait bien portant chez une nourrice qu'on lui a procurée.

— Il y a quelques jours que M^{me} Malibran a été enlevée à Londres par un *groom*. Voici le fait. La célèbre cantatrice donnait une représentation de Roméo et Juliette sur le théâtre du Roi. Au dénouement, les deux amans tout occupés de leur pénible agonie, ne s'aperçurent pas qu'ils expiraient hors de la limite tracée par le rideau dont la chute

les laissa gisans près du trou du souffleur. Ressusciter immédiatement après leur mort eût été une inconséquence dramatico-lyrique dont se sont bien gardées les deux virtuoses, et c'est alors que deux *gentlemen* en livrée jaune s'étant présentés, l'un a enlevé M^{me} Malibran, et l'autre M^{me} Castelli qui faisait Juliette.

— Le sultan Mahmoud, qui est l'innovation personnifiée du siècle, vient de faire faire son portrait par M. Lauriston, artiste anglais, malgré la défense du Coran, bien positive à cet égard. Le mufti alarmé de cette nouvelle infraction, a présenté une longue requête à sa hauteesse pour la détourner d'une aussi horrible profanation. Le sultan a ri du mufti et de ses remontrances, les a arrosées d'une copieuse rasade de Saint-Péray, et le portrait a été achevé. Néanmoins, M. Lauriston s'est hâté de plier bagage; le lendemain il avait quitté Constantinople et l'on disait qu'il avait agi prudemment.

— Le nombre des détenus dans les diverses prisons des Pays-Bas, était au premier janvier 1830, de 6,499, dont 5,426 hommes et 1,173 femmes. En comparant le nombre des détenus à la population, on en trouve un sur 932 habitans.

— Des lettres de New-York annoncent que miss Wright, connue par ses nombreux et pénibles voyages entrepris dans un but tout philanthropique, a loué un vaisseau à la Nouvelle-Orléans, pour transporter à Haïti trente esclaves qu'elle a rachetés et qu'elle compte établir dans cette république.

— On lit dans un journal anglais « que le roi Georges est mort; mais qu'on ne peut pas le publier officiellement attendu que S. M. lit les journaux tous les jours. »

— Il vient de mourir dans le département de l'Aude une femme âgée de 109 ans, jouissant de toutes ses facultés et sans aucune infirmité. Elle laisse une fille, jeune personne de 80 ans.



THÉÂTRES.

THÉÂTRE DE L'OPÉRA COMIQUE. On a long-temps douté que miss Smithson fut engagée à l'Opéra comique. On ne comprenait point qu'une Anglaise, qui ne sait pas notre langue, parût sur une scène française, et qu'une artiste qui n'est point musicienne, fut appelée sur un théâtre chantant. Les termes de l'engagement tels qu'on les rapportait paraissaient également singuliers : miss Smithson s'était obligée, disait-on, à jouer la tragédie et la pantomime sur une scène où ces deux genres d'ouvrage ne sont pas représentés. L'apparition de la tragédienne anglaise a détruit tous les doutes, et le rôle qui lui avait été confié a expliqué les termes de son engagement. L'*Auberge d'Auray* ne contient qu'une scène composée exprès pour donner à miss Smithson l'occasion de déployer ce talent expressif et pathétique, cette pantomime déchirante qui lui avaient valu tant de succès dans les représentations des Anglais. Une Anglaise, qui ne parle point français, voit son mari condamné à mort au milieu des troubles de la Vendée et conduit au supplice : elle veut le justifier, démontrer son innocence, elle ne peut se faire entendre : c'est cette situation éminemment dramatique que miss Smithson a été chargée de peindre, elle y a produit un effet qu'il est impossible de décrire, et ce premier succès légitime la tentative qui a donné lieu à son engagement.

— La direction du *Théâtre des Variétés* vient de changer de mains. M. Dartois, connu par de nombreux succès sur les

théâtres de vaudeville, a pris les rênes d'une entreprise où se faisait sentir le besoin d'un changement de dynastie. On augure bien du nouveau chef préposé à ce petit empire. Un vaudeville joué depuis la nouvelle direction n'a encore obtenu qu'un succès contesté, mais on ne peut juger de l'avenir par cette œuvre posthume des précédens administrateurs.

— L'arrivée à Paris des personnages les plus augustes a donné lieu, cette semaine, à plusieurs représentations solennelles. Le *Théâtre Français*, le *Gymnase*, honorés de la visite de ces grands personnages, ont dû leur prouver que la France, dans son premier théâtre comme sur ses scènes secondaires, n'était point indigne de son illustration dramatique.

— THÉÂTRE DE LA GAÏÉTÉ. Un mélodrame en trois actes et en six tableaux, *le Couvent de Tonnington* ou *la Pensionnaire*, vient d'obtenir à ce théâtre un brillant succès. Dire que M. Victor Ducange est un des auteurs, c'est promettre de nouvelles émotions à tous ceux qui se rappellent les beaux jours de *Calas* et de *Thérèse*. *Le Couvent de Tonnington* rappelle quelques situations de *la Fille d'Honneur*, il est imité d'un roman du même auteur; mais du reste, il offre beaucoup de situations pleines d'intérêt. La pensionnaire est une jeune fille que le ministre de Henri VIII sacrifie à la plus barbare passion. Victime des violences de milord Duc, un affreux égarement s'empare de son esprit, et elle meurt au moment où elle retrouve celui qu'on lui avait donné pour époux, et qu'on voulait faire complice de son deshonneur. L'administration du théâtre a fait beaucoup de frais pour la mise en scène de cet ouvrage, qui méritait cette distinction. On y a vu, pour la première fois, M. Adrien, jeune acteur de Versailles, qui a joué le rôle principal avec beaucoup de talent.

— Deux de nos meilleurs comiques, Potier, que nous ne reverrons plus à Paris, et Bernard Léon, que nous espérons conserver long-temps encore, désopillent en ce moment la rate des anglais qui veulent se garantir du spleen.

— SPECTACLE DE LA COUR. Voici quelques détails sur le spectacle de la cour qui a eu lieu dans la salle des Tuileries :

L'Académie royale de musique a représenté *le Comte Ory* et le ballet de *la Belle au Bois Dormant*. La salle était resplendissante de lumières et de diamans : elle n'est pas disposée comme les salles de spectacle ordinaires ; elle offre de chaque côté deux galeries , où sont placées les dames de la cour sur trois rangs. Dans le fond , la loge du roi découverte.

S. M. est arrivée à sept heures précises , donnant la main à S. M. la reine de Naples.

En arrivant , S. M. a demandé à l'ambassadeur d'Angleterre des nouvelles de l'état de S. M. britannique ; elle a paru satisfaite en apprenant qu'elles étaient plus favorables.

Le roi , portant les ordres des Deux-Siciles , occupait le milieu de la loge , ayant à sa droite la reine de Naples , à sa gauche le roi de Naples ; à droite , M. le Dauphin , Madame la duchesse d'Orléans , les deux princesses d'Orléans ; Mgr le duc d'Orléans ; à gauche , Madame la Dauphine , M. le prince de Salerne , Madame duchesse de Berri , Mademoiselle d'Orléans.

Le roi de Naples portait les ordres de France.

Le spectacle était magnifique ; tous les premiers sujets de l'Opéra y ont concouru. Madame Cinti-Damoreau a chanté avec le plus rare talent. La belle basse-taille de Levasseur résonnait harmonieusement dans cette salle. Nourrit a chanté aussi très-bien. Mademoiselle Jawureck , dans le rôle de page , a été charmante.

Les costumes étaient d'une grande richesse.

Le ballet a été exécuté parfaitement , tant sous le rapport de la danse que sous celui des décors et des changemens à vue.

La danse animée et le jeu piquant de Madame Montessu ont paru amuser beaucoup les augustes spectateurs.

Mademoiselle Taglioni a émerveillé par la souplesse et la grâce de sa danse. Un murmure approbateur (car il n'y a point d'applaudissemens au spectacle de la cour) a marqué la satisfaction générale.

REVUE DES MODES.

L'arrivée de l'illustre famille des princes de Naples, et la perspective des fêtes brillantes qui leur seront offertes, exerce en ce moment une influence sur le monde et sur la mode. Les femmes de la cour retardent leur départ pour la campagne; celles placées aux sommités des sociétés attendent la part qu'elles pourront obtenir dans ces fêtes royales; les bourgeois espèrent les feux d'artifice et les concerts publics, et le peuple, avide de l'aspect d'une nouvelle cour, sourit à l'idée des cohues que prépare leur active curiosité. Mais tandis que des projets si divers excitent tous les esprits, la coquetterie a déjà réclamé dans cette circonstance tout ce que l'industrie pourrait produire de plus élégant, de plus neuf, de plus gracieux pour la parure des femmes, et cette fois encore les magasins Sainte-Anne ont payé à la mode un tribut digne de leur célébrité et des augustes personnages qui viennent les visiter.

Peu de descriptions pourraient être assez exactes pour bien rendre le merveilleux et le charme des tissus qui viennent de paraître dans ces beaux magasins. Les effets de pierreries et les reliefs en or, les riches arabesques et les palmes aux mille nuances sont reproduits avec un art si parfait sur la gaze et le tulle, qu'ils paraissent y être fixés comme par enchante-

ment. Parmi plusieurs robes magnifiques dont les destinations expliquent la splendeur, il en est une surtout dont le travail paraît appartenir à la féerie, mais dont nous ne pouvons nous permettre la description qu'alors qu'une majesté royale l'aura fait briller d'un plus puissant éclat. — Ni le luxe des galans tournois, ni la pompe des anciennes cours, ne sauraient rappeler d'aussi brillantes inventions, et les modes françaises devront dans cette circonstance une nouvelle reconnaissance à M. Delille qui les aura si bien montrées dans toute leur gloire aux princes étrangers qui nous honorent de leur présence.

Au milieu de tant d'objets charmans, nous citerons les robes moresques peintes et brodées, dont un grand nombre doivent paraître aux brillans déjeûners qui seront donnés à Bagatelle, ainsi que des robes en organdie brodées à fond plain ou peintes à la main et offrant des dessins d'une fraîcheur et d'une originalité délicieuse. Des tarlatannes à colonnes brodées en soie, s'élargissant graduellement vers le bas et s'arrêtant dans de riches broderies. Des mousselines sur lesquelles des dessins gothiques et orientaux sont représentés par des effets d'or, d'émail et de couleurs variées. Enfin mille autres séduisantes fantaisies créées toutes à propos pour les nombreuses parures que réclament en cet instant la cour et la haute société.

Les magasins Sainte-Anne viennent encore de s'enrichir d'une superbe quantité de cachemires, dont les uns carrés, de diverses couleurs, et particulièrement verts et bleus, attestent une origine que savent apprécier toutes les femmes élégantes.



CONSPIRATION DE L'OPÉRA.

BONAPARTE ET LE STATUAIRE CERRACHI.

Le morceau suivant est extrait des *Mémoires d'une femme de qualité sous le consulat et l'empire*; il peut donner une idée de l'intérêt qu'inspire cette publication qui vient de paraître.

» Napoléon, simple officier, passait un soir dans les rues de Paris, lorsque deux individus de mauvaise mine lui cherchèrent une querelle dont le vol aurait été le moindre résultat, si trois Italiens, parmi lesquels était Cerrachi, survenus à propos, n'avaient mis en fuite les agresseurs. Cette rencontre lia Cerrachi, statuaire romain, avec l'homme destiné à la plus haute fortune. Cerrachi avait reçu de la nature une âme ardente, fière, passionnée; il rêvait la vertu comme un autre le plaisir. La gloire était son premier besoin; il la poursuivait à travers tous les périls. Jaloux de ses affections, il chérissait ses amis à l'égal de sa maîtresse. Jeune encore, il sortait de l'ate-

II.

17

lier de Canova, où il avait fixé d'une manière particulière l'attention des amateurs.

» Avec quel enthousiasme il vit naître la révolution française! avec quelle ferveur il la salua, lorsqu'à la suite de Bonaparte elle eut pénétré sur le territoire italique! il crut posséder sa maîtresse, la liberté, et, dans un moment de délire patriotique, se jura à lui-même de ne plus souffrir qu'elle lui fût enlevée. Sa première entrevue avec Napoléon, lorsque celui-ci parut en Italie, eut lieu à Milan; Cerrachi, impatient de saluer le nouveau libérateur, accourut à lui à travers la foule militaire qui l'entouronnait, demanda à le voir avec tant de vivacité qu'on ne put le repousser. Arrivé devant lui :

» Bonjour Bonaparte, lui dit-il.

» — Bonjour, signor Cerrachi.

» — Signor! soit, puisque tu veux que je me guide, et dans ce cas, je demande pardon au général en chef de l'avoir dérangé. »

Le statuaire se retirait; Napoléon en eut honte, il lui prit la main.

« Tant de soins m'accablent, lui dit-il; tant de genoux fléchissent devant moi, que parfois j'oublie qu'il y a des hommes dans le monde.

— En es-tu déjà venu là? tant pis pour le monde; car si tu le méprises, tu le domineras.

» — Non, mon ami; la cause des vrais principes est trop belle pour l'abandonner; je veux être un soldat qui combat pour la patrie, et non un despote qui l'opprime.

» A la bonne heure; marche dans cette voie, et tu t'élèveras au-dessus des souverains. »

La conversation continua sur ce ton.

Bonaparte était peut-être sincère, car le vainqueur de l'Autriche ne voyait pas encore en perspective la couronne de France. Cerrachi bientôt ne jura que par Bonaparte, vit en lui l'ennemi de toute oppression et le protecteur de la liberté. Ils vécurent ainsi jusqu'au moment où le général français rentra

dans ses foyers après la paix de Campo-Formio. L'expédition d'Égypte les sépara encore.

Bientôt les plans du général Bonaparte se développèrent, et l'on put voir le but auquel il tendait. Cerrachi, reçu d'abord dans l'intimité, ne fut plus admis que dans le nombre des courtisans d'un César nouveau; il s'indigna de ce qu'il appelait de l'ingratitude, et, pour se distraire, il reprit avec plus d'ardeur l'étude de son art. Il avait formé une liaison plus conforme à sa position et à ses idées, avec le peintre d'histoire Topino-Lebrun, né en 1769, qui annonçait un rare talent, et dont le tableau de Caius-Gracchus, couronné au salon, obtint les suffrages des artistes et les récompenses du gouvernement. Topino-Lebrun était républicain comme Cerrachi. Membre du tribunal révolutionnaire de Paris, il s'y distingua par une indépendance rare à cette époque; il eut de la conscience là où l'on n'avait que de la scélératesse, de la mauvaise foi et de la fureur. La pureté de ses principes patriotiques ne l'empêcha pas de déplaire aux meneurs de l'époque. Dénoncé au comité de salut public, qui ordonna son arrestation, il allait paraître devant le tribunal de sang dont naguère il faisait partie. Sauvé par le 9 thermidor, il prit part à la conspiration de Babœuf, fut acquitté faute de charges suffisantes, et puis devint secrétaire de Bassal; enfin, après avoir rempli en Suisse une mission secrète, il revint à Paris se livrer à ses travaux de peintre, sans cesser d'être conspirateur. Bonaparte, qu'il aimait comme général, devint coupable à ses yeux pour avoir renversé la représentation nationale. Il se sentit saisi du besoin de mettre fin à une tyrannie naissante, et un jour il vint chez Cerrachi plus sombre et plus inquiet que de coutume.

« Qu'as-tu, mon ami? lui demanda le statuaire.

» — Un mal difficile à guérir, une sorte de cauchemar qui m'importune; je trouve qu'il y a dans le monde un homme de trop, et que s'il disparaissait....

» — La liberté y gagnerait?

» — Je pensais comme toi.

- » — La liberté était sa mère.
- » Et pourtant il s'éloigne d'elle, dans l'impuissance où il se trouve peut-être encore de l'étouffer.
- » — Le palais des rois est déjà sa demeure ; il cherche le sommeil dans le lit des tyrans , comme si c'eût été son berceau.
- » — S'il osait.... les liens de l'amitié se briseraient violemment , et sa mort s'opposerait à notre esclavage.
- » — Écoute , dit Topino-Lebrun , en baissant la voix malgré la solitude où ils se trouvaient ; j'ai là un poignard que je réservai à Robespierre , et dont je dédaignai de frapper Marat.
- » — Voudrais-tu t'en servir contre Bonaparte ?
- » — Bientôt , à la seconde fois que je le reverrai.
- » — Pourquoi pas à la première ?
- » — Il fut mon ami ; je veux lui parler. Ah ! s'il pouvait être plus grand que la fortune ! Tout en lui respire le héros ; je dois le voir , lui parler ; peut-être parviendrai-je à le rendre à la sagesse et à cette indifférence des grandeurs de la terre , qui doit être le partage du vrai républicain.
- » — Tu as raison , Cerracchi , nous reprendrons plus tard cet entretien ; peut-être aussi serons-nous mieux éclairés sur nos devoirs respectifs comme sur ses véritables desseins ; en attendant , je vais continuer mon *Siège de Lacédémone*. »
- C'était un tableau que Topino-Lebrun composait alors. Cependant l'artiste italien , depuis quelques jours , était moins mécontent de son ancien ami , qui avait voulu voir son buste fait par lui. Déjà quelques séances avaient été prises. Dans la dernière , Cerracchi avait dit au premier consul qu'il traitait toujours sans cérémonie dans le tête-à-tête , ne lui faisant en public d'autre concession que celle d'éviter de lui adresser la parole.
- » Es-tu content , Bonaparte ?
- » — Je dois l'être.
- » — Mais l'es-tu ? voilà ma question.
- » — Ah ! comment puis-je te répondre d'une manière affirmative , le but est si loin encore.
- » — Lequel ?



» — Celui de la prospérité publique.

» — Dieu soit loué! il n'en est pas pour toi de plus glorieux. Mais en prends-tu bien la route?

» — Je le crois.

» — Prends garde aux écueils; chemine sans songer à tes intérêts privés.

» — Washington est un grand homme.

» — Les Anglo-Américains sont un peuple neuf; on n'a pas de peine à les conduire; tandis que l'Europe est bien vieille, et ne changera pas ainsi brusquement ses habitudes. . . . Mais occupe-toi du buste; j'ai peu d'instans à te donner.

» — Oui, tu as raison, chacun sa tâche. . . . Eh! qu'appelles-tu les habitudes de l'Europe?

» — Ce qu'elle fait depuis des siècles, répondit le premier consul embarrassé; ce qu'elle aime, ce qu'elle supporte.

» — Napoléon, répartit Cerrachi sévèrement; elle a supporté tes fers; elle a fait des folies; mais elle commence à aimer la liberté. »

Le premier consul sonna un valet de pied. « Dites à Bourrienne qu'il m'apporte les notes que je lui ai demandées. . . . Adieu, Cerrachi, en voilà assez pour aujourd'hui. »

Cette manière de terminer une conversation embarrassante fit naître de pénibles réflexions dans l'esprit du statuaire; il crut lire enfin dans la pensée de Napoléon, et voir qu'il aspirait visiblement à la tyrannie. . . .

. Quelques semaines après, un billet de Rapp annonça à Cerrachi que le premier consul l'attendait le lendemain, à l'heure accoutumée. Cerrachi ne manqua pas de s'y rendre. Napoléon le reçut avec une froideur marquée, lui lança même un de ces regards qui faisaient trembler les plus braves, et qui glissa sans l'entamer sur le cœur de bronze de l'artiste. La conversation pourtant ne tarda pas à s'engager.

« Vous avez vu David? dit le premier consul.

» — Oui, répondit Cerrachi d'un ton résolu, et j'ai facilement compris de quelle part il venait.

» — Il a dû vous dire que je désirais vous conserver mon estime et mon attachement, mais qu'il fallait en modifier les expressions. Je suis placé à la tête d'un grand empire; je dois faire respecter de tous le titre dont je suis revêtu; une familiarité trop grande, à l'extérieur surtout, même avec ceux qui me sont les plus chers, ne peut produire qu'un mauvais effet; entre gens qui s'entendent, ce ne sont que choses vaines.

» — J'en conviens; et si la dignité de la république exige que son chef ne soit tutoyé de personne, je me soumettrai.

» — Voilà un point sur lequel nous sommes d'accord, répliqua le général en souriant, le reste viendra à la suite. »

Cerrachi hocha la tête.

« Vous monterez haut, Cerrachi.

» — Si c'est par le talent, c'est un avenir que j'envie; mais, premier consul, je ne voudrais pas que mon ciseau trouvât l'occasion de figurer une nouvelle chute de Phaëton ou d'Icare.

» — Vous préféreriez sculpter, reprit le général avec mauvaise humeur, le second des Brutus.

» — Je suis républicain de cœur et d'âme, j'adore la liberté. »

Bonaparte fit un geste tellement significatif que Cerrachi indigné, chercha dans son sein le poignard dont Topino-Lebrun l'avait armé.

« Bonaparte, reprit-il après un moment, tu veux te placer au-dessus de ta gloire. Pourquoi as-tu pris les armes? est-ce pour les Bourbons? pour ta famille, ou pour ta patrie?

» — Belle question! un soldat débute en aveugle, les événemens le poussent, il se fait connaître, on lui donne le titre de héros, et alors seulement il rend compte de ses actes, et se place selon les circonstances; crois-moi, Cerrachi, descends

du palais des chimères que tu t'es créées, fixe tes yeux sur la réalité, je te suis attaché sincèrement, je désire te rendre heureux; ne lutte pas contre moi, sois artiste et pas autre chose.

» — Citoyen premier consul, encore deux séances, et votre buste sera terminé; après cela, je vous prierai de me laisser partir pour Florence, vous m'avez donné une idée que je veux mettre à exécution.

» — Laquelle?...

» — Je veux achever, de mes mains, le buste laissé imparfait par Michel-Ange.

» — Cerrachi, vous êtes fou; voyez ce que vous abandonnez et quelle illusion vous mettez à la place. »

Le statuaire ne répliqua pas, il salua le premier consul, et s'éloigna, bien déterminé à ne plus s'opposer à la mort d'un homme qui ne travaillait que pour la tyrannie...

Diana, l'un des conjurés, avait pour maîtresse, et sans le savoir, la fille d'un agent de police; il se confiait à elle et ne lui cachait rien; cette créature l'aimait sincèrement, en était jalouse, et lui demandait parfois un compte exact de sa conduite journalière :

« Quand je ne travaille pas, dit-il, je ne sors presque jamais de la place du Carrousel, de la cour ou du jardin des Tuileries.

» — Et que fais-tu là?

» — Je guette le premier consul.

» — As-tu une demande à lui adresser?

» — Non. »

Il prononça ce dernier mot avec un accent qui frappa la jeune fille; elle devina la vérité, et afin de préserver Diana des suites de quelque tentative imprudente, elle en parla à son père qui, ayant l'éveil, surveilla celui-là d'abord, le vit causer avec les conjurés, et alors se décida à faire son rapport. L'éveil donné, les conspirateurs furent soumis à une surveillance sévère dont ils ne se doutaient pas; on sut leur projet, on connut leur nombre, et on apprit enfin que, désespérant de réussir dans

les lieux qu'ils avaient crus propices, et Cerrachi n'étant plus appelé au château, ils s'étaient décidés à choisir la salle de l'Opéra pour consommer le crime. Fouché appporta sur cette matière, au premier consul, un rapport très-circonstancié : il nommait les conspirateurs et les désignait par leur signalement. Le nom du statuaire ne surprit point le général Bonaparte, qui dit à Fouché : « Si celui-là n'y était point, je douterais de l'exactitude de vos hommes. Il ne veut donc plus aller à Florence lutter de talent avec Michel-Ange. Au reste, que votre monde se tienne prêt, je trouverai ces misérables au lieu même où ils veulent m'assassiner, et en leur présence, on ne les arrêtera que lorsque je serai entré dans ma loge. »

Fouché se retira; le premier consul fit appeler le général Lannes, alors de service auprès de lui, et toujours se maintenant dans une familiarité excessive : Lannes, lui dit-il, on en veut à ma vie; je suis le point de mire de cinq amateurs de la chose publique, qui ont choisi l'Opéra pour le théâtre de leurs exploits. J'y vais demain; que ta surveillance ne soit pas moins sévère que celle de la police. « Il lui expliqua ce qu'il fallait faire, puis, et sur sa demande, il lui nomma les conjurés.

» Voilà, dit Lannes, une fameuse collection en *A*, en *I*, en *O*; tous ces Italiens, tous ces f.... Corses sont de la canaille à sabrer.

« — Grand merci, s'écria le premier consul en riant.

« — Bah! tu nous appartiens, c'est un vol que ton pays a fait à la France. »

Cependant Cerrachi et ses compagnons, sans s'occuper si la mort ne serait pas la conséquence d'une tentative qu'ils regardaient comme absolument patriotique, s'étaient distribué les rôles; ils se rendirent à l'Opéra le 9 novembre 1801. On donnait la première représentation *des Horaces*; leur projet était de laisser entrer le premier consul dans sa loge, et puis d'y pénétrer eux-mêmes, afin de pouvoir mieux le frapper dans un espace rétréci qui interdisait toute résistance. Le poignard fourni par Topino-Lebrun armait Cerrachi, qui avait persisté

à porter le premier coup. Joséphine ignorait et le complot et le lieu de l'exécution. Jamais, si elle l'eût connu, son mari n'y serait venu de son consentement, elle l'aurait retenu de force aux Tuileries; mais, ne le sachant pas, elle suivit le général; celui-ci passa au milieu de tous les conspirateurs, les regarda l'un après l'autre, non pas pour leur apprendre qu'il savait tout, mais de manière à leur prouver plus tard que son âme était inaccessible à la crainte. Cerraichi pâlit, mais ne changea pas de résolution. L'amitié, se dit-il, n'est plus où est le despotisme; qu'il meure en coupable châtié, puisqu'il n'a pas voulu vivre en grand homme vertueux. Aussitôt, donnant le signal à ses amis, il se précipite vers la loge; mais les portes voisines s'ouvrent et donnent issue à une foule d'hommes armés qui tombent sur eux, les saisissent, les entraînent et le premier consul est sauvé. Ce fut un coup de théâtre bien autrement intéressant que ceux de la pièce nouvelle. Le bruit de cette conspiration déjouée se répandit en un instant dans la salle; des millions d'applaudissemens, des cris répétés à l'envi de Vive le général Bonaparte! Vive le premier consul, protestaient contre une tentative criminelle; on donna au chef du gouvernement, dans cette circonstance, les marques de l'affection sincère qu'on lui portait alors.

Les conspirateurs s'imaginent toujours que la masse applaudira à leur crime; ils se trompent. Un danger imminent auquel on a échappé comme par miracle attire toujours un sentiment de pitié qui ranime l'attachement et l'admiration, quand celui qui vient de l'éprouver a pu être l'objet de l'affection des masses. Il en fut ainsi de Bonaparte, et cette tentative d'assassinat ne contribua pas peu à faire exalter ses vertus et son courage; peut-être aussi les témoignages empressés d'amitié et les vives félicitations qu'il reçut dans cette circonstance, furent-ils pour lui un motif de plus de se croire l'objet des vœux de la majorité de la nation, et raffermirent-ils dans son esprit le désir mal dissimulé qu'il avait déjà de se mettre à sa tête.

Quoiqu'il en soit, Cerrachi fut jeté dans un cachot comme ses autres complices : là, livré à ses réflexions, il chercha longtemps quel pouvait avoir été le traître, et finit par croire qu'il avait peut-être lui-même donné l'éveil par les paroles imprudentes qu'il avait adressées au premier consul la dernière fois qu'il s'était trouvé avec lui. Il lui parut affreux d'avoir perdu ses amis en ne sachant pas se mieux déguiser ; mais le mal était fait, il ne s'agissait plus que d'en subir les conséquences. Le procès traîna en longueur. Un homme pénétra dans le cachot où le statuaire italien était renfermé. Cet homme se plaça en silence devant lui, et puis l'appela par son nom. Cerrachi, chargé de chaînes pesantes, était couché sur son grabat, il souleva la tête.

« Que me veux-tu ? »

» — Je veux te sauver.

» — Toi ?

» — Moi.

» — Et pourquoi ?

» — Parce que je vaudrais mieux qu'un insensé qui immole son ami à sa fantaisie.

» — A son devoir.

» — Ce n'est pas vrai : qui t'a chargé parmi mes compatriotes de les sauver malgré eux ? Toi, Italien, ne devais-tu pas rester à Rome, y combattre en franc républicain, y mourir pour la liberté, et non pas céder et fuir en lâche ?

» — Tu as raison, mais la France est ma patrie adoptive, et si ma fuite m'a déshonoré en Italie, ma mort pour la liberté me réhabilitera en France.

» — Tu peux vivre encore ; il m'est pénible de laisser éteindre un beau génie, d'enlever aux arts un homme tel que toi ; change de façon de penser, Cerrachi, ou si tu y persistes, va, fuis des terres soumises à mon autorité, et jure de ne plus rien entreprendre à mon désavantage.

» — Ma destinée est accomplie.

» — Non, sois raisonnable.

» Procure-moi le plaisir de faire une belle action; et mes amis?...

» — Tes complices?... Songe à toi, et pas à leur sort.

» — Il sera le mien.

» — C'est une folie.

» — Les fous comme moi sont rares.

» — Eh bien! eux aussi; mais à une condition, c'est que vous jureriez sur l'honneur...

» — Et après?

» — Et après, vous quitteriez la France.

» — Et la liberté?

» — Cerrachi, tu aimes tes amis, il dépend de toi de les arracher au supplice; abjure tes sentimens régicides.

» — Régicides! es-tu donc déjà roi?

» — Silence! malheureux, qui joues avec la hache tranchante.

» — Je ne suis pas jugé encore... m'éviteras-tu le jugement?

» — C'est impossible.

» — L'arrêt rendu, comment donc me sauveras-tu?

» — Tu t'adresseras à moi, tu me demanderas ta grâce.

» — Je la demanderais à l'Être suprême... à un homme, jamais! Si m'avilir serait me laisser vivre, ne t'en flattes point; tu ne flétriras point ceux que tu veux pardonner pour éblouir par une fausse clémence. Adieu, Bonaparte.

» — Adieu, Cerrachi. »

Quelques instans après, Cerrachi, toujours immobile, parut sortir d'un profond sommeil: « J'ai fait, dit-il, un mauvais rêve...; oui, bien certainement. »

Cerrachi, affaibli par la solitude, la nourriture insuffisante, demeura persuadé jusqu'à l'échafaud, où, avec tous ses complices, il monta le 30 janvier 1801, avec un courage extrême, qu'il avait vu Bonaparte lui apportant sa grâce à une condition qu'il n'avait pu accepter.

ALBUM D'UN VOYAGEUR

DANS

LA TURQUIE D'ASIE.

Le commerce des esclaves est ce qu'il y a de plus curieux à Erzerum. Les prisonniers de guerre des peuplades barbares du Caucase et les enfans vendus par leurs parens, sont conduits d'Anope à Trébizonde où j'en ai vu deux cents dans le port. Quoiqu'ils appartenissent à différentes nations, on les appelait tous Géorgiens. Le trafic des esclaves blancs ne ressemble en rien à celui des nègres. Tous en général sont contents de leur sort. Ils sont exclusivement achetés par les Turcs opulens, qui les traitent en enfans de la maison plutôt qu'en esclaves. Ils sont bien vêtus, bien armés et accompagnent leurs maîtres, qui ne leur imposent que les services qu'un fils rend volontiers à son père et qui font faire les travaux pénibles par des journaliers à gages. Le sort des femmes esclaves est plus ou moins agréable selon leur degré d'intelligence ou de beauté. Souvent elles règnent dans le harem.

Le gouvernement russe a contribué à la diminution du

commerce des esclaves par les entraves dont il l'a entouré ; mais il est douteux que les divers peuples qui fournissaient à ce commerce lui en sachent beaucoup de gré. Long-temps encore les jeunes garçons regretteront le temps où ils pouvaient échanger les fatigues de la vie des montagnes contre les douceurs du repos ou les plaisirs d'une sorte de puissance. Long-temps les jeunes filles se verront reportées par leur imagination dans ces harems où elles goûtaient toutes les jouissances du luxe, où une toilette brillante, un riche costume remplaçaient la bure et les vêtements grossiers.

Nous rencontrâmes dans la Géorgie une caravane de Turcs dont le chef possédait quatre esclaves, deux garçons et deux filles, qu'il voulait vendre au plus offrant. Les filles enlevées de leur village dès leurs jeunes années, bien traitées par leur maîtres, paraissaient fort tranquilles sur leur sort et peu inquiètes de savoir à qui elles allaient appartenir. L'une, belle et sémillante, se faisait servir par ses conducteurs : l'autre moins éveillée ne paraissait occupée que du déplaisir qu'elle éprouvait à se voir estimée seulement quatre bourses, tandis que son maître en demandait vingt-quatre. Les garçons pouvaient avoir de 12 à 15 ans, on voulait avoir douze bourses pour chacun d'eux. Le maître ne se lassait pas de vanter la beauté et les heureuses dispositions de ses esclaves. « J'ai toujours eu, disait-il, pour ces filles la tendresse d'un père : c'est moi qui les ai enlevées de leur village, en massacrant leurs parens et incendiant leurs maisons, et je leur ai donné toutes sortes de gages de mon attachement ; grâce au ciel, je les ai appelées dans le sein de notre religion et je puis garantir leur vertu. » Son amitié pour elles était vraiment excessive, elle dégénérait quelquefois en faiblesse au point qu'il souffrait que leur mauvaise humeur s'exhalât en reproches et en injures contre lui.

Un riche marchand persan se présenta pour acheter la plus belle. Je fus témoin du marché. Les jeunes filles étaient assises sous un arbre, le visage soigneusement voilé. Après avoir levé les voiles et adressé mille éloges à la belle esclave, le Persan

n'en offrit pourtant que quatre bourses. Il serait difficile de dire qui fut le plus offensé du maître ou de l'esclave; tous deux se jetèrent sur le marchand et l'accablèrent de coups : la jeune fille dit hautement qu'elle n'appartiendrait jamais à un si mauvais appréciateur de ses charmes.

Les soldats russes qui désertent se vendent assez ordinairement en Turquie. Leur prix commun est de 40, à 50 piastres, ils sont assez contents de leur sort et ne cherchent pas à s'y soustraire. Ceux qui tentent de s'évader sont pendus sans rémission.

Un jour ma bourse me fut volée par un arménien : je le traduisis devant l'évêque pour lui faire prêter serment de son innocence. Le serment d'un chrétien est chose fort importante en Turquie, et beaucoup sacrifient leurs prétentions à la crainte de le subir. La procédure devant le prélat fut très-singulière. Avant tout il nous fit avaler un grand verre d'eau de vie, il en but lui-même et s'informa des circonstances qui nous amenaient devant lui; puis il fit un long discours sur le vol et particulièrement sur le faux serment. Son ton pathétique émut tout l'auditoire. Enfin il se revêtit de ses habits pontificaux, apporta une cassette et l'ouvrit. Nous y vîmes un bras de cuivre doré ressemblant à un brassard. Mon fils, dit-il à l'accusé : incline ta tête sous ce bras, il contient un morceau de la vraie croix, prête ton serment sur lui. Je te préviens que je le prends en main et que si tu ne dis pas la vérité, une force irrésistible m'entraînera à t'en frapper la tête de toute la vigueur de mon bras. L'arménien prêta serment et ma bourse fut perdue définitivement : il me resta à boire encore un verre d'eau de vie et à donner trois piastres au domestique de l'évêque.

(*Morgen Blatt.* — Traduction inédite.)



TOFINO.

(EXTRAIT INÉDIT DES MÉMOIRES DE LADY MORGAN.)

Un jour que je passais avec l'abbé Breme sur la place de la cathédrale de Milan, mon guide s'arrêta devant la porte principale du palais du vice-roi, pour caresser un petit chien qui était couché au soleil, non loin de la guérite du poste.

» Il faut que vous fassiez connaissance avec Tofino, me dit l'abbé, son histoire est un véritable roman. »

Tandis que l'abbé me parlait ainsi, en flattant toujours le chien qui semblait le connaître et répondait à ses caresses, plusieurs personnes saluèrent, en passant, l'animal d'un *buon giorno!* en ajoutant aussi avec le ton de la pitié : *buona bestia povera bestia!* Quelques-unes lui jetaient un morceau de pain ou autre chose. Toutes lui montraient de l'attention et de l'intérêt.

» Tofino, continua le signor Breme, est la personne la plus populaire de toute la Lombardie, et son mérite est le seul point sur lequel nous sommes tous d'accord. Romantiques, classiques, libéraux et ultras, tous le reconnaissent également, et contribuent à l'entretien de ce vieux compagnon d'armes, car

il faut que vous sachiez que Tofino a fait la terrible campagne de Russie avec autant de persévérance que de fidélité pour son maître. C'est dans son espèce, un prodige d'affection et d'instinct.

» Un dragon de l'armée d'Italie, qui l'avait élevé et lui avait appris plusieurs tours, fut obligé d'aller en Espagne avec son régiment; ayant le pressentiment de ne plus revenir, il fit présent de Tofino à un de ses amis, qui servait comme sergent dans la garde italienne, en lui disant ce mot connu : qui m'aime, aime mon chien !

» Le sergent accepta ce cadeau de son ami, et bientôt il s'habitua au chien, qui, de son côté prit un attachement extraordinaire pour son nouveau maître. Il était toujours près de lui, montant la garde avec lui à la porte du palais et finit par lui acquérir, comme *padrone di Tofino*, une espèce de célébrité. Enfin, le moment vint où la garde Italienne sous les ordres du prince Eugène, se mit en marche pour la Russie. Le sergent et Tofino quittèrent ensemble les champs fertiles de la Lombardie, pour se rendre dans les plaines couvertes de neige de la Russie. Toujours aux côtés de son maître, Tofino supportait avec lui, soit dans les marches, soit dans les batailles, toutes les fatigues tous les dangers de cette terrible campagne; il traversa à la nage les rivières couvertes de glaçons, et passa à travers les décombres des villages encore fumans. Le sergent périt enfin comme presque tous les hommes de cette brave légion italienne dont Bonaparte apprécia la bravoure et le courage tant qu'elle exista. Un des camarades du sous-officier le vit pour la dernière fois dans la retraite de Moskou, au passage de la Bérésina, lorsque épuisé de fatigue, il tomba au bord du fleuve glacé qu'il venait de traverser à la nage avec son chien; le malheureux resta là mourant, et comme on n'a jamais plus entendu parler de lui, sans doute il y rendit le dernier soupir sans autre témoin que son fidèle Tofino.

» Long-temps après cette désastreuse campagne, les habitants de la *Piazza del Duomo*, en se rappelant les terribles

événemens par suite desquels les ossemens de tant de leurs braves compatriotes pourrissaient dans les steppes de la Russie, se ressouvenaient encore du chien fidèle, dont la soumission persévérante envers son maître, avait été racontée par des témoins oculaires qui avaient survécu à cette grande catastrophe.

» Un jour, on vit tout-à-coup aux environs du palais, un petit animal se traîner çà et là, dont les hurlemens plaintifs attirèrent l'attention générale. Il se coucha à gauche de la porte principale du palais, et depuis ce temps, il y a de cela cinq ans, il n'a plus quitté cette place. C'était Tofino. Ni les menaces, ni les caresses n'ont eu le pouvoir d'éloigner le chien de cet endroit, où son maître, avant son départ pour la Russie, s'était arrêté pour la dernière fois. La pitié des anciens compagnons d'armes de son maître, et des habitans des maisons voisines a élevé une petite niche à cet animal et lui procure la nourriture nécessaire. Chaque Milanais considère Tofino avec intérêt, le caresse, et honore, dans cet être fidèle, le vertueux instinct de l'attachement, que la nature produit sous tant de formes dans son vaste système d'amour et de bienveillance.



SOUVENIRS POÉTIQUES.

M. Beauchêne vient de recueillir tous ses souvenirs poétiques. On ne peut accuser sa poésie d'aucun complot d'école, car elle semble chercher la pensée plus que les innovations de style et de forme. Il y a du charme, de l'inspiration dans plusieurs des pièces qui forment ce recueil. Nous citerons celle intitulée *MA SŒUR*.

De ces lilas en fleurs, Avril couvrait la terre,
Les oiseaux retrouvaient leurs chants et leurs amours;
Dans le val ombragé revenait le mystère,
Et pour les cœurs heureux se levaient les beaux jours.

La nuit allait jeter aux cieux son voile sombre,
C'était l'heure si douce où l'étoile apparaît,
Où d'amoureuses voix s'entretiennent dans l'ombre,
Où l'on prie en silence.... et ma sœur se mourait!

Oh! s'il est un triomphe au combat de la vie,
S'il est un lieu sublime ouvert à la vertu,
De gloire et de bonheur son épreuve est suivie,
Et de rayons divins son front est revêtu.

« Ne pleurez pas, mêlez mon nom à la prière,
 » Puisque Dieu ne veut plus que je reste ici-bas. »
 Et déjà de leur sœur chantant l'hymne dernière,
 Les anges répétaient en cœur : « Ne pleurez pas. »

Autour du crucifix ces mains entrelacées,
 Ce front pâle où respire encore la douceur,
 Ce regard immobile et ces lèvres glacées,
 Ce cœur qui ne bat plus c'est là, c'est là ma sœur !...

« Oh ! que ma volonté soit encore accomplie !
 » Disait sa pauvre mère ; oh ! laissez-moi, je veux
 » La bénir !... C'est ma fille !... Oh ! je vous en supplie,
 » Oh ! laissez-moi toucher son front et ses cheveux !

» Voilà ses bracelets, son rosaire, sa bible,
 » Gardez-moi ce trésor ! son aiguille, son dé,
 » Le mouchoir qu'aux clartés de la lampe paisible,
 » Ses caressantes mains pour ma fête ont brodé. »

Et le vieux prêtre alors lui dit de ces paroles,
 Qui dans les yeux éteints font retrouver des pleurs :
 Lui montre des élus les vives auréoles,
 Fleurs du ciel qui n'ont rien de pareil à nos fleurs.

Ma mère s'appaisa, sa douleur fut tranquille ;
 Et moi, j'allai marquer au sortir du saint lieu,
 La place au cimetière où dans son lit d'argile,
 Notre sœur doit dormir jusqu'au réveil de Dieu.



CHRONIQUE.

29 MAI.

Un honnête gendarme, un excellent gendarme, fait pour goûter tous les charmes du sentiment le plus pur, se rendit, il y a quelques jours, au domicile d'un de ses amis, acteur de la troupe du Havre, pour lui faire ses tendres adieux. Plusieurs enfans voient l'homme d'armes de la police pénétrer au pas de charge dans la maison de l'artiste, et dès lors, ils s'imaginent qu'il n'y va que pour appréhender au corps quelque victime du crédit; aussitôt, un groupe se forme devant la porte, et trois ou quatre cents personnes viennent encore grossir le noyau du rassemblement. Une heure s'écoule, personne ne paraît; mais enfin, au curieux frémissement de la foule, on devine que quelque chose va sortir de l'allée qu'elle obstrue; l'anxiété est à son comble... Alors apparait le gendarme au milieu de toute sa sublimité! Il se montre, mais seul, mais attendri et essayant encore ses lèvres imprégnées du liquide puisé dans la coupe de l'amitié. — Là-dessus, les curieux désappointés se sont séparés, confus d'avoir supposé qu'un gendarme n'entrait dans un asyle que pour y porter l'effroi, et que sous un baudrier de

buffle, on ne pouvait pas cacher de douces affections, voire même des sentimens dignes d'un Euryale ou d'un Pilade.

— Dans les débats du fameux procès Bouquet, dont l'intérêt était trop puissant pour qu'il soit oublié déjà, M^e Barthe a eu l'occasion de présenter une pièce que nous consignons ici, comme un document historique assez curieux. C'est un ordre de noyade ainsi conçu :

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, INDIVISIBILITÉ.

« Bourgneuf, ce 5 nivôse, l'an 2 de la république une et indivisible.

» Il est ordonné à Pierre Massé, capitaine du bâtiment le *Destin*, de faire mettre à terre la nommée Jeanne Biclet, femme de Jean Péraut, et le surplus seront conduits par lui à la hauteur de Pierre-Moine; là il les fera jeter à la mer comme rebelles à la loi, et après cette opération, il reviendra à son poste.

« L'adjutant-général, signé FAIVRE.

» De plus, les quatre fusiliers et le caporal qui sont à son bord.

» Signé, FOUCAUD jeune, commandant. »

— M^{me} Lœtitia Bonaparte, mère de Napoléon, est morte à Rome le 26 avril, âgée de 83 ans, à la suite d'une chute qui lui a rompu le fémur. On assure qu'elle institue le duc de Reichstadt l'héritier universel de son immense fortune. Elle laisse 500,000 fr. à chacun de ses enfans, ainsi qu'au cardinal Fesch, de nombreux souvenirs aux gens qui l'ont servie, et d'abondantes aumônes aux pauvres de Rome et de la Corse. Le cardinal Fesch a obtenu du St-Père l'autorisation de donner, de sa part, l'absolution à M^{me} Lœtitia, grâce pontificale accordée seulement aux cardinaux et aux personnes royales.

— L'effrayante monomanie de destruction qui se manifeste depuis quelque temps à Paris a fait connaître un fait bien extraordinaire, révélé par le docteur Casper. — Il existait en

Prusse un club de suicides. Ce club était composé de six individus qui, non-seulement avouaient leur intention de se détruire, mais cherchaient encore à faire des prosélytes. Il est à supposer qu'ils n'en trouvèrent pas beaucoup, ce qui ne les empêcha pas tous les six d'exécuter leurs projets meurtriers : le dernier se brûla la cervelle en 1817. — On assure aussi qu'il existait dernièrement à Paris un club de ce genre, composé de douze membres, dont un devait être choisi chaque année pour mettre fin à sa vie. L'un des sectaires les plus fanatiques fût sacrifié; mais dans l'intervalle, plusieurs de ces monomanes ayant péri de leur belle mort, les autres, moins bien convaincus des avantages d'une pareille association, dissolurent leur aimable société.

— Il paraît qu'en Prusse, on a beau être fils de monarche, ce qui n'est pourtant pas chose commune, on n'est pas libre de tuer ses gens pour leur apprendre à vivre. Le troisième fils du roi de Prusse ayant blessé grièvement un de ses domestiques, qui est mort des suites de cet emportement; une commission spéciale présidée par le ministre de la justice informe, sur cette affaire, et, d'après ses conclusions, un ordre du cabinet décidera du sort du coupable.

— Le 7 mars dernier, un violent tremblement de terre a jeté la consternation dans les environs du Caucase. A Andreeva, il a renversé une église arménienne, et détruit quelques mosquées; plus de 400 habitans ont péri sous les décombres de leurs demeures. La montagne s'est fendue avec un grand fracas, et l'une de ses moitiés s'est affaissée. Cette commotion destructive s'est renouvelé pendant neuf jours de suite; aussi, toutes les maisons, et même les bastions du fort de Vnesapnoï ont été renversés. Le village de Mayatchlour, à 8 lieues d'Andreeva, a été complètement anéanti : 153 hommes y ont trouvé la mort.

Pour porter les bienfaits de l'évangile jusques chez les Indiens du nord, un chirurgien de l'armée des États-Unis s'occupe de sa traduction en langue *Chippeway*. Nous donnons

un petit échantillon de cette langue pour preuve de son harmonie, et pour la plus grande instruction de nos lecteurs.

« *Dowwaung kokkinnuh weyau, keguisug dush giqa ke-daunissug tuh mamahndahwizzewug, ketoskene gamug tuh kosaubundumoag, ketokewainzeemug tuh ie nahbundumoag edush.* — Acte 2, ch. 17. »

— D'après des calculs approximativement consciencieux, il résulte que, sur la population de Londres, s'élevant à 1,400,000 âmes, il s'en rencontre un million ayant la pernicieuse habitude de négliger leurs devoirs religieux.

— Il y a quelques jours, le héros d'une de nos scènes secondaires, qui a le défaut de beaucoup *jouer* ailleurs qu'au théâtre, exaspéré par une fortune opiniâtrement contraire, exposa sa montre à une partie d'écarté et la perdit. — La femme, ayant fini par s'apercevoir de l'absence du bijou, en demanda des nouvelles à son mari, et celui-ci, avec un aplomb dramatique, lui répondit froidement : « J'ai été *volé* ! »

La vie aventureuse de jeune Caspard hauser, dont nous avons rapporté l'histoire dans notre 6^e livraison, a fourni à un auteur allemand le sujet d'un drame qui obtint un grand succès. Il a surtout rendu d'une manière très-dramatique la scène où le malheureux orphelin sortant de son cachot, voit pour la première fois le jour, un arbre, un soleil...



THÉÂTRES.

M^{lle} Mars ayant été rappelée à Paris pour les spectacles de la cour, le drame de M. Victor Hugo a été repris. Mais la foule a cessé de s'y 'porter, l'engouement est furieusement attiédi et le jour de la justice arrive. Du reste, la *Comédie-Française* n'a donné aucun ouvrage nouveau depuis le *Mariage d'Amour*. Quelques débutans ont paru devant le public, aucun ne s'est signalé de manière à mériter une mention.

— *L'Opéra-Allemand* avec *Frieschutz*, *Fidelio* et *Obéron* qui a été représenté cette semaine, continue à faire revivre l'enthousiasme des *Dilettanti*. On n'est plus aussi impatient de voir le retour des Italiens, quoique la composition de la nouvelle troupe soit de nature à piquer la curiosité et à faire espérer une suite nombreuse de brillantes représentations.

— Tout est maintenant sujet de pièces de théâtres : romans, procès criminels, anecdotes, contes, histoires, tout est mis à contribution par MM. les auteurs dramatiques. Voici un vaudeville fait sur une chanson, et ce qui est plus singulier c'est que les auteurs ont appelé leur ouvrage, *Chanson en deux actes*. Qu'est-ce qu'une chanson en deux actes et pourquoi s'évertuer ainsi à choisir des termes nouveaux pour des choses qui ne le sont pas ? C'est Béranger qui a fourni la première donnée de

madame Grégoire, ou le Cabaret de la Pomme de Pin, que MM. Dupeuty et Charles ont fait jouer au théâtre de la rue de Chartres. La chanson de M^{me} Grégoire a quelques vers un peu grivois, mais on y trouve la verve et l'abandon de notre premier chansonnier :

C'était de mon temps
Que brillait madame Grégoire,
J'allais à vingt ans,
Dans son cabaret rire et boire :
Elle attirait les gens
Par ses airs engageans.

.....
D'un certain époux
Bien qu'elle pleurat la mémoire,
Personne de nous
N'avait connu défunt Grégoire ;
Mais à le remplacer
Qui n'eut voulu penser.

.....
Des buveurs grivois
Les femmes lui cherchaient querelle,
Que j'ai vu de fois
Des galans se battre pour elle,
La garde et les amours
Se chamaillaient toujours.

Les auteurs de la pièce nouvelle ont mis en scène le cabaret de M^{me} Grégoire. Leur ouvrage a réussi sans opposition, il renferme des traits piquans, des situations amusantes, mais il ne vaut pas encore la chanson qui lui sert de titre et qui, répétée par tous les acteurs, a contribué au succès des deux actes de MM. Scribe et Charles.

— Le *Diorama* a livré depuis quelques temps au public un nouveau tableau : c'est la *vue de Paris, prise de Montmartre*. On voit que MM. Bouton et Daguerre ne choisissent pas tou-

jours loin de nous le sujet de leurs admirables tableaux : ils ne craignent point de le mettre en présence de la nature qu'il reproduisent avec tant de fidélité. La *vue de Paris* prouve que cette audace est sans danger pour eux, et tandis que beaucoup de personnes ont pensé que les précédens tableaux du *Diorama* dispensaient d'aller voir les lieux qu'ils représentaient, chacun voudra se rendre à Montmartre pour vérifier l'exactitude vivante de la *vue de Paris*.

— M. Alaux est aussi un enchanteur qui défie la vérité et sait avec son pinceau transporter à Paris tous les monumens célèbres de l'Europe. Nous avons vu au *Néorama* la magnifique basilique de *St.-Pierre de Rome*, aujourd'hui *Westminster* nous y découvre ses voûtes majestueuses, ses monumens illustres et tout ce qui appelle l'attention des étrangers sur ce noble et vieil édifice. Il semble que l'église elle-même ait passé la Manche et soit venue s'établir dans la rue *St.-Fiacre*.

— Malgré les féeries de la peinture, la nature réelle n'a pas perdu ses charmes pour nous. Aussi M. Robertson en ouvrant ses belles allées de Tivoli, en appelant les Parisiens sous ses vastes ombrages a-t-il pensé que son invitation serait accueillie. La foule n'a pas manqué de s'y rendre : qui n'aime cette réunion de plaisirs de tous genres, ce tumulte à côté du silence, cette solitude à côté de la foule, ces contrastes de tous les instans que l'on peut rencontrer à Tivoli. Déjà plusieurs fêtes ont été données, et si les chaleurs de l'été continuent à dessécher nos rues et nos boulevards, tout le monde voudra aller respirer l'air pur et frais de ce jardin qui présente au milieu de Paris tout l'attrait d'une belle campagne.



REVUE DES MODES.

BAL DE LA COUR.

La splendeur et la grâce, le luxe et le goût, la magnificence et la recherche présidaient à la fête offerte par S. A. R. Madame à son auguste famille. Rien de plus brillant que le bal donné au pavillon Marsan. Une attention délicate unissait adroitement les chiffres et les armes des Deux-Siciles à celles de France, et les couleurs napolitaines se mariaient aux royales fleurs de lys. Les noms de nos départemens, de nos arrondissemens même, dans lesquels sont situées les bonnes villes, étaient inscrits sur des bannières séparées. Toute la France prenait donc part à cette fête, et toute la France en sera fière. S. M. le roi de Naples a paru on ne peut plus sensible à cette attention délicate, et à diverses reprises, avant de quitter la demeure de sa fille bien-aimée, S. M. s'est arrêté pour contempler ses armes placées au milieu des trophées de nos drapeaux.

Le roi de France, ainsi que LL. AA. RR. M. le dauphin et Mme la dauphine, sont entrés au pavillon Marsan à peu près en même temps que LL. MM. Siciliennes, qui y sont montées par le grand escalier de MADemoiselle. Bientôt toute la royale famille s'est trouvée réunie. (Dans le nombre nous

comprenons les augustes princes et princesses d'Orléans). Les danses ont commencé. S. A. R. MADAME, par une attention délicate encore, a choisi pour son cavalier un officier de chacun des corps composant la garnison de Paris, sans distinction de grade, et, tour-à-tour, tous ont été appelés à l'honneur de figurer près d'elle. Dans ces danses, l'on ne savait ce que l'on devait le plus contempler ou de la majesté gracieuse de l'auguste princesse, ou de l'affabilité de son sourire.

Plus de deux mille cinq cents invitations avaient été faites; aussi telle était l'affluence que les appartemens de LL. AA. RR. Mgr le duc de Bordeaux et de MADEMOISELLE pouvaient à peine contenir la brillante réunion des invités. La cour, la ville et l'armée y étaient on ne peut mieux représentées.

La beauté, la grâce, l'élégance de la toilette des dames contrastait agréablement avec la sévérité des uniformes. Tout ce que la capitale renferme d'artistes en fait de toilette avait été mis à contribution; jamais, nous ne croyons, plus de goût, plus de richesses n'avaient été déployées. Il semblait que dames et demoiselles toutes se fussent entendues pour donner aux augustes princes de Naples la plus haute idée de l'élégance de nos Françaises. Au choix exquis de leurs toilettes on aurait deviné Mme la marquise de Béthisy ou la duchesse de Guise, si Mme de Noailles n'avait offert une parure riche et pleine de goût, ou si Mlle de Béarn n'avait, par la gracieuse simplicité de sa mise, embelli encore une des plus jolies personnes de la cour.

Les parures des princesses se ressentaient aussi de ce goût inné en France. S. A. R. Madame la Dauphine avait une toilette bleu d'azur, s'alliant parfaitement avec les turquoises entourées des diamans qui ornaient sa ceinture et les contours supérieurs de sa robe. Le blanc panache de son aïeul flottait sur sa toque bleue. Les émeraudes et les diamans brillaient dans la toilette de MADAME à côté des fleurs tendrement rosées qui composaient sa coiffure, où se groupaient gracieusement autour de sa robe blanche. L'élégante simplicité des jeunes



princesses d'Orléans contrastait auprès de ces riches atours, et faisait remarquer encore davantage ces gracieuses et intéressantes princesses. La parure de la reine de Naples était empreinte d'une auguste dignité; une toque surmontée d'un esprit magnifique et supportée par un diadème en pierres précieuses éblouissait les avides regards qui se portaient continuellement sur Sa Majesté.

M. le Dauphin, comme de coutume, a quitté le bal à neuf heures et demie. Le roi s'est retiré environ une heure après; puis est venu le tour de S. A. R. le duc d'Orléans. LL. MM. Siciliennes ne sont retournées à l'Élysée-Bourbon, ainsi que les princes de la famille d'Orléans et le duc de Nemours au Palais-Royal, qu'à une heure et demie. Mme la Dauphine les avait précédés de quelques instans. Quarante minutes après, un souper splendide était servi. Dans chacune des pièces des appartemens de S. A. R. MADAME, des tables étaient dressées; il y en avait même dans les embrasures des fenêtres. Celle où S. A. R. s'est placée n'était composée que de dames; elle était de soixante couverts. La richesse du service serait difficile à décrire. La beauté des décors des appartemens le serait bien plus encore. Le pavillon Marsan, par un pouvoir magique, était transformé en un palais de fées. Plus de trois mille arbustes ou touffes de fleurs encaissées en ornaient les approches; d'immenses glaces les reflétaient, ainsi que les trophées et les innombrables bougies qui répandaient des torrens de lumières. Le souvenir de ce bal superbe restera long-temps gravé dans la mémoire de tous ceux qui y ont été invités; mais ce qui y restera gravé plus long-temps encore, c'est l'auguste aménité avec laquelle les deux monarques et les princesses se sont entretenues avant le commencement et même pendant le bal avec la plupart des invités.

Le roi et les princes français portaient les insignes des ordres de Ferdinand I^{er}. S. M. Sicilienne faisait briller sur son uniforme napolitain les ordres de France. LL. AA. RR. les



ducs de Chartres et de Nemours, en uniforme de hussards, portaient le cordon bleu.

— Au spectacle de la cour, on a remarqué quelques toilettes dont le bon goût mérite d'être cité. Celle de la duchesse de R*** se composait d'une robe en *mouseline cachemire blanc*; au-dessus de l'ourlet étaient peintes en or des palmes semblables à celles des cachemires, mais de moitié plus petites; la ceinture en tissu d'or mat, plusieurs rangées d'une chaîne d'or sur le cou, et un turban de mousseline des Indes brodée en or, très-gracieusement tourné, complétaient ce charmant costume.

— M^{me} M*** avait une robe en organdi bleu, parsemée de demi-croissants brodés en soie plate blanche; une feuille de rose, brodée de la même manière, s'échappait du centre du croissant. Le corsage de la robe était drapé et les manches en blonde, très-larges. La coiffure était ornée d'une seule pivoine blanche panachée en bleu; le collier et les boucles d'oreille en turquoises, entourés de perles fines.

— La jolie petite M^{me} de C*** avait une robe d'un tissu très-léger, couleur saumon, à lignes satinées; le dessus de l'ourlet était des pointes de satin placées en sens contrarié, et entourées d'une petite blonde. De mêmes pointes bordaient le tour du corsage et retombaient en pélerine; celles sur les manches étaient beaucoup plus longues et couvraient presque le berret; un seul filet d'émeraude, placé très-bas sur le front, formait la coiffure et correspondait aux boucles d'oreilles et collier en mêmes pierreries.

— Plusieurs autres toilettes non moins élégantes ont signalé cette semaine la présence de la cour de Naples; mais nous devons répéter que la majorité n'offre qu'une jolie simplicité: presque toutes les femmes portent aux spectacles des écharpes, et celles qui ne sont pas coiffées en cheveux ont des chapeaux en paille de riz très-peu surchargés d'ornemens.

— Aux théâtres, on voit des redingottes en crêpe dont quelques-unes sont doublées en satin ou florence; elles sont

de couleurs soufre, blanche ou rose, ayant un collet à schall garni de blonde, fermées sur le devant par des nœuds de satin. On porte aussi des redingottes en moiré glacé de nuances très-tendres, et garnis de torsades ou tresses en passementerie.

— Sur des chapeaux en crêpe blanc on met un double bouquet à *la jardinière*; ou de roses hortensia, ou des bottes de bruyère et de petites clochettes, séparées au milieu par une coque ou une agrafe de satin. Un des bouquets orne diagonalement la forme; l'autre s'incline sur la passe.

— On place aussi beaucoup de fleurs en grappe; elles sont attachées au haut de la forme et retombent en genre de plumes sur la passe. Une seule grosse fleur se porte encore beaucoup sur les chapeaux en paille. Nous en avons vu qui étaient ornés de feuillage de houx d'une teinte extrêmement rougeâtre, et dont les branches, divisées par des nœuds en rubans de gaze blanche, formaient un très-joli ornement.

— Les crêpes de Chine peints sont les schalls d'été les plus nombreux; mais les plus élégans sont en tissu cachemire très-léger, brodés en soie de couleur, ou en mousseline des Indes semée de bouquets brodés au crochet, en soie de diverses nuances. Ces différens genres se reproduisent aussi en écharpes.

MODES D'HOMMES.

Nous avons remarqué dans les promenades quelques habits bleu de ciel à boutons d'acier. Les tailles des dos étaient étroites. Les basques longues et peu larges du bas. Ces habits n'avaient pas de pattes sur les hanches. Le devant était à revers rapportés. Les collets à pan ordinaire et couverts en drap.

Les habits brun-rouge avec collets de velours de même couleur et boutons jaunes bombés et ouvragés sont très à la mode.

Les tailleurs donnent du lustre aux collets en velours en passant dessus un fer chaud qui en couche le duvet.

Les redingotes sont droites, la plupart noires; malgré la chaleur, on les porte croisées et boutonnées.

Les redingotes-habits deviennent plus nombreuses et présentent un des changemens les plus marqués qui se soient opérés depuis quelques années dans les modes d'hommes.

Les coutils sont en vogue, surtout ceux en gris clair jaspé; quelques-uns sont échancrés sur la botte.

Un élégant doit porter chez lui, le matin, un pantalon à pieds en étoffe pareille à celle de la robe de chambre, c'est-à-dire à grands ramages.

Les gilets à schal plus ou moins large sont préférés aux gilets droits, et c'est avec raison, car la coupe de ces derniers a toujours quelque chose de mesquin.

Les boutons d'or pour gilets de piqué blanc sont mobiles comme ceux des chemises; il n'en faut pas moins de quatre.

Les bottes d'été se font en maroquin noir. Les gants sont jaune paille. — Toujours beaucoup de cravates en satin noir. Les chapeaux sont coniques à forme élevée ou cylindriques à poil ras et à bords bridés. Les premiers ne conviennent qu'aux hommes d'une taille élevée.

(*Journal des Tailleurs.*)



GEORGES I^{ER} D'ANGLETERRE.

Le 4 janvier 1736, tout était en mouvement au château de Windsor : la reine Sophie, femme de Georges I^{er}, se mourait... Elle avait fait appeler le roi; tout le monde avait été renvoyé de la chambre de la mourante; les deux époux étaient restés seuls pendant plus d'une heure, et les courtisans avaient remarqué que Georges, malgré sa froideur habituelle, avait eu, en sortant de ce lugubre entretien, le visage baigné de larmes.

La reine Sophie voyait la mort venir sans effroi; malgré la couronne, la vie ne lui avait pas été douce : elle s'était vue négligée par son royal époux, que lady Horatia D... avait subjugué depuis plusieurs années par sa coquetterie et ses charmes. Femme soumise, Sophie de Brunswick avait souffert en silence; mais, avant de mourir, elle voulut essayer de rompre les liens criminels de son mari. Lorsqu'elle vit Georges debout à côté de son lit de mort, elle lui tendit la main, en disant d'une voix défaillante : *Ah! je ne mourrais pas si vite si vous m'aimiez aimée!*

Le roi, se penchant sur sa main, la baisa, y laissa tomber quelques larmes, et voulut parler; mais la reine reprit : « Georges, à présent tout est oublié, tout est pardonné; Dieu, qui m'appelle à lui, voit dans mon cœur...; ce cœur vous aime en-

core; aussi je ne vous ferai pas un seul reproche, mais je vous adresserai une prière, » et en disant ces mots elle se souleva à demi, serra la main du roi avec toute la force qui reste à une femme mourante, et ajouta : « Au nom du Rédempteur des hommes, si ce n'est par amour, par pitié pour moi, pour votre salut éternel, je vous en conjure, Georges, renoncez à la vie coupable que vous menez. Si je devais vivre encore, vous pourriez croire que c'est pour mon bonheur que je vous fais cette prière....; mais demain je serai froide et insensible à tout dans mon cercueil; ami, c'est pour votre âme que je vous implore : ne voyez plus lady Horatia.

— Je vous le promets, répondit le roi. Sophie, ne parlez pas ainsi; ces pensées-là vous font mal.

— Elles m'en ont bien fait; mais à présent je vois le ciel.... Il n'y a point de jalousie dans le ciel...! Quand vous y viendrez, Georges, vous n'aimerez que Dieu et moi. Là, on n'aime que ce que l'on doit aimer... Demain...

— Éloignez cette idée; vous n'êtes pas aussi mal : les médecins assurent que nous pouvons conserver de l'espérance. Toute l'Angleterre prie pour vous.

— La vie d'ici-bas n'est pas ce que je veux : ce que je veux, ce que je demande, c'est que vous songiez au monde où je vais entrer... moi demain, et vous dans un an. »

En prononçant ces dernières paroles, la voix de la reine mourante avait repris de la force; ses yeux fixes s'étaient attachés sur ceux du roi, et elle ne parlait plus, que son doigt levé montrait encore le ciel.

Après cet effort, elle garda un long silence, ses yeux ne se rouvrirent plus, et ses lèvres s'agitèrent sans proférer une parole distincte. Le roi s'éloigna alors de sa couche, et tout Windsor remarqua sa douleur.

Comme la reine l'avait annoncé, le lendemain, *elle fut froide, insensible à tout*, et exposée morte et couronnée sur un lit de parade.

Toute la cour vint en deuil pour lui rendre les derniers

hommages, et lorsque la voiture de lady Horatia s'arrêta devant le grand escalier du château, des officiers du palais s'approchèrent de la portière, et signifèrent à l'ancienne favorite qu'elle ne pouvait être admise.

Bientôt cette disgrâce fut connue : on en parlait tout bas en traversant les appartemens, et même dans la chambre funéraire on se répétait : Si elle avait été éloignée avant ce jour, celle qui est gisante ici ne serait peut-être pas morte si vite... D'autres disaient : Ce n'est que par étiquette, la disgrâce ne sera pas longue. Ceux-là ne se trompaient pas : avant peu de mois, lady Horatia avait repris tout son séduisant empire. Georges était retombé sous le charme ; mais son amour, mais les distractions que l'on cherchait à lui donner, ne pouvaient effacer sa tristesse ; tout en étant infidèle, il se souvenait malgré lui de la dernière prière de la reine : et tout en se la rappelant, il ne pouvait résister à l'enchanteresse qui redoublait d'efforts pour le captiver. Georges aimait beaucoup la musique, lady Horatia lui donnait de ravissans concerts, et au milieu de tous ces plaisirs, il entendait une voix qui lui répétait : *Moi demain, vous dans un an !*

Déjà il y avait six mois que la reine était morte : la favorite avait reçu Georges chez elle, mais elle n'avait point reparu à Windsor ; son amour-propre et le désir d'humilier ses rivaux et ses ennemis lui faisaient vivement désirer d'y revenir. Souvent elle en avait parlé au roi, qui jusqu'alors avait toujours répondu par les mots de *deuil* et de *convenances* ; elle l'emporta enfin, et elle revint au château resplendissante de parure et radieuse de fierté. Jamais ses regards n'avaient été si brillans de vivacité et d'orgueil, jamais ceux du roi n'avaient été si tristes ni si sombre, car il avait un grand poids sur le cœur. La journée fut longue et embarrassante pour lui.

Enfin la nuit vint le sauver de la représentation, mais il ne vit point s'en aller avec la foule le remords qui attristait son âme. Quand il fut dans sa grande chambre, en se rapprochant de son lit, il se rappela que c'était la reine qui en avait brodé

les draperies et les ornemens; il voulut chasser cette pensée, elle revint. Sur sa cheminée, il avait un calendrier, ses yeux se fixèrent dessus; il compta les mois écoulés, il y en avait déjà six : encore un ressouvenir qu'il s'efforça vainement d'éloigner. Comptant que le sommeil le délivrerait de ses sombres pensées, il se hâta de se coucher; mais le sommeil ne vint pas; le plus pauvre laboureur de ses trois royaumes dormait au bout de sa journée, lui ne le pouvait pas; c'était en vain qu'il se tournait et se retournait sur sa couche, ses yeux se refusaient à se fermer. A travers les hautes et larges fenêtres de sa chambre, la lune projetait de longues gerbes de lumière qui se dessinaient sur le tapis; tout-à-coup, il vit entre le lit et la croisée quelque chose qui ressemblait à de la fumée, et qui s'élevait du milieu de l'appartement; il crut qu'une étincelle avait mis le feu au plancher, il se leva pour l'aller éteindre, mais arrivé à l'endroit d'où il avait vu partir la fumée, il ne trouva rien. Seulement il s'aperçut qu'une odeur d'encens et de ces baies que l'on brûle à l'entour des morts s'était répandue dans sa chambre.

A peine recouché, il vit de nouveau la vapeur bleuâtre s'élever du parquet : elle ressemblait à un léger nuage; mais bientôt elle se condensa. D'abord sa forme avait été indéterminée; mais petit à petit ce brouillard, en se roulant sur lui-même, prit l'aspect d'une figure humaine; en revêtant cette forme, le fantôme, si c'en était un, avait gardé sa transparence, et les rayons de la lune perçaient ce corps qui ne formait aucune ombre. Georges le vit qui s'avancait vers son lit : par un mouvement involontaire, il se retourna pour ne pas voir ce qui lui semblait surnaturel : mais une main plus glaciale que le marbre d'un tombeau se posa sur son épaule nue, et en même temps une voix douce répéta trois fois : *Georges! Georges! Georges!* Alors tressaillant et couvert d'une sueur froide, le coupable époux de Sophie de Brunswick tourna la tête; il vit penchée vers lui l'ombre de la reine : la mort n'avait fait que pâlir ses traits; ses grands yeux noirs brillaient d'un éclat extraordinaire au milieu de sa pâleur sépulcrale; son vêtement n'était autre

qu'un long linceul; sur sa tête brillait encore cette couronne que l'on place aux funérailles dans les cercueils des rois et des reines.

D'un accent solennel, au milieu du profond silence de la nuit, elle proféra ces paroles : « Georges, vous avez oublié la promesse sacrée que vous m'aviez faite sur mon lit de mort; Dieu m'a permis de venir la rappeler. Georges, convertissez-vous au Seigneur, ses jugemens sont terribles, et en vérité, en vérité je vous le dis, votre jour approche : celle que vous aimez d'une coupable passion peut vous précipiter en enfer, mais ne pourra vous retenir sur la terre un jour de plus que le jour fixé. Georges, Georges, convertissez-vous au seigneur! »

Après ces mots, comme un petit souffle passa sur le visage du roi; il regardait toujours, il ne vit plus rien; il écoutait encore, et tout était en silence. « Est-ce que je dormais? se demanda-t-il; serait-ce un songe? Mais non, je suis sur que je ne dormais pas; comme cette ombre lui ressemblait...! Oh! il n'en faut plus douter, c'est un avertissement du ciel.

« J'y suis décidé, je ne reverrai plus celle que je ne dois pas aimer... » Et pour confirmer cette bonne résolution, le roi se mit à prier; toutes les heures de la nuit se traînèrent longuement, il les conta toutes résonnant sous les voûtes du château.

Le lendemain avait été fixé pour une fête chez lady Horatia : Georges fit dire qu'il ne s'y rendrait pas, et que, pendant plusieurs jours, il ne voulait voir que ses ministres. Cette subite résolution effraya la favorite. Elle intrigua si bien, qu'elle parvint à revoir le roi malgré lui; d'abord il voulut être froid et sévère, mais elle fut si aimable, si séduisante, qu'il allait redevenir tendre, quand ses regards tombèrent tout-à-coup sur l'endroit même où la reine lui avait apparu... Alors, retirant sa main des mains de sa belle maîtresse, il dit : « C'est ici même qu'elle m'a dit cette nuit de renoncer à vous.

— Qui? demanda Horatia, qui vous a vu cette nuit?

— Celle que Dieu m'avait donnée pour épouse, la reine Sophie.

— Vous et l'Angleterre l'avez pleurée : Georges, ne pensez plus à elle, elle est en paix dans son tombeau.

— Les tombeaux se rouvrent quelquefois, et le sien s'est ouvert... Elle en est sortie... cette nuit... ici même, là, près de mon lit, je l'ai vue... vue des yeux de mon corps... Je l'ai entendue, elle m'a crié : « Georges! Georges! convertissez-vous au Seigneur, et renoncez à votre coupable amour! »

— Ah! sire, vous ne m'aimez plus! et pour rompre les liens qui faisaient mon bonheur, vous recourez aux visions et aux songes... Georges, il serait plus simple de me dire : Horatia, je ne vous aime plus... »

Des sanglots et des larmes suivirent ces paroles; et le roi, qui s'était éloigné de son amante, vint près d'elle et ajouta : « Horatia, comment pouvez-vous dire que j'ai cessé de vous aimer? si je ne vous aimais plus, je ne serais pas si à plaindre! Mon devoir me crie de ne plus vous voir, de rompre avec vous, mon amour est plus fort que mon devoir..., que Dieu même..., car il m'envoie les morts pour me commander de ne plus vous aimer... et cependant je vous adore toujours... »

Parlant ainsi, Georges serrait Horatia sur son sein, et les larmes qui l'avaient fait revenir à elle furent promptement séchées.

Il y a tant de puissance dans les paroles de la femme qu'on aime! elles savent si bien s'insinuer dans le cœur et dans l'esprit, qu'avant la fin de la journée, Georges ne pensait déjà plus que c'était bien un avertissement de Dieu qu'il avait reçu la nuit précédente, et que c'était bien Sophie de Brunswick qui lui avait apparu. La conviction qu'il avait eue le matin, il ne l'avait plus à la fin de la journée, elle s'était, pour ainsi dire, fondue devant les sourires de l'incrédulité de son amante.

Quand il rentra seul dans la chambre royale, il se répétait : Horatia a raison, c'était un vain songe de mon esprit, les morts ne reviennent pas.

Il se trompait, Dieu permet quelquefois que les sépulcres se rouvrent, et la reine reparut encore. Pâle comme la veille, son

visage cette seconde fois était plus sévère. « Georges, dit le spectre qui se tenait debout au pied du lit, et dont une des mains soulevait le rideau de pourpre; Georges, vous aimez mieux la croire que moi, vous avez dit comme elle que Dieu ne vous avait pas parlé par ma bouche; que ce n'était qu'un vain rêve de votre esprit.... Eh bien! Georges, écoutez-moi: c'est la dernière fois que moi qui fus votre épouse, que moi qui suis dans le cercueil, ferai entendre une parole.... Après cette parole mon silence sera éternel, mes lèvres tomberont en poussière. Georges, convertissez-vous au Seigneur, car votre heure approche.... et pour que, demain, vous et elle ne disiez pas encore: Non, Sophie de Brunswick n'est pas sortie de son tombeau, voilà un témoignage que je vous laisse.... Si la main d'un mortel peut défaire ce nœud que la main d'un habitant du sépulcre a fait, alors riez-vous de mes paroles, de mes avertissemens; mais si au contraire ni vous, ni elle, ni aucun autre ne pouvez dénouer ceci, alors dites-vous: C'était bien une vision réelle; c'était bien Sophie de Brunswick qui est venue me répéter de me convertir au Seigneur mon Dieu. »

En prononçant ces paroles, le spectre se pencha sur le lit, prit une cravate de dentelle que le roi avait quittée, la noua et la jeta sur le sein de Georges étonné et tremblant.

Après ce geste, les lourds rideaux de velours retombèrent en agitant leurs anneaux dorés, et la vision disparut.

Alors le coupable époux de la reine Sophie ne doutait plus. Couvert d'une sueur froide, entendant battre ses artères, il restait immobile: ses yeux ouverts demeuraient fixes comme s'il la voyait encore. Il écoutait, mais la voix s'était tue, et le bruit triste et monotone de la pendule troublait seul le silence de la nuit. Ce léger morceau de dentelle pesait d'un poids immense sur son sein, et il n'osait l'ôter de dessus lui.... Enfin, rougissant de sa frayeur, il se leva tout-à-coup, prit la cravate nouée, et la porta près de la lampe qui brûlait dans un cabinet voisin. Avec un tremblement nerveux, il essaya et essaya à diverses reprises de la dénouer..... mais tous ses efforts étaient

vains, et chaque essai infructueux augmentait son émotion et sa crainte.

Rentré dans sa chambre, il ne songea plus à dormir; il fit allumer beaucoup de lumières, et se fit lire les requêtes qui lui avaient été remises pendant les jours précédens; mais au milieu de toutes ces occupations, la pensée de la vision restait fixe et constante.

Le lendemain, Georges alla le soir chez lady Horatia; il y vint avec un visage sombre et sévère; elle était toute parée pour une fête: le roi, la voyant accourir en souriant au-devant de lui, lui dit: « Le moment des sourires et des enchantemens est passé. Vous m'avez trompé, madame, elle m'est encore apparue cette nuit.

— Votre imagination s'égaré, votre esprit se trouble et vous trompe, répliqua la belle Horatia.

— C'est vous qui me trompez, vous seule, répartit Georges avec sévérité: vous m'avez dit que ce n'était qu'un songe, eh bien! voyez! Parlant ainsi, il lui donna la cravate, et ajouta: Voilà ce que la reine m'a dit.

« Georges, convertissez-vous au Seigneur, car votre heure approche.... et pour que, demain, vous et elle ne disiez pas encore: Non, Sophie de Brunswick n'est pas sortie de son tombeau, voilà un témoignage que je vous laisse.... Si la main d'un mortel peut défaire ce nœud que la main d'un habitant du sépulcre a fait, alors riez-vous de mes paroles et de mes avertissemens; mais si au contraire ni vous, ni elle, ni aucun autre ne pouvez dénouer ceci, alors dites-vous: C'était bien Sophie de Brunswick qui est venue me répéter de me convertir au Seigneur mon Dieu. »

« Horatia, voilà ce nœud, essayez de le dénouer; si vous y parvenez, je ne croirai plus à la vision.... je serai tranquille et heureux....

— Qu'à cela ne tienne, répondit Horatia, qui voulait encore sourire, mais qui commençait à trembler; qu'à cela ne tienne, je vais bientôt avoir défait ce nœud.... » Et de ses jolis doigts

tout brillans de bagues et de diamans, elle tournait et retournait dans tous les sens la cravate de dentelle; elle essayait, s'arrêtait et essayait encore, mais toujours sans pouvoir relâcher le moindrement ce nœud surnaturel.

« Vous voyez bien, dit le roi, que vous ne pouvez réussir.

— Eh bien! répondit la jeune femme impatientée et inquiète, je ferai comme Alexandre avec le nœud gordien.... et elle jeta la cravate nouée dans le feu....

Le roi la retira, mais elle était déjà en flamme; il la jeta loin du foyer : en tombant elle toucha à la robe légère de lady Horatia; la gaze s'enflamma aussitôt. Effrayée et perdant la tête, la maîtresse de Georges se mit à courir en appelant du secours; le mouvement, les portes ouvertes redoublent le feu. Bientôt Horatia jetant d'affreux cris parcourt le château; on dirait un météore flamboyant traversant les longues salles.... on ne reconnaît plus la jeune amante du roi parée pour une fête.... Elle tombe enfin exténuée de douleur.... elle tombe, et expire dans d'horribles souffrances....

Depuis ce jour, Georges devint de plus en plus mélancolique : on le voyait passer de longues heures en prières; il fonda un hospice, et fit beaucoup de bien au nom de la reine Sophie. Il répétait souvent : *Une partie de ce qu'elle a dit a été prouvé, aucune main n'a pu dénouer ce qu'elle avait noué; l'autre moitié de la prophétie s'accomplira aussi, et je mourrai bientôt.*

Le roi en parlant ainsi ne se trompait pas : deux mois après la mort de lady Horatia, il mourut : l'année de la mort de la reine n'était pas révolue.

(Extrait des lettres sur l'Angleterre, par M. le comte Walsh.)



ANECDOTES DU TEMPS PASSÉ.

(Nous réunissons sous ce titre des extraits de la deuxième livraison des *Chroniques de l'Œil de Bœuf*, laquelle vient d'être publiée, et se distingue comme la première par un choix d'anecdotes, dont quelques-unes sont nouvelles ou peu connues, et qui toutes sont fort amusantes et racontées avec beaucoup d'esprit.)

LA MAISON EN VOYAGE.

Au milieu d'une grande avenue qui conduisait au château de M. de Charnacé, en Anjou, se trouvait plantée une petite maison de paysan, environnée de son jardin. Il n'était pas d'avantages que le père de Charnacé et lui-même n'eussent offerts au propriétaire de cette bicoque pour le déterminer à la leur vendre, afin de faire disparaître cette désagréable solution de continuité de la magnifique avenue. Le rustre tenait à sa chaumière; il avait tout refusé. Deux ans plutôt, le seigneur Châtelain eût chassé de chez lui l'obstiné villageois avec quelques dizaines de coups de bâton, pour toute forme de procès. Ce

moyen paraîtrait aujourd'hui par trop féodal; mais comme Charnacé n'était pas homme à lâcher prise, il s'avisa, pour arriver à son but, d'une ruse si plaisante, qu'elle eût fait rire les juges les plus sévères, et lui eût obtenu gain de cause par hilarité. Le paysan était tailleur de son métier et célibataire. Charnacé le fait venir un jour au château : « Je suis mandé à » la cour pour un emploi d'importance, lui dit-il; il me faut » une livrée pour mes domestiques; mais il me la faut promptement. Êtes-vous homme, mon voisin, à vous occuper sans » relâche, sans bouger d'une chambre que je vous ferai donner, et où vous serez bien logé, bien nourri, bien couché? » Le travail terminé, ajouta le gentilhomme, vous serez payé » à beaux deniers comptans; c'est une affaire d'or que je vous » offre : l'acceptez-vous? » Le tailleur champêtre n'eût garde de refuser une si bonne aubaine; il s'établit dans la chambre qu'on lui indique, coupe, taille, rogne, coud, et ne met pas le nez dehors. Tandis qu'il travaille, Charnacé fait lever avec une scrupuleuse exactitude le plan de sa maison, du jardin, des pièces intérieures, même de l'emplacement des meubles, et jusqu'à la position des moindres ustenciles, tout est indiqué, mesuré, coté. Ces précautions étant prises, on démonte la chaumière, on en transporte les matériaux à quatre portées de mousquet, puis on la fait remonter exactement telle qu'on l'a trouvée, avec le jardin distribué et planté comme il l'était dans l'avenue; après quoi les meubles sont remis, ainsi que les ustensiles, ligne pour ligne, aux places où ils ont été pris avant la translation. Pendant ce temps, des terrassiers aplanissaient et nivelaient le terrain que la maison avait occupé dans l'allée; de sorte qu'il n'y resta pas la moindre trace de son existence. Tous ces changemens avaient été si prompts, qu'ils furent terminés avant la besogne du tailleur. Enfin, son travail étant achevé, Charnacé le paie largement, le fait bien souper, et le renvoie, à neuf heures du soir, un peu gris et fort content. Le pauvre diable passa toute la nuit à chercher la chaumière au lieu où il l'avait laissée... Que devint-il lorsqu'il l'aperçut, à

la pointe du jour, à deux cents pas de là. Le crédule paysan se persuada que les sorciers s'en étaient mêlés; il ne voulait pas rentrer dans cette maison, de peur d'y trouver tous les démons établis; et ce ne fut que le soir qu'il eût, par des voisins, l'explication du prétendu sortilège.... Il voulut plaider, demander justice à l'intendant, au roi lui-même... Juges, administrateur et souverain rirent aux larmes... Le tailleur eût tort.

CHARLES II DANS LES TOMBEAUX DE L'ESCURIAL.

Un mois avant sa mort, Charles II eut la sombre fantaisie de revoir les dépouilles mortelles de son père, de sa mère et de Marie-Louise d'Orléans, sa première femme. Vainement les médecins représentèrent-ils à ce prince que la faiblesse actuelle de sa constitution ne lui permettait guère un si lugubre spectacle, et que l'émotion qu'il produirait en lui pourrait devenir funeste. Rien ne put changer la détermination du Roi; les tombes des trois personnages illustres, déposées dans les souterrains de l'Escorial, furent découvertes; Charles, appuyé sur le bras du cardinal Portocarrero, soutenu par le comte de Monterey et suivi de son confesseur, s'achemina lentement vers cette demeure de la mort, où s'évanouirent successivement les grandeurs théâtrales de tant de rois. Charles suivit long-temps le chemin qui, par une pente presque insensible, conduit, sous une longue suite de voûtes, aux tombeaux des princes de la maison d'Espagne; ses jambes, affaiblies par une maladie de quatre ans, tremblaient en supportant le corps grêle qui les surmontait; une secrète terreur s'emparait d'ailleurs de l'esprit du roi à mesure qu'il s'approchait des lieux redoutables qu'il avait voulu visiter. Enfin, il y arriva; vingt lampes de vermeil, allumées au-dessus d'une longue file de sépulcres, couvraient de leur lumière les figures de marbre couchées ou agenouillées sur les tombeaux, et en faisant jaillir un reflet blanchâtre, à

travers lequel l'imagination trompée prêtait le mouvement à ces froides effigies. Une odeur nauséabonde, reste de cette putréfaction que l'art peut déguiser, mais non prévenir, s'exhalait des trois cercueils découverts, comme pour attester que les grands s'anéantissent au sein des misères, et surtout à l'égal des autres humains, n'offrent plus que des objets d'horreur et de dégoût.

Charles, l'œil égaré, le front humide, la voix éteinte, s'arrêta devant une tombe que son confesseur lui désignait du doigt.

» Sire, vous avez voulu revoir Philippe IV, dit gravement le moine... le voilà.

— Salut, ô mon père! s'écrie alors le roi en se penchant sur le cadavre desséché... Puisse votre âme jouir du repos que je remarque sur vos traits!... Peut-être, mon père, ai-je irrité votre ombre par un legs inconsidéré des états que je tins de vous... Parlez, Philippe IV, êtes-vous satisfait de moi?

— Arrêtez, Charles, s'écria à son tour le confesseur d'une voix qui fit retentir au loin les voûtes sonores; n'interrogez pas la tombe;... le silence est son partage;... elle ne parle qu'aux yeux; son éloquence, c'est le spectacle d'anéantissement qu'elle offre aux vanités... Il est devant vous, profitez-en et priez.

— Je me soumets, ... répondit le roi; puis, après avoir baisé les restes de son père, il reprit :... conduisez-moi vers ma mère.

— Ici, sous cet arceau, reprit le moine, c'est là qu'elle dort.

— Oh ciel! dit Charles avec un effroi qui décomposa ses traits, que de colère est restée empreinte sur ce visage! ces orbites vides me semblent encore armés des yeux où la fureur étincela quand vous apprîtes que j'allais donner l'Espagne à votre maison, devenue votre ennemie... Princesse, pardonnez-moi; je vous ai obéi... Mais le prince de Bavière est avec vous dans la nuit éternelle... Adieu, ma mère, appeaisez-vous... Et

l'infortuné prince fit résonner un baiser sur la joue décharnée du squelette.

— Voilà donc, continua le roi en s'approchant du sarcophage de Marie-Louise d'Orléans, voilà ce que la destruction a laissé des charmes qui enivrèrent mes sens... Puis, se retournant avec un mouvement convulsif, Charles s'écria : qui a parlé de poison ?

— Personne, assurément, répondit le cardinal Portocarrero en essayant de calmer l'agitation du monarque. Sire, au nom de Dieu, ajouta-t-il, quittons ces lieux, retournons au palais.

— Non, non, poursuivit Charles, de plus en plus troublé... J'ai bien entendu... Un reproche terrible est sorti du cercueil de ma femme... Elle a raison; j'aurais dû punir les assassins... Je les ai connus...

— De grâce, ô mon roi! répéta le cardinal, suivez-moi;... sortons.

— Laissez, laissez-moi, répliqua le prince, dont les cheveux se hérissaient... Je veux dire encore à Marie-Louise que je l'adorais, que je l'ai pleurée... Mes larmes coulent ici pour elle, ... ils vont mouiller ses os, et...

— C'est trop de souvenirs mondains, interrompit le confesseur. Roi d'Espagne et des Indes, éloignez-vous; les pensées du péché ne doivent pas souiller ces demeures. A ces mots, le moine saisit le bras de son pénitent pour l'entraîner.

— Fermez vite la tombe de ma mère, reprit Charles, ... je ne veux plus la voir... Marie-Louise... La haine, ... le poison, ah! fermez la tombe de ma mère... En prononçant ces paroles sinistres, sa majesté, épuisée par la maladie, la fatigue et les déchirantes émotions, tomba sans connaissance sur un tombeau vide qui l'avait fait trébucher.

C'est le sien, dit froidement l'impitoyable confesseur; je ne sais en vérité si ce qui lui reste de vie vaut la peine de l'en tirer... Mourant au milieu de ce saint pèlerinage, son âme s'envolerait plus pure.

— Mon père, dit le cardinal avec feu, vous dépassez les bornes de votre mission.

— Elle ne m'assujettit point, en tous cas, à votre censure, répondit le moine... Mais vous, monsieur, songez que j'appartiens à un tribunal qui sait humilier le superbe et le punir. »

Le prince de l'Église ne répliqua rien à cette menace d'un inquisiteur; il se borna à ordonner qu'on emportât le roi, toujours privé de connaissance. On remonta la pente voûtée des souterrains de l'Escorial; le jour reparut aux yeux des tristes pèlerins, et le peuple étonné vit sortir des tombeaux de la race royale, un cortège lugubre, qu'il eût vu avec moins de surprise y entrer. Trente jours après cet événement, Charles II fut étendu pour jamais dans la tombe qu'il semblait avoir essayée le mois précédent.

DUFRESNY ET SA BLANCHISSEUSE.

Dufresny, descendant d'une des nombreuses distractions de Henri IV, vient de se marier. Mais voyez jusqu'où peut aller l'originalité bizarre d'un poète. La blanchisseuse de l'écrivain comique, ouvrière dont le compte avec lui était toujours une pièce sans dénouement, entra un matin chez ce mauvais payeur, pour lui demander de conclure enfin, en la payant.

« Te payer! répondit le poète en s'habillant le plus décemment qu'il pouvait derrière son rideau; voilà qui est bientôt dit, mon enfant; mais, depuis quinze jours, le brelan et le pharaon sont traitres en diable.

— C'est si peu de chose que trente pistoles!...

— Comment, peu de chose, trente pistoles! je voudrais bien en avoir une seule, moi; je ressaisirais une veine de lansquenet que j'ai été obligé d'abandonner hier, au moment où elle allait devenir bonne.

— Écoutez donc, monsieur, je me marie dans huit jours;

il faudra bien, d'ici là, que vous me trouviez l'argent que vous me devez.

— Ah! ah! tu te maries, toi; tu as donc de l'argent? car si tu ne comptais que sur mes trente pistoles...

— Je pourrais bien compter sur une planche vermoulue... Voilà ce que vous voulez dire.

— Non, vraiment, ma fille, je te paierai quelque jour; il peut se faire que tu me trouves, l'un de ces matins, en possession de la veine que j'ai manquée hier. Mais, dis donc, trente pistoles ne forment pas une dot.

— Assurément non, M. Dufresny; mais à force de battre le linge, de le frotter, de le repasser, je me suis fait un avoir d'environ deux cents ducats.

— Diable! ma bonne Jeannette, c'est avoir frotté, comme tu dis, très-fructueusement. Et qui épouses-tu?

— Un honnête Normand, cocher de son métier, et qui m'a promis de conduire notre ménage aussi sagement qu'il mène la voiture de son maître.

— Un cocher! fi donc, une fille d'ordre, une fille intelligente comme toi..., cela ne te convient nullement; tu peux trouver beaucoup mieux.

— Qui voulez-vous que j'épouse? un duc et pair.

— Il y en a qui ne valent pas, et qui ne gagneraient pas, dans un siècle, les deux cents ducats que tu as déjà su amasser, toute jeune que tu es... Tiens, Jeannette, veux-tu de moi pour mari!... Je suis valet de chambre du roi, et contrôleur de ses jardins.

— Qu'est-ce que vous me dites donc là, M. Dufresny, vous épouseriez une blanchisseuse?

— Pourquoi pas? ma bisaïeule était bien jardinière.

— Dam! je ne dis pas que je vous refuse, répondit en baisant les yeux la pauvre Jeannette, qui venait d'être saisie d'un accès de cette fièvre, qu'on appelle vanité... Vous êtes valet de chambre du roi et contrôleur de ses jardins?

— Oui, mon enfant.



— En cas de malheur, pourriez-vous devenir valet de chambre d'un autre ou bien jardinier?

— Je ne te promets pas cela; mais je suis poète.

— Oh! pour ça, je sais que le métier n'en vaut rien; je blanchis vingt poètes, et pas un seul ne me paie.... Cependant...

— Tes réflexions sont-elles faites; tiens me voilà tout habillé; tu me donneras le bras, et nous irons faire afficher nos bans.

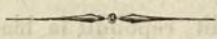
— Va comme il est dit, répondit la blanchisseuse, en engageant son bras droit dans l'anse que le poète forma avec le sien.

A quinze jours de là, notre blanchisseuse, devenue petite fille de Henri IV, *frottait* plus fort que jamais, pour regagner ses deux cents pistoles, que son mari avait vu s'engloutir dans un coupe gorge, qu'il avait subi au lansquenet de l'hôtel de Nesle. Mais une semaine plus tard, Dufresny rentra avec mille pistoles; Louis XIV venait de les lui donner, malgré sa propre misère, en disant, « qu'il ne fallait pas que Jeannette, *sa parente*, mourut de faim, pour avoir épousé l'arrière petit-fils bâtard d'un grand roi. » Ajoutons que sa majesté était ce jour là de fort bonne humeur; ses vaisseaux, venant de la mer du sud, apportaient une cargaison d'or, et cette ressource ne pouvait, comme on sait, arriver plus à propos.





LE BRICK RESTAURANT.



Le *Brick-Restaurant* est remarquable par l'élégance de sa coupe, par la légèreté de sa mâture, il ne craint pas les voies d'eau; on dirait le vaisseau qui a l'honneur de figurer dans les armes de la ville de Paris. L'intérieur, décoré avec goût, meublé magnifiquement, est divisé en compartimens avec la plus heureuse symétrie; dans ces chambres qui valent les plus jolis boudoirs de la Chaussée-d'Antin, l'utile et l'agréable se trouvent réunis. C'est là que logent les amateurs de la guerre en perspective.

Une salle aussi vaste que le permet la capacité du bâtiment, est tapissée, vernissée, et parée avec un luxe et une recherche dignes de Bédel ou de Mégret. Là, des tables fixées dans le plancher, pour obvier aux inconvéniens du tangage et du roulis, s'alignent avec un ordre admirable. On peut en dire autant des sièges moëlleux et élastiques : tel est le lieu des séances.

Vers la sainte-barbe, l'industriel ingénieur a établi les cuisines et où tout est en fer, maintenu par de fortes chaînes; sans cette précaution, marmites et casseroles seraient bientôt sens dessus dessous. Des chefs habiles, qui ont entre leurs mains le sort de l'établissement, ne négligent rien pour

soutenir une réputation justement acquise en terre ferme, et dont ils sont plus jaloux que leurs camarades embarqués sur le reste de l'escadre. On sait que la propreté n'est pas la vertu distinctive des cuisiniers d'équipage : voilà l'origine du mal de nier.

Sur le gaillard d'arrière sont les cages à poules, à canards, dindons, etc. Dieu sait comme on engraisse avec soin ces intéressans passagers! Avant le départ, l'entrepreneur n'a pas négligé l'opération indispensable pour conduire à bien sa basse-cour : il a fait abélardiser les poulets comme les eunuques du harem du dey. *Ahi povero Calpigi!*

Ce n'est pas seulement avec des grains qu'on les nourrit : il y a des pâtes que la chimie a préparées, et ce qui prouve la tendre sollicitude du capitaine, c'est que même l'herbe fraîche ne manque pas à ses volatiles; le même procédé qui fait pousser à fond de cale des végétaux à l'usage de la volaille, produit aussi épinards, cressons, salades, céleris et autres, pour accompagner le rôti de messieurs les consommateurs. Qu'on ne nous parle plus des jardins suspendus de Sémiramis.

La cambuse est particulièrement d'une richesse reconfortable. Les crus les mieux famés semblent s'y être donné rendez-vous : le tokai et le clos-voigeot, le frontignan et le lafitte, la côte-rôtie et le madère. Il n'est rien de médiocre dans ce brick-modèle. On se croirait encore à Paris, chez Beauvilliers ou chez Lointier! « Virez de bord! carguez les voiles! mettez à la cape! jetez la sonde! un consommé pour deux! »

Quand l'escadre appareillait, le *Brick-Restaurant* a fait son salut avec non moins de solennité que les autres vaisseaux, mais d'une manière plus anacréontique. Tous les soldats de Comus se sont trouvés les armes à la main, c'est-à-dire, attaquant à la fourchette chapons, cailles et pigeonneaux; les soldats de Mars n'expédieront pas les Algériens avec plus d'héroïsme. Au lieu de lancer des fusées à la congève, nos féaux et ânés ont fait partir force bouchons de champagne, et, aux

arcs-en-ciel tracés par ce liquide pétillant, on eût dit un petit bombardement d'Alger en miniature.

Ces aimables pronostics ont inspiré à l'équipage la plus joyeuse espérance. On est certain de la victoire, et déjà l'on enregistre le programme des toasts qui seront portés lorsque le pavillon français flottera sur le nid de ces pirates, coupables de ne pas boire de vin. *Alleluia!*

(Gastronome.)



LA PRIMA DONNA.

Jamais voix fraîche et pure de jeune fille, jamais harpe céleste d'archange ne soupira mélodie plus délicieuse et plus ravissante. Elle finit ce chant sublime, et quelques instans encore il régna dans toute la vaste salle, parmi tous les groupes immobiles, un grand silence, un silence que ne troublaient pas le froissement d'une robe, pas le souffle d'une respiration. Et puis, tout-à-coup, ce fut des transports assourdissans, des clameurs d'enthousiasme et de regret, des yeux humides de pleurs, des mains qui jetaient des guirlandes et des couronnes. Trois fois elle s'inclina pour s'éloigner, et trois fois des cris unanimes, des cris d'amour la rappelèrent.

Mais enfin le rideau du théâtre, en séparant le public et la cantatrice, termina ces longs adieux. Alors accourut un jeune homme. Il l'entoura tendrement de ses bras qui tremblaient; il posa ses lèvres sur les épaules blanches et demi-nues de la charmante fille. A présent, rien, oh! rien, ne peut nous désunir, murmura-t-il d'une voix émue. Tu m'appartiens, à moi, oui, à moi seul. Il n'y a plus de Béatrice. C'est lady Clarendon que l'on te nomme! C'est mon épouse, mon épouse bien-aimée.

Il fallut à la jeune fille toute sa tendresse, il fallut qu'elle aimât Edouard comme son âme ardente était capable d'aimer, pour que ses yeux ne répandissent pas des larmes amères, pour qu'elle renonçât à de tels triomphes, à une gloire si énivrante.

Maintenant la voilà propriétaire d'un vaste et riche domaine sur les bords sauvages et pittoresques de la Clyde. Ce sont des fêtes riches, brillantes, variées, qui se renouvellent chaque jour. Ce sont des femmes jalouses de sa beauté, de ses richesses, ce sont de jeunes lords qui sollicitent comme une faveur un regard de la belle comtesse.

Mais bientôt une peine vague et mystérieuse, de confus regrets du passé, des élans douloureux vers un objet indéfinissable, rendirent rêveuse lady Clarendon et altérèrent la fraîcheur enfantine de son teint. Peu à peu sa rêverie devint une tristesse morne et sombre, et sa langueur dégénéra en mortel dépérissement.

Quand Edouard voyait sur les joues pâles de sa bien-aimée deux taches d'une rougeur sinistre, quand à force d'amour il ne pouvait obtenir d'elle qu'un sourire languissant, alors il se mettait à genoux devant elle; il prenait ses mains amaigries, il suppliait Béatrice d'épancher dans le sein d'un époux la cause de ses douleurs secrètes.

— Hélas! répondait-elle, je ne saurais dire la cause de la langueur qui me consume. Je sais combien tu m'aimes, et pourrai-je être heureuse d'autre chose que de ton amour?

Et l'infortunée détournait la tête pour cacher les larmes dont ses yeux se remplissaient.

Edouard faisait chercher à grands frais les médecins les plus célèbres.

Mais après avoir tenté de vains et chanceux remèdes, il leur fallait avouer à voix basse qu'elle était perdue sans espoir, et ils s'éloignaient tristement.

Si vous n'avez jamais été chéri d'une femme tendre et adorée; si vous ne l'avez pas vu dépérir lentement sous vos yeux,

il ne peut vous être donné de comprendre les douleurs de Clarendon.

Il calculait avec désespoir les progrès de la terrible maladie ; il se disait , en des angoisses inexprimables : Encore un mois , je serai seul sur la terre. Et il préparait avec un froid désespoir le dénouement de ce court avenir ; elle ce jour-là , et lui le lendemain.

On vint à lui parler , par je ne sais quel hasard , d'un médecin jadis en renom , vieillard enthousiaste et d'une originalité peu commune. Sans la moindre espérance , Edouard le fit mander près de Béatrice.

Le docteur Griffiths ne se détermina pas facilement à venir chez lord Clarendon. Mais quand il eût vu la malade , il s'établit sans façon au château , et dès-lors ne quitta plus Béatrice d'un seul moment. La nuit , il épiait les mots entrecoupés qu'elle proférait en songe ; le jour , il s'efforçait , en mille façons différentes , de faire jaillir de l'âme de la malade , par un choc inattendu , quelque indice sur la cause de son mal. L'expérience , l'adresse et le savoir du docteur restaient infructueux.

Un matin il se précipita dans la chambre d'Edouard , en s'écriant : Je l'ai sauvée ! je l'ai sauvée !

Edouard lui sauta au cou et l'étouffa presque dans ses embrassemens. C'était la seule lueur d'espérance qui l'eût consolé depuis deux longues années de transes et de désespoir.

« Vite , une berline , des chevaux , continua le docteur , et en route pour Londres. Surtout ne me contrariez pas dans mes projets , ou bien c'en est fait d'elle.

Quinze jours après , le théâtre de Drury-Lane était rempli , dès le matin , d'une foule innombrable. On devait y entendre la célèbre *Prima Donna* Béatrice.

Elle parut enfin sur le théâtre , pâle et chétive ! Des cris , des transports de joie la saluèrent aussitôt. Quand le silence fut rétabli , elle se mit à chanter , mais des larmes remplirent ses yeux , des sanglots se mêlèrent à sa voix ; elle tomba sans

connaissance, et le petit docteur Griffiths s'élança de la coulisse sur le théâtre, en s'écriant : Elle est sauvée, je l'ai sauvée !

Béatrice, en effet, depuis ce moment, retrouva quelque chose de sa gaité d'autrefois ; le mal qui la consumait disparut, et six mois après une douce pâleur était la seule trace qui en restât.

Le vieux docteur avait deviné le mal de Beatrice : il avait compris que la gloire est un mal sublime que ne peuvent guérir ni les richesses, ni les plaisirs, ni même l'amour.

(Gazette de Cambrai.)



CHRONIQUE.

5 JUIN.

Le 11 mai a eu lieu à Varsovie l'inauguration de la statue de Copernic. Le président de la société des amis des sciences a prononcé dans cette solennité un discours de circonstance, et chose bizarre, c'est qu'après ces mots : « Soleil! viens regarder aujourd'hui l'image de celui qui t'a suivi pendant un demi-siècle de ses yeux scrutateurs, » les nuages qui obscurcissaient le ciel se sont dissipés tout à coup, comme si la nature voulait aussi payer son tribut d'admiration à la célébrité de Copernic.

— Dans la dernière course de taureaux qui à eu lieu à Madrid, deux cavaliers ont été éventrés. Excepté eux, tout le monde s'est amusé.

— Il y a quelques jours, un jeune Anglais se promenant dans la cour de son hôtel, pendant qu'on battait ses habits, se lâcha à travers la figure un coup de pistolet qui ne lui cassa que trois dents. Survient la maîtresse du logis effrayée par le bruit, et mylord tout confus, de lui adresser ses excuses en tenant sa mâchoire, et balbutiant que c'était par inadvertance qu'il avait commis cette maladresse.

— La reine des Deux-Sicules a fait admirer son adresse

dans les chasses de Compiègne. Dans la première elle a tué treize chevreuils à la lance; S. M. emploie la même arme pour la pêche, et rarement elle manque le poisson dès qu'il se présente à sa vue.

— A l'une des dernières audiences de la police correctionnelle, le président interrogea un témoin en ces termes : « Quel est votre nom? Comment vous appelez-vous? » — *Pléonasme*, répond le témoin. — Pas de remontrances : quels sont vos noms et prénoms? — Je l'ai déjà dit, monsieur le président : toujours *Pléonasme*, Pierre-Antoine-Nicaise. Et l'auditoire de rire d'un hasard critique de l'énoncé du magistrat.

— Vingt piastres fortes pour chaque tête de Français, et 200 pour chaque pièce de leur artillerie, tel est le tarif proposé par le dey d'Alger au patriotisme désintéressé de ses soudards.

— Au 1^{er} juillet le théâtre de Madame sera fermé pendant un mois pour cause de réparations. On assure que pendant cette suspension, les comédiens du Gymnase joueront alternativement sur le théâtre de la Bourse avec les acteurs des Nouveautés.

— Deux Anglais venus du fond de l'Irlande à Calais, pour se gratifier d'une balle dans le corps, se sont séparés après un premier essai infructueux, sans pour cela vouloir se réconcilier. Il n'y a rien de tel que de prendre le frais pour refroidir l'enthousiasme.

— On compte déjà dans le Péloponèse et les îles de l'Archipel 111 écoles fréquentées par 7,824 élèves. Sur 120 fêtes de l'année pendant lesquelles ces écoles devaient rester fermées, le président Capo-d'Istrias en a retranché 70.

— Un seigneur breton ayant eu un jour la fantaisie de goûter du *gaou*, pitoyable manger de ses paysans; les ménagères mêlèrent au *gaou* destiné à leur seigneur tant de miel et de pur froment, qu'elles en firent un mets délicieux. Dernièrement S. A. R. M. le Dauphin, voulant goûter de la *farine de paille*, dont on a signalé la récente découverte, la trouva

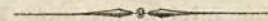
si bonne, qu'il emporta deux petits pains pour les montrer à son royal père, qui la jugea de même. Mais on apprit ensuite que le boulanger, pour relever le goût de sa farine de *paille*, avait ajouté force farine de *seigle*.

— Le travail des fouilles, à Rome, vient de recevoir un nouvel accroissement de succès par la formation d'une société de doctes et riches anglais, sous la direction du cardinal Albani. Le résultat des premières recherches a déjà offert un monument sépulcral composé de plusieurs chambres où se distinguent quatre beaux sarcophages ornés de sculptures, une petite statue de Vénus, un buste d'Auguste et un hermès de Bacchus en rouge antique.

— L'armée d'expédition africaine emporte 7,692,000 cartouches. Or, comme on ne compte pas à Alger plus de 80,000 habitans, il y aura de quoi les tuer 97 fois et demie chacun, non compris les Anglais.

— Une association de chasseurs vient de s'établir en Norvège, pour se communiquer, dans l'intérêt de l'histoire naturelle, toutes les observations qu'il feront au vol ou à la course sur les mœurs et coutumes des différens animaux dans toute l'étendue du territoire. C'est une heureuse idée : pour les animaux d'abord, car on ne peut pas les tuer et les étudier en même tems; ensuite pour l'humanité, parce qu'il ne doit y avoir rien de curieux comme quelques scènes de la vie privée d'un ours ou d'un pierrot.

— Une nouvelle expérience de la belle découverte du capitaine du génie S... a doté d'un efficace élément de plus la science meurtrière. Un gros tonneau plein de poudre, et pesant avec son plateau plus de 1,000 kilogrammes, a été projeté à 400 mètres dans un bois où il a éclaté 15 secondes environ après sa chute et a produit un énorme entonnoir. Voilà qui résout le problème si intéressant de la plus grande destruction dans le moins de temps possible.



THÉÂTRES.

Un vieux garçon, devenu l'esclave de sa gouvernante, jaloux de reconquérir sa liberté et d'exercer le despotisme marital, prend femme à soixante ans et forme le plus triste de tous les ménages. Il fait la sottise de conserver sa gouvernante, et reste ainsi dans les liens qu'il voulait briser : non content d'attacher son existence à celle d'une jeune fille que la différence d'âge doit éloigner de lui, il se plaît à la tyranniser, il ajoute les inconvéniens de sa mauvaise humeur à ceux de la vieillesse et s'expose à tous les accidens qui menacent un *vieux mari*. Tel est le sujet de la nouvelle pièce donnée à l'Odéon par M. Delaville. Comme on le voit, elle n'a rien de neuf : l'auteur qui est homme à prendre sa revanche, n'a pas pu relever ce sujet par des détails piquans, par une intrigue attachante. Le *Vieux Mari* ne ressemble que par la situation du principal personnage, à l'admirable comédie de M. Casimir Delavigne, et par le titre à la spirituelle esquisse de M. Mazères. Le *Vieux Mari* est l'erreur d'un homme d'esprit : on a eu le droit d'être sévère envers l'auteur du *roman*.

— *Tout vient à point à qui sait attendre*; on sait que c'était la devise d'un ministre qui n'a peut-être perdu le pouvoir que faute d'avoir bien suivi le précepte. Bien avant lui, La-

Fontaine avait célébré le bonheur de ceux qui savent attendre, et ne cèdent point aux décevantes illusions de l'ambition.

La fable de *l'Homme qui court après la fortune et l'homme qui l'attend dans son lit* a fourni la première donnée de *Attendre et Courir*, petit opéra-comique en un acte, que le théâtre de la rue Ventadour a représenté il y a quelques jours. Les idées morales produisent presque toujours des ouvrages froids, et les contes de La Fontaine ont mieux servi nos auteurs dramatiques que ses fables : est-ce légèreté du public ou défaut de talent des metteurs en œuvre ! Quoiqu'il en soit, *Attendre et Courir* a subi le sort commun. Le poëme de MM. Fulgence et Henri a paru froid, et la musique de MM. Ruolz et Halevy peu animée. Nous n'en devons pas moins louer l'activité d'une administration qui ne laisse point le public se reposer et entretient sans cesse sa curiosité par des nouveautés.

— Long-temps le théâtre des Variétés a dû sa fortune aux tableaux populaires qu'il reproduisait avec tant de vérité. Le *Coin de rue*, les *Cuisinières*, la *Marchande de Goujons* et tant d'autres productions grivoises où les mœurs du peuple étaient copiées d'après nature, ont obtenu des triomphes lucratifs sur cette scène. On devait donc espérer un succès pour le *Quai aux Fleurs*, qui promettait un tableau du même genre. Par malheur, cet ouvrage paraît avoir été composé avec une grande précipitation et malgré plusieurs mots heureux et quelques scènes fort gaies, des sifflets mérités ont troublé la première représentation. Cependant on a beaucoup ri de Brunet, qui représente, à s'y méprendre, le personnage de ce vieux marchand d'encre, dont tout Paris se rappelle le visage noir, la tête frisée et l'âne à sonnettes.



BAL DU DUC D'ORLÉANS.

On se souviendra long-temps du bal que Monseigneur le duc d'Orléans a donné lundi dernier à LL. MM. Napolitaines. Cette belle nuit que favorisait le ciel le plus doux, et qui était toute de joie, de plaisir et d'éclat, pouvait rappeler à l'imagination ces poétiques sites de l'Italie du moyen âge, dont la description nous charme et nous séduit bien plus encore que ses orageuses annales.

Toute la vaste enceinte du Palais-Royal concourait à la splendeur de cette fête. Les galeries du milieu étaient réservées pour la danse. Trois grands orchestres placés sur des gradins y dominaient la foule. A droite, des buffets à rafraichissemens régnaient le long de la galerie neuve. A gauche, tous les appartemens étaient disposés pour le banquet. La table de LL. MM. et de LL. AA. RR. était élevée sur une estrade magnifique au milieu de la grande galerie.

Au-dehors, les terrasses du Palais étaient ouvertes : on s'y promenait sur des tapis et entre trois rangées de fleurs de toute espèce. Tout le Palais était illuminé. Des verres de couleurs étaient suspendus en guirlandes entre les candélabres des grands vitrages. Les arbres du jardin et les vases à fleurs, sur lesquels étaient comme autant d'arbustes en feu. Une musique militaire était établie sur le côté de la terrasse qui regarde

le jardin, qui est resté ouvert au public pendant toute la nuit, ainsi que les galeries de pierres, la galerie d'Orléans, et celle qui règne autour du Palais. Toutes ces galeries étaient étincelantes de l'éclat du gaz.

Près de trois milles personnes avaient été invitées à cette fête, où était réunie l'élite de la cour et de la ville. Le spectacle était ravissant lorsque les quadrilles commencèrent dans les longues galeries où brillent en si grand nombre des chefs-d'œuvre de la peinture moderne; lorsque des milliers de bougies se réfléchissant dans le cristal des lustres, et répétées par les glaces, répandaient leurs lumières sur tant de riches parures, et se multipliaient pour ainsi dire dans l'éclat de l'or et des pierreries. Mais tandis que tant de splendeur enchantait les regards de ceux qui avaient été invités, toutes les façades du Palais resplendissantes de lumières attiraient de tous côtés une foule immense et rappelaient les vers inspirés en d'autres temps à Corneille, lorsqu'il dit dans sa comédie *du menteur*.

Que l'univers entier ne peut rien voir d'égal
Au superbes dehors du Palais-Cardinal.

Il appartient maintenant à quelques pinceaux célèbres de retracer cette fête brillante dont le tableau figurera si bien dans cette même galerie du palais d'Orléans où nos artistes ont reproduit les scènes les plus frappantes qui se passèrent dans cette enceinte. Le bal offert à LL. MM. Napolitaines trouvera sa place au milieu des tableaux représentant : Pierre-le-Grand dans la loge du Régent à l'Opéra, un bal donné plus tard au roi de Danemarck, Voltaire, en 1778, sortant pour ainsi dire du triomphe d'Irène, pour venir visiter les descendants de Henri IV, et vingt ans plutôt, Louise-Henriette de Bourbon-Conti duchesse d'Orléans, du haut d'un balcon qui donnait sur le jardin lisant à la foule assemblée le bulletin de la bataille d'Hastembeck.

Les toilettes riches et nombreuses qu'offrait le bal de S. A. R.

le duc d'Orléans étaient si en rapport avec toutes celles qui ont paru aux dernières fêtes, qu'il suffit à l'imagination de se représenter l'éclat des pierreries, la richesse des blondes et la fraîcheur des fleurs, pour avoir une idée de l'ensemble des parures. Il y avait assaut de diamans sur toutes les coiffures. Une guirlande de fleurs, dont les feuilles étaient en diamans et une longue gerbe recourbée comme un oiseau de paradis, et toute formée par des épis de diamans, était un des ornemens les plus nouveaux dans ce genre. Des bouquets de diamans entremêlés de légères branches de feuillage, des aigrettes en pierreries de toutes les couleurs placées entre les coques de cheveux; une guirlande à la Cérés, formée par des épis d'émeraude et de diamans; une demi-couronne d'étoiles en diamans, qui, fixées sur des fils noirs presque imperceptibles, semblaient suspendus sur un côté de la tête et se détachaient gracieusement sur des coques de cheveux noirs; enfin des peignes dont les galeries admirablement montées formaient diadème sur le front et supportaient des faisceaux de plumes, telles étaient les coiffures portées par les femmes les plus remarquables par leur rang et leur élégance.

On voyait aussi quelques bonnets de formes extrêmement gracieuses; nous en avons observé un dont le fond était formé par un treillage à jour en diamans, et ornés sur le devant de trois aigrettes en queue d'oiseaux de paradis, dont deux étaient attachés en sens inverse sur le côté relevé du berret, un troisième, placé du côté opposé, s'inclinait sur la queue. Un berret, non moins élégant, était en gaze rose glacée, ayant sur le devant une guirlande de petites fleurs en diamans, qui s'épaississant graduellement vers le côté relevé du berret s'y terminait par une superbe gerbe de fleurs et de feuilles en diamans.

La plupart des robes étaient en crêpe ou gaze, brodées en soie et or. Le blanc dominait.

UN RÊVE

OU

UN SOUVENIR.

Nos lecteurs se rappellent sans doute la fin tragique de M. Sautelet. Le voile qui couvrait les motifs de sa déplorable résolution n'est pas encore levé : on a dit seulement qu'elle provenait de peines de cœur long-temps comprimées. Une circonstance particulière semble confirmer cette supposition : peu de jours avant la mort de M. Sautelet, il parut dans la *Gazette littéraire*, recueil dont il était propriétaire-éditeur, un article dans la teinte mélancolique duquel plusieurs personnes ont cru voir un reflet des pensées tristes qui devaient alors agiter son âme. Qu'il soit réellement tombé de sa plume, ou que celle d'un ami, confident de ses chagrins, se soit plu à les retracer, nous avons cru qu'il ne serait pas sans intérêt de connaître ce tableau animé des rêveries d'une âme malade dégoûtée de la vie, et impatiente peut-être (le trait final semble l'indiquer) de chercher dans un monde meilleur un terme à ses souffrances.

II.

21

« Ne croyez-vous pas quelquefois vous rappeler des événemens étranges qui semblent réveiller en vous des sensations à demi effacées, et se reproduire dans votre esprit avec des circonstances toutes connues, quoi qu'ils n'aient jamais existé. Voilà ce que ne cesse de me répéter un ami témoin de la singulière préoccupation où je suis tombé, et moi, d'accord avec lui, je travaille à confondre toutes mes impressions, toutes mes pensées; je voudrais ne plus savoir si ce que je vais raconter est un souvenir ou un rêve.

C'était un jour, je ne sais plus lequel, de cette semaine consacrée à des plaisirs extravagans dont tout le monde, même le peuple, est las aujourd'hui, mais auxquels on se livre encore parce que l'usage le veut ainsi. L'idée me vint d'aller à un grand bal de masques, ou plutôt elle me fut inspirée sans que je puisse dire par qui. J'y allai donc avec la persuasion que cette soirée serait pour moi aussi insipide que toutes celles que j'avais passées dans un bal. Après avoir admiré la profusion des bougies, la richesse ou l'élégance de quelques costumes, et prêté l'oreille à deux ou trois airs dont la vivacité ne me plaisait point, je commençais à me sentir fatigué, et j'allais sortir, quand je m'aperçus qu'une femme en domino s'attachait à suivre mes pas. Pour moi l'aventure était nouvelle et elle m'embarrassait un peu, quoique je ne fusse point fâché de rencontrer si à propos une distraction sur laquelle je n'avais point compté. Comment j'amenai un entretien qu'on paraissait désirer autant que moi, je ne puis le dire; il ne me reste que le souvenir de ma gaucherie. Cependant cet entretien s'anima bientôt; mon intérêt et ma surprise furent excités au plus haut point quand j'entendis une voix jeune et fraîche, et que j'étais prêt de reconnaître à chaque instant, me rappeler une circonstance de ma vie frappante, douloureuse, mais ignorée de tous ceux qui m'entourent, et que je tâche d'oublier moi-même. « Au nom du ciel! m'écriai-je, de qui tenez-vous ce que vous venez de répéter? — De qui je le tiens! faut-il répondre à une semblable question? faut-il déjà vous nommer ceux qui dans un

temps si rapproché de nous ont reçu vos confidences? — Mais ce secret, je ne l'ai confié qu'à mon père! — A lui et à une femme. — Eh bien! il est vrai. J'attendais avec impatience, pourtant avec crainte que les mots que je viens d'entendre fussent prononcés. Je pressentais que vous me parleriez d'elle; car votre démarche, vos gestes, votre accent, me l'ont tout-à-coup rappelée. Et cependant cet accent n'est pas le sien, cette démarche n'est pas la sienne. Dites-moi, je vous en conjure, où vous l'avez vue, comment, depuis quand vous la connaissez. Non, encore une fois, ce n'est pas elle; ce déguisement ne suffirait pas pour la changer ainsi à mes yeux, et si elle avait parlé, je n'aurais pu m'y méprendre. — Il doit être indifférent pour vous aujourd'hui que je sois elle ou toute autre? — Ah! voilà une parole qu'elle n'eût jamais dite! elle ne m'aurait point fait de reproches; elle sait bien que je n'en mérite aucun, elle sait bien qu'elle a pu disposer de mon sort jusqu'au jour où elle a volontairement engagé le sien. — Elle est libre pourtant, mais elle n'a plus d'espérance sur cette terre. — Elle est libre, elle! vous vous trompez. Ah! je l'aurais su sans doute. Libre! et depuis quel temps? Mais peut-être jusqu'ici ne nous sommes-nous pas entendus. Il me semble qu'il y a quelque illusion singulière qui nous abuse. De grâce, quel est votre nom? — Mélanie. — Oh! il ne se peut! c'est le sien et non pas le vôtre. — Calmez-vous, on s'approche pour nous écouter. — Oui, je me calmerai, je prendrai du moins une apparence tranquille; mais vous m'expliquerez cette cruelle énigme; vous ne me cacherez pas plus long-temps ces traits dont la vue doit dissiper tous mes doutes. — Ah! Dieu! tous les regards sont tournés vers nous, il est temps de nous séparer. — Si vous partez, je vous suis; si vous restez, je demeure. — Je ne puis rester. — Je ne le puis non plus; avant d'avoir vu vos traits, dussé-je vous désobéir et vous déplaire, je ne vous quitterai pas. »

Elle ne répondit rien, elle sortit, et je traversai la foule derrière elle, ayant comme un nuage sur les yeux, et tremblant à

chaque pas de perdre ses traces. En arrivant dans la rue, je la vis encore et je respirai plus librement, ayant remarqué que personne ne nous suivait. Mais déjà une femme, dont la tournure annonçait environ cinquante ans, aidait celle qui m'avait tant troublé à monter dans un carosse de louage. J'éprouvai un mouvement de confusion et presque de rage, ne sachant si je devais monter aussi ou m'éloigner. Pas un mot, pas un signe pour m'encourager ou pour me recommander la prudence. Je pris mon parti, et je me jetai précipitamment dans la voiture. Je m'assis en face des deux femmes, qui restèrent masquées et qui n'échangèrent pas un seul regard. Même silence pendant la route. Elle fut longue, on nous fit faire toutes sortes de tours et de détours, et ce ne fut qu'après une grande heure, pendant laquelle je fus comme au supplice, qu'on s'arrêta dans une rue étroite, à la porte d'une maison sombre et un peu isolée. On ouvrit, nous traversâmes une petite cour et deux ou trois chambres avant d'arriver à un salon modestement meublé d'un canapé, de sept ou huit fauteuils et de quelques gravures modernes, parmi lesquelles j'aperçus un dessin qui me frappa, et que je ne voyais point certainement pour la première fois. Après ce premier coup-d'œil jeté sur l'appartement, j'attendis dans une inexprimable anxiété le moment où je resterais seul en présence de mon inconnue. Il vint enfin, je m'approchai d'elle, et avec une émotion mêlée d'impatience et de crainte, je la suppliai de lever son masque. Elle résista, elle voulut reprendre un entretien qui ne pouvait plus avoir le même intérêt pour moi, jusqu'à ce que ma curiosité fut satisfaite. J'insistai, je devins pressant; elle résista avec opiniâtreté. Je la menaçai de partir, elle me répondit que je le pouvais, et elle ne céda point; enfin, bien décidé à éclaircir mes doutes et ne concevant rien à ce caprice, je fis un effort pour lui découvrir le visage; elle me prévint, elle s'élança vers la table où brûlait une seule bougie, et en l'éteignant nous plongea dans une soudaine obscurité. Les volets avaient été d'avance soigneusement fermés, et il ne pénétrait pas dans l'appartement le plus faible

rayon de lumière. Alors elle jeta à mes pieds le masque que j'avais à demi-arraché, et me demanda si j'étais content. Je ne puis dire tout ce que je sentis en ce moment de dépit et de colère. Je restai d'abord sans voix, comme anéanti; mille soupçons, mille idées confuses vinrent m'assaillir. J'étais certain que ce ne pouvait être Mélanie : qui était-ce donc? Comment cette femme, dès que je l'avais aperçue, m'en avait-elle offert le souvenir? Comment avait-elle pu imiter sa démarche et sa voix? comment enfin avait-elle appris un secret que je cachais à mes amis les plus chers? je me souvins tout à coup d'une lettre que j'avais perdue ou qui m'avait été dérobée, dans laquelle se trouvaient de nombreux détails sur les événements les plus importants de ma vie; mais la possession même de cette lettre n'aurait pu fournir les moyens de m'abuser aussi complètement que l'avait fait cette femme qui était devant moi, et que je ne pouvais voir. N'importe, je me crus joué, je me crus victime de quelque mystification, préparée peut-être par de frivoles jeunes gens qui connaissaient en partie mes secrets, et qui auraient deviné le reste. J'étais livré à ces réflexions, quand l'inconnue recommença à parler. Sa voix bien que fort douce, sonna désagréablement à mon oreille, et je m'étonnai d'avoir pu trouver un instant qu'elle ressemblât à celle de Mélanie; je me tournai de son côté, et quoique l'obscurité fût toujours aussi profonde, il me sembla que je voyais ses traits et qu'ils étaient d'une laideur repoussante. Elle s'approcha, j'éprouvai une sorte de frissonnement; comme je ne répondais à aucune de ses questions, elle me traita d'enfant et m'avertit d'un ton de familiarité et de reproche que ce serait là notre dernière entrevue. Je ne pus me contenir plus long-temps; toutes les expressions piquantes et même cruelles qui s'offrirent à ma fureur, je les lui adressai, et sans attendre l'effet qu'elles auraient produit, je voulus m'élancer vers la porte pour sortir. Mon pied s'embarassa dans un tapis, et j'allai me heurter contre je ne sais quel ornement fixé au mur, qui me fit au-dessus de l'œil une légère blessure. Un peu étourdi du coup, et ne

trouvant pas la porte, je m'arrêtai. J'entendis alors les gémissements, les sanglots de cette pauvre femme que je venais de traiter si durement; je me reprochai d'avoir manqué envers elle d'égards et même de pitié, et à l'idée que j'avais pu offenser ainsi sans le savoir une personne qui m'était chère, je fus saisi à la fois de honte et de repentir.

Je retournai m'asseoir près d'elle; je pris sa main et je la sentis baignée de larmes; je pressai cette main sur mon cœur et je sollicitai avec ardeur un pardon qui était devenu nécessaire à mon repos. Elle continua de pleurer en silence; peu à peu cependant elle s'apaisa, elle me fit quelques reproches sans aigreur et elle cessa de me repousser. Mes impressions étaient tellement changées, que son accent me pénétra de tristesse, et que son visage, toujours invisible en réalité, m'apparut avec une beauté vraiment idéale et avec cette ressemblance qui avait tant de charme pour moi. Je restais la tête penchée sur la sienne, osant à peine respirer, dans une délicieuse extase, et repassant dans ma mémoire les jours si heureux et si rapides de ma jeunesse. A la fin le nom de Mélanie revint errer sur mes lèvres, et j'allais renouveler mes supplications, quand elle se leva tout effrayée et s'écria: « Mon Dieu! qu'avez-vous? Est-ce votre sang qui coule ainsi le long de vos joues et qui s'est mêlé à mes larmes? » Malgré ce que je lui dis pour la rassurer, elle se montra inquiète, et elle essuya à diverses reprises le sang qui continuait à couler. Je lui demandai en souriant si elle n'allumerait pas un flambeau pour s'assurer que la blessure n'était pas mortelle. Elle garda le silence, mais elle chercha à tâtons un verre qu'elle remplit d'eau et qu'elle me présenta après y avoir versé quelques gouttes d'une liqueur que je pris pour une espèce de vulnéraire. Je me souviens parfaitement qu'elle vint reprendre sa place à côté de moi; mais depuis ce moment je ne me rappelle qu'une suite d'images confuses; et le bonheur, dont il m'est resté une impression pleine de calme et de fraîcheur, je ne sais pas si je l'ai senti ou si je l'ai rêvé.

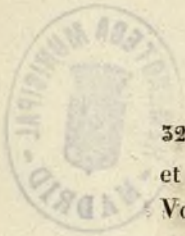
Le lendemain à mon réveil je me trouvai seul dans la cham-



bre que j'ai déjà décrite. Rien ne semblait avoir été dérangé, seulement je n'y aperçus aucun objet qui pût servir à la toilette d'une femme, et le dessin que j'avais remarqué la veille avait disparu. Je cherchai si on ne m'avait pas laissé quelque lettre, je n'en trouvai point. Je parcourus les autres chambres, elles étaient vides. Je sonnai, personne ne se présenta. Il fallut se décider à sortir.

Je me hâtai de rentrer chez moi, et là je m'abandonnai inutilement à toutes sortes de conjectures. J'essayai pendant deux ou trois jours de me distraire de cette pensée; ce fut en vain. Résolu dès-lors à ne rien négliger pour découvrir le fond d'une aventure aussi bizarre, je visitai tous mes amis. Rien dans leurs manières ni dans leur langage ne put me faire croire qu'ils y eussent pris la moindre part. Je m'acheminai ensuite vers la demeure de deux bonnes dames qui étaient de mon pays; j'avais cessé de les voir depuis long-temps, mais c'était chez elles que j'avais rencontré pour la première fois Mélanie. Je pensais qu'elles devaient conserver des relations avec sa famille, et qu'elles pourraient me dire si elle était revenue à Paris. Elles n'avaient point connaissance de son retour, mais un mois auparavant elles avaient entendu parler d'une maladie grave de son mari qui pourrait la forcer à venir consulter les médecins les plus célèbres de la capitale. Elles m'indiquèrent un hôtel où elle descendrait probablement à son arrivée. J'y allai sans perdre de temps.

L'image de Mélanie venait s'offrir à moi, belle, mais imposante, comme je l'avais connue. Même quand nous étions libres l'un et l'autre, et que je laissais emporter mon âme à toute l'ardeur d'une passion enivrante, j'osais à peine la lui faire deviner. Esprit, talens, noblesse de cœur, fortune, aucun avantage ne lui manquait; on lui reprochait d'être fière et dédaigneuse, elle avait repoussé les partis les plus brillans, et moi, qui me trouvais isolé depuis mon enfance, moi qui n'entrevois pas encore la place que je prendrais parmi les hommes, et qui ne m'avançais qu'avec inquiétude vers l'avenir, je restai presque toujours muet



et intimidé devant elle. Elle avait vingt ans et moi dix-huit. Voilà ce qui me perdit. Oui, cela seulement, car elle m'aimait, ou du moins elle m'eût aimé. Mais elle s'effraya de ma jeunesse, et du monde, et d'elle-même. Elle me dit un jour en versant les premières larmes que je lui eusse vu répandre, que mon bonheur et son repos exigeaient notre séparation. Habitué que j'étais à la trouver ferme dans ses résolutions et à respecter ses moindres volontés, je n'eus pas d'abord la force de lui répondre; mais elle vit bien à ma pâleur que cette nouvelle était accablante pour moi. Je parlai, je priai ensuite; je lui montrai tout mon désespoir. Elle en fut touchée, parce qu'il était sincère, et cependant, loin de la vaincre, je ne fis que la rassurer par mes emportemens. « Vous vous calmez, me dit-elle, vous êtes trop jeune pour que votre vie s'use dans les regrets; si ma douleur paraît moins vive, elle sera plus longue que la vôtre; j'espère que Dieu m'aidera à la supporter. » Je ne comprenais rien à une déclaration si étrange, je me demandais comment une femme dont le seul défaut peut-être était de se mettre hautement au-dessus des petites convenances qui choquaient ses idées et ses goûts, avait pu voir un obstacle sérieux à son bonheur et au mien dans une différence d'âge à peine sensible. Elle ne tarda guère à se marier comme je l'avais prévu; mais son choix tomba sur un vieux militaire, ami et compagnon d'armes de mon père, universellement honoré pour son caractère et pour son courage, fort digne d'elle assurément, s'il avait eu trente ans de moins, et si ses glorieuses blessures n'eussent appauvri son sang et ruiné sa santé. Avec lui elle partit pour la province, et se résigna au sort d'une sœur de charité.

Depuis plus de quatre ans je ne l'avais pas vue, et j'allais maintenant me présenter devant elle. Dans quel but? qu'avais-je à lui demander, à lui dire? quel doute s'était emparé de mon esprit? n'étais-je pas assez coupable de l'avoir conçu? oserais-je bien encore y arrêter ma pensée et chercher à l'éclaircir? La curiosité m'entraîna, ou plutôt le désir de revoir une femme que mon cœur ne pouvait oublier. J'entrai donc. Une petite

filles de cinq à six ans se trouva seule dans la loge du concierge pour répondre à mes questions. Je lui demandai Mélanie; elle me regarda d'un air étonné sans rien dire; je m'aperçus de ma méprise et prononçai le nom de madame B..... La petite fille parut encore embarrassée, mais elle m'indiqua un appartement du second étage. Sans vouloir me donner le temps de réfléchir de nouveau, je montai. La première chambre de l'appartement était en désordre. Des épauettes et une vieille épée, une harpe dont les cordes étaient à demi détendues, un voile et des vêtemens de deuil jetés çà et là, un cadre que je fus tenté de retourner pour voir si je n'y trouverais point le dessin qui m'avait frappé quelques jours auparavant, et par dessus un masque de domino, mais du reste pas la moindre trace d'une toilette de bal. Après avoir considéré tous ces objets avec un battement de cœur, je passai dans une autre chambre. Celle-ci était très-sombre, et devant le lit, placé au fond, on avait allumé deux flambeaux. Oh! comme à cette vue les mouvemens qui agitaient mon cœur se calmèrent! Sous ces rideaux reposait un mort, et personne auprès de lui pour le veiller. Dans le premier moment d'effroi je pensai que c'était peut-être Mélanie; un frisson parcourut tous mes membres, et je restai immobile à trois ou quatre pas du lit. Quand je fus un peu revenu de cette stupeur, le cours de mes idées changea. Je réfléchis que son mari était âgé, infirme; qu'elle n'était venue à Paris que pour le faire traiter d'une maladie fort grave; je ne doutai plus que ce ne fût lui. En même temps j'entendis quelque bruit dans une chambre voisine. Je prêtai l'oreille, et je reconnus le pas d'une femme. Cette circonstance acheva de me rassurer sur mes premières craintes, mais alors je m'attendris sur le sort du vieillard. Moi qui avais été cent fois près de le maudire, je me rappelai sa bonté, sa franchise, toutes ses vertus et l'affection qu'il avait eue pour moi dans mon enfance. Je m'exaltai peu à peu dans ces idées, dans ces regrets, et j'éprouvai un besoin irrésistible de serrer encore une fois la main du vieil ami de mon père. Je tombai à genoux

près du lit, et je saisis une des mains qui étaient croisées sur la poitrine du mort. A peine l'eus-je touchée qu'une sueur froide coula de mon front. Ma terreur fut plus soudaine et plus profonde que si un mouvement inexplicable eût répondu à mon étreinte, que si des paroles de reproches ou d'oubli étaient tout-à-coup venues se poser sur ses lèvres inanimées. Je me levai, j'ouvris précipitamment les rideaux, et je poussai un cri en reconnaissant Mélanie. A ce cri une femme accourut, mais d'abord je ne la vis point. Je restai debout, les yeux hagards, contemplant dans une muette horreur les restes chéris de celle que j'avais aimée. Je me détournai enfin au bruit qui se faisait près de moi; je compris que l'on me parlait, mais je n'entendais pas; je voulus revenir à ce déchirant spectacle, dont je ne m'étais éloigné qu'avec peine; il me fut impossible de le soutenir cette fois, le cœur me défaillit, ma tête devint lourde et brûlante, un bourdonnement sourd emplit mes oreilles, et je fus obligé de me laisser conduire sur un fauteuil. Quand j'eus repris mes sens, je me trouvai à côté d'une femme âgée, qui paraissait continuer un récit commencé depuis long-temps. Elle versait d'abondantes larmes, et elle était souvent interrompue par ses sanglots. Je n'ai rien retenu de tout ce qu'elle me conta, sinon que Mélanie était morte presque subitement, qu'elle avait perdu son mari trois semaines auparavant, et que depuis qu'elle la connaissait, elle l'avait vue continuellement dans la tristesse. Le dirai-je? au milieu même de mon désespoir l'idée me vint d'interroger cette femme sur les dernières actions de Mélanie pour tâcher d'en tirer quelques éclaircissements. Je ne le fis pas néanmoins; et honteux de me sentir obsédé par un semblable désir en présence du tableau que j'avais sous les yeux, je me hâtai de sortir. En passant dans la dernière chambre mes regards s'arrêtèrent sur le masque noir que j'avais déjà remarqué; je le pris machinalement et je l'emportai. Je le tenais ainsi à la main sans m'en apercevoir en traversant la foule. Il est vraisemblable qu'en même temps je parlais de mort, car bientôt un

groupe d'enfans et de curieux se forma autour de moi et se mit à me suivre en criant : « Un mort ! voici un mort ! que son visage est pâle ! faites place au mort ! »

Rentré chez moi, la fièvre me prit aussitôt. J'eus des transports et des vertiges, et il s'écoula plusieurs jours avant que je fusse en état de rassembler mes idées et mes souvenirs. Depuis j'ai fait confidence à un ami, qui n'avait point quitté mon chevet, de l'aventure qui trouble encore mon imagination et qui a causé ma maladie ; mais il prétend que je n'ai rien vu ni éprouvé de tout ce que je raconte ; il soutient qu'il était avec moi au bal ; que nous sommes sortis ensemble, et que dès le lendemain je suis tombé malade. Je ne sais s'il affirme tout cela pour rendre le calme à mon esprit, ou parce qu'il le croit ; j'ai pourtant bien présentes toutes les circonstances que je viens de rapporter, et il est impossible que ce soit là l'effet du délire. Si pourtant il disait vrai ! si Mélanie vivait encore ! si je devais la revoir un jour ! — Oui, j'ai conservé cet espoir ; sans doute je la reverrai, mais ce ne sera plus dans ce monde,



LE FAUX DUC DE NORMANDIE.

(Extrait d'un ouvrage qui vient de paraître sous ce titre : *Les Sociétés secrètes de France et d'Italie, ou fragmens de ma vie et de mon temps*; par JEAN WITT. Le morceau suivant offre un intérêt de circonstance, la France ayant été, il y a peu de temps, inondée par une espèce de proclamation relative au faux duc de Normandie.)

Dans la prison de Milan, je fis une connaissance intéressante, mais singulière. Un original tout-à-fait énigmatique, et qui à présent encore, me paraît incompréhensible, occupait une chambre au-dessus de la mienne. Aventurier comme il y en a peu, faux contre sa volonté, il savait s'attirer l'amour et le respect de ceux qui l'entouraient. Aussi sa vie, pleine de circonstances inexplicables, offre des scènes dans lesquelles on cherche en vain à démêler la vérité. Quelque soit son rang, quelque nom qu'il porte, à quelque lieu qu'il doive sa naissance; on ignore si ses prétentions seules l'ont fait condamner à la réclusion.

Si les Autrichiens ne méritent aucun reproche à cet égard, les Français au moins n'en sont pas exempts. Son histoire est trop remarquable pour la passer sous silence :

Peu de jours après mon arrivée, j'entendis fort tard dans la

nuit, et à différentes reprises, quelque chose frapper à ma croisée. Je l'ouvre, et vois, à la clarté de la lune, un fil au bout duquel étaient une pierre et une feuille de papier. J'avais à peine détaché cette dernière que le fil disparut.

Ma lumière était éteinte, il me fallut attendre, en dépit de mon impatience, que le jour fut venu. L'aurore parut enfin, et je trouvai, dans un billet rédigé en allemand, et signé Louis, duc de Normandie, des détails fort curieux sur les prisonniers et sur plusieurs employés de la police. Mon étranger m'indiquait quel degré de confiance je pouvais donner à tel ou tel. Je devais, lorsque je voulais communiquer, tousser fort. Comme j'avais du papier et tout ce qu'il fallait pour écrire, je répondis à l'instant quelques lignes qui ne me liaient en rien; car peut-être n'était-ce qu'un *mouton*; je devais donc agir en conséquence, de crainte de me compromettre. Le soir même je reçus une longue épître en français, où il me démontrait d'une manière victorieuse qu'il avait droit au titre qu'il prenait, étant réellement le fils de Louis XVI, le Dauphin qu'on prétendait mort à la prison du Temple. Tout son crime et ses malheurs, disait-il, consistaient dans sa naissance.

Convaincu que mon altesse était un fou ou un fourbe, je ne répondis plus; je cherchai à connaître ce qu'il en était; je m'adressai au géôlier et au baron de Volpini.

Le ministère français de la police requit le gouvernement général de Milan, de se saisir d'un sujet français qui s'était donné à Modène pour un commis-voyageur du nom de Louis Bourlon. Il demandait que cette affaire fut conduite avec la plus grande discrétion et sans bruit.

Comme le duc de Modène ne met d'obstacle à aucune arrestation, l'individu désigné fut sous peu de jours à Milan. On instruisit le ministère français de ce qui s'était passé, et on lui demanda un prompt accusé de réception; mais, chose surprenante, il ne répondit point. Il y avait, à mon arrivée, deux années que cela avait eu lieu; et malgré qu'on eût écrit je ne sais combien de fois à Paris, on y avait jugé à propos de garder

le même silence. Le prisonnier eût déjà recouvré sa liberté, si sa conduite équivoque ne l'eût rendu suspect.

Il montra, au premier interrogatoire qu'il subit, un calme étonnant; il soutint, comme l'annonçait son passe-port, s'appeler Louis Bourlon, et voyager comme commis d'une maison de commerce de Bastia. Des mois entiers se passaient, et on le laissait toujours dans l'incertitude sur le sort qui lui était réservé. Il s'impatienta, finit par s'aigrir, et demanda à être jugé. C'est à ce moment qu'il donna tous les détails qu'il me communiqua plus tard. S'il eût raconté cette histoire lorsqu'il était libre, j'aurais trouvé naturel qu'on le privât de sa liberté; mais ce ne fut pas du tout le cas. Il commença à la débiter à une époque où il devait prévoir qu'elle ne ferait que prolonger ses détentions; il avait aussi trop de sens pour avoir la pensée de donner le change aux auditeurs, et pour leur en imposer. Voici sa vie, telle qu'il nous l'a décrite.

Des personnes sûres l'avaient enlevé du Temple, et avaient déposé un enfant mort à sa place. Je ne me rappelle plus des faits antérieurs qui le concernent, mais je n'ai pourtant pas oublié qu'étant encore adolescent, il suivit Kléber dans son expédition d'Égypte. Il prétendait avoir assisté comme général de brigade à la bataille de Marengo. Impliqué dans la conspiration de Pichegru, il dut prendre la fuite. C'est alors qu'on lui dévoila le secret de sa naissance. Sa mauvaise étoile le suivit à Naples; on l'arrêta et on le condamna à mort. Mais l'empereur ayant appris son origine, lui accorda sa grâce, à condition qu'il passerait le reste de ses jours dans la forteresse de Fenestrelle. Il parvint à s'échapper dans le trajet qu'il avait à faire pour arriver à sa destination. Il se réfugia au Brésil, où le roi de Portugal l'accabla de faveurs. Fait prisonnier dans un combat qui eût lieu contre de féroces Indiens, il était déjà attaché à un pillier, et s'attendait à la mort la plus prompte, lorsque la veuve d'un chef qu'il avait fait périr le choisit pour remplacer son défunt époux. Il fut heureux, quelques années, comme chef, et presque comme roi de la tribu; mais poussé

par le désir de revoir les nations civilisées, il parvint, non sans peine, à s'échapper avec sa femme et ses immenses richesses. Il s'embarqua dans un bâtiment qui faisait voile pour Livourne. Un *Kaper* turc prit le navire, et voici notre homme envoyé comme esclave dans l'intérieur de l'Afrique, où il eût à souffrir des maux de toute espèce; enfin l'heure de sa délivrance approchait; il revint en Italie dans le cours de 1813. La chute de Napoléon lui promettait un riant avenir; mais le destin n'était pas encore las de le poursuivre. Une fièvre nerveuse le retint des mois entiers à l'hôpital de Florence, et Louis XVIII, qu'il nommait toujours le comte de Provence, occupait déjà le trône de France lorsqu'il recouvra sa raison.

Il revint après les cent jours dans son pays natal, et se présenta au prince de Condé, qui le reconnut, lui et ses prétentions. Il était usé par des souffrances inouïes, et préférait le repos d'une vie privée à une souveraineté pleine de troubles. Il renonçait donc, moyennant un petit apanage, à tous ses droits à la couronne: cependant, comme on cherchait sans cesse à le flétrir, et que de plus on attenta à ses jours, il menaça de sortir de son obscurité et de chasser l'usurpateur du trône. Le gouvernement regardait sa renonciation comme une ruse; il employa, pour indisposer le public contre lui, un impudent coquin qui se donna pour le Dauphin. On voit bien qu'il s'agit ici de Brunot; on le fit juger à Rouen, où il reçut... son salaire. Par là on rendit suspecte et inutiles les démarches que notre narrateur aurait pu faire pour rentrer dans ses droits; on le força même à quitter la France.

Le récit de mon inconnu fourmille de tant d'absurdités, qu'il paraîtrait à peine mériter quelque attention, si, d'un autre côté, il ne contenait des faits exacts et d'un haut intérêt. Plusieurs Italiens de distinction, entre autres, le valet de chambre de Marie-Louise et le marquis Levezani, maire de Modène, ont affirmé avoir connu ce même Louis Borloni comme général de l'armée française. Il est encore certain qu'il a existé une liaison intime entre Pichegru et lui; on savait aussi qu'il avait

été condamné à la peine capitale; que son affaire était d'une grande importance, puisqu'elle avait exigé la présence du célèbre Regnault de Saint-Jean-d'Angely, conseiller et homme de confiance de l'empereur. Quant à son royaume indien, nulle preuve qu'il l'ait possédé, ou qu'il ait été dans ce pays, si ce n'est celle que présentait son corps, qui avait été fortement tatoué. Du reste, il avait une ressemblance si frappante avec les Bourbons, que tous ceux qui le voyaient étaient d'accord qu'il fallait toujours que du sang de cette famille coulat dans ces veines.

Il parlait, écrivait correctement, et même avec élégance, le français, l'anglais, l'allemand, l'italien et le portugais, et possédait les principes du latin, du grec, de l'arabe et du kopte. C'était en vain qu'on lui avait imposé l'ordre de ne rien écrire; il parvenait toujours à se procurer ce qu'il lui fallait pour m'envoyer de longues et intéressantes épîtres. Il me fit passer une comédie pleine de saillies, où les ultras et les militaires nobles étaient étrillés de la bonne manière. Je ne me rappelle que le commencement. Un des personnages de la scène débute par ce vers célèbre de *la Mérope* de Voltaire :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux ;

Et l'autre qui ne doit son rang qu'à lui-même, reprend :

Le premier qui fut roi fut un heureux soldat,
Mais un soldat du guet reste toujours goujat.

Cet homme se croit le dauphin, et je ne puis expliquer sa conduite qu'en l'attribuant à une espèce de folie; cependant, ni son esprit, ni son habitude ne sont faits pour établir cette opinion. Je me flatte, au reste, que les détails que je viens d'offrir serviront, ou à démasquer un fourbe, ou à rendre la liberté à un innocent opprimé.

PHYSIOLOGIE DE LA TOILETTE.

DE LA CRAVATE,

CONSIDÉRÉE EN ELLE-MÊME ET DANS SES RAPPORTS AVEC LA SOCIÉTÉ ET LES
INDIVIDUS.

Une cravate bien mise répand comme un parfum
exquis dans toute la toilette; elle est à la toilette ce
que la truffe est à un dîner.

La révolution fut pour la toilette, comme pour l'ordre civil et politique, un temps de crise et d'anarchie; elle amena pour la toilette et la cravate en particulier, un de ces changemens organiques qui viennent, à des siècles d'intervalle, renouveler la face des choses. Sous l'ancien régime, chaque classe de la société avait son costume; on reconnaissait à l'habit le seigneur, le bourgeois, l'artisan; alors la cravate (si l'on peut donner ce nom au col de mousseline et au morceau de dentelle dont nos pères enveloppaient leurs cous) n'était qu'un vêtement nécessaire, d'étoffe plus ou moins riche, mais sans considération, comme sans importance personnelle. Enfin les

II.

22

Français devinrent tous égaux dans leurs droits, et aussi dans leur toilette; et la différence dans l'étoffe ou la coupe des habits ne distingua plus les conditions. Comment alors se reconnaître au milieu de cette uniformité? Par quel signe extérieur distinguer le rang de chaque individu? Dès-lors était réservé à la cravate une destinée nouvelle; de ce jour elle est née à la vie publique, elle a acquis une importance sociale, car elle fut appelée à rétablir les nuances entièrement effacées dans la toilette, elle devint le criterium auquel on reconnaîtrait l'homme comme il faut et l'homme sans éducation. En effet, de toutes les parties de la toilette, la cravate est la seule qui appartienne à l'homme, la seule où se trouve l'individualité. De votre chapeau, de votre habit, de vos bottes, tout le mérite revient au chapelier, au tailleur au bottier, qui vous les ont livrés dans tout leur éclat; vous n'y avez rien mis du vôtre. Mais pour la cravate, vous êtes abandonné à vous-même; c'est en vous qu'il faut trouver toutes vos ressources. La blanchisseuse vous livre un morceau de batiste empesé; selon ce que vous savez faire, vous en tirerez parti; c'est le bloc de marbre entre les mains de Phidias ou d'un tailleur de pierres. Tant vaut l'homme, tant vaut la cravate; et à vrai dire, la cravate c'est l'homme; c'est par elle que l'homme se révèle et se manifeste.

Aussi est-ce une chose reconnue aujourd'hui de tous les esprits qui réfléchissent, que par la cravate on peut juger celui qui la porte, et que pour connaître un homme il suffit de jeter un coup d'œil sur cette partie de lui-même qui unit la tête à la poitrine.

Ainsi cette cravate empesée, raide, droite, sans un pli, au nœud plat, carré, symétrique, comme si le compas du géomètre y avait passé, vous annonce un homme exact, sec, égoïste.

Cette cravate en mousseline claire, sans empois, onduleuse, avec une rosette bouffante et prétentieuse.... C'est un parleur élégant, diffus, fade, un noticier.

Cette cravate en batiste, ni trop élevée ni trop basse, assez

lâche pour laisser au cou et à la tête toute la liberté de leurs mouvemens, avec un nœud gracieux, mais naïf et simple... c'est un poète élégiaque.

Je m'arrête pour ne pas déflorer en quelques lignes un sujet digne d'inspirer des volumes, tant il a d'intérêt, d'étendue et d'importance.

Considérés sous le rapport de la cravate, les hommes se divisent naturellement en trois grandes catégories.

D'abord, pour commencer par celle qui mérite le moins notre attention, se présente cette classe nombreuse d'hommes qui portent la cravate sans la sentir ni la comprendre, qui chaque matin tournent un morceau d'étoffe autour de leur cou, comme on ferait d'une corde, puis, tout le jour, se promènent, mangent, vaquent à leurs affaires, et le soir se couchent et s'endorment sans scrupule, sans remords, parfaitement satisfaits d'eux-mêmes, comme si leur cravate eut été mise le mieux du monde! gens sans actualité, continuant le 18^e siècle au milieu du 19^e, anachronismes vivans, trop nombreux, hélas! à la honte du siècle de lumière, et que nous ne mentionnons ici que pour mémoire; car, relativement à la cravate, ce sont des êtres négatifs.

Au-dessus d'eux immédiatement viennent ceux qui entendoient ce qu'il y a de bien dans la cravate et ce qu'on en peut faire; mais qui, n'en pouvant tirer aucun parti pour eux-mêmes, sont réduits à copier autrui; esprits étroits, stériles, sans imagination, sans une seule idée à eux, ils étudient chaque jour le nœud qu'ils reproduiront le lendemain. Quel estime faire de ce *servum pecus* de la cravate? je les comparerai à ces hommes frivoles qui cherchent chaque matin dans les gazettes les idées qu'ils auront toute la journée, ou aux mendiants qui vivent des charités d'autrui.

Au premier rang enfin ce placent ces hommes forts et solides par eux-mêmes, qui sentent et comprennent la cravate, qui la comprennent dans ce qu'elle a d'essentiel et d'intime avec cette énergie d'intelligence, cette puissance de génie déparée à ces

mortels privilégiés *quos æquus amavit Jupiter*. Ceux-là n'ont ni maîtres, ni modèles; ils trouvent en eux de grandes, de nobles ressources; ils n'écoutent qu'eux-mêmes; ils sont véritablement créateurs.

Car la cravate ne vit que d'originalité et de naïveté; l'imitation, l'assujettissement aux règles la décolorent, la glacent, la tuent. Ce n'est ni par étude, ni par travail qu'on arrive à bien; c'est spontanément, c'est d'instinct, d'inspiration que se met la cravate. Une cravate bien mise, c'est un de ces traits de génie qui se sentent, s'admirent, mais ne s'analysent ni ne s'enseignent. Aussi, j'ose le dire avec toute la force de la conviction, la cravate est romantique dans son essence; du jour où elle subira des règles générales, des principes fixes, elle aura cessé d'exister.

Et cependant il est trouvé de par le monde un baron de l'Empesé, qui a publié *l'Art de mettre sa cravate! Art et cravate*, voilà de ces mots qui hurlent de se voir accouplés. Quelle confusion d'idées, et comme on juge un homme par un pareil trait! Aussi faut-il le voir ce baron de l'Empesé, avec son col en pointe, sa cravate droite comme un carton, son nœud sec et plat, les bouts ramassés en avant et attachés avec une épingle, enfin tout ce qui se peut imaginer de plus *rococo*. Et son livre! c'est à faire naître un rire inextinguible. Des divisions, des séparations de genre, des classifications, des prohibitions, toute une législation aristotélique, un véritable code à la Boileau. Voilà comme on prépare des entraves au génie, comme on l'emmaillotte des langes de la routine, comme on fournit des argumens et des textes à la médiocrité, comme on pervertirait le goût public, s'il ne se trouvait des esprits fermes pour braver de ridicules obstacles, pour marcher en avant d'un pas assuré, et maintenir la cravate dans sa liberté native et dans son éclat.

Parmi eux nous citerons un seul exemple qui est des plus illustres, et qu'il sera toujours honorable de suivre. M. le prince de R..., aujourd'hui archevêque et cardinal, fut long-temps la

gloire de la cravate. Vous ne l'eussiez pas vu défaire, essayer, recommencer à plusieurs reprises le nœud d'une même cravate. Il mettait dans cette partie de la toilette une ampleur, un grandiose qu'un petit esprit ne saurait comprendre. Vingt cravates étaient préparées devant lui, il en prenait une, la mettait à son cou et la nouait d'une main sûre qui ne connaissait pas l'hésitation. Le nœud lui déplaisait-il, il jetait la première cravate, en prenait une autre. Quelquefois il en essayait jusqu'à dix, quinze avant d'être satisfait de son œuvre; car la cravate, expression de la pensée comme le style, est souvent rebelle comme lui. Mais quand il était parvenu à reproduire dans sa cravate ce type sans pareil qu'il avait dans l'esprit, on admirait, on s'extasiait. Toute son âme était passée dans la cravate, et s'y manifestait tout entière. On y voyait cette aisance, cette liberté d'esprit sans laquelle il n'est pas d'originalité, et surtout cette chaleur d'âme, ce feu brûlant qui se développa plus tard en zèle religieux, et devint une vocation au cardinalat.

E. B. (*La Silhouette.*)



CHRONIQUE.

12 JUIN.

Si la fièvre est l'instant de la folie des hommes, les révolutions sont bien l'époque du délire des peuples. Au départ du dernier courrier de Vénézuëla, ce même congrès qui naguères saluait Bolivar du titre pompeux de *libérateur*, allait rendre contre lui un décret composé des trois articles suivans : — *Tous les habitans sont autorisés à tuer Bolivar, ses officiers et ses soldats sur le territoire de Vénézuëla.* — *Toute ville, village ou hameau qui lui prêterait serment sera réduit en cendres.* — *Une récompense de 2000 piastres sera allouée à celui qui, surprenant Bolivar sur quelque point du territoire de Vénézuëla, apportera sa tête,* — Ainsi le citoyen qui se présentera en disant : « J'ai empoisonné plusieurs officiers, j'ai poignardé quelques soldats, j'ai même brûlé toute une ville, qui a mieux aimé prêter serment à Bolivar, que d'être saccagée par ses troupes; enfin, j'apporte la tête du chef de l'état; » celui-là, qu'en des temps ordinaires, on n'aurait jamais assez de cordes pour pendre, recevra des honneurs et des récompenses!!!

— Le 1^{er} de ce mois une violente tempête ébranlait les eaux

du port de La Rochelle. A vingt-cinq brasses de la jetée, au milieu de l'orage, on apercevait sur le dernier débris d'une embarcation à demi-engloutie une jeune femme à genoux tenant un enfant dans ses bras. Personne n'osait affronter une mort certaine pour arracher la malheureuse au danger, et elle allait périr sans le dévouement d'un marin nommé Courlot, qui se précipite à la mer. Deux fois repoussé par les vagues houleuses, cet homme généreux s'élançait une troisième et, après mille dangers, ramène au rivage l'infortunée qui respirait encore.... C'était sa femme.

— L'étourderie de quelques enfans de 14 à 15 ans, qui avaient lancé des pierres aux paisibles paroissiens d'une petite ville, a fourni au juge de paix de l'endroit la matière d'un des plus beaux considérans qu'on ait jamais vus. — « Considérant, a dit ce magistrat, que les prévenus, quoique dans l'adolescence, ont fait des actes prématurés en assaillant les personnes qui vont à l'office; que cette conduite, scandaleuse dans un si bas âge, deviendrait le germe de tous les vices dans un âge plus avancé, qui, s'ils n'étaient promptement réprimés, propageraient dans la société d'implacables ennemis de l'autel et du trône, ce qui pourrait troubler l'ordre public et mettre la patrie en danger; que cette vérité sort des révolutions sanguinaires qui depuis 30 ans attaquent la divinité, ébranlent les empires, détruisent les sociétés, entament les conspirations, aiguissent les poignards, soufflent l'incendie, élèvent des échafauds et rougissent la terre et l'onde du sang des victimes.... Condamne les prévenus à 3 jours de prison. » Trois de ces petits malheureux ont eu la jaunisse, parce que, d'après les probabilités considérantes, leur raisonnement prématuré leur faisait supposer qu'on allait précautionneusement les guillotiner d'abord, *pour écraser dans la coque le germe de poulets révolutionnaires.*

— Au Sénégal, est apparu un nouveau prophète, dont l'existence a été de courte durée, mais qui a vécu assez cependant

pour ravager tout le pays de Wallo à l'aide de trois mille prosélytes dont il avait fait autant de furieux. Son intention était de suivre pour toute la contrée ce mode cruel de conviction, et il aurait réussi sans l'arrivée inopinée du capitaine de vaisseau Brou, gouverneur du Sénégal. Cet officier a fait mitrailler la foule des sectateurs accourus sur le rivage pour voir le dessèchement du fleuve, miracle annoncé par le prophète. Les fanatiques se sont laissé mitrailler attendant toujours le miracle, mais un obus ayant incendié un village, l'épouvante s'est emparée d'eux, ils ont pris la fuite et tous les soldats du nouveau Moïse, qui n'ont point été égorgés par les habitans de Wallo, ont péri au passage du gué de Tawey. Quant au prophète, fait prisonnier, il a été jugé sur le champ, puis pendu et fusillé en même temps, le moindre retard pouvant compromettre la sûreté générale.

— Les pères ont toujours tort d'être dénaturés, d'abord parce que c'est contre nature, ensuite parce qu'il n'y a rien de plus contraire pour le moral de leurs enfans et en même temps pour la bourse paternelle. Il y a huit jours, le fils d'un fermier du département du Nord ayant dépensé en débauche tout ce que ses amis avaient d'argent à sa disposition, en demanda à son père. Celui-ci qui se doutait qu'il serait mal employé, refusa, et le jeune homme, qui ne pouvait s'en passer, chercha par quel stratagème il pourrait s'en procurer. Voici ce qu'il fit. Il attendit le jour où le chariot de la ferme devait porter les grains au marché et le moment du départ arrivé, il cacha des denrées prohibées sous le blé. Aussitôt il courut avertir les douaniers de la fraude, la voiture fut saisie et l'enfant reçut 200 francs pour prix d'une dénonciation qui en coûta 1,800 à son père.

— Un vieux marin, descendant de l'illustre Ruyter, vient de mourir à Toulon, à l'âge de 82 ans. Il a ordonné par son testament que le produit d'une maison qu'il avait, fût consacré à l'établissement annuel d'une orpheline vertueuse et du plus

brave matelot de l'armée. Le matelot et la rosière devront être Toulonnais et choisis par M. le préfet maritime et par le maire de la ville. La dot est de 1,800 francs.

— La Cour royale d'Orléans va commencer l'instruction d'une affaire curieuse par sa nouveauté. Un homme a été arrêté comme suspect à Pithiviers, et sous ses derniers vêtements on a trouvé plusieurs papiers contenant le projet écrit au crayon d'une conspiration contre la famille régnante, où figurent les noms de MM. Lafayette, Decazes et Châteaubriand. Sans doute que l'individu avait le dessein d'associer ces messieurs à son complot, et qu'il ne manquait plus que leur adhésion. Bagatelle.

— Un Chinois attirait il y a quelques jours tous les regards à Bruxelles par la bizarrerie de son costume. C'est un négociant qui vient en France chez un de ses correspondans, pour apprendre le français, et qui ensuite se rendra à Londres pour y étudier l'anglais. Il a laissé à son hôte bruxellois, comme marque de souvenir, un vieux parasol et une lettre de remerciemens d'autant plus aimable, qu'elle est écrite en chinois.

— Un avis important publié dernièrement dans les affiches de Londres portait ce qui suit : « Si John D... veut retourner » chez ses parens inconsolables de sa perte, sa petite sœur ne » le tourmentera plus et il jouira de la liberté de sucrer son » café selon son goût. » On craignait avec raison que ce jeune homme désolé de ne pouvoir édulcorer son moka suivant sa fantaisie, n'ait attenté à ses jours, c'était bien fait pour cela; mais cette victime a été retrouvée, et comme elle avait proportionné la fougue de son désespoir à la gravité de ses malheurs, elle ne s'était arrachée que trois cheveux seulement.

— A propos de la question à l'ordre du jour : *de la manière d'obtenir des budgets*, M. de Pradt a rapporté un fait assez curieux qui comporte des moyens efficaces. Henri III d'Angleterre, manquant de subsides, s'en prit à un riche juif d'York, et ne pouvant en arracher d'argent, lui fit arracher les dents. L'Israélite entre les mains des opérateurs de son gracieux sou-

verain, tint bon jusqu'à l'extraction de la septième; mais vaincu par la douleur, réfléchissant aussi que l'argent importe peu à qui n'a plus de dents, il ouvrit sa bourse et referma sa mâchoire.

— Le Cour de cassation a rejeté le pourvoi du malheureux Hyppolite Raynal dont le talent poétique commande l'admiration, et les malheurs la pitié. Une demande en grâce a été adressée à S. M.

— Le nommé Hippolyte Bendo est mort le 15 avril dernier, auprès de Perrugi, à l'âge de 123 ans 11 mois 19 jours; il était né le 9 avril 1706. Dans sa jeunesse il avait exercé l'état de boucher. Marié à l'âge de 32 ans, il perdit sa première femme en 1806, et contracta un second mariage en 1807. Il avait alors 101 ans. A l'âge de 115 ans, il se livrait encore aux travaux de sa profession; mais, en 1822, il perdit l'usage de ses jambes à la suite d'une chute, conservant toujours ses facultés intellectuelles. En 1825, le pape Léon XII voulut le voir et lui fit une pension. Il n'a pu résister aux rigueurs de l'hiver dernier. Cet homme était très-sobre de nourriture, mais il buvait régulièrement 6 bouteilles de vin par jour.

— En entendant la lecture du jugement qui condamne à la peine de mort le soldat Debuire, une jolie fille de 18 ans, qui d'un œil avide avait épié toutes les angoisses de ce malheureux, s'est écriée : *Il est ma foi beau garçon; j'irai le voir fusiller!!!*

— Il y a peu de jours, un gendarme guettant et un piéton passant, le gendarme arrêta le piéton pour visiter son passeport. — « D'où êtes-vous, piéton, demanda le gendarme? — Gendarme, répondit le piéton, je suis né à Paris. — Ah! piéton, vous mentez, riposta le gendarme, car, sur votre passeport, je vois *nez aquilin*. (*Historique.*)

THÉÂTRES.

Le *Marchand de Venise* est une des productions les plus remarquables de Shakespeare. La figure du Juif, humilié, pros- crit, avide de vengeance, est admirablement dessinée au milieu d'une intrigue barbare, mais où l'on trouve moins d'irrégularités que dans les autres tragédies de l'Eschyle anglais. Nos romantiques, qui prétendent inventer tout et ne savent que re- faire bien ou mal tout ce qui a été fait avant eux, ne se sont pas fait faute d'emprunter à Skakespeare le sujet et les formes de cette étrange composition. M. Alfred de Vigny a dit-on écrit une traduction de la tragédie anglaise. La *Porte-Saint-Martin* la reproduite il y a quelques mois en mélodrame et voici l'*O- déon* qui à son tour vient de donner une *imitation* en trois ac- tes et en vers du *Marchand de Venise*. L'auteur est M. Dela- marche qui, si nous ne nous trompons, est inconnu dans les lettres. Son ouvrage a obtenu peu de succès : il faut accuser le sujet de cet échec : quel intérêt prendre à un Juif qui veut, pour un retard de paiement, couper une livre de chair à son débiteur. Il y a là-dedans quelque chose de trop repoussant pour que le spectateur s'y attache. Cependant Ligier a joué le rôle de Shy- lock avec un talent très-distingué, et plusieurs passages de l'*imitation* de M. Delamarche ont paru écrits avec verve et

imagination. On a remarqué le morceau suivant, qui rappelle une tirade analogue du *Paria*.

Vous m'avez tous trahi, toi, Lorenzo, les tiens,
 Et pourquoi? Je suis Juif et vous êtes chrétiens.
 Un Juif n'est-il donc pas un homme comme un autre?
 Votre corps est-il fait autrement que le nôtre?
 N'avons-nous pas des pieds, des mains, un cœur, des sens,
 Une voix pour parler, flexible à nos accents?
 Souffrant des mêmes maux, blessés des mêmes armes,
 Nos veines ont du sang et nos yeux ont des larmes.
 Glacés du même hiver, chauffés du même été
 Au même ciel que vous nous puisons la clarté.
 Un Juif, s'il souffre trop, ne faut-il pas qu'il crie?
 Si vous le chatouillez, ne faut-il pas qu'il rie?
 Le poison, comme à vous, lui cause le trépas
 Et si vous l'outragez, ne se venge-t-il pas!
 Non que le cœur d'un Juif ne soit plein d'indulgence
 C'est pour vous imiter qu'il aime la vengeance.
 Je suivrai vos leçons, mes maîtres, et je veux
 Qu'à mon nom, sur vos fronts, se dressent vos cheveux.

— L'*Ambigu-Comique* après avoir reçu les *Deux Soufflets* de MM. Saint-Amand et Henri vient de les donner au public. Succès médiocre : de la gaieté et de l'esprit, mais une intrigue commune et des détails aussi invraisemblables qu'inconvenans.

— La troupe du Gymnase, exilée de sa salle pendant quelques mois qui vont être employés à y faire des réparations, se propose de donner des représentations en province. On la dit en marché avec le théâtre de Lille, d'autres personnes annoncent qu'elle paraîtra sur un autre théâtre de Paris en alternant avec les comédiens qui l'exploitent.

— Avec Potier, la foule est revenue à la Porte-Saint-Martin. Son retour a permis de représenter plusieurs pièces qui ne pouvaient être jouées sans lui. Potier commence à se faire vieux, mais il y a encore bien de la verve et de l'esprit dans le jeu de cet habile comédien.



— On dit que la paix a été signée entre les auteurs et les directeurs de théâtre qui plaidaient au grand détriment du public. Des arrangemens ont été pris pour réprimer le commerce des billets de faveur, et plusieurs ouvrages, dont ces hostilités avaient suspendu la représentation vont être mis à l'étude et seront incessamment livrés au jugement du parterre.

— M^{lle} Taglioni est en congé. M^{lle} Mimi Depuis est de retour à Paris. Ce n'est pas une compensation, mais c'est une espèce de consolation.

— Plusieurs ouvrages nouveaux ont été arrêtés par la censure. Les auteurs se plaignent de cette sévérité et comme ils ne peuvent être juges impartiaux, on ne saurait dire si leurs plaintes sont légitimes.





REVUE DES MODES.

Au bal du duc d'Orléans on a remarqué une robe en crêpe ponceau, traversée diagonalement depuis la ceinture jusqu'au dessus des genoux par une rangée de diamans arrêtée sous un bouquet d'épis aussi en diamans, un même bouquet était placé sur la ceinture et deux autres formaient aigrettes dans les cheveux.

— Une robe en crêpe bleu était garnie de doubles rangées de coquilles en argent, travaillées à jour, elles étaient séparées au-dessus des genoux par une torsade bleue et argent. Le corsage drapé était garni de coquilles semblables, qui entouraient aussi le bas de la ceinture.

— Une robe en gaze à raies mates, d'un rose très-tendre, était ornée au-dessus de l'ourlet de nœuds de ruban de gaze fixés au milieu par une griffe de diamans.

— On porte toujours les chapeaux très-en arrière, ils découvrent entièrement les deux touffes de cheveux et la coque lisse qui souvent les sépare. Au spectacle on voit sous des chapeaux de paille de riz, plusieurs petites tresses de cheveux qui forment bandeau sur le front et sont fixées au milieu par un camée ou une pierre fine.

— A la dernière fête de Tivoli, plusieurs dames étaient

coiffées uniformément d'un chapeau de paille d'Italie, orné d'un bouquet de cinq plumes d'autruche, posé au bord supérieur de la forme à droite. Ces chapeaux, placés fort en arrière, avaient tous de gros nœuds en ruban de gaze. Ce qu'il importe surtout de faire remarquer, c'est que, derrière les oreilles, la passe avait été coupée carrément et que l'on y avait rapporté un bavolet de même paille. Sur les chapeaux de crêpe-crêpé, que nous avons aussi remarqués, c'était une branche de fleurs qui tombait tout à fait de côté comme un plumet de plumes renouées.

Une jeune personne avait une robe de mousseline blanche, garnie de deux petits volans découpés et sans tête; l'un était placé à la hauteur des genoux, l'autre à un travers de main de distance. Le corsage tout à fait croisé des épaules au côté opposé de la ceinture, était *contrarié* : la croisure étant de droite à gauche sur la poitrine, et de gauche à droite sur le dos. Chapeau de paille de riz, orné de rubans de gaze satinés ponceau à mille raies, couleur sur couleur, et de digitales rouges, réunies en trois boules.

— Les femmes les plus élégantes portaient un collier en ruban de gaze satiné, non plus noué tout contre la fossette du col, mais au milieu de la gorge.

— De très-jolies mousselines claires ont un fond brun foncé sur lequel sont semées des rosaces de nuances très-vives. On voit encore beaucoup de dessins formant colonnes, des semés en feuillages, des lignes en couleurs variées; mais sans contredit, les mousselines les plus distinguées sont à dessins étrusques ou à bouquets à la jardinière.

— On emploie pour chapeaux une étoffe moitié soie, moitié crin, qui a le reflet de gros de Naples glacé, et qui ne se doublant pas, forme des chapeaux parfaits pour l'été; on les garnit en rubans de gaze.

— La plus grande partie des rubans de gaze ont des franges de chaque côté.

— On porte peu de bracelets, mais ceux que l'on aperçoit

aujourd'hui sont plus étroits que de coutume. On en voit en or, découpés à jour; d'autres formés par cinq petites chaînes réunies par un siamois d'une seule pierre. Les grosses chaînes d'or ne cessent point d'être à la mode. Les boucles d'oreilles sont excessivement grandes.

— Une des inventions les plus précieuses pour la chaussure est celle d'une étoffe en crin, dite *sycionienne*, qui présente le double avantage de ne jamais se déformer et d'être d'une fraîcheur extrême. On l'emploie également pour souliers d'hommes et de femmes, et on en fait des bottines charmantes pour l'été. M. Zeer, breveté du roi, qui en est l'inventeur, a eu l'honneur de présenter les chaussures *sycioniennes* à Madame, duchesse de Berri et à Mademoiselle, qui ont daigné en faire plusieurs choix, ainsi que les dames les plus élégantes de la cour, et féliciter M. Zeer sur le mérite de son invention.



PARNY A L'ILE BOURBON,

ou

LE BAL INTERROMPU.

ANECDOTE INÉDITE.

L'homme est imitateur, c'est même là un des traits distinctifs qui le séparent des autres animaux. Ceux-ci font tous, dans chaque espèce, absolument les mêmes choses, mais par instinct machinal, par des mouvemens qui tiennent de la fatalité, et sans songer bien certainement à se copier les uns les autres. L'homme imite aussi, par une loi de sa nature; mais il a conscience de son imitation, qui est chez lui un acte de la volonté, et peut même devenir une passion, souvent bonne et utile, quelquefois mauvaise ou ridicule.

C'est surtout en fait de modes, d'habillemens et de convenances sociales, qu'il faudrait sinon fixer, au moins indiquer à peu près la limite où doit s'arrêter l'homme sage qui veut vivre dans le monde, avec et comme tout le monde, sans se rendre esclave d'usages capricieux qu'il y voit sans cesse poindre et s'éclipser. La *Mode*, ce recueil *fashionable* du moins par le papier et la couverture, qui se dit spécialement consacré au soin de

maintenir en France les belles manières, aurait dû remplir cette tâche, l'une des conditions de son succès et des promesses peut-être de son titre. Cela eût un peu mieux valu que de nous donner des patrons de redingotes, des dessins de gilets. La Bruyère a fait, il y a long-temps, plus que la *Mode*, en nous avertissant qu'un *honnête homme se laisse habiller par son tailleur*. Mais cet axiome ne suffit pas. Comment le suivre, en effet, lorsqu'on a un tailleur qui n'est qu'un sot? Et cela s'est vu au dix-neuvième siècle. Faut-il être ridicule sous une telle caution? Ajoutez que le vêtement n'est pas tout l'homme sociable, et qu'une fois d'accord sur la coupe d'un habit, sur le renflement d'un collet, il reste encore quelque chose à faire pour être du monde.

Des anecdotes aussi vraies que possible, contées comme sauraient le faire les rédacteurs d'un journal aristocratique : voilà ce qui aurait plu et servi à la majorité des lecteurs : c'eût été une sorte de morale en action tout-au profit du goût. J'ai recueilli en voyageant quelques historiettes, notamment celle-ci, dont il ressort une leçon que fera bien de s'appliquer le peuplé-singe des salons à Paris comme en province.

C'était un jeune homme très-aimable et très-brillant que le chevalier de Parny, lorsqu'il daigna visiter son pays natal, l'île de Bourbon, quelques années avant la révolution française. Il trouva cette colonie dans un état de civilisation peu avancé; mais les femmes y étaient belles, comme elles le sont encore aujourd'hui. Elles étaient, de plus, simples et naturelles; avantage qu'elles ont perdu. Le chevalier leur faisait la cour à toutes, et beaucoup d'entre elles l'écoutèrent. Il n'a chanté pour tant qu'une *Eléonore*; mais il est probable que ce fut seulement pour mettre de l'unité dans ses poésies. On se piquait alors de respecter dans les ouvrages d'art cette unité aristotélique, qui était loin d'être aussi une obligation dans les liaisons amoureuses. Il se délassait dans des affections naïves et vraies des grands airs qui l'avaient ennuyé à Versailles, de la coquetterie qui l'avait tourmenté à Paris.

Tout n'était pas rose pour lui au milieu de ses paisibles triomphes. Les jeunes gens de l'île, qui lui faisaient l'honneur de le trouver accompli, s'efforçaient de l'imiter et le suivaient partout, s'arrachant un de ses regards, se disputant un de ses serremens de main et faisant trophée de son amitié. Leur présence lui était parfois gênante.

Un soir, il y avait bal chez un des riches planteurs de Sainte-Suzanne. Quel bal! on devait danser sur un terrain sablonneux, mal uni, en face de la maison du planteur, qui eût été trop petite et trop incommode pour recevoir les invités. En guise de rafraichissemens on avait du vin de cannes, un breuvage de même origine qu'on nomme *flangourin*, et une espèce d'orgeat pâteux et fade, qu'un nègre cuisinier s'était avisé de préparer d'après les instructions et les vagues souvenirs de quelque européen. Tout cela circulait porté par les mains noires d'un douzaine d'esclaves demi-nus.

Ce tableau de mœurs indigènes contrastait singulièrement avec le costume nouvellement adopté par les jeunes merveilleux du pays. Ils avaient porté long-temps, à l'exemple de leurs pères, et comme paraît le conseiller la chaleur du climat, des vestes rondes et de larges pantalons d'une éclatante blancheur qui n'étaient pas sans élégance. Et, à mon avis, rien ne peut animer d'une façon plus convenable un paysage des colonies que la vue d'un cavalier ainsi vêtu de blanc, qui grimpe au loin dans les montagnes, assis sur un petit cheval noir de Timor, et se détachant par sa couleur du fond de riche verdure dont l'encadrent les plantations de cannes à sucre. Mais depuis l'arrivée du chevalier, la jeune aristocratie créole avait pris l'habit à paillettes, la culotte de velours, la veste de soie à ramage, et, par une conséquence nécessaire, la coiffure déjà si absurde en elle-même qui régnait à la cour de Versailles. Vêtemens et coiffure, tout sortait des mains d'artistes nègres, et l'on ne savait quelle chose admirer de plus, de leur inhabileté, ou de la gaucherie de leurs maîtres dans cet attirail grotesque.

Le chevalier aurait volontiers ri de toutes ces caricatures

qui n'avaient jamais été plus plaisantes, mais, ce soir-là, il était de mauvaise humeur. Au moment où commençait le bal, il s'était approché d'une jeune personne charmante et lui avait adressé deux mots à voix basse, de l'air froid et cérémonieux dont on réclame un rendez-vous quand on craint d'attirer sur soi tous les regards. Un éclair de joie avait brillé sur son front en recevant la réponse de Jenny; mais depuis lors il avait paru inquiet, ennuyé, impatient. Jenny dansait avec nonchalance et préoccupation, comme une jeune fille qui n'aime plus le bal; ses deux sœurs et sa mère elle-même s'y livraient de toute leur âme, et l'on eût dit qu'elle était contrariée de les voir s'attacher, sans doute pour une longue nuit, à cet insipide plaisir.

Parny n'avait pas encore dansé. On lui en fit la remarque plusieurs fois, et de façon à l'importuner. Une idée folle lui passe par la tête. Il se baisse, met un de ses souliers en pantoufle et attend bravement l'assaut que ne vont pas manquer de lui donner de nouveaux questionneurs.

— Vous ne dansez pas? lui dit un des fidèles de son cortège, Alexis V***.

A ce périodique *vous ne dansez pas*, il se contente de répondre en montrant froidement son soulier mis en pantoufle. Le créole ne comprenant pas, Parny lui explique, avec une complaisance affectueuse, qu'il est du bel air d'en user ainsi quand on ne veut pas participer à un bal autrement que par sa présence.

— Mais pourquoi ne voulez-vous pas?...

— Parce qu'il n'est pas reçu de danser aujourd'hui dans ce qu'on est convenu d'appeler toujours un bal.

— C'est singulier! Et c'est l'usage à Versailles?

— Oui, à Versailles... Et le chevalier ne put s'empêcher de rire.

Il eut bientôt fait un tel nombre de prosélytes qu'il n'y eut plus de danseurs. Cependant M. le gouverneur venait d'arriver avec M^{me} la gouvernante, pour qui le bal avait beaucoup de charmes. Les musiciens avaient achevé trois fois la ritournelle

d'un air très-vif pour l'époque, et trois fois ils s'étaient arrêtés court, étonnés de ne pas voir se former de quadrilles. Ils avaient pris leur parti et s'abreuyaient largement du vin de cannes. Les jeunes gens, satisfaits de leur nouvelle découverte, se promenaient, ou causaient entre eux de choses indifférentes avec une importance comique.

Les dames s'impatientèrent; le maître de la maison s'avisa de croire qu'on voulait lui faire une insulte et demanda à quelques-uns des promeneurs déchaussés l'explication de leur étrange conduite. Ceux-ci, pour toute réponse, lui montraient leurs souliers mis en pantoufles. Ils commençaient pourtant à soupçonner que le chevalier avait voulu se rire de leur crédulité. Raison de plus pour eux de faire bonne contenance et de se renfermer dans un mystère qui les sauvât du ridicule.

Tout le monde finit par se lasser de cette bizarre fantaisie. Une dame se leva furieuse, et se retira : une autre la suivit, puis deux, puis trois, enfin toutes. C'est ce que désirait Parny : l'aimable Jenny avait, l'une des premières, engagé sa mère et ses sœurs à se retirer.

Le lendemain, le chevalier, se trouvant avec plusieurs dames qui avaient été victimes de sa plaisanterie, leur avoua tout, reçut d'elles son pardon et les amusa beaucoup aux dépens des merveilleux de la colonie. Jenny était présente et riait comme ses compagnes à ce récit; mais elle rougissait aussi parfois, et le chevalier fut le seul qui remarqua sa rougeur.

S. (*Cabinet de Lecture.*)



SORTILÈGE ET GALANTERIE.

(L'anecdote suivante est extraite des *Mémoires d'un cadet de Gascogne sur la cour de Marie de Médicis*. Ce livre, qui obtint un succès mérité, est destiné à offrir le tableau familial et piquant des ambitions et des mœurs de la régence de Marie de Médicis, durant cette espèce d'interrègne qui se cache dans l'histoire entre Henri IV et Richelieu.)

Le jeune de Fouzac, cadet de Gascogne, l'auteur supposé de ces mémoires, se trouve à la mort de son père, étranger sur la terre et dans le château où il avait été nourri et qui suivant la justice du temps revenait en totalité à son frère aîné. Il prend gaiment la résolution de quitter les lieux de son enfance et d'aller chercher fortune ailleurs, emportant pour tout héritage son épée et cette heureuse confiance qui n'abandonne jamais les enfans des rives de la Garonne.

Après avoir été tour à tour attaché à la fortune du duc d'Épernon et du prince de Condé, chefs des partis qui divisaient la cour de la veuve de Henri IV, Fouzac se trouvait exempt des archers de la reine, lorsqu'un jour qu'il passait dans la rue Saint-Antoine, faisant partie de l'escorte envoyée à la rencontre du brillant comte de Bassompierre, il aperçut à une

fenêtre, sous les vêtemens de veuve, une jeune dame dont la figure éblouissante de fraîcheur et de beauté alluma aussitôt la plus vive flamme dans son sein.

Cette beauté n'était cependant qu'une simple bourgeoise, veuve d'Isaac Raineteau, l'un des principaux commis de Jérôme Garault, trésorier de l'extraordinaire des guerres; mais la richesse et la liberté avaient singulièrement relevé les idées de sa naissance et de sa condition. Tout ce qui portait robe ou collet plat, tout ce qui se servait de la plume pour écrire ou pour chiffrer, lui était devenu insupportable. Elle ne rêvait que la cour; elle n'aimait que les chapeaux ombragés de panaches, les fraises de dentelle et les bottes éperonnées. Il lui fâchait bien que ce ne fût pas encore l'usage, ainsi qu'on la vu s'établir plus tard, de redorer par de riches alliances l'écusson des vieilles familles; car après avoir renfermé défunt Raineteau sous une belle tablette de marbre, elle aurait bien volontiers échangé son nom contre celui de quelque gentilhomme arrivé tout nu de sa province comme il s'en trouvait alors tant à Paris, sans compter l'auteur de ces mémoires.

Le gentilhomme gascon plein de confiance dans ces renseignemens que lui avait fourni le révérend père Varnier, confesseur de la veuve, n'hésita pas à se présenter chez elle. « J'endossai, dit-il, mon plus beau pourpoint de taffetas couleur de *veuve réjouie*, qui était alors plus à la mode que *l'Espagnol mourant*; je ceignis mes chausses les plus amples; j'eus grand soin de faire paraître à travers les découpures de mes bottes l'incarnat d'un bas de soie bien tiré; je me garnis le col d'une épaisse fraise à *confusion*; j'attachai au busc de mon pourpoint, à mes jarrets, à mes bras et à la garde de mon épée des rosettes d'un beau ruban écarlate. Un manteau bleu doublé de peluche semblable, un chapeau à la portugaise orné de plumes rouges complétèrent mon équipage, et je partis lestement suivi d'un palfrenier de la petite écurie que j'avais choisi à cause de sa bonne mine, pour l'habiller quelquefois en laquais. Ce qu'on m'avait dit du goût de la dame pour les gens de cour, me

promettait un accès facile, et l'irrégularité même de ma démarche pouvait passer à ses yeux pour une belle manière de gentilhomme.

Je fus en effet fort bien accueilli. La conversation s'engagea, et comme je n'étais pas né en vain dans le pays de Gascogne, je me laissai aller à faire de beaux contes sur les combats où j'avais assisté, sur les brillantes fêtes où j'avais paru, sur les seigneurs avec qui j'avais passé ma vie. Je crois que je lui parlais modestement de mes bonnes fortunes. La jolie financière ouvrait de grands yeux et ne perdait pas un mot. Bientôt elle s'enhardit jusqu'à me questionner. Elle me désignait les grands de la cour dont elle avait entendu parler, et qui, comme on le pense bien, étaient tous de ma connaissance. Mais sa curiosité revenait sans cesse sur cet élégant, ce gracieux cavalier qu'elle avait vu passer entouré d'un cortège brillant, dont il paraissait le roi par sa bonne mine, sur ce comte de Bassompierre que nul ne pouvait effacer, et dont il semblait qu'il fallut toujours se recommander auprès des femmes. Je me vantai d'avoir quelque part à ses bonnes grâces, et je m'aperçus qu'on me regardait avec plus de plaisir.

Je me retirai fort content de cette entrevue et avec permission, invitation presque de revenir. Dès-lors mon temps, toutes mes pensées furent pour la veuve de Raineteau. J'allais chaque jour chez elle, je la conduisais dans tous les lieux de divertissemens, dans toutes les assemblées où elle pouvait être admise.....

L'amoureux Fouzac rencontra un jour son ami Durand, poète de la cour, qui après s'être amusé au dépens des amans, des ambitieux, des joueurs et des malades qui font et feront toujours la fortune des charlatans, lui raconta que le matin même il avait vu une vieille fée qui avait gagné cinquante pistoles pour avoir promis à une riche bourgeoise dont il ignorait le nom, les grâces du comte de Bassompierre.

« Je le priai en riant, continue le narrateur, de me dire ce qu'il savait sur ce singulier marché. Il me raconta qu'une

dame fort belle et ayant beaucoup d'écus dans sa pochette, était venue consulter Marie Boudin, célèbre sorcière, qui se vantait d'avoir accouplé dix fois plus de gens que le curé de la plus nombreuse paroisse. « Je meurs d'amour, lui dit-elle, pour le comte de Bassompierre, et il faut absolument que vous lui inspiriez un peu de tendresse pour moi, ne fut-ce que pendant quelques heures, la durée seulement d'un tête à tête, afin qu'il ne me repousse pas avec mépris. Je me chargerai du reste, ajouta-t-elle en rougissant. » « Vraiment, s'écria la vieille d'un air dédaigneux, ce n'était pas la peine de vous lever si matin. Croyez-vous donc qu'on vous ait attendue, et qu'il n'y ait qu'à se mettre en œuvre pour vous? Or, sachez, que quand même le comte de Bassompierre aurait cent ans à vivre, j'entends avec toute sa jeunesse et sa beauté, il ne suffirait pas à toute la clientèle d'amour qui l'assiège. En ce moment, tout ce qu'il y a d'enchanteresses dans Paris est occupé à distiller des philtres, à composer des charmes pour le séduire au profit des nombreuses passions qu'il a fait naître, et, pour ma part, j'ai déjà vingt-neuf dames, toutes du plus haut parage, entendez-vous, qui se sont inscrites pour obtenir cet amant si recherché, sans compter celles qui veulent le retenir; car ce maudit homme me donne bien du travail. Il faut sans cesse faire, à cause de lui des conjurations opposées, des charmes qui se contrarient. Une duchesse le demande, une princesse veut le garder. Allez donc, bonne dame, et placez vos désirs en lieu plus commode, où la foule soit moins grande! »

La visiteuse ne se laissa pas rebuter par cette mauvaise réception. Elle pressa tant, elle fit sonner dans la main de Marie Boudin tant de bonnes pièces d'or et d'argent, elle réduisit à si peu de chose le bonheur qu'elle souhaitait, que la sorcière parut se laisser attendrir et lui promit son secours. Elle tira d'une armoire une figure de cire qui représentait assez bien le comte de Bassompierre; car c'était dans son métier un meuble de fonds. Elle en détacha une mèche de cheveux qu'elle y avait déjà placée pour un autre enchantement et dont la concurrence

pouvait être nuisible à son nouveau dessin, et pria la dame de lui donner une douzaine des siens, arrachés un à un derrière l'oreille gauche. Puis elle descendit dans un petit jardin où se trouvait un gros chien noir qu'elle faisait passer pour son démon, et qu'elle avait dressé à mille tours singuliers. Le chien courut d'abord autour de la dame, lui lécha les pieds, et se dressa en aboyant du côté de l'occident. « J'apprends, dit la sorcière, que mes conjurations pour vous peuvent réussir seulement au coucher du soleil. Venez donc me prendre ce soir après vous être baignée d'abord, et ayez soin de répéter chaque quart d'heure, en mettant votre main droite sur votre œil gauche, « Brifcoc, Marctaf, Pirtuch. » Surtout abstenez-vous de toute prière, même avant et après diner, et prenez garde, si vous passez devant une église, de n'y pas jeter un regard : tout mon ouvrage serait détruit. »

La nuit venue, Marie Boudin conduisit la dame, toutes deux enveloppées d'une longue mante, dans un champ hors la porte du Temple. Le chien noir les accompagnait, et paraissait chercher quelque plante nécessaire à la conjuration. Trois fois il s'arrêta en poussant un hurlement différent, et trois fois la sorcière se baissa avec sa lanterne pour cueillir trois brins d'herbe qu'elle invita la dame à placer sur son sein. Puis elle arracha trois gros paquets de bruyère, et, arrivé au bord d'un trou d'où l'on tirait ordinairement du sable, elle aida la dame à y descendre. Alors Marie Boudin prit dans sa poche un étui qui contenait un morceau de fer, une pierre à feu et de l'étope. Elle fit brûler la bruyère sèche qu'elle avait cueillie, y jeta une petite image de cire qui se fondit aussitôt, et dont elle ramassa les restes avec une cuillère. Elle en forma plusieurs petites boules que la dame devait placer et garder toutes les nuits dans ses oreilles et sous ses aisselles. Après quoi elle lui demanda les trois brins d'herbe, les lia ensemble avec trois de ses cheveux, et en fit un paquet scellé avec un peu de la cire fondue. Elle le jeta trois fois vers la lune, pendant que le chien noir recommençait ses hurlemens. Ensuite elle se baissa vers

la terre pour remuer le feu qui paraissait éteint, il en sortit aussitôt une flamme bleuâtre et d'assez mauvaise odeur. « Mon charme a réussi, dit alors la sorcière, vous tiendrez dans vos bras celui que vous aimez, il ne vous reste plus qu'à brûler le petit paquet que voici, ce qui doit se faire dans votre chambre, le matin, avant tout autre occupation et dans votre habillement de nuit. Vous en recueillerez précieusement la cendre que vous répandrez sur une lettre écrite de votre sang, et il suffira que le comte la lise pour qu'il devienne sur le champ épris de vous sans vous connaître. » J'ai fini l'opération magique, en voilà pour cinquante pistoles*.

Je m'amusai beaucoup de cette singulière passion qui ne s'en fait pas aux charmes de la personne pour obtenir une conquête, et je dis à Durand que bien certainement celle que j'aimais n'avait pas besoin d'enchantemens pour plaire aux rois et aux princes, qu'il lui suffirait de se montrer pour mettre les plus dédaigneux à ses pieds; mais que j'espérais avoir gagné son cœur, qu'elle m'avait serré tendrement le bras, et que je serais bientôt, sans le secours de Marie Boudin, le plus fortuné des hommes.

Je courus bien vite chez madame Raineteau. Elle me parut un peu fatiguée; mais sa douce langueur était un nouvel attrait et de plus un encouragement. Je lui parlai ouvertement de mon amour. Je la pressai, je la suppliai d'y répondre. Elle m'opposa faiblement quelques mots de vertu et de devoir; mais ses yeux humides semblaient parler un autre langage. Enfin j'obtins d'elle la promesse d'un tête à tête. Seulement, comme elle vivait avec sa tante, elle me dit de chercher, près de son logis,

* Les mémoires, les romans et les satyres de cette époque sont remplis de ces enchantemens, dont les préparations n'étaient pas toujours aussi décentes. On y parle souvent de Marie Boudin et de son chien noir. L'amour n'était pas le seul but de ces conjurations. En 1612, le grand-écuyer duc de Bellegarde, jaloux de la faveur où était le maréchal d'Ancre, écouta des magiciens qui lui promirent de changer, en sa faveur, les affections de la reine. Le parlement instruisit, et le duc fut obligé de dire, pour s'excuser, que son dessein était de pure galanterie.

un lieu sûr et favorable au mystère, où elle se rendrait le lendemain. Je baisai ses belles mains avec mille transports de tendresse et de reconnaissance, et je courus aussitôt à la recherche de l'asile discret qui devait abriter nos amours. Je trouvai dans la maison d'une marchande une jolie chambre bien meublée, qui venait, me dit-on, d'être quittée par un mestre-de-camp parti pour la Champagne, au grand déplaisir d'une aimable présidente, et je me hâtai d'en envoyer la clé à madame Raigneteau pour qu'elle pût la visiter à son aise.

Le soir, je retournai chez elle, car je ne pouvais plus me passer de la voir, et sa présence seule était capable de me tromper sur la longueur du temps qu'il me fallait passer encore jusqu'au moment de mon bonheur. Elle me dit qu'elle avait vu notre chambre, qu'on ne pouvait mieux choisir, et qu'elle me remerciait beaucoup de mes soins, mais qu'elle ne pourrait m'en récompenser aussi promptement qu'elle l'eût voulu; qu'elle venait de recevoir une nouvelle doublement fâcheuse : elle était obligée de partir le lendemain pour Meaux en Brie, où sa mère se trouvait dangereusement malade; dès qu'elle serait de retour elle me ferait avertir, et m'attendrait dans la chambre dont elle gardait la clé.

Ce contre-temps était bien triste; mais elle mit à me l'annoncer tant de douces paroles, qu'il fallut bien me résigner. Comme j'allais la quitter : « J'oubliais, me dit-elle, que je voulais vous charger d'une petite affaire. Mon mari avait dans son emploi la solde des troupes suisses, et il me reste pour cela une assez forte somme à réclamer; car vous savez que ces pauvres financiers, qui comptent avec le roi, sont toujours en avances. On me chicane sur quelques bons, que l'on prétend n'être pas en règle, parce qu'il y manque la signature du colonel-général, qui est, je crois, le comte de Bassompierre. Comme vous avez accès auprès de lui, veuillez lui remettre, dès aujourd'hui, cette lettre où je lui explique mon embarras. » Et elle me dit adieu avec bonté, en me tendant sa main, où je remarquai une légère piqure que je baisai encore tendrement.

Pourquoi raconterai-je tout au long une disgrâce cruelle, le chagrin le plus cuisant qui ait jamais déchiré mon cœur ? Disons-le bien vite : cette femme qui avait employé la sorcière, c'était elle ; cette lettre, que j'eus la bonhomie de donner au comte de Bassompierre, en lui vantant le mérite de la dame qui la lui adressait, était écrite de son sang, saupoudrée de la cendre magique. Cette chambre que j'avais choisie était destinée à les recevoir une nuit, une seule nuit, car une passion bourgeoise ne pouvait espérer davantage de ce noble amant. C'est à ce plaisir de quelques heures, à ce contentement passer, qu'elle avait sacrifié un cœur qui se donnait sans réserve, toute une vie d'amour et de dévouement. Et moi, je n'avais été que l'instrument d'une envie désordonnée, le complaisant, le courtier d'une odieuse fantaisie !



LES PETITS ORPHELINS.

(La deuxième édition des *Tristes*, poésies par LOUIS BELMONTET, vient de paraître. Nous en extrayons les *Petits Orphelins*, qui ne peuvent manquer d'être lus avec un vif intérêt.)

L'hiver glace les champs, les beaux jours sont passés :
Malheur au pauvre sans demeure !
Loin des secours il faut qu'il meure :
Comme les champs alors tous les cœurs sont glacés.

De l'an renouvelé c'était la nuit première ;
Les mortels, revenant de la fête du jour,
Hâtaient leur joie et leur retour ;
Même un peu de bonheur visitait la chaumière.

Au seuil d'une chapelle assis,
Deux enfans, presque nus, et pâles de souffrance,
Appelaient des passans la sourde indifférence,
Soupirant de tristes récits.

Une lampe à leurs pieds éclairait leurs alarmes,
Et semblait supplier pour eux.

Le plus jeune, tremblant, chantait baigné de larmes
L'autre tendait sa main au refus des heureux.

« Nous voici deux enfans, nous n'avons plus de mère :

» Elle mourut hier en nous donnant son pain.

» Elle dort où dort notre père.

» Venez; nous avons froid, nous expirons de faim.

» L'étranger nous a dit : — Allez; j'ai ma famille;

» Est-ce vous que je dois nourrir? —

» Nous avons vu pleurer sa fille,

» Et pourtant nous allons mourir. »

Et sa voix touchante et plaintive
Frappait les airs de cris perdus :
La foule; sans les voir, s'échappait fugitive;
Et bientôt on ne passa plus.

Ils frappaient à la porte sainte,
Car leur mère avait dit que Dieu n'oubliait pas.
Rien ne leur répondait que l'écho de l'enceinte,
Rien ne venait que le trépas.

La lampe n'était pas éteinte;
L'heure d'un triste accent vint soupirer minuit.
Au loin d'un char de fête on entendit le bruit,
Mais on n'entendit plus de plainte.

Vers l'Église portant ses pas,
Un prêtre, au jour naissant, allant à la prière,
Les voit, blanchis de neige et couchés sur la pierre,
Les appelle en pleurant... Ils ne se lèvent pas.

Leur pauvre enfance, hélas! se tenait embrassée,
Pour conserver sans doute un reste de chaleur;
Et le couple immobile, effrayant de pâlour,
Tendait encor sa main glacée.

Le plus grand, de son corps couvrant l'autre à moitié,
Avait porté sa main aux lèvres de son frère,
Comme pour arrêter l'inutile prière,
Comme pour l'avertir qu'il n'est plus de pitié.

Ils dorment pour toujours, et la lampe encore veille :
On les plaint, on sait mieux plaindre que secourir.
Vers eux de toutes parts les pleurs viennent s'offrir ;
Mais on ne venait pas la veille.





LE DUEL.

NOUVELLE ALLEMANDE.

Nous étions en garnison; la ville était agréable, ses environs délicieux, ses habitans aimables et hospitaliers; mais ce qui en faisait un véritable séjour d'enchantement pour de jeunes officiers, c'était le grand nombre de jolies personnes qui s'y trouvaient. La veuve du général Von Unstrutt, dont la beauté avait fait beaucoup de bruit, y vivait retirée avec ses deux filles dont l'aînée venait d'épouser le capitaine de mon escadron. La cadette se nommait Mathilde; elle avait une figure angélique, et l'on ne pouvait soutenir son regard sans se sentir subjugué. Je le fus l'un des premiers; mais c'est en vain que je cherchai à la rencontrer dans les fêtes qui se succédaient chaque jour, la famille allait peu dans le monde, et je n'avais d'autre ressource que de faire caracoler mon cheval sous la fenêtre de la charmante fille, heureux d'obtenir un coup-d'œil, un sourire, et ayant assez bonne opinion de moi-même pour imaginer que je ferais bientôt impression sur son cœur.

Sur ces entrefaites, un jeune Polonais, Rosowski, vint re-

joindre notre régiment en qualité de lieutenant; il avait une physionomie expressive, une tournure élégante, des manières pleines de noblesse; c'était le plus bel officier de la compagnie. Son arrivée avait irrité notre amour-propre, mais quand nous le connûmes, nous proclamâmes sans regrets sa supériorité; il était impossible de ne pas l'aimer.

Rosowski seul semblait ne point s'apercevoir des avantages dont la nature l'avait comblé, et sa modestie, sa conduite respectueuse envers ses supérieurs, son amabilité avec ses égaux, son exactitude minutieuse à remplir ses devoirs, lui concilièrent l'esprit de tous ses camarades. Il se joignit d'abord à nos parties de jeunes gens, mais il y renonça insensiblement, et vécut presque solitaire.

Les interprétations ne manquèrent pas; Rosowski devint aux yeux de tous un amant malheureux, persécuté. J'avais un vif désir de connaître les motifs d'une conduite aussi singulière au milieu des plaisirs qui s'offraient de toutes parts. Un accident imprévu nous rapprocha, et fit naître entre nous une amitié à toute épreuve. Je sus alors que des malheurs de famille avaient renversé toute sa fortune, et que ne voulant point être à charge à ses parens, il regardait comme un devoir de se refuser tout superflu; sa fierté naturelle l'empêchait de recourir à ses amis, et je ne pus qu'applaudir à sa manière de voir.

Cependant je n'avais pas oublié Mathilde; je continuais toujours mes évolutions chevaleresques, mais sans succès, et comme je ne suis point partisan des passions malheureuses, je me promis d'en rester là. Ce fut le tour de Rosowski d'en être amoureux; il avait cru saisir quelques doux regards, et tout entier sous le charme de la séduction, il n'avait plus qu'un seul désir, celui de pouvoir parler à la belle enchanteresse.

Une occasion se présenta bientôt. Les officiers de la garnison donnèrent un bal, auquel furent invitées toutes les familles nobles de la ville, et lorsque nous entrâmes dans le brillant salon, nous vîmes Mathilde entourée d'une foule d'admirateurs.

Le jeune comte d'Hainfels était auprès d'elle ; un instant après ils walsaient ensemble.

L'heureux homme, soupira Rosowski. Mais, mon ami, lui dis-je, vous pouvez facilement jouir du même bonheur ; dans un bal, les danseurs sont toujours les bien-venus. Il me quitta, se perdit dans la foule, et quelque temps après je l'aperçus près de Mathilde, causant avec gaité et paraissant avoir oublié l'univers. Je remarquai que la veuve du général fixait sur eux un regard inquiet ; le comte d'Hainfels s'approcha, d'un air mécontent, du capitaine, et lui parla avec vivacité : je m'amusaiss fort de leur mauvaise humeur, et, entraîné par quelques camarades, je passai dans une pièce voisine pour prendre un verre de punch ; tout-à-coup je vis entrer Rosowski l'air décomposé. Eh bien ! qu'y a-t-il ? lui dis-je.

— Rien, répondit-il en voyant que tous les yeux se fixaient sur nous ; je venais vous dire que je m'en vais. — Je vous suis ; et nous quittâmes aussitôt la compagnie. Dès que nous fûmes dehors, je lui demandai la cause de son trouble.

— Je l'ai provoqué. — Qui ? d'Hainfels. — Non ; le capitaine ; le beau-frère de Mathilde. — Grand dieu ! et comment ? — Il m'a blessé dans le seul point où j'étais vulnérable ; le malheureux ! Et il me raconta que l'innocent plaisir que Mathilde avait pris à danser avec lui avait sans doute irrité l'orgueil du capitaine, qui favorisait les prétentions du comte d'Hainfels, et que l'insolence avec laquelle il lui avait fait sentir l'infériorité de son rang et son peu de fortune, rendait un duel inévitable.

On prit jour à une semaine de distance, pour que chacun put faire ses dernières dispositions ; on savait que les deux adversaires étaient trop bons tireurs pour que le résultat ne fût pas fatal à l'un d'eux. Si Rosowski avait eu l'avantage du premier coup, je n'aurais eu aucune crainte pour lui, car, à trente pas, il coupait un ducat, et son cheval soutenait le feu sans faire le plus léger mouvement. Mais le capitaine était renommé pour son adresse, et j'éprouvais une inquiétude extrême.

Le jour marqué parut enfin ; le duel devait avoir lieu assez

loin de la ville. En passant devant la maison du capitaine, nous vîmes, à la fenêtre, sa malheureuse femme, qui paraissait suivre des yeux son mari, que peut-être elle ne devait plus revoir. Le trot de nos chevaux l'arracha à ses tristes pensées, et elle disparut. Un domestique se tenait à la porte; Rosowski lui demanda si son maître était parti, et en reçut une réponse affirmative.

— Mon ami, allez devant, reprit-il. Il faut que je m'arrête ici, ou, si vous aimez mieux, venez avec moi. Nous sautâmes à terre. » « Conduisez-moi à votre maîtresse, continua-t-il. — Qu'allez-vous faire ? m'écriai-je. — Acquitter ma conscience. » Le domestique revint dire que sa maîtresse ne voulait voir personne. — Par le ciel, il faut que je lui parle; l'intention m'excusera; et il se précipita dans la maison avant que celui-ci eût pu le retenir.

Nous entrâmes; elle était assise sur un sofa, la figure cachée dans ses mains. Madame, dit Rosowski, je viens vous demander un moment d'entretien; vous le devez à vous-même, à votre famille, voulez-vous m'écouter. Elle leva sur lui des yeux noyés de larmes. — Ah! je ne puis voir la sœur de Mathilde pleurer, s'écria-t-il; recevez ma parole d'honneur, madame, que votre mari reviendra vers vous sain et sauf. » A ces mots il sortit précipitamment. Nous remontâmes sur nos chevaux, et pendant le reste du chemin, pas un seul mot n'échappa de nos lèvres. Je prévoyais trop ce qui devait arriver.

Le capitaine et son second étaient déjà sur le terrain; on échangea un froid salut; les formalités ordinaires remplies, les armes examinées, les adversaires se placèrent en face l'un de l'autre. Le capitaine reçut son pistolet, l'arma, et après une pause terrible, le coup partit; Rosowski resta immobile; la balle lui avait effleuré l'oreille. Il ajusta à son tour, puis déchargea son pistolet en l'air. Qu'est-ce, dit le capitaine en s'approchant. — Je ne tirerai point sur vous, dit Rosowski. — Faites feu, monsieur, ou je vais tirer une seconde fois, et il arma son second pistolet. — C'est votre tour,

monsieur, tirez, j'ai donné ma parole, et je ne tirerai point sur vous. — Que signifie cela, et à qui? — A une infortunée qui n'était pour rien dans cette affaire, et qui pouvait avoir à déplorer la perte de son mari. Personne, monsieur, sur la terre, ne me fera manquer à ma parole; vous voyez que mon pistolet est déchargé, ainsi c'est votre tour, tirez.

Le capitaine resta un instant indécis; puis jetant son pistolet loin de lui, il mit pied à terre et courut vers Rosowski en lui tendant la main.

Vous êtes un noble jeune homme que j'ai méconnu, lui dit-il, pardonnez-moi, et accordez-moi votre amitié. Un embrassement scella la réconciliation.

Nous galopâmes vers la ville; à la porte du capitaine, Rosowski voulut prendre congé de lui, mais celui-ci le retint en s'écriant : Sans toi, mon ami, je ne veux point la voir. Mon Amélie connaîtra la générosité de mon adversaire. Et en dépit de sa résistance il le força d'entrer.

Amélie se jeta dans les bras de son mari; sa sœur la suivait, brillante de grâce et de beauté, la joie peinte dans le regard.

Après sa première campagne, Rosowski était l'heureux époux de Mathilde.

(*Le Pirate.*)



LA FOURMI LÉGIONNAIRE.

Il existe une espèce de fourmis dont les mœurs sont extrêmement curieuses. Huber la nomme amazone ou fourmi légionnaire, et M. Latreille, *Formica rufescens*. Ces fourmis sont belliqueuses et fortes; mais incapables d'aucune industrie. L'observation a conduit Huber à reconnaître qu'elles ne pouvaient se passer d'esclaves, et qu'elles attaquaient, pour s'en procurer, les fourmilières des autres espèces, volaient les petits, les élevaient et se déchargeant sur les étrangers de tous les soins domestiques, trouvaient ainsi le moyen de s'épargner tout travail. Ces esclaves se distinguent de leurs maîtres par leur couleur qui est d'un noir cendré, assez foncé, tandis que celle des maîtres est beaucoup plus claire. La fourmi esclave est un insecte industrieux, pacifique, et sans aiguillon; la fourmi légionnaire au contraire, est courageuse, armée et paresseuse. Ces deux espèces ont l'une pour l'autre, malgré l'asservissement de la première, un attachement très-vif; exemple frappant des modifications dont l'instinct des animaux est susceptible, puisque dans cette circonstance, l'éducation éteint l'antipathie naturelle de la fourmi cendrée pour toutes les autres variétés de son espèce.

Dans leurs attaques, jamais les fourmis légionnaires ne font

les fourmis noires prisonnières quand elles sont âgées, sachant peut-être par expérience que dans l'âge adulte, l'amour du lieu natal et toutes les idées qui s'y rattachent, offrent de très-grands obstacles à un changement d'habitude et de lieu. Dans ces mêmes occasions, elles ne versent point de sang; elles cherchent seulement les petits, et dès qu'elles les ont trouvés, elles se hâtent de s'enfuir en les emportant. Les esclaves qu'elles se procurent ainsi et qu'elles élèvent au milieu d'elles ne sont pas seulement chargés des soins intérieurs; il faut encore qu'ils pourvoient à la nourriture de leurs maîtres, et ces fidèles et affectionnés serviteurs n'épargnent ni peines ni travail pour que ceux-ci ne manquent de rien. Huber renferma trente fourmis légionnaires avec plusieurs œufs et plusieurs petits de leur propre espèce dans un bocal, remplit le fond d'une couche épaisse de terre de manière à ce qu'elles pussent aisément se faire une fourmilière, et y mit en outre du miel pour leur nourriture; mais privées de leurs esclaves, les fourmis ne surent rien faire de tout cela, et en deux jours 15 moururent de faim, les 15 autres étaient faibles et languissantes; Huber prenant pitié de leur état, leur rendit un de leurs esclaves. Cette petite créature toute seule creusa des trous dans la terre pour loger ses maîtres, rassembla leurs œufs, mit toutes choses en bon ordre et conserva la vie des quinze fourmis qui allaient périr, en leur donnant à manger.

(*London and Paris observer.*)



CHRONIQUE.

19 JUIN.

Jean Prunière, prévenu d'assassinat, avait été conduit dans les prisons de Montluçon où il était surveillé avec soin à cause de son caractère audacieux et entreprenant. Tout-à-coup, il disparaît sans laisser la moindre trace de son évasion, et les recherches les plus scrupuleuses ne peuvent percer le mystère qui entoure sa fuite. On n'avait plus d'espoir de le découvrir, lorsque le 27 mai, à cinq heures du soir, le concierge arrêté près des lieux d'aisance de la cour des femmes, croit entendre un gémissement prolongé comme le râle d'un mourant; il s'approche,.... plus de doute : un homme est là sous terre, ce ne peut être que son prisonnier. Aussitôt diverses ouvertures sont pratiquées dans l'intérieur du cachot, puis au dehors, et des cris sourds, entrecoupés d'un silence effrayant, dissipent tous les doutes. Conduits par ces sinistres indices, les travailleurs font une dernière ouverture dans la rue Dauphine, et là, dans un conduit de 8 pouces carrés, d'une pente très-rapide et pleine de matières dégoûtantes, on trouve couché sur le côté droit le malheureux Prunière expirant.... Le sang s'est porté à la tête, la figure en est couverte, de hideuses plaies se sont formées sur

le corps, et les pieds, d'une couleur livide, vont entrer en putréfaction! — Prunière est resté cent vingt-deux heures dans ce conduit de fosse d'aisance, où il a été arrêté par une pierre qui en obstruait le passage. Exténué de fatigue dans ce court mais pénible trajet, il n'avait pu se trainer en arrière jusqu'au point d'où il était parti. Les soins les plus pressés et la robuste constitution de cet infortuné prolongeront sa vie jusqu'au moment peut-être où la société la réclamera; mais la mort judiciaire lui paraîtra toujours douce en comparaison de sa cruelle agonie!

— Le mois dernier, trois Basques vigoureux venaient de traverser la Nive, chargés d'énormes sacs de cacao. Ils cheminaient lestement malgré leur pesant fardeau et croyaient avoir échappé à tous les dangers, lorsque, à l'improviste, plusieurs douaniers débusquent de derrière une haie, et leur interdisant le chemin, leur ordonnent de se rendre. Fais à de pareilles rencontres, les Basques abandonnent leurs balots et s'échappent en fuyant vers la Nive. Vivement poursuivis, ces courageux contrebandiers ne veulent pas se laisser trainer devant une Cour d'assises, tous trois, sans hésiter, se précipitent dans la rivière, et, entraînés par le courant, ils disparaissent bientôt sous les flots.

— Il y a quelques jours, une voiture à vapeur a parcouru les rues de Londres, au grand étonnement de la foule, qui ne pouvait y découvrir aucune impulsion apparente. Il n'en sortait ni fumée, ni aucun bruit; elle semblait se mouvoir par sa propre volonté, passait à côté de chevaux sans leur donner la moindre alarme, décrivait des demi-cercles aux coins des rues, se livrait de temps en temps à des courses rapides avec les stan-hopes et les cabriolets, et volait avec la même rapidité et du même pas assuré sur le terrain plus inégal. Cinq personnes et une dame se tenaient très à leur aise; une personne dirigeait le moteur, et une autre était assise très-indifféremment sur le derrière, quoiqu'elle fût sans doute là pour soigner l'eau et le charbon. La voiture était d'une construction légère et conve-

nable, sans être plus grande ni plus pesante qu'un phaéton de moyenne dimension. Elle marchait sans la moindre secousse, et faisait de 2 à 4 lieues par heure, au gré de ceux qu'elle voiturait. Elle s'arrêtait, accélérât ou diminuait sa vitesse avec la rapidité de la pensée.

— Une fête d'une nature bien rare a été célébrée à Stuttgart le 23 mai. 138 officiers et employés militaires du Wurtemberg, seuls débris des nombreux bataillons de cette nation, qui prirent part à la mémorable campagne de Russie, s'étaient rassemblés de tous les points pour consacrer solennellement ensemble quelques heures au souvenir de cette grande et terrible époque.

La réunion a eu lieu dans une vaste salle décorée de tableaux représentant les scènes tour à tour bizarres, héroïques et désastreuses dont ce temps fut témoin. Le ministre de la guerre, qui présidait l'assemblée, prononça un discours analogue à la circonstance, après quoi commença un splendide repas. Vers le milieu du festin, la porte de la salle s'ouvrit et le roi entra suivi d'un seul aide-de-camp. Les expressions de la plus vive reconnaissance accueillirent cette faveur inattendue; S. M. prit part au repas, et passa une heure et demie dans le sein de cette réunion que son auguste présence rendait plus imposante encore.

— Un combat de deux boxeurs, Mac-Kay, écossais et Byrn, irlandais, a eu lieu dernièrement à Londres. Un journal anglais, sans doute celui des crocheteurs, consacre plusieurs colonnes à la description des feintes, contre-feintes, parades et coups portés dans chacun des quarante-sept engagements qui ont précédé la victoire. Du reste, tout s'est fort bien passé, si ce n'est que Byrn, qui était resté privé de tout sentiment sur le champ de bataille, est mort le lendemain par suite des contusions qu'il avait reçues.

THÉÂTRES.

Un homme d'esprit qu'on aurait soupçonné d'adopter les exagérations de nos littérateurs nouveaux, a le premier stigmatisé leur coterie par un mot qui est entré sur-le-champ dans la polémique comme une épithète juste et énergique. La *camaraderie* désignait parfaitement la croisade nouvelle formée contre le bon goût et les traditions de notre littérature, et surtout cette alliance nouvelle, cette réciprocité d'éloges et d'admiration qui unissaient tous ces génies inconnus, qu'on aurait pu croire imberbes, si leurs moustaches, leurs favoris, leur barbe longue n'avaient point démenti cette opinion. C'est sous le titre de *Camaraderie en deux tableaux* que deux hommes d'esprit viennent de composer les *Brioches à la mode* ou le *Pâtissier Anglais*, excellente satire en vaudeville que le théâtre des Variétés a représentée il y a peu de jours.

Dans cet ouvrage l'intrigue est nulle : les auteurs n'ont cherché qu'un cadre où ils pussent faire paraître successivement le *Roi de Bohême et ses sept châteaux*, *Manon Lescaut*, le *Déluge*, *l'Ane mort* et la *Femme guillotinée*, *Rafaël*, *Hernani*, etc., etc., et ils ont spirituellement attaqué tous ces petits trophées de la petite école romantique.

On a beaucoup ri d'une ballade récitée par Odry : elle est intitulée à *elle* et obtiendra certainement un succès de vogue.

J'aime un fantôme long d'une aune,
Dont le regard roule un feu ;
J'aime à contempler un corps jaune
S'enlaçant avec un corps bleu.

J'aime une sorcière accroupie
Sur le manche d'un vieux balai.
J'aime à contempler l'eau croupie
Quand d'amour je médite un lai.

J'aime aussi que le cœur se nâvre
A l'aspect d'un beau corps noyé.
J'aime à contempler un cadavre
dont les membres ont verdoyé.

Mais elle quand je dois l'attendre ,
Quand sur un tronc je me vais seoir ,
Oh ! que c'est pitié de m'entendre ,
Ah ! que c'est pitié de me voir .

Je brûle , j'ai du vague à l'âme ,
J'aurai dix-neuf ans vienne l'aoùt ;
Je demande un baiser de femme
Comme un pauvre demande un sou.

Le couplet suivant entre le romantique et le classique a aussi fait beaucoup rire.

Nous ferons la barbe à Molière ,
Nous ferons la barbe à Boileau ,
Nous ferons la barbe à Voltaire ,
Nous ferons la barbe à Rousseau.

— Les dames du siècle où nous sommes
Pourraient dire qu'avant d'oser
Faire la barbe à nos grands hommes ,
Vous feriez bien , messieurs , de vous raser.

— La direction du *théâtre des Nouveautés* vient de passer dans les mains de M. Laurent qui apporte avec lui le privilège des théâtres étrangers. Cette nouvelle tentative relèvera-t-elle enfin une entreprise qui semblait appelée à tant de succès et qui a essuyé jusqu'ici tant de revers ?

— Depuis quelque temps, peu de pièces nouvelles ont été représentées. Le *Gymnase*, après avoir exploité Philippe, va se fermer pendant plusieurs mois. Potier a ramené à la *Porte-Saint-Martin* tout le vieux répertoire. *Franconi* joue le Déluge sans interruption. L'*Ambigu* est en travail d'une nouvelle direction et les grands théâtres eux-mêmes se trouvent dans un état de langueur. La *Comédie Française* livrée aux *Jeunes hommes* ne sait plus où donner de la tête depuis que M^{lle} Mars a emporté Hernani avec elle. L'*Opéra-Comique* paraît livré à de grands embarras financiers et l'*Opéra* obtient encore de bonnes recettes avec Manon Lescaut. Un début remarquable vient d'y avoir lieu : c'est M^{lle} Leroux, sœur de Mme Dabadie. Cette jeune artiste a une jolie voix, un jeu spirituel et gracieux et prouve que si le frère de Piron n'était qu'un sot, toutes les familles ne sont pas réduites à n'avoir qu'un talent dans leur sein.



REVUE DES MODES.

Les fêtes qui ont été données à LL. MM. Napolitaines nous ont montré tout ce que l'on pouvait attendre de luxe dans une saison, où de coutume, les grandes parures semblent être prohibées. La cour elle-même paraît aujourd'hui donner l'exemple de la simplicité; car S. A. R. Madame et son auguste famille se montrent aux théâtres, parcourent nos plus grands magasins et font leur promenade du matin dans des toilettes extrêmement négligées. Dans les plus nombreuses réunions, les organdis brodés en laine-cachemire ou soie de couleur peuvent se classer parmi les robes les plus élégantes. Cette broderie consiste souvent dans des bouquets semés ou de petites guirlandes formant colonnes en remontant vers la ceinture, et séparées l'une de l'autre par l'intervalle de quelques pouces.

Dans ce genre, la plus jolie robe que nous ayons vue était à colonnes de feuillage brodées en soie nuancée; l'intervalle qui séparait les colonnes était rempli par un semé de petits pois d'or. Chaque colonne se terminait, au-dessus de l'ourlet, par un bouquet de feuillage également brodé, et retombant en gerbe sur l'ourlet qui était parsemé de pois d'or. La parure portée avec cette robe était ravissante : c'était un collier de feuilles en émail vert d'où s'échappaient des grappes de perles

en or. Les boucles d'oreilles étaient aussi formées d'une grappe d'or retenue par trois feuilles d'émail vert. Une guirlande d'épis d'or, entremêlée de feuillage, placée très-bas sur le front, complétait ce charmant costume.

— On voit, pour élégant négligé, des peignoirs en mousseline brodée au plumetis, portés sur des robes en gros de Naples blanc ou paille. Quelquefois ces peignoirs sont attachés sur le devant par des nœuds en rubans de gaze de la même nuance que la robe de dessous. Ils ont presque tous une double pélerine carrée ou une pélerine formant schall, dont les pointes s'arrêtent sous la ceinture.

— Nous citerons comme une des plus jolies toilettes de matin, une redingote, en organdi rose très-tendre, entourée au bas du jupon, sur les deux devant et au bord de la pélerine, par un point d'Angleterre haut de quatre doigts. Cette redingote était portée sur une robe de gros de Naples blanc. La ceinture et les bracelets en rubans roses étaient arrêtés par des boucles en émail. Une chaîne d'émail faisait trois fois le tour de la poitrine, et soutenait une cassolette d'une rare beauté. Le chapeau destiné à compléter cette toilette était une demi-capote en paille de riz, doublée de crêpe rosé et entourée d'un voile *de point* de la hauteur d'une blonde. Un seul large ruban de gaze traversait la forme et revenait se nouer sur la passe.

— Des costumes du même genre, mais beaucoup plus modestes, se composent de redingotes en organdi à raies mates et claires, entourées partout de jolies dentelles. On garnit de même des redingotes en mousseline à lignes de couleur. En général on porte beaucoup de robes ouvertes cette année.

— On fait aussi beaucoup de corsages séparés du jupon; ils forment canezous, se croisent sur le devant, ont des pélerines tombant en jockeys sur les épaules, et sont richement garnies, tandis que le jupon doit être complètement uni.

— On voit beaucoup de canezous formant schall, n'ayant pas de couture sur les épaules. Ce qui forme le jockey, en

retombant sur la manche, est fendu au milieu afin de ne pas gêner les plis de la manche.

— On porte moins de plumes blanches sur la paille d'Italie. Celles couleur paille sont de meilleur goût.

— Les bijoux d'émail sont très à la mode. On fait des colliers en plaques ou lozanges d'émail, dans lesquels sont incrustées des pierres de couleur. On voit des bagues d'une largeur démesurée et qui couvrent le doigt presque jusqu'à la première phalange. Les bracelets les plus modernes sont une grecque à jour en émail ou en or bruni; mais de tous les bijoux, les plus en vogue sont les épingles à gros médaillons gothiques. Les boutons varient tous les jours de formes, de goût et de couleurs. On en porte quelquefois jusqu'à cinq, formés de cinq pierres de couleurs différentes, entourées de petits diamans. Une très-jolie femme a reçu cette semaine, pour le jour de sa fête, une garniture semblable du prix de dix mille francs.



MIRABEAU VENDU.

L'or était répandu sur les tables, les joueurs gardaient un profond silence, chacun dévorait en secret ses espérances ou ses craintes. Les fronts étaient calmes, et même un sourire venait de temps en temps effleurer les lèvres de celui peut-être dont le cœur bondissant était prêt à rompre sa poitrine. Tel était l'usage : il fallait savoir se montrer au-dessus de la fortune; usage assez philosophique, et la juste conséquence de cette démarche qui nous force à la braver. Mais cette démarche est-elle philosophique ?

Les tables sont abandonnées, la musique a commencé, le bal est ouvert.... Vous que l'âge n'a pas encore appesantis, courez. Dans votre main, prenez la main d'une jeune danseuse, belle de plaisir et d'appareil; demeurez un instant à la contempler, puis au signal de la mesure...

Tous les joueurs ne se sont pas levés : dans cette embrasure, auprès d'un sofa abandonné, il en est deux qui sont restés insensibles aux plaisirs qu'a promis l'orchestre. Qui sont-ils ? l'un, tous les deux descendent de famille illustre; le ciel les fit patriciens. Leur destinée n'a pas été la même toutefois; égaux tous deux au maillot, ils ont pris la robe virile d'une façon bien

différente. Le plus jeune, ou du moins celui qui semble le mieux avoir bravé le temps, a des gestes qui commandent, *un front dominateur*, des yeux.... Mais pourquoi chercher à le dépeindre? Ses traits sont connus de tous. Le nom de Mirabeau ne frappe plus une oreille, sans qu'on se le représente avec cette puissance de physionomie dont la nature l'avait doué pour rendre ses paroles plus irrésistibles.

L'un des deux joueurs était donc Mirabeau, ce Mirabeau! l'autre un certain comte D....s, grand homme de cour, célèbre parmi les courtisans.

— Non, disait Mirabeau, la fortune ne me fut jamais plus cruelle. Trois mille louis! vous êtes heureux, comte D....s.

— Je voudrais que la chance contraire vous eût été dix fois plus favorable, et vous voir aujourd'hui revenir au milieu de nous.

— Et qu'y ferais-je au milieu de vous, D....s? Quel intérêt m'y appellerait?

— Quel intérêt! Mirabeau? L'intérêt du roi, de la France, de votre renommée.

— Quant à l'intérêt de ma renommée, laissons-le de côté; mais j'ignore comment je pourrais être utile au roi, sans faire l'abandon des principes que j'ai rendus assez publics pour ne jamais les démentir.

— Eh! qui vous parle de démentir vos principes? Mais séparez-vous de ce ramas d'*aboyeurs* qui ne les comprennent point, et veulent élever une république sur les débris de la monarchie. Restez tel que vous êtes; mais n'allez pas plus loin. Le roi vous devra une reconnaissance éternelle.

— Les rois, comte D....s, oublient souvent les services de leurs sujets; ils n'ont de mémoire que pour les offenses. C'est compter sur peu de chose que compter sur la reconnaissance des rois. J'irais aujourd'hui grossir vos rangs, on me flatterait demain, après-demain; dans huit jours, n'étant plus à craindre, on dirait en me regardant à peine: c'est ce Mirabeau qui *faisait tant de bruit!*

— Mais le roi vous donnera des preuves du prix qu'il attache à vos services, et d'avance, il vous mettra à même de ne pas craindre les caprices d'une faveur incertaine.

— Je sais que le roi Louis XVI a un cœur droit, qu'il aime son peuple, qu'il...

— Deux millions, Mirabeau, vous seront versés pour que vous puissiez à loisir sauver le vaisseau de l'état.

— Deux millions!

— Venez, demain soir, chez M. de C.....

Il resta un instant sans répondre; mais, passant la main sur son front: « J'irai, » dit-il d'une voix étouffée.

Ils se séparèrent pour se mêler à la foule. Le bal finit à cinq heures. Mirabeau s'était couché; mais il ne put dormir: il se leva, et, se promenant à grands pas dans sa chambre.

« Qu'ai-je promis?... Ma honte, mon déshonneur; oui, l'histoire l'écrira en caractères ineffaçables; l'histoire qui a des pages pour la gloire et pour l'infamie; et moi, j'avais tant de droits, ma page de gloire était si belle!... Sur le revers, on lira...

» Qui, moi, traître à la cause du peuple, moi, l'appui de cette cour, qui tremblait à ma voix, que j'avais fait rentrer dans son néant. On ne voudra pas le croire, et ma popularité survivra aux vertus qui l'avaient méritée.

» Qu'ils sont enivrés ces élans du cœur, cet enthousiasme qu'un grand peuple manifeste sur votre passage! O divins transports dont mon âme fut saisie, lorsque, pour la première fois, le nom de Mirabeau, répété par cent mille bouches, était mêlé aux noms sacrés de liberté et de patrie!

» Si jamais ce fatal secret est connu, et il le sera, la haine se mesurera sur l'amour que j'avais inspiré, et quelle excuse?

» De l'or! ah! oui, de l'or. Il m'en faut. Notre vie est courte; je veux en user, de la vie. J'ai besoin d'être prodigue, il me faut de l'or. Peuple, que n'as-tu deviné les besoins de ton tribun? Ton amour lui était cher à coup sûr; mais en payant ta dette au citoyen, tu as oublié l'homme.

» Eux! ils se sont adressés à l'homme, et, fatale nécessité! l'homme l'emporte sur le citoyen. Oui, je défendrai le trône contre le flot populaire; je lutterai contre la tempête que j'avais appelée.

» Et d'ailleurs, il est temps peut-être de mettre un terme à toutes ces innovations qui bouleversent le royaume: mon rôle était peut-être terminé. Je veux m'arrêter, je le voulais... mais on reviendra sur le passé. On rétablira.... Non, ils n'oseraient. »

Il sortit, les deux mains dans ses poches. Il prit le chemin des Tuileries; il y rencontra R....r: ils se promenèrent ensemble. La conversation s'engagea difficilement; ils ne se parlaient que par monosyllabes. De temps en temps, ils étaient distraits par des hommes du peuple qui venaient appeler Mirabeau le sauveur de la patrie, et Mirabeau disait à R....r: « Mon ami, avez-vous de l'argent? faites-moi le plaisir de donner un écu à cet homme. » Et il payait ainsi sa popularité avec la bourse de ses amis.

R....r. — L'argent est le roi du monde: c'est de tous les tyrans le seul qu'on ne pourra détrôner. Philippe avait raison, pour ouvrir des murailles, il n'est pas de machine de guerre plus terrible. Tout est à vous, avec l'argent; tout, excepté la gloire; car elle ne se vend pas, j'entends celle qui nous survit, qui survit au marbre où nos cendres sont renfermées. Une couronne, une armée, des courtisans ne sont point hors de prix; mais votre renommée, Mirabeau, votre histoire, cette voix éloquente...: tout cela est à vous seul. Inaltérable propriété, vous ne pouvez la perdre que par la honte ou l'infamie: elle est acquise au génie seul.

MIRABEAU, avec indifférence. — La gloire! qu'est-ce que la gloire? Rien. Je ne l'ai jamais désirée, je me suis fait une réputation sans la chercher. C'est souvent un fardeau que la gloire; pour vivre dans l'avenir, on vit mal dans le présent. Je voudrais être obscur, mais riche, entouré d'amis riches aussi. La tribune me fatigue, j'en suis assommé.

R.....R. — Quel changement! qu'est devenu cet amour du peuple et de la liberté où votre génie puisa tant d'inspirations? cette haine contre la tyrannie des grands qui vous trouvèrent trop grand pour eux, est-elle donc évanouie?

MIRABEAU. — Le peuple ne mérite pas qu'on le défende. Sait-il jouir de la liberté, lui, bête aveugle, qui ne la connaît point? C'est un esclave-né, qui doit mourir esclave.

R.....R. — À merveille, mais il fallait tenir ce langage quand la France, attentive, avait les yeux fixés sur vous. Ce n'est point ainsi que Mirabeau s'est fait connaître.

MIRABEAU. — Mais alors, des abus existaient. Je prêtai, pour les détruire, le secours d'une indignation excitée par des mesures personnelles. Ces abus ont été détruits : faut-il que d'autres les remplacent? Mieux vaut encore plier sous la verge royale, qu'être dévoré par l'hydre populaire.

R.....R. — Prenez garde : en changeant, vous ne changerez pas le cours des événemens. Une révolution est plus forte qu'un homme, quel que soit cet homme; eût-il les épaules d'Atlas à lui opposer, il sera entraîné par le torrent. Puisque l'impulsion est donnée, il est plus sage de se mettre à la tête du mouvement pour le diriger, tout préparé à déposer les armes, quand ce grand corps, fatigué, s'arrêtera de lui-même.

Si vous vous séparez de la cause du peuple, vous serez isolé; d'autres vous succéderont, et auront pour récompense le dévouement et l'enthousiasme, qui étaient moins accordés à Mirabeau qu'à l'homme qui représente le peuple français; d'autres vous succéderont, qui nourrissent peut-être des pensées criminelles, qui auront à se venger de l'obscurité où votre grand nom les avait cachés.

Et qui voudra croire à la sincérité de vos nouvelles doctrines? On ne le pourrait qu'aux dépens de la sincérité de vos premières, et fourbe avant ou après, vous n'échapperez point à cette terrible accusation.

Combien vos rivaux de gloire se réjouiront au fond de leur âme, quand ils vous verront réduit au silence, par la fausse

position où vous allez vous placer, eux qui sont vos rivaux, surtout par leur dévouement aux intérêts de la liberté. Je vois déjà Barnave grandir sa renommée sur les débris de la vôtre ; Barnave...

MIRABEAU. — Ne me parlez pas de ce jeune homme ; je l'aime, je l'estime...

Ils étaient arrivés au bout de la terrasse. D.....s les y rencontra : « Ce soir, dit-il à Mirabeau, au milieu de tous les plaisirs... On viendra : faut-il compter sur vous ? »

— Je m'y présenterai. Adieu ! »

Ils se quittèrent tous trois.

Armoire de fer. — REVUE DES REVUES.





HARMONIES
POÉTIQUES ET RELIGIEUSES

DE

M. ALPHONSE DE LAMARTINE.

LA SOURCE DANS LES BOIS D*.**



Source limpide et murmurante,
Qui de la fente du rocher
Jaillis en nappe transparente
Sur l'herbe que tu vas coucher.

Le marbre arrondi de Carrare,
Où tu bouillonnais autrefois,
Laisse fuir ton flot qui s'égare
Sur l'humide tapis des bois.

Ton dauphin verdi par le lierre
Ne lance plus de ses naseaux,
En jets ondoyans de lumière,
L'orgueilleuse écume des eaux.

LE MERCURE DES SALONS.

Tu n'as plus pour temple et pour ombre
Que ces hêtres majestueux
Qui penchent leur tronc vaste et sombre
Sur tes flots dépouillés comme eux.

La feuille que jaunit l'automne
S'en détache et ride ton sein,
Et la mousse verte couronne
Les bords usés de ton bassin.

Mais tu n'es pas lasse d'éclorre ;
Semblable à ces cœurs généreux
Qui, méconnus, s'ouvrent encore
Pour se répandre aux malheureux.

Penché sur ta coupe brisée,
Je vois tes flots ensevelis,
Filtrer comme une humble rosée
Sous les cailloux que tu polis.

J'entends la goutte harmonieuse
Tomber, tomber et retentir
Comme une voix mélodieuse
Qu'entrecoupe un tendre soupir.

Les images de ma jeunesse
S'élèvent avec cette voix ;
Elles m'inondent de tristesse,
Et je me souviens d'autrefois.

Dans combien de soucis et d'âges,
O toi que j'entends murmurer !
N'ai-je pas cherché tes rivages,
Ou pour jouir ou pour pleurer ?

A combien de scènes passées
Ton bruit rêveur s'est-il mêlé ?
Quelle de mes tristes pensées
Avec tes flots n'a pas coulé ?

Où, c'est moi que tu vis naguères,
Mes blonds cheveux livrés au vent,
Irriter tes vagues légères
Faites pour la main d'un enfant.

C'est moi qui, couché sous les voûtes
Que ces arbres courbent sur toi,
Voyais, plus nombreux que tes gouttes,
Mes songes flotter devant moi.

L'horizon trompeur de cet âge
Brillait, comme on voit, le matin,
L'aurore dorer le nuage
Qui doit l'obscurcir en chemin.

Plus tard, battu par la tempête,
Déplorant l'absence ou la mort,
Que de fois j'appuyais ma tête
Sur le rocher dont ton flot sort.

Dans mes mains cachant mon visage,
Je te regardais sans te voir,
Et comme des gouttes d'orage
Mes larmes troublaient ton miroir.

Mon cœur, pour exhaler sa peine,
Ne s'en fait qu'à tes échos;
Car tes sanglots, chère fontaine,
Semblaient répondre à mes sanglots.

Et maintenant je viens encore,
Mené par l'instinct d'autrefois,
Écouter ta chute sonore
Bruire à l'ombre des grands bois.

Mais les fugitives pensées
Ne suivent plus tes flots errans,
Comme ces feuilles dispersées
Que ton onde emporte aux torrens.

D'un monde qui les importune,
Elles reviennent à ta voix,
Aux rayons muets de la lune,
Se recueillir au fond des bois.

Oubliant le fleuve où t'entraîne
Ta course que rien ne suspend,
Je remonte de veine en veine
Jusqu'à la main qui te répand.

Je te vois, fille des nuages,
Flottant en vagues de vapeurs,
Ruisseler avec les orages
Ou distiller au sein des fleurs.

Le roc altéré le dévore
Dans l'abîme où grondent tes eaux,
Où le gazon, par chaque pore,
Boit goutte à goutte tes cristaux.

Tu filtres, perle virginalé,
Dans des creusets mystérieux,
Jusqu'à ce que ton onde égale
L'azur étincelant des cieux.

Tu parais, le désert s'anime ;
Une baleine sort de tes eaux,
Le vieux chêne élargit sa cime
Pour t'ombrager de ses rameaux.

Le jour flotte de feuille en feuille,
L'oiseau chante sur ton chemin,
Et l'homme à genoux te recueille
Dans l'or, ou le creux de sa main.

Et la feuille aux feuilles s'entasse,
Et fidèle au doigt qui t'a dit :
Coule ici pour l'oiseau qui passe !
Ton flot murmurant l'avertit ;

Et moi, tu m'attends pour me dire :
Vois ici la main de ton Dieu !
Ce prodige que l'ange admire,
De sa sagesse n'est qu'un jeu.

Ton recueillement, ton murmure,
Semblent lui préparer mon cœur,
L'amour sacré de la nature
Est le premier hymne à l'auteur.

A chaque plainte de ton onde,
Je sens retentir avec toi
Je ne sais quelle voix profonde
Qui l'annonce et le chante en moi.

Mon cœur grossi par mes pensées
Comme tes flots dans ton bassin,
Sent sur mes lèvres oppressées
L'amour déborder de mon sein.

La prière brûlant d'éclorre,
S'échappe en rapides accens,
Et je lui dis : toi que j'adore,
Reçois ces larmes pour encens.

Ainsi me revoit ton rivage
Aujourd'hui, différent d'hier ;
Le cygne change de plumage,
La feuille tombe avec l'hiver.

Bientôt tu me verras peut-être,
Pendant sur toi mes cheveux blancs,
Cueillir un rameau de ton hêtre,
Pour appuyer mes pas tremblans.

Assis sur un banc de ta mousse,
Sentant mes jours prêts à tarir,
Instruit par ta pente si douce,
Tes flots m'apprendront à mourir !

En les voyant fuir goutte à goutte
Et disparaître flot à flot,
Voilà, me dirai-je, la route
Où mes jours les suivront bientôt.

Combien m'en reste-t-il encore?
Qu'importe? Je vais où tu cours;
Le soir pour nous touche à l'aurore :
Coulez, ô flots, coulez toujours!



L'HOMME MYSTÉRIEUX.

Je suis Anglais de naissance. Mes premières années se sont passées à N.... Je n'ai jamais eu ni frères ni sœurs. J'étais encore au berceau quand ma mère mourut, et mon père fut le seul compagnon de mes jeux, mon unique protecteur sur la terre; comme il descendait d'une noble et ancienne maison et qu'il était le dernier de ses frères, il se détermina à fuir la société des hommes, à abandonner sa patrie et ses amis pour aller vivre sur un rocher désert.

Versé dans les sciences physiques, mais ne connaissant guères autre chose, il m'apprit tout ce qu'il savait. Le reste de mon éducation, la nature s'en chargea; elle grava profondément et silencieusement dans mon cœur ses sauvages leçons. Elle enseigna à mes pieds à courir, à mon bras à frapper et donna la vie à mes passions. L'habitude que je pris de rapporter à elles toutes mes pensées, même les plus étranges, rendit mon humeur sombre et farouche. Soumis en tout à ses lois, je fuyais tout ce qui n'était pas elle, et la société de l'homme, et les doux sourires de la femme, et la tendre voix de l'enfance, et les liens, les espérances, les plaisirs, le but de l'existence humaine comme autant de tortures et de malédictions. Cependant malgré la rigueur du climat sur le rocher triste et nu que

nous habitons, j'avais des jouissances inconnues aux habitans blâsés des villes, des jouissances innombrables, variées, continues, elles pouvaient toutes se dépeindre par un seul mot : la *solitude*!

J'atteignais ma dix-huitième année quand mon père mourut. L'un de mes oncles m'offrit sa protection et j'allai à Londres. Sombre et sauvage comme je l'étais, étranger à tous les usages de la vie sociale, je ne rencontrai personne qui put vivre avec moi, personne qui se sentit heureux ou à l'aise en ma présence. Cela me blessa et je haïs les autres de ce qu'ils ne pouvaient m'aimer. Trois ans s'écoulèrent de la sorte. Ma majorité étant venue, je réclamai mes biens. Plein de dégoût et de mépris pour la vie du monde, n'aspirant qu'après la solitude, je pris le parti de voyager, d'aller visiter ces terres lointaines et désertes que d'autres, avant moi, avaient peut-être vues, mais dont aucun n'était encore revenu.

Je visitai ainsi les sables brûlans, les vastes déserts et les forêts profondes de l'Afrique, je traversai mille et mille contrées. Les années s'écoulèrent : ma jeunesse fit place à l'âge viril; aux années de la virilité succédèrent à leur tour celles de l'âge mûr. L'approche des premières glaces de la vieillesse blanchit mes cheveux. Une vague inquiétude s'empara alors de moi, et, dans la folie de mon cœur, je me dis : « Je veux revoir encore » une fois le visage de mes semblables. » Je retournai sur mes pas, je traversai de nouveau les déserts, je rentrai dans les villes, je repris les habits des hommes, car, dans le désert, je n'avais pour tout vêtement que mes longs cheveux. Je gagnai un port de mer et je m'embarquai pour l'Angleterre.

Sur notre vaisseau il y avait un homme, le seul homme qui n'évitait point ma rencontre, que le froncement de mes sourcils ne faisait point reculer. C'était un être oisif, curieux, plein de cette frivolité, de cet égoïsme, de cette suffisance que les villes donnent à ceux qui les habitent. La conversation était devenue un besoin irrésistible pour lui et cependant ses paroles n'exprimaient que des pensées petites et basses, elles fati-

guaient, irritaient, offensaient. La peur était le seul défaut qu'il n'eût pas. Vainement je tentai de lui inspirer du respect ou de la crainte, de le réduire au silence ou de l'éviter. Il me cherchait sans cesse. Il s'était attaché à moi comme mon ombre et aucune force n'eût réussi à l'en éloigner. Quand mes regards tombaient sur lui, je sentais mon cœur défaillir. Il était pour moi comme ces créatures que leur laideur et leur malpropreté repoussantes rendent à la fin des objets d'horreur et de dégoût. Dès qu'il m'adressait la parole, je me sentais involontairement saisi d'une violente envie de lui sauter à la gorge et de l'étrangler! Bien souvent j'eus l'idée de le jeter à la mer en pâture aux requins qui nuit et jour rodaient autour du vaisseau, l'œil ardent et la gueule béante; mais trop de regards étaient fixés sur nous. Je renonçais toujours à mon projet, alors je m'en allais et je fermais mes yeux pour calmer la souffrance que me faisait éprouver sa vue. Hélas! quand je les rouvrais il était à mes côtés, torturant mes oreilles par la volubilité de sa voix criarde et l'importunité fatigante de ses questions sans nombre. Une nuit, je fus arraché au sommeil par les cris et les juremens des matelots. Je me hâtai de monter sur le pont. Nous avions touché sur un récif. O dieu! quel terrible spectacle! La lune brillant tranquillement dans un ciel sans nuage, la mer calme et unie réfléchissant les étoiles comme autant de saphirs et cependant au milieu de ce doux et silencieux repos de la nature trois cent cinquante hommes prêts à disparaître du monde engloutis par l'océan! Je me retirai à l'écart. Une voix murmura à mon oreille semblable au sifflement de la vipère. Je me retournai et je vis mon persécuteur. Les rayons de la lune éclairaient son visage; son œil, d'un bleu terne et pâle, s'anima et il me dit : « Nous ne nous séparerons pas, même ici! » Mon sang se glaça dans mes veines. Je fis un mouvement pour le jeter dans cette mer qui ne devait pas tarder à nous engloutir tous; *mais la lune le couvrait de sa lumière, je n'osai pas le toucher.* Cependant voulant tenter au moins d'échapper au sort qui nous menaçait, je me précipitai seul dans

l'océan et je nageai vers un rocher. Un requin s'élança à ma poursuite; je parvins à l'éviter; le moment d'après sa voracité n'eut plus rien à désirer. Un craquement se fit entendre; l'air retentit des cris de détresse et d'angoisse des trois cent cinquante hommes qui se trouvaient à bord du navire, et à peine une minute s'était-elle écoulée que tout était rentré dans le silence!... — « Au moins, me dis-je avec une joie profonde, *sa* » voix a aussi dû se faire entendre en même temps que celle » des autres, et nous voilà *séparés*. » Je gagnai le rivage et je me couchai pour prendre du repos.

Je dormis jusqu'au jour. En m'éveillant je regardai autour de moi, et le plus beau pays qu'on pût rêver s'offrit à mes regards. La mer ne présentait nul vestige de la catastrophe de la veille, et murmurait doucement à mes pieds; le ciel pur et sans nuage brillait d'une vive lumière et la bise bienfaisante venait rafraichir mon visage. Je me levai, le cœur gai et content. Je traversai la nouvelle terre que j'allais habiter; je gravis au sommet d'une haute montagne et je reconnus que j'étais dans une petite île. Je promenai mes yeux de tous côtés; je n'aperçus aucune trace d'homme; cette découverte gonfla mon cœur de joie et je m'écriai avec transport : « Je vais donc encore être seul! » Je descendis de la montagne. A peine en avais-je atteint le bas que je vis une figure humaine s'avancer vers moi. Je la contemplai et mon cœur se remplit d'une crainte affreuse. L'homme approcha de plus près et je ne pus douter que ce ne fut mon cruel persécuteur, qui s'était échappé des eaux. Il se dirigea vers moi avec un sourire hideux; son œil terne brillait, il se jeta dans mes bras. J'eus mille fois préféré, en ce moment, sentir autour de mon corps les froides étreintes d'un serpent vénimeux! Il me dit : « Ah! ah! mon ami, nous voici encore ensemble. » Je le regardai d'un air accablé, mais je ne proférai pas un seul mot. Près du rivage, il y avait une grande caverne dans laquelle j'entrai. Cet homme m'y suivit. « Comme nous allons vivre heureux ici, me dit-il, nous ne » serons jamais séparés. » Mes lèvres tremblèrent à ces mots,

et mes mains se fermèrent d'elles-mêmes en se contractant d'une manière convulsive. Il était alors midi ; la faim me pressait. Je sortis, je tuai un daim ; je le rapportai dans la caverne, et j'en fis rôtir un morceau devant un feu de bois odoriférant. Lorsqu'il fut prêt, l'homme se mit à manger avec avidité et en montrant une joie très-vive. « Nous aurons de la peine à faire » bonne chère ici, » me dit-il. Je gardai le silence. Enfin il s'étendit dans un coin de la caverne et s'endormit. Lorsque je fus assuré qu'il était plongé dans un sommeil profond, je me hâtai de sortir ; je roulai une grosse pierre devant l'entrée de la caverne de façon à en boucher complètement l'entrée, et je portai mes pas du côté opposé de l'île. C'était maintenant à moi de me réjouir ! je trouvai une autre caverne ; je m'y fis un lit de mousse et de feuilles et je me construisis une table de bois. Je sortis ensuite, la mer étendait son immense surface tout autour de moi et je me dis avec satisfaction : « Maintenant je serai seul ! »

Le lendemain, je sortis de nouveau. J'attrapai un chevreau sauvage ; je l'apportai dans ma caverne et je le préparai comme le daim. Mais je n'avais point d'appétit, et je ne pus manger. Je ressortis et je me mis à errer dans toutes les parties de l'île. Le soleil était presque couché quand je revins. Que vis-je en entrant dans la caverne ? L'homme que je croyais avoir enseveli tout vivant dans l'autre caverne, assis sur mon lit, devant ma table. Il partit d'un éclat de rire en m'apercevant et ôtant, pour un moment, de sa bouche l'os qu'il était en train de ronger.

« Ah ! ah ! dit-il, vous m'avez voulu jouer un beau tour ; » mais il y avait dans la caverne une ouverture que vous ne » connaissiez pas, et c'est par là que je suis sorti pour venir » vous chercher, ce qui ne m'a pas été très-difficile, car l'île » est fort petite. Maintenant que nous voici de nouveau en- » semble, nous ne nous séparerons plus. »

Je dis à cet homme : « Lève-toi et suis-moi. » Il se leva ; et je vis que de tout ce que j'avais préparé, il n'avait laissé que

les os. Quoi! j'aurais la folie de semer et ce monstre recueillerait seul les fruits, me dis-je en moi-même, et je sentis mon cœur s'enflammer de courroux.

Je montai sur un roc élevé : « Regarde autour de toi, lui » dis-je, tu vois cette petite rivière qui partage l'île en deux » parties : eh bien! tu habiteras l'une de ces parties et moi » l'autre, car nous ne pouvons rester ensemble dans le même » lieu ni manger à la même table. »

« Ce que vous voulez est impossible, me dit-il; je suis incapable d'attraper un daim et de poursuivre les chevreux » sur les montagnes, et, si vous ne me nourrissez, il faut que » je meure de faim!

» Ne peux-tu donc te nourrir de fruits ou des oiseaux que » tu prendras au piège ou des poissons que la mer laisse sur le » rivage.

« Oui, mais je ne les aime pas autant que la chair de daim » et de chevreau, répondit l'homme en poussant un éclat de » rire.

« Eh bien, repris-je, il y a là bas de l'autre côté de la » rivière une pierre grise; je m'engage à déposer chaque jour » sur cette pierre un daim ou un chevreau, de façon que tu » aies la nourriture que tu désires. Mais si jamais tu traverses » la rivière et viens dans mes domaines, aussi vrai que la mer » murmure et que l'oiseau vole, je te tuerai! »

Je descendis du rocher et conduisis l'homme sur le bord de la rivière. « Je ne sais pas nager, me dit-il; je le pris sur mes épaules, je le transportai sur l'autre bord; je lui fis un lit et une table et je le quittai. Quand je me retrouvai au-delà du ruisseau, dans la partie de l'île que je m'étais réservée, je bondis de joie et je m'écriai : « Je serai seul maintenant! »

Deux jours s'écoulèrent ainsi, j'étais en effet seul. Le troisième jour je partis pour la chasse. La chaleur était forte et j'étais très-fatigué quand je rentrai. J'entrai dans ma caverne; l'homme était couché sur mon lit. « Ah! ah! dit-il, me voici;

» je m'ennuyais tant d'être seul chez moi, que je suis venu
» encore avec vous. »

Je fronçai le sourcil tout plein de rage en le regardant, et je lui dis : « Aussi vrai que la mer murmure et que l'oiseau vole, »
» je vais te tuer ! » Je le saisis dans mes bras, je l'arrachai de dessus mon lit, et je le transportai dehors, là je le déposai sur le sable au bord de l'océan. Une terreur soudaine s'empara de moi. Je fus paralysé par le respect qu'inspire le paisible aspect qui règne sur la solitude. Si nous avions eu mille témoins autour de nous, j'aurais étranglé cet homme en présence de tous ; mais seuls, dans un désert, environnés du silence et sous les yeux de *Dieu* !... Une telle pensée me glaça d'effroi. Je le laissai libre. « Jure, lui dis-je, jure de ne plus m'importuner, »
» jure de ne plus sortir des limites qui te sont assignées et je »
» ne te tuerai pas. » « Je ne puis faire un pareil serment, dit »
» l'homme, j'aime mieux mourir que de renoncer au bonheur »
» de voir un visage humain, même celui d'un ennemi ! »

Ces mots rappelèrent toute ma rage. Je précipitai l'homme à terre ; je plaçai mes pieds sur sa poitrine et mes mains serrèrent fortement sa gorge. Pendant un instant il se débattit, et enfin il rendit l'âme. Je demeurai dans la stupeur. Mes regards tombèrent sur son visage, il me sembla que la vie venait le ranimer. Je crus voir son œil terne et bleu se fixer sur moi, son hideux sourire remuer sur ses lèvres livides et ses mains qui, dans les angoisses de la mort avaient laissé leur empreinte dans le sable, s'étendre pour me saisir. Je me mis à trépigner de nouveau de mes deux pieds sur sa poitrine, puis je creusai un trou sur le rivage et j'y enterrai son cadavre. « Maintenant, »
» dis-je, je suis sûr d'être seul ! » Mais en même temps, le sentiment de l'isolement, ce sentiment vague, profond, désespérant s'empara de moi. Toutes les parties de mon corps vigoureux et gigantesque frissonnèrent comme les membres frères d'un enfant que les ténèbres épouvantent ; mes cheveux se dressèrent sur mon front, et mon sang se glaça. Non ! l'on m'eut offert de me rendre les beaux jours de ma jeunesse à la

seule condition de demeurer un instant de plus dans ce lieu ; je n'y aurais pas consenti. Je m'éloignai en fuyant et je fis ainsi le tour de l'île ; quand j'arrivai sur le bord de la mer mes dents s'entrechoquaient, je ne formais qu'un seul vœu, celui d'être transporté dans un désert sans bornes, où je fusse à jamais enseveli. Au coucher du soleil, je rentrai dans ma caverne. Je m'assis sur le bord de mon lit et je me couvris la figure de mes mains. Il me sembla entendre quelque bruit : je levai les yeux, et je vis, à l'autre extrémité du lit, l'homme que j'avais étranglé et enterré. Il était assis là, à six pieds de moi ; il remuait la tête d'un air satisfait, me regardait avec ses yeux pâles et ternes et riait. Je m'élançai hors de la caverne ; j'entrai dans un bois ; je me jetai sur le sol ; mais en face de moi, à six pieds de distance, était encore la figure de cet homme ! Je fus saisi de terreur, mais mon courage finit par revenir, et je parlai ; il ne répondit pas. Je me jetai de nouveau sur le sol la face contre terre, n'osant faire un mouvement ni regarder. Lorsque la nuit fut venue et que l'obscurité se répandit sur la terre, je me levai et je rentrai dans ma caverne. Je me couchai sur mon lit ; l'homme se coucha à côté de moi. Furieux, j'essayai de le saisir, je ne le pus pas. Je fermai les yeux, l'homme était toujours à côté de moi. Les jours se succédèrent, et ce fut toujours la même chose. A table, au lit, dans la caverne, dehors, quand je me levais, quand je m'asseyais, la nuit, le jour, cet être impitoyable était toujours à mon côté, tout juste à six pieds de moi. En contemplant les beautés de l'île que j'habitais, la sérénité de son climat et en reportant ensuite mes regards sur mon affreux compagnon qui ne répondait jamais que par des éclats de rire à l'expression de mon chagrin, que de fois je m'écriai avec douleur : « Désormais, je ne serai plus jamais seul !... »

Un jour, un vaisseau se montra en mer ; je fis des signaux, il les vit, s'approcha et me recueillit. En mettant le pied à bord je me dis : « Je vais enfin échapper à mon persécuteur ! mais au même moment, je le vis grimper sur le pont. J'essayai de le précipiter dans la mer ; je n'en pus venir à bout. Il vint se pla-

cer à mon côté et comme auparavant, il mangeait et dormait avec moi. Je rentrai dans mon pays natal; je me mêlai à la foule, j'allai aux fêtes, aux concerts, aux spectacles; je réunis trente personnes autour de moi, je les fis veiller nuit et jour; j'avais toujours trente et un compagnons et ce dernier ne me quittait jamais.

A la fin, je me dis : « Ceci n'est qu'une illusion, une erreur » de mes sens et cet *homme* n'existe pas ailleurs que dans mon » imagination. Je vais consulter les médecins les plus renommés pour le traitement des maladies mentales et probablement je parviendrai à *être seul encore!*.. »

Je m'adressai au plus célèbre d'entre eux; et je lui confiai mon histoire sous le sceau du secret. C'était un homme très-instruit et qui ne manquait pas de courage; il me promit de me délivrer de ma vision.

« Où est en ce moment le fantôme? me demanda-t-il en souriant, je ne vois pas. »

« A six pieds de nous, lui répondis-je! »

« Je ne le vois pas davantage, répéta-t-il. S'il existait réellement mes yeux le verraient aussi bien que les vôtres. » Et là-dessus il entra dans des dissertations savantes pour me prouver que le fantôme n'existait pas. Je ne voulus ni lui répondre ni argumenter avec lui, je me contentai d'ordonner à mes domestiques de recouvrir le parquet d'une chambre d'une couche de sable épaisse, puis j'emmenai le docteur dans la chambre et j'en fermai la porte. « Où est maintenant le fantôme? » me demanda-t-il. « A six pieds de moi comme auparavant, » lui répondis-je. Le docteur se mit à rire. « Regardez sur ce sable, » lui dis-je, à cette place, qu'y voyez-vous? » Le docteur frissonna et s'appuya sur moi pour ne pas tomber à la renverse. « Le sable, dit-il, était tout uni quand je suis entré et je vois actuellement à l'endroit que vous indiquez l'empreinte de deux pieds humains! »

« Je souris et forçant le fantôme à changer de place et à me suivre : maintenant, dis-je, que voyez-vous derrière moi! »

Le docteur respirant à peine, me répondit : « L'empreinte
» des mêmes pieds humains. »

« Ne pouvez-vous donc me guérir de cela? m'écriai-je dans
un mouvement soudain d'angoisse et de désespoir, et ne dois-je
plus *jamaïs* être seul?

Je vis alors les pieds du fantôme tracer un mot sur le sable;
ce mot c'était : « *Jamaïs!* »

(*New Monthly magazine.*)



CHRONIQUE.

26 JUIN.

— Le roi d'Angleterre, qui est mort dans la nuit du 9 au 10 et qui allait un peu mieux le lendemain, a causé plusieurs graves dommages à ses sujets par ses vaines démonstrations de trépas. L'attente générale du deuil a d'abord empêché tout achat d'étoffes d'été, dont les marchands de nouveautés de Londres s'étaient abondamment pourvus, et plusieurs ont été obligés de faillir. Ensuite, sir Robert Peel a parié 100 liv. sterl. contre 1,000 qu'avant le 3 juillet, lord Wellington ne serait plus ministre, et la mort du roi serait la première condition de cette disgrâce. Enfin un gentleman vient de succomber à une hydropisie volontaire, par suite de sa confiance en son souverain. Cette victime modèle de la gageure avait parié 4,000 liv. sterl. que, jusqu'au royal décès, elle boirait tous les quarts d'heure un verre d'eau, depuis 6 heures du matin jusqu'à minuit. C'est le 2 juin que le pari a été fait, le 7 notre homme tenait encore et son antagoniste lui présentait le verre avec une impitoyable exactitude; mais le 20, ayant changé de régime, il faisait usage de la *bière* au lieu d'eau, et son adversaire inten-

taut un procès aux héritiers de celui qu'il avait ainsi aquatique-ment assassiné.

— Un menuisier, comparaisant lundi comme témoin devant la Cour d'assises, tenait quelques cartes à la main. Le président lui dit : « Témoin, votre déposition doit être orale et non écrite; jetez les papiers que vous tenez. » — « Monsieur, répondit le témoin, *c'est* mes adresses que j'apportais pour vous les remettre, ainsi qu'à ces messieurs s'ils avaient besoin de moi. » Et l'hilarité générale d'accueillir cette touchante précaution commerciale.

— Un village du comté de Worcester, en Angleterre, n'a plus de curé depuis cinquante ans. L'église est tombée en ruines, et les pauvres habitans ne connaissent pas plus le baptême que les Algériens. Ils empruntent leurs prénoms à des objets qui frappent leurs sens, comme par exemple, *jambes tortues* Wallis; *grand nez* Sandy; *longue oreille* William; ou bien ils prennent les noms des grands personnages, comme le duc d'Yorck, lady Hervey; et en attendant la reconstruction de leur église, ils vivent dans la plus profonde ignorance religieuse.

— Un service régulier de messagers volatiles se trouve organisé entre Paris et Amsterdam. Des pigeons sont lâchés à Paris trois fois par jour, portant un bulletin des variations de la bourse, et ils arrivent ordinairement à Amsterdam le lendemain. Des spéculateurs hollandais entretiennent jusqu'à 3,000 pigeons dans ce seul objet. Ils sont élevés à Amsterdam et transportés à Paris par des domestiques continuellement en route pour tenir au complet le nombre des oiseaux de départ. On essaie aujourd'hui d'établir une *poste aux pigeons* entre Paris et Londres.

— Mademoiselle Sontag est en ce moment à Varsovie, où elle excite un enthousiasme très-lucratif pour elle; les trois premiers concerts qu'elle a donnés lui ont rapporté 39,000 fr. — La veille de son départ de Berlin la divine prima donna fut la cause d'un duel entre deux étudiants de cette ville. Des-

cendant de voiture à l'entrée de la salle du concert, un de ses souliers mis en pantoufle s'échapa de son pied. Parmi la foule, ces deux jeunes gens se précipitèrent en même temps sur la précieuse pantoufle, et l'un d'eux plus heureux s'en saisit et la remit au pied de la moderne Cendrillon. Une dispute s'ensuivit, le talent enchanteur ne put rétablir l'harmonie et l'étudiant paya d'une blessure grave au bras le bonheur d'avoir touché la pantoufle de Mlle Sontag.

— Une brave, rare, et digne femme de Glasgow, a mis au monde, le 25 du mois dernier, d'abord un garçon, puis trois autres garçons encore, pendant qu'on était allé chercher la sage-femme. Le premier né n'a pas survécu, les trois derniers se portent parfaitement.

— La haute naissance que nous avons attribuée au mystérieux enfant de Nuremberg, dans l'article publié sur lui dans notre sixième livraison, se trouve confirmée, sinon éclaircie, par une mesure du gouvernement autrichien. Défense spéciale vient d'être faite à tous les journaux du royaume de parler à l'avenir de Caspard Hauser.

— Nous allons avoir à Paris un *virtuose*, accompagné d'un orchestre d'un genre tout nouveau. C'est M. Michael Boai qui possède l'art singulier de produire des sons harmonieux, et même une musique en règle, en se frappant le menton, quelquefois avec force, mais toujours avec une extrême agilité. Il est maintenant à La Haye, où il fait les délices des dilettanti aux dépens de sa mâchoire.



THÉÂTRES.

Les charges qui pèsent sur le théâtre de l'*Opéra-Comique* avaient fait présager que l'entreprise ne pourrait pas se soutenir. Comment avec plus de 2000 f. de frais par jour et des recettes qui communément n'atteignent point cette somme, M. Ducis pouvait-il mener à bien son théâtre. Le désastre prévu est venu l'atteindre et la clôture de la salle a suivi le déficit de la caisse. Faisons des vœux pour que ce théâtre national se relève et retrouve son ancienne prospérité. Beaux jours de *Cendrillon*, de *Joconde* et de la *Dame Blanche* ne pouvez-vous être rendus à nos plaisirs?

— M. Jules Janin dans la *Confession* avait retracé l'embarras et la confusion d'un jeune époux qui, le soir de ses noces, dans la chambre nuptiale, a oublié le nom de celle que le mariage lui a livrée. Cette situation se retrouve dans la nouvelle pièce jouée au *Vaudeville* sous le titre de l'*Oubli* ou la *Chambre nuptiale*; mais elle n'amène point un meurtre comme dans le roman. M. Paulin a mis en scène, avec une rare adresse et autant d'esprit que de convenance, le tableau d'une soirée de noces, de cet instant où les époux essayent pour la première fois le tête à tête conjugal, non point monotone et fade comme il devient trop souvent, mais animé par tout ce que l'amour a

de plus tendre, les désirs de plus impatient et le bonheur de plus voluptueux : dans ses protestations de tendresse, Gustave veut placer le nom de sa femme : oh ! désespoir ! il ne peut le retrouver, il a beau fatiguer sa tête pour en arracher ce nom précieux, sa mémoire le lui refuse impitoyablement. Tout à coup, un nom est sorti de sa bouche, mais ce nom est celui d'une jeune fille qu'il aimait avant le mariage, qui excite les soupçons de sa nouvelle épouse, et ainsi la première nuit des noces commence par une scène de jalousie ; mais bientôt tout s'explique, la famille qui était accourue se retire, Gustave reste de nouveau seul avec Euphémie dont il ne doit plus oublier le nom, il la serre dans ses bras toute tremblante de bonheur et... la toile tombe.

— Le *Théâtre des Nouveautés* comptait beaucoup, dit-on, sur une *Nuit du duc de Montfort*. Cette comédie mêlée de couplets est imitée d'une nouvelle du bibliophile Jacob, insérée dans les soirées de Walter Scott. Elle avait d'abord pour titre *une Nuit de l'Hôtel Saint-Paul* et l'on y voyait figurer Charles VII, Agnès Sorel, Marie d'Anjou et le beau Rolland ; mais la censure n'a pas permis que ces noms fussent mis sur la scène. Les auteurs ont donc été obligés de débaptiser tous leurs personnages et ainsi a disparu presque tout l'intérêt de cet ouvrage où l'on trouve cependant quelques scènes agréables et auquel ont été adaptés avec goût plusieurs jolis morceaux de musique de Rossini, Bellini, etc.

— Il y a quelques années, on eut crié anathème contre l'académicien assez hardi pour donner un ouvrage aux théâtres des boulevards. Quel mépris n'avait-on pas pour les boulevards ? La salle Favart, celle de l'Opéra ont perdu l'avantage d'une belle façade sur un large espace, parce qu'elles auraient été des théâtres de boulevard. Ces petits préjugés étroits tendent à disparaître : M. Casimir Delavigne a fait jouer son *Marino* à la *Porte Saint-Martin* aux applaudissemens de tout Paris ; précédemment M. Lemercier avait donné au même théâtre les *Filles spectres*, et si le succès n'avait pas couronné cette innovation,

du moins personne n'avait songé à la blâmer. Le même auteur vient de faire représenter à l'Ambigu-Comique les *Serfs Polonais*, mélodrame en trois actes et en prose qui a réussi. On trouve dans cet ouvrage des longueurs, des scènes froides et sans intérêt; mais des situations d'une grande beauté, un dialogue souvent original et vigoureux trahissent un talent du premier ordre. Beauvalet et Mme Dorval ont puissamment secondé l'illustre académicien.

— *L'Ambigu-Comique* a voulu à son tour donner une parodie des romantiques. Les *Massacres*, *Fièvre en trois accès*, avec prologue et épilogue n'ont point réussi. Critiquez, c'est fort bien; mais que vos critiques soient spirituelles : à ce prix seulement vous obtiendrez le succès, et quand vous ferez rire, vous serez sûrs d'avoir toujours raison. C'est le mérite qui fait la fortune des *Brioches des Variétés*; à l'une des dernières représentations quelques *jeunes hommes* ont sifflé, on ne leur a point crié à la porte comme ils font à ceux qui osent ne point admirer *Hernani*, on les a seulement engagés à se faire voir et aucun n'a osé avouer son opposition.



REVUE DES MODES.

Le bal de l'ambassadeur d'Espagne a été remarquable par la quantité de diamans et de jolies femmes qui s'y trouvaient réunies. Il était honoré par la présence de toutes les puissances et de toutes les grandeurs qui se trouvent en cet instant à Paris, et cette fête vraiment royale laissera long-temps un souvenir brillant de tout ce que peut la magnificence et le goût. Les salons étaient décorés avec un luxe admirable et ont ravi les princes eux-mêmes. Les toilettes des femmes réunissaient la richesse et la fraîcheur, et l'on ne saurait estimer à un assez haut prix les trésors de diamans, de perles, de bijoux que renfermait cette magnifique enceinte.

— Aux fêtes données à Rosny, les toilettes étaient tout-à-fait simples et les jolies broderies et les belles dentelles en faisaient seules le mérite.

— Au bal donné chez le prince de Castelcicalá, on voyait plusieurs jolies robes en gaze blanche brodées en argent; des robes en crêpe brodées en soie blanche. Du reste tous les costumes ressemblaient trop à ceux que nous avons décrits pour y trouver matière à une nouvelle description.

— LL. MM. le roi et la reine de Naples, et S. A. R. MADAME, duchesse de Berry, ont daigné aller voir, chez M. Fran-

cois Colliau, marchand linge, la layette dont il avait été chargé pour le futur enfant de LL. MM. le roi et la reine d'Espagne.

Le couvre-pied, la robe de baptême et tous les bonnets sont en point d'Angleterre. Il y a une robe brodée en coton et or, avec bonnet pareil. Toutes les robes sont à capuchon. La quantité de Valenciennes, d'Angleterre et de Malines est immense.

La beauté de cette layette égale celle du trousseau qui avait été confié aux soins de M. et Mme Colliau.

— Le retour de la mode des falbalas ou volans devient chaque jour plus probable. Dernièrement, au Vaudeville, dans une pièce où l'élégante Mme Dussert-Doche paraît avec deux costumes différens, ses deux robes étaient garnies de falbalas : l'une en mousseline en avait deux rangs; l'autre, en gaze-popeline rose, était à un seul rang; mais la tête, haute de trois pouces, était découpée en feuilles de vigne.

— Les œillets de diverses couleurs mêlés avec du jasmin ornaient beaucoup de bonnets habillés.

— Beaucoup de chapeaux en paille de riz ont la forme casque côtelée par de petits liserés en satin; le devant est orné d'aigrettes en fleurs placées en sens inverse et séparées par des nœuds de rubans de gaze.

— Les plus nouvelles ombrelles sont en foulards de Lyon à dessins turcs; elles ont un manche en laurier de Chine et une petite pomme d'or.

— Quelques robes amazones sont en piqué anglais de couleurs tendres. Les chapeaux de feutre, gris ou noirs, portés avec ce costume, sont à bords retroussés.

— Les femmes les plus élégantes portent à la campagne des bas en soie brodés de très-jolies nuances grises, poussière, cendre, etc.

— Les dessins les plus à la mode pour les bas à jour sont deux jolis coins sur les côtés et une rangée de rosaces ou un semé sur le milieu du pied.

— Les femmes qui sortent à pied le matin portent beaucoup de voiles noirs sur leurs chapeaux de paille.

— Des pélerines en mousseline brodée forment un fichu qui se croise sur la poitrine et sur le dos. Elles n'ont point de garniture autour du cou, et ne sont entourées que d'une petite dentelle cousue à plat.

— On voit toujours beaucoup de pélerines carrées entourées d'une double garniture très-haute.

— Un tissu nouveau, soie et paille, dont les nuances sont violette de Parme, vert pistache et baptiste écrue, est employé depuis peu pour les chapeaux destinés aux parties de campagne : ces chapeaux s'ornent de rubans de gaze et de fleurs. Nous en avons remarqué à la promenade et aux bals champêtres.

L'un, en gros de Naples vert émeraude, avait la passe doublée en rose ; l'autre, en gros de Naples couleur violette de Parme, avait sur une calotte ronde une espèce de fichu en marmotte, très-petit et bordé d'une blonde étroite : les bouts de ce fichu étaient coupés sans doute, car ils ne paraissaient point ou ne formaient aucun ornement : des rubans de gaze disposés en nœuds sur la forme et un demi-voile en blonde formaient le surplus de l'ornement de ce chapeau.

— Sur un chapeau de crêpe blanc à passe évasée, étaient des rubans de gaze rayée vert pâle et blanc, qu'accompagnait une branche de boules de neige, dont les fleurs étaient légèrement nuancées de vert.

— Pour les robes habillées, le blanc domine le plus. Les corsages sont unis et montans, ou croisés plissés par devant seulement, et parfois des deux côtés. Les manches, comme nous les avons déjà indiquées, c'est-à-dire, larges du haut et se retrécissant vers le poignet ; d'autres, celles en organdi ou en mousseline, sont faites à la vierge, autrement dit froncées légèrement sur l'avant-bras : cette forme est plus en faveur que jamais.

— Une robe d'organdi blanc à raies mates bordées d'un pe-

tit filet lilas, avait un corsage montant à la naissance de la gorge : les plis étaient fixés à cette hauteur sur une même raie mate et bordée, mise en travers. Sur les épaules était une écharpe de gaze blanche, brodée aux deux extrémités en soie violette et vapeur, d'un ton très-léger : une raie vapeur, large au plus d'un travers de doigt, bordait cette écharpe sur ses deux lisières, et une frange couleur vapeur, dont les réseaux très-espacés étaient formés sans doute avec des fils de la broderie prolongés à cet effet, en ornaient les deux bouts. Un chapeau tissu soie et paille complétait cette parure.

— Les bals champêtres permettent les robes de couleur; et nous en avons remarqué plusieurs en mousseline imprimée. Nous citerons quelques-unes de ces mousselines d'une disposition nouvelle; les raies blanches et mates qu'offre ordinairement le tissu, vont en serpentant au lieu d'être droites; dans une autre, ces mêmes raies sont petites, égales et ressemblent à une cannelure. Plusieurs de ces robes avaient des manches blanches en gaze diaphane.



TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME

DU

MERCURE DES SALONS.

ÉPISODES HISTORIQUES.

| | PAGES. |
|---|--------|
| Le siège de Dresde. | 5 |
| Le souper de l'ex-roi de Westphalie | 20 |
| Christine de Suède. | 33 |
| Mémoires d'un page de la cour impériale | 108 |
| L'Étiquette de la cour de France au 15 ^e siècle. | 140 |
| Les Deux Fous. | 196 |
| Esquisse sur la vie du grand duc Constantin de Russie. | 207 |
| Conspiration de l'Opéra. | 249 |
| Georges I ^{er} d'Angleterre | 281 |
| Le faux Duc de Normandie. | 324 |
| Mirabeau vendu | 377 |

NOUVELLES ET ANECDOTES.

| | |
|--|----|
| L'Île déserte. (Anecdote de la vie de lord Byron.) | 41 |
| Le Théâtre et le Boudoir. | 44 |

II.

PAGES.

| | |
|--|-----|
| Une Nuit de Noces | 70 |
| L'Inconnue. | 100 |
| Kathed et Eurélie ou les Deux Chiens noirs | 121 |
| Une aventure près de Granville. | 127 |
| La Vendetta | 136 |
| Lord Byron et lady B***. | 153 |
| L'Orphelin. | 159 |
| Une visite à sir Walter-Scott | 185 |
| Isabelle ou le Pot de Basilic. | 191 |
| Le Déterreur de cadavres. | 228 |
| Anecdotes du temps passé. | 290 |
| La prima Donna. | 301 |
| Un Rêve ou un Souvenir. | 313 |
| Parny à l'île Bourbon. | 345 |
| Sortilège et Galanterie | 350 |
| Le Duel | 361 |
| L'Homme mystérieux. | 389 |

LITTÉRATURE ET POÉSIE.

| | |
|--|----|
| Les Consolations | 12 |
| L'Académie franç. (M. de la Martine) | 51 |

| | PAGES. |
|---|--------|
| Du Roman | 232 |
| Souvenirs poétiques | 266 |
| Les Petits Orphelins | 358 |
| Une Harmonie de M. de la Martine. | 383 |

ALBUM DES MODES

ET DES SALONS.

| | |
|---|-----|
| Premières modes d'été. — Présentations à la cour | 30 |
| Visites aux magasins. — Modes de femmes | 62 |
| Longchamps. — Modes d'hommes. | 87 |
| Longchamps. — Chapeaux | 118 |
| Modes pour la campagne. — Souliers en crin. | 150 |
| Modes de soirée et de promenades du matin. | 182 |
| Soirée de M. de la Bouillierie | 213 |
| Spectacle de la cour | 246 |
| Arrivée du roi de Naples. | 247 |
| Soirée de Madame la Duchesse de Berry. — Modes d'hommes. | 275 |
| Bal du Duc d'Orléans. | 310 |
| Bal du Duc d'Orléans. — Tivoli. | 342 |
| Fêtes pour le roi de Naples. — Bijoux | 374 |
| Fêtes pour le roi de Naples. — Théâtres. — Bals champêtres. | 405 |

VARIÉTÉS.

| | |
|--|-----|
| Détails sur le célèbre Goëthe. | 16 |
| La Loterie à Rome. | 48 |
| Concours de voitures à vapeur. | 74 |
| Notice sur une panthère apprivoisée. | 78 |
| Les têtes à Perruques. | 96 |
| Fragment. | 164 |
| Hyppolite Reynal | 169 |
| Vincent Zuccaro | 171 |
| Tofino | 263 |
| Le brick Restaurant | 298 |
| La Fourmi légionnaire | 366 |

VOYAGES.

| | |
|---|-----|
| Naples | 65 |
| Tombouctou et Jenné; par M. Caillié | 89 |
| L'Antre des tigres. | 102 |
| Hospice pour les animaux à Surate | 142 |
| Un Bal à Constantinople | 222 |
| Les Juifs de Rome et le Cardinal | |

| | PAGES. |
|--------------------------------------|--------|
| Della Genga | 235 |
| Jardins d'hiver en Prusse. | 237 |
| Impassibilité turque | 239 |
| Album de la Turquie d'Asie | 260 |

THÉÂTRES.

| | |
|--|-----|
| OPÉRA. — Manon Lescaut. | 179 |
| Nouvelles | 341 |
| ALLEMANDS. — Répertoire. | 85 |
| Ouverture. | 179 |
| Fidelio. — Mme Schröder Devrient | 210 |
| Nouvelles | 271 |
| FÉYDEAU. — Danilowa | 147 |
| L'Auberge d'Auray. — Miss Smithson. | 244 |
| Attendre et Courir | 308 |
| Cloture | 402 |
| FRANÇAIS. — Retraite d'Armand. | 59 |
| Un An. | 210 |
| Nouvelles | 272 |
| ODÉON. — Christine. | 26 |
| Nouvelles | 60 |
| L'École du Pauvre | 116 |
| Jeanne la Folle | 117 |
| Ma Femme et ma Place | 179 |
| Le Vieux Mari. | 308 |
| Le Marchand de Venise. | 340 |
| GYMNASÉ. — L'Assurance | 60 |
| Philippe. | 148 |
| Nouvelles | 340 |
| VARIÉTÉS. — Hernani. | 29 |
| La Mariée à l'encan. | 117 |
| Le Bal de l'Avoué. | 117 |
| Nouvelle Direction. | 244 |
| Le Quai aux Fleurs. | 309 |
| Les Brioches à la mode. | 371 |
| VAUDEVILLE. — Harnali. | 27 |
| Arwed. | 60 |
| Le Dernier Jour de Deuil. | 212 |
| Madame Grégoire | 272 |
| L'Oubli | 402 |
| NOUVEAUTÉS. — Le Mari aux neuf femmes. | 29 |
| Belle et Bossue. | 86 |
| Rafaël. | 180 |
| Nouveau Directeur | 373 |
| Une Nuit du duc de Montfort | 403 |

TABLE DES MATIÈRES.

411

| | PAGES. |
|---|--------|
| FORTE ST-MARTIN. — Le Marchand de Venise. | 60 |
| Le Bigame. | 211 |
| Potier. | 340 |
| AMBIGU. — Le Mariage du défunt. | 29 |
| Tristine. | 181 |
| Les Deux Soufflets. | 341 |
| Les Serfs Polonais. | 403 |
| GAIETÉ. — Le couvent de Tonnington. | 245 |
| Les Massacres. | 404 |
| FRANCONI. — Le Déluge. | 373 |
| DIORAMA. — Vue de Paris. | 273 |
| NÉORAMA. — Westminster. | 274 |
| TIVOLI. — Ouverture. | 274 |

| CHRONIQUES. | |
|---------------------------|--------|
| | PAGES. |
| AVRIL. | |
| 5. | 22 |
| 10. | 55 |
| 17. | 82 |
| 24. | 112 |
| MAI. | |
| 1 ^{er} | 144 |
| 8. | 176 |
| 15. | 207 |
| 22. | 241 |
| 29. | 268 |
| JUIN. | |
| 5. | 305 |
| 12. | 354 |
| 19. | 368 |
| 26. | 399 |

GRAVURES.

| | NUMÉROS. | | NUMÉROS. |
|-------------------------------|----------|-----------------------------|----------|
| Costumes de bal | 27 | Costumes d'hommes | 36-41-50 |
| — de bal du matin. | 48 | — habillés. | 42-44 |
| — de soirée. | 28-37-51 | — de campagne. | 43 |
| — de petite soirée. | 45 | — de promenade | 31-39-46 |
| Modèles de chapeaux | 30-38-47 | — demi-négligés. | 32-40 |
| Costumes de visites | 31-39 | — d'enfans. | 34-52 |
| — de mariée. | 29 | — de fantaisie. | 35-52 |

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

| | |
|--|---|
| <p>CRONOLOGICOS</p> <p>101.</p> <p>102.</p> <p>103.</p> <p>104.</p> <p>105.</p> <p>106.</p> <p>107.</p> <p>108.</p> <p>109.</p> <p>110.</p> <p>111.</p> <p>112.</p> <p>113.</p> <p>114.</p> <p>115.</p> <p>116.</p> <p>117.</p> <p>118.</p> <p>119.</p> <p>120.</p> <p>121.</p> <p>122.</p> <p>123.</p> <p>124.</p> <p>125.</p> <p>126.</p> <p>127.</p> <p>128.</p> <p>129.</p> <p>130.</p> <p>131.</p> <p>132.</p> <p>133.</p> <p>134.</p> <p>135.</p> <p>136.</p> <p>137.</p> <p>138.</p> <p>139.</p> <p>140.</p> <p>141.</p> <p>142.</p> <p>143.</p> <p>144.</p> <p>145.</p> <p>146.</p> <p>147.</p> <p>148.</p> <p>149.</p> <p>150.</p> <p>151.</p> <p>152.</p> <p>153.</p> <p>154.</p> <p>155.</p> <p>156.</p> <p>157.</p> <p>158.</p> <p>159.</p> <p>160.</p> <p>161.</p> <p>162.</p> <p>163.</p> <p>164.</p> <p>165.</p> <p>166.</p> <p>167.</p> <p>168.</p> <p>169.</p> <p>170.</p> <p>171.</p> <p>172.</p> <p>173.</p> <p>174.</p> <p>175.</p> <p>176.</p> <p>177.</p> <p>178.</p> <p>179.</p> <p>180.</p> <p>181.</p> <p>182.</p> <p>183.</p> <p>184.</p> <p>185.</p> <p>186.</p> <p>187.</p> <p>188.</p> <p>189.</p> <p>190.</p> <p>191.</p> <p>192.</p> <p>193.</p> <p>194.</p> <p>195.</p> <p>196.</p> <p>197.</p> <p>198.</p> <p>199.</p> <p>200.</p> | <p>GEOMETRICAS</p> <p>201.</p> <p>202.</p> <p>203.</p> <p>204.</p> <p>205.</p> <p>206.</p> <p>207.</p> <p>208.</p> <p>209.</p> <p>210.</p> <p>211.</p> <p>212.</p> <p>213.</p> <p>214.</p> <p>215.</p> <p>216.</p> <p>217.</p> <p>218.</p> <p>219.</p> <p>220.</p> <p>221.</p> <p>222.</p> <p>223.</p> <p>224.</p> <p>225.</p> <p>226.</p> <p>227.</p> <p>228.</p> <p>229.</p> <p>230.</p> <p>231.</p> <p>232.</p> <p>233.</p> <p>234.</p> <p>235.</p> <p>236.</p> <p>237.</p> <p>238.</p> <p>239.</p> <p>240.</p> <p>241.</p> <p>242.</p> <p>243.</p> <p>244.</p> <p>245.</p> <p>246.</p> <p>247.</p> <p>248.</p> <p>249.</p> <p>250.</p> <p>251.</p> <p>252.</p> <p>253.</p> <p>254.</p> <p>255.</p> <p>256.</p> <p>257.</p> <p>258.</p> <p>259.</p> <p>260.</p> <p>261.</p> <p>262.</p> <p>263.</p> <p>264.</p> <p>265.</p> <p>266.</p> <p>267.</p> <p>268.</p> <p>269.</p> <p>270.</p> <p>271.</p> <p>272.</p> <p>273.</p> <p>274.</p> <p>275.</p> <p>276.</p> <p>277.</p> <p>278.</p> <p>279.</p> <p>280.</p> <p>281.</p> <p>282.</p> <p>283.</p> <p>284.</p> <p>285.</p> <p>286.</p> <p>287.</p> <p>288.</p> <p>289.</p> <p>290.</p> <p>291.</p> <p>292.</p> <p>293.</p> <p>294.</p> <p>295.</p> <p>296.</p> <p>297.</p> <p>298.</p> <p>299.</p> <p>300.</p> |
|--|---|



Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.
 Robe de Cope, Coiffure exécutée par M^{lle} Anabelle Normandin, passage chausseul N^o 10, et ornée
 de Roses du Parmasse des Magasins de M^{lle} Coster Boulevard des Italiens.





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra
 Coiffure des M^{es} de M^{me} Rousselot Vaulout, rue de Richelieu N^o 87
 Robe de Crêpe Brodée des M^{es} du grand Carré rue St Honoré N^o 248. fusée
 de M^{lle} Delanoue rue des filles St Thomas N^o 7.



1830.

Modes de Paris.

N^o 29.



Le mercure des Salons.
Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra
Coiffure de Marie en Mantille Exécutée par M^{lle} Croizat rue de l'Oratoire N^o 32. Robe
en gros de Naples Meiré et brodée garnie de Blonde.





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.
 1 Chapeau de Crêpe 2 Chapeau de gros des Indes orné de Tacintos 3 Bonnet
 de tulle des Magasins de N^o Payant rue Montmartre N^o 267.

1880



Cha
Ch



Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o 62. près le passage de l'Opéra
 Modes de Long-Champs.

*Chapeau en gros de Naples Robe foulard de laine Bordée des M^{lles} de M^{me} Armand rue du
 Cloître St-Jacques N^o 6. près la rue Monconseil façonné de M^{lle} Delaune rue des Filles St-Thomas N^o 27.*





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra
 Modes de Long-Champs.

*Chapeau de paille de rose de chez M^{me} Céliane. Robe de gros de Naples à mille rayes.
 Manchettes et Mantille en tulle Broché des M^{mes} de M^{me} Payant rue Montmartre N^o 67*





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N. 2. près le passage de l'Opéra
 Modes de Long-Champs.
 Chapeau de Paille de rose des M^{mes} de M^{me} Hubert Marr Redingote et
 japon en gros d'Orient brodés des M^{mes} de la Belle Anglaise rue de la Paix N. 20.
 Bottines en Satin.





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra
 Costume d'Enfant de 3 à 5 ans, Chevalière pour enfant de 6 à 9 ans, des M^{es} de
 de Cior-Cury, premier Tailleur pour les enfans, rue Neuve des Petits-Champs N^o 23. Coiffeur
 de Colas J^{ne} Chapelier, Palais Royal Galerie d'Orléans N^o 6.





Le mercure des Salons:
 Boulevard des Italiens 96. 2. près le passage de l'Opéra
 Modes de Long-Champs.

*Chapeau de Paille de riz orné d'un Chaperon en feuilles d'oreilles d'ours des M^{mes}
 de M^{me} Subert Marc Casseca d'organdi des M^{mes} de M^{me} Minotte, Robe
 de mousseline imprimée des M^{mes} de M^z Party.*





Le mercure des Salons.

Boulevard des Italiens N^o 21. près le passage de l'Opéra
 Radigote à Schall fermant avec des olives, Gilet de piqué, Cravate
 de Soie Pantalons de Nankin.





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra
Modes de Long-Champs.
 Chapeau de Paille de riz des M^{lles} Céline. Robe de gros de Naples première
 façon de M^{lle} Villet rue des Martyrs. N^o 2011





1



2



3



Le mercure des Salons
 Boulevard des Italiens N^o 6. & près le passage de l'Opéra
 Modes de Long-Champs.

1 Chapeau de Crêpe 2 Capote en rubans 3 Bonnet de tulle broché des Modes
 de la belle Anglaise rue de la Paix N^o 20.



1830.

Modes de Paris.

N. 89.



Le mercure des Salons.

Boulevard des Italiens N. 2. près le passage de l'opéra
Modes de Long-Champs.

Capote en Crêpe ornée de tulle des Modes de M^{me} Labret-More, Redingote de gros de
Naples façon de chez M^{me} Minette rue de Rivoli N. 234.
Ayuntamiento de Madrid





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o 21. près le passage de l'Opéra
 Modes de Long-Champs.
 Chapeau de gros de Naples, Japon et Spencer de gros d'Orient façon de M^{me}
 Michel rue de Richelieu N^o 27.



1830

Modes de Paris.

N^o 41.



Le mercure des Salons.
Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.
Reulingote couleur vert nuit des Ateliers de l'Atelier des Modes rue de Richelieu



1830

B

Ch
fac



Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o. 2^e. près le passage de l'Opéra
 Modes de Long-Champs.
 Chapeau de Crêpe des M^{mes} de M^{me} Aubert Marx. Robe en gros de Naples.
 Façon de M^{me} Decantès rue S^t. Anne N^o. 22.
 Ayuntamiento de Madrid





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o. 2. près le passage de l'Opera.
 Capote de Paille de ris. Robe de gros de Naples. Canexou de tulle Brodé
 des M^{ans} de Mme Sagan rue montmartre N^o 67.



P
Ch
E



Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra
 Chapeau de Crêpe des Modes de M^{me} Colane. Robe en Escarène façon de M^{me}
 Etienne rue S^t florentin. N^o 12.



B
C
de
1830



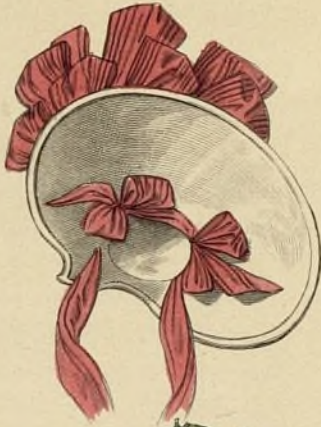
Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o 21. près le passage de l'Opéra
 Chapeau de Soie de riz des M^{mes} de M^{me} Céliane. Robe de mousseline des Indes brodée
 des M^{mes} de la Belle Anglaise rue de la Paix N^o 20. Echarpe des M^{mes} du grand Tiroc rue
 St. Honoré N^o 248





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o 21, près le passage de l'Opéra
 Chapeau en paille de riz. Canotier de tulle des M^{mes} de M^{me} Papin et Blaiseau rue
 neuve des petits Champs N^o 36. Robe de mousseline des M^{mes} de M^{me} de Delisle
 rue Ste Anne N^o 46.





1



2



3



Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o. 2. près le passage de l'Opéra
 1 Chapeau de gros de Naples glacé 2 Chapeau de gros de Naples mérid des Modes de
 M^{me} Rousselet Vaillant 3 Coiffure sur pignon inventée et exécutée par M^{lle} Analle
 Mormandin Savage Cheval N^o 59.





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra.
 Coiffure ornée d'un Peigne en Ecaille, Robe d'Organdi façon de Mme
 Decantes rue St^e Anne N^o 22.

1830



Bo
ca
pro



Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o 2^e près le passage de l'Opéra.
 Chapeau de Paille d'Italie des M^{mes} de M^{me} Rousselet Vaublant. Robe en Mousseline
 cachemire façon de M^{me} Bousart rue Pelletier N^o 17. Cannexou de tulle des M^{mes} de la
 providence no de la Paix N^o 28.



B
11
20



Le mercure des Salons.

Boulevard des Italiens N^o. 2. près le passage de l'Opéra.

1^{re} figure Habit dit mille Cost ou Redingote Chancerie Pantalou en Daim Gilet en piqué
2^e figure Redingote en étoffe de la savonnerie Pantalou large.



B
Ch
ru



Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra
 Chapeau de Crêpe orné d'une plume spiralle. Robe en gros de Naples glacé garnie de
 rubans et de blanches faïences de Mme Jaudet rue St Joseph N^o 2011

1830





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o. 21 près le passage de l'Opéra.
 Chapeau de paille de riz des Modes de M^{me} Haulecour, Redingote en Taconas brodée
 façon de M^{me} Decantès rue S^{te} Anne N^o 22, Bottines en Crin des M^{ms} de Xier pas S^{te}
 Colbert, Robe d'Enfant en Batiste brodée, Corsage et pantalon plissés, Capote en batiste écarlate





